ARCHIVES MAROCAINES

9

1906

KRAUS REPRINT
NENDELN/LIECHTENSTEIN
1980

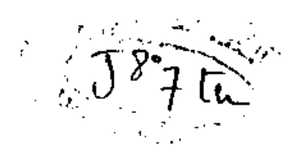
ARCHIVES
MAROCAINES

PUBLICATION

DE LA

MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC

VOLUME IX

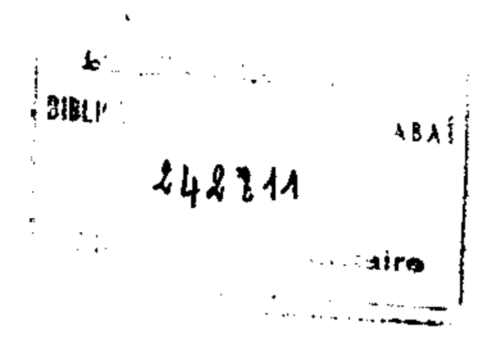


PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

1906

KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein
1980

First reprinted 1974
Second reprint 1980



Réimpression avec accord des Presses Universitaires de France
108, Boulevard Saint-Germain, Paris VIe

KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1980

TABLE DU TOME IX

(1906)

EUGÈNE FUMEY

L'auteur de cet ouvrage, trop vite enlevé aux siens et à l'œuvre de la France au Maroc, était un des fonctionnaires les plus appréciés de la Légation de France à Tanger, où sa mort laissa un vide difficile à combler.

Diplômé de l'École des Langues orientales pour les langues arabe, turque et persane, il débuta dans la carrière consulaire en qualité d'élève-drogman à Alep, en 1893 ; mais la Syrie ne l'attirait pas, et, l'année suivante, il était, sur sa demande, envoyé à Tanger, où devait se développer en lui une véritable vocation pour l'étude du dialecte maghrebin et des choses du Maroc.

La question marocaine n'avait pas encore acquis l'importance qu'elle a prise depuis lors ; aussi, les fonctionnaires de la Légation et les consuls ne faisaient, à Tanger ou dans les différentes villes de la côte, que des séjours assez courts et se souciaient peu de se spécialiser : les ouvrages sérieux sur le Maroc étaient rares et le pays fort peu étudié.

Doué d'une aptitude remarquable pour les langues, M. Fumey acquit bientôt une connaissance approfondie de l'arabe littéraire et du dialecte maghrebin. Mais il avait aussi, au plus haut degré, le sens de l'observation : ses camarades se souviennent de l'intérêt avec lequel il s'entretenait, non seulement avec les fonctionnaires chérifiens, mais aussi avec les gens du peuple, cherchant à pénétrer leur psychologie, à s'enquérir de leurs idées particulières sur l'Europe, saisissant dans ces existences, que côtoie l'Européen sans les pénétrer, le trait révélateur de l'esprit du pays et de la race. Il avait un goût particulier pour la conversation des vieux Mokhazni, se faisait conter par eux les « harka » auxquelles ils avaient assisté, les anecdotes relatives aux campagnes de Moûlay Moḥammed ou Moûlay Elḥasan. Et ces Musulmans, habituellement si fermés, causaient sans arrière-pensée avec ce jeune homme connaissant si bien leur langue et leur histoire, et qui savait garder, avec la cordialité qui met à l'aise, la courtoisie à laquelle l'indigène, à quelque classe qu'il appartienne, est si sensible. Six mois passés à Fès, comme gérant intérimaire du consulat, lui fournirent l'occasion d'achever ses études de sociologie pratique, au milieu de la société maure, où se recrutent la plupart des hauts fonctionnaires du Makhzen.

Un pareil agent est une bonne fortune pour une Légation ; ses chefs le comprirent et il fut nommé premier drogman à Tanger, en 1897, à l'âge de vingt-sept ans, avancement tout à fait exceptionnel dans la carrière. Il fut, dès

lors, associé par une étroite et utile collaboration à nos ministres à Tanger, M. Revoil et M. Saint-René Taillandier. Les événements allaient bientôt donner une singulière importance aux choses du Maroc et ouvrir la « question d'Occident ». Le grand-vizir Bâ Aḥmed, qui avait su maintenir son pays fermé aux intrigues européennes, mourait ; le jeune Sultan, jusqu'alors tenu en lisières par une tutelle étroite, laissait la gestion des affaires à son favori Mnebhi, jeune caïd à l'esprit ouvert et d'agréable caractère, mais insuffisamment préparé à tant de responsabilités... les imprudences qui furent alors commises pendant la dernière année du séjour du Sultan à Marrakech sont encore à la mémoire de tous ceux qui s'occupent des choses du Maroc. Elles eurent d'abord, pour conséquence, une très vive rivalité entre les politiques française et anglaise — rivalité à laquelle mit heureusement fin l'entente cordiale des deux nations — enfin l'insurrection de Boû Ḥamara, et une situation intérieure de plus en plus anarchique.

Péndant toute cette période d'évolution politique du Gouvernement marocain, le rôle du premier drogman de la Légation de France devait être très actif. M. Fumey fut d'abord attaché à l'ambassade extraordinaire du ministre des Affaires étrangères du Sultan, Sî 'Abdelkérîm ben Slîmân, à Paris, au cours de l'été 1900 ; puis fut envoyé ensuite en mission spéciale auprès de la Cour chérifienne à Marrakech. Ce fut l'année suivante que le Sultan quitta sa capitale du Sud pour se rendre à Fès. Selon l'usage, il s'arrêta plusieurs mois à Rabat : la rivalité franco-anglaise

avait pris alors une tournure inquiétante pour nos intérêts au Maroc. Le ministre de France fit encore une fois appel à l'expérience de M. Fumey et à sa connaissance des hommes du Makhzen, pour lui confier une nouvelle mission auprès de celui-ci.

Mais le travail qu'il fournissait sans compter avait déjà usé sa santé ; il lui fallut tout son dévouement pour retourner à Rabat quelques semaines plus tard, au mois de janvier 1902, accompagnant l'ambassade extraordinaire de M. Saint-René Taillandier. Ce fut alors qu'il contracta la maladie dont il ne devait jamais complètement se remettre. Après une convalescence précaire, le sentiment de sa responsabilité lui fit reprendre trop tôt la direction de son service à la Légation où il s'était rendu indispensable ; il dut bientôt rentrer en France subir une opération. L'intervention chirurgicale sembla, d'abord, avoir vaincu le mal ; trop faible pour supporter, pendant l'hiver, les rigueurs du climat de Besançon, sa ville natale, il se reposait près de Toulon, à Samary, où le dévouement d'une sœur l'avait suivi, quand il fut emporté le 27 mars 1903, à l'âge de trente-trois ans, par une hémorragie consécutive à la maladie de foie dont il souffrait. Il venait d'être proposé pour la croix, mais ne devait pas avoir la satisfaction de la recevoir avant sa mort.

Ce malheur, qui consterna ses amis de Tanger et ses camarades de la Légation de France, fut aussi vivement ressenti au Makhzen, où il avait su se faire apprécier, et le ministre des Affaires étrangères du Sultan écrivit au

représentant de la France à Tanger, pour lui exprimer les sentiments de condoléances de son maître et du Gouvernement marocain.

Pendant ses rares loisirs, M. Fumey avait pris une quantité de notes et commencé plusieurs études, qu'il n'eut pas le temps de compléter ou d'achever.

Les premiers travaux furent relatifs à la linguistique vulgaire. De nombreux ouvrages de vulgarisation ont été édités sur ce sujet en Algérie, mais avec les particularités dialectiques du Maghreb central ; il voulait combler cette lacune par un vocabulaire et un choix de contes. Ses études avaient surtout un caractère pratique et comprenaient : le dialecte parlé dans les milieux populaires et celui des « fqîh », ce dernier usant abondamment de la terminologie littéraire pour exprimer des idées abstraites ; puis la langue écrite, dans le style courant des lettres du Makhzen, souvent rédigées par des secrétaires possédant fort bien la langue littéraire. M. Fumey aimait à soutenir cette opinion que, contrairement à l'idée généralement répandue, le dialecte marocain n'est pas plus incorrect que celui d'Algérie et d'Égypte. Les arabisants sont souvent frappés par les mots espagnols que les indigènes de la côte introduisent dans leur langage, mais ceux-ci ne sont pas plus nombreux que les mots français, italiens et grecs employés dans les autres pays de langue arabe, l'immuabilité de la vie sociale des Musulmans marocains ayant peu favorisé, d'ailleurs, l'introduction des néologismes étrangers.

Absorbé par ses occupations professionnelles, M. Fumey dut renoncer à ce travail absorbant et ingrat qu'est la rédaction d'un vocabulaire. Il abandonna à ses jeunes camarades de la Légation les contes qu'il avait recueillis en dialecte tangérien.

Il se borna à publier son *Choix de correspondances marocaines* (1), recueil de cinquante lettres officielles du Makhzen, choisies dans les archives de la Légation de France et reproduites en fac-similé. Ces lettres sont traduites et accompagnées de notes instructives sur les termes employés, les coutumes du Makhzen et sa façon de traiter les affaires ; rangées par ordre chronologique et présentant ainsi un spécimen de toutes les époques, depuis Sîdi Moḥammed Ben Abdallâh, petit-fils de Moûlay Ismâ'îl, jusqu'à nos jours, elles montrent l'évolution survenue dans les relations de la Cour chérifienne avec les représentants étrangers au cours du dix-neuvième siècle.

Le dernier travail de M. Fumey, et celui auquel il s'intéressait le plus, fut sa traduction du *Kitâb Elistiqṣâ*, publiée aujourd'hui par les *Archives marocaines*.

Le *Kitâb Elistiqṣâ* est un long résumé de l'histoire du Maroc depuis les débuts de l'Islam jusqu'à nos jours, dont l'auteur, le fqîh Aḥmed Ennâṣiri Esslâouï, fonctionnaire du Gouvernement chérifien, remplit, à ce titre, différents emplois sous les règnes de Sîdi Moḥammed et de

(1) Librairie orientale et américaine J. Maisonneuve, 26, rue Madame, 1903.

Moûlay Elḥasan. Les parties de l'ouvrage antérieures au dernier siècle ne sont pas très intéressantes, Ennâṣiri n'ayant fait souvent que paraphraser ou même reproduire le *Roûd Elqartas*, le *Nozhet Elhadi* et *Ettorjemân Elmouarib*, ouvrages déjà traduits. Mais il n'en est pas de même pour la période contemporaine, celle dont M. Fumey entreprit la traduction ; là, l'auteur avait pu recueillir de témoins oculaires les événements dont il se fait le narrateur, ou y avait assisté lui-même. Son ouvrage, qui permet de suivre la politique des derniers Sultans vis-à-vis des tribus de leur empire et vis-à-vis des puissances européennes, devient le plus intéressant des monuments historiques... indispensable à qui veut bien saisir l'organisation de ce gouvernement rudimentaire que l'on nomme le Makhzen, et pénétrer sa politique si simple dans son but et si compliquée dans ses moyens.

H. GAILLARD.

CHRONIQUE
DE LA DYNASTIE ALAOUIE DU MAROC

Au nom de Dieu le Clément, le Miséricordieux !

Dynastie des Chérifs Sijilmâsis de la famille de 'Ali Echchérif ; leur généalogie et leurs débuts[1].

La généalogie de cette dynastie chérifienne *'Alaouie* est une des plus certaines, et sa filiation avec l'Envoyé de Dieu (sur lui soient les prières de Dieu et le salut !) une des plus solidement établies.

Le premier souverain de cette famille, comme nous allons le voir, fut Moûlay Mḥammed, fils d'Echchérif, fils de 'Ali Echchérif Elmorrâkchi, fils de Mḥammed, fils de 'Ali, fils de Yoûsef, fils de 'Ali Echchérif Essijilmâsi, fils d'Elḥasan, fils de Mḥammed, fils de Ḥasân *Eddâkhil*, fils de Qâsém, fils de Moḥammed, fils d'Aboûlqâsém, fils de Moḥammed, fils d'Elḥasan, fils de 'Abdallâh, fils d'Aboû Moḥammed, fils de 'Arafa, fils d'Elḥasan, fils d'Aboû Bekr, fils de 'Ali, fils d'Elḥasan, fils d'Aḥmed, fils d'Isma 'îl, fils de Qâsém, fils de Moḥammed Ennéfs Ezzakiya, fils de 'Abdallâh Elkâmel, fils de d'Elḥasan II, fils d'Elḥasan Essibṭ, fils de 'Ali et de Fâṭima, la fille de l'Envoyé de Dieu (sur lui soient les prières de Dieu et le salut !).

1. Texte arabe, IVe partie, page 2.

Cette généalogie, qui a mérité d'être qualifiée de *chaîne d'or*, a été ainsi donnée par nombre de savants, tels que le chéïkh Aboûl'abbâs Aḥmed ben Aboûlqâsém Eṣṣoûm'i, le chéïkh Aboû 'Abdallâh Moḥammed El'arbi ben Yoûsef Elfèsi et le très docte chérîf Aboû Moḥammed 'Abdesselâm Elqâdiri dans son livre intitulé : *Eddorr essani fiman bi-Fès min ennasabi-lḥasani*. Nous avons déjà dit, à propos de la dynastie saadienne, qu'il convenait d'ajouter dans la ligne directe de cette généalogie chérifienne, après le dernier Qâsém : fils d'Elḥasan, fils de Moḥammed, fils de 'Abdallâh Elachter, fils de Moḥammed Ennéfs Ezzakiya... etc.

Aboû 'Abdallâh Elfèsi dit dans *Elmerâ'a* que les « Chérifs, sur l'origine desquels il n'y a aucun doute, sont nombreux au Maġrib : ce sont, entre autres, les *Djouṭis*, qui sont *Ḥasanis Idrîsis*, les Chorfa de Tâfilèlt qui sont *Ḥasanis Mḥammédis*, les *Sqallis*, et les *'Irâqis* qui sont *Ḥoséïnis*. Il n'y a pas deux personnes qui soient en désaccord sur leur noblesse, ni parmi leurs compatriotes, ni parmi les étrangers qui les connaissent. » Le *Chéïkh eljemâ'a*, l'imâm Aboû Moḥammed 'Abdelqâder Elfèsi (Dieu lui fasse miséricorde !) qui partage les chérifs du Maġrib en cinq groupes, suivant leur origine plus ou moins fortement établie, a classé les seigneurs *Sijilmâsis* dans le premier groupe, parmi les familles dont la noblesse est universellement considérée comme indiscutable. Le chéïkh Aboû 'Ali Elyoûsi (Dieu lui fasse miséricorde !) dit à son tour que la noblesse des seigneurs *Sijilmâsis* est une chose dont il est aussi peu permis de douter que de la clarté du soleil dans la matinée. Le chéïkh Aboûl'abbâs Aḥmed ben Ma'n Elandalousi disait, paraît il, que, depuis les Idrîsis, le gouvernement du Maġrib n'avait pas appartenu à une famille d'une origine aussi authentique que les chérifs de Tâfilèlt.

En résumé, la noblesse de ces seigneurs Sijilmâsis est pour tous les habitants du Maġrib un fait incontesté et dont

According to this Ezzakiya's son Elachter was progenitor of the Saadiens while his son Qasem was progenitor of the Alaouites.

l'authenticité n'est contredite par personne, tant la généalogie ininterrompue sur laquelle elle est basée dépasse les limites exigées. Dieu soit satisfait d'eux, et nous les rende profitables, eux et leurs ancêtres : ainsi soit-il !

Arrivée de Moûlay Elḥasan ben Qâsém au Magrib : il s'établit à Sijilmâsa [1].

On dit que les ancêtres de ces seigneurs (Dieu soit satisfait d'eux) étaient originaires de Yenboû 'Ennkhal, dans le Ḥedjâz. L'Envoyé de Dieu (sur lui soient les prières de Dieu et le salut) avait, dit-on, donné le pays de Yenboû' en fief à leur aïeul 'Ali ben Aboû Ṭâleb : ses descendants s'y étaient établis et s'y sont perpétués jusqu'à notre époque.

Le premier de ces chérîfs qui vint dans le Magrib fut Moûlay Elḥasan ben Qâsém. Le savant docteur Aboû 'Abdallâh Moḥammed Elmergitsi, auteur de l'*Arjoûza* intitulée *Elmoqni*, tenait, affirme-t-on, du chéîkh, de l'imâm Moûlay Aboû Moḥammed 'Abdallâh ben 'Ali ben Ṭâhar Elḥasani le renseignement suivant : le premier de leurs ancêtres qui pénétra dans le Magrib fut Moûlay Elḥasan ben Qâsém : son arrivée eut lieu vers la fin du septième siècle : il devait avoir, à cette époque, près de soixante ans et il mourut avant la fin du siècle ; Dieu lui fasse miséricorde ! L'assertion de Ben Ṭâhar qui précède est la plus sûre qu'on puisse rapporter en ce qui concerne l'époque et les conditions de l'arrivée de ce chérîf au Maroc ; suivant un autre auteur, Ben Ṭâhar l'aurait fixée à l'année 664. Selon le chéîkh Aboû Isḥaq Brâhîm ben Hilâl qui l'affirme dans son *Menséк*, cet événement eut lieu au début de la dynastie des Beni Merîn. Il en résulte que l'arrivée du chérîf eut lieu sous le règne du sultan Ya-

1. Texte arabe, IVᵉ partie, page 8.

ʿqoûb ben ʿAbdelhaqq Elmerîni : nous avons déjà rapporté cela en son lieu et place. Dans sa *Riḥla*, le très docte Aboû Sâlém Elʿayyâchi prétend que Moûlay Elḥasan vint au Magrib dans le courant du septième siècle.

Elḥasan habitait dans un village voisin de Yenboûʿ, appelé Beni Brâhîm.

En résumé, tous les auteurs que je viens de citer s'accordent à dire que l'arrivée du Chérîf eut lieu dans le cours du septième siècle : c'est là sans doute, s'il plaît à Dieu, que doit être la vérité. D'autres prétendent bien que cet événement arriva dans le sixième siècle, mais cette date paraît bien reculée.

On n'est pas d'accord sur les motifs qui amenèrent ce seigneur au Magrib. L'auteur du livre intitulé : *Elanouâr essaniya fîmâ bi-Sijilmâsa min ennisbat Elḥasaniya* fait à cet égard le récit suivant : La caravane du pèlerinage Magribin venait souvent en cet endroit visiter les chérîfs. Le chef de la caravane, qui était à cette époque un habitant de Sijilmâsa, probablement Sîdî Boû Brâhîm, rencontra le Séyyid Ḥasan à la foire qui se tient après le pèlerinage. Comme à cette époque il n'y avait aucun chérîf ni à Sijilmâsa ni dans toute la région, le chef de la caravane insista tant sur les charmes du séjour du Magrib et spécialement de celui de Sijilmâsa, qu'Elḥasan se laissa entraîner à revenir avec la caravane. Boû Brâhîm ramena donc avec lui le chérîf, qui s'installa à Sijilmâsa.

Son descendant Moûlay Aboû Moḥammed ʿAbdallâh ben ʿAli ben Ṭâhar affirme, suivant une note écrite d'après ses dires, que les habitants de Sijilmâsa qui ramenèrent avec eux le chérîf, appartenaient aux Oulâd el Bachîr, aux Oulâd el Menzâri, aux Oulâd el Moʿtaṣim et aux Oulâd ben ʿAqila : ceux avec lesquels il s'allia furent les Oulâd el Menzâri. L'auteur de l'*Arjoûza* dit que le chéîkh Boû Brâhîm qui amena le chérîf était un descendant de ʿOmar ben Elkhaṭṭâb; Dieu soit satisfait de lui !

Suivant un autre auteur, les habitants de Sijilmâsa, voyant que les dattes ne réussissaient point dans leur pays, se rendirent dans le Ḥedjâz dans le dessein de ramener parmi eux un membre de la famille du Prophète, dont la présence serait pour eux une source de bénédictions : ce fut ainsi qu'ils ramenèrent Moûlay Elḥasan. Dieu justifia leur espérance, et bientôt les dattes furent si abondantes que leur pays devint le Hadjer du Magrib.

Un autre auteur donne encore la version suivante sur la venue de ces chérîfs au Magrib : Les chérîfs de la famille d'Idrîs (Dieu soit satisfait de lui !) s'étaient dispersés dans tout le Magrib, et comme ils avaient perdu toute cohésion, ils avaient été persécutés par les émirs des Meknâsa qui en avaient fait périr un certain nombre ; les chérîfs avaient donc beaucoup diminué et plusieurs d'entre eux avaient même renié leur origine pour échapper à la mort. Quand l'astre de la dynastie Mérinide brilla sur le Magrib, les princes de cette famille honorèrent les chérîfs, rétablirent leur influence et les traitèrent avec de grands égards. Comme à cette époque Sijilmâsa ne possédait pas un seul membre de la noble famille, les chefs et les notables du pays décidèrent d'aller chercher un descendant de cette maison chérifienne qui leur apporterait sa bénédiction. On dit que c'est dans les mines qu'il faut aller chercher l'or, qu'il faut demander les rubis au pays qui les produit et que le Ḥedjâz est la patrie des chérîfs, et en quelque sorte le coquillage qui fait éclore cette perle précieuse. Les gens de Sijilmâsa se rendirent donc au Ḥedjâz et en ramenèrent Moûlay Elḥasan, comme nous l'avons déjà dit. Depuis ce moment, le soleil de la famille du Prophète brilla sur Sijilmâsa, éclaira cette contrée et lui procura l'ombre de l'arbre aux précieux ombrages. Aussi a-t-on dit que le cimetière de Sijilmâsa est le Baqî' du Magrib : cet éloge suffit pour établir la noblesse de ce pays, sa gloire, la faveur dont il jouit et sa richesse.

Un auteur dit encore que les gens de Sijilmâsa s'étaient adressés à Moûlay Qâsém ben Moḥammed pour le prier de leur envoyer un de ses fils, parce que ce personnage était, à cette époque, le plus en renom et le plus dévot de tous les chérifs du Ḥedjâz. Moûlay Qâsém voulut éprouver ses enfants, qui étaient, dit-on, au nombre de huit, avant de désigner celui qui conviendrait le mieux à cette mission; il les interrogea donc successivement, en leur disant: « Comment vous conduiriez-vous à l'égard de quelqu'un qui vous aurait fait du bien ? » Tous répondirent qu'ils lui feraient du bien. « Et, ajouta-t-il alors, comment vous conduiriez-vous envers celui qui vous aurait fait du mal ?» Chacun des enfants, à qui cette question avait été posée, ayant répondu qu'il rendrait le mal pour le mal, le père leur avait dit de s'asseoir; mais arrivé à Moûlay Elḥasan Eddâkhil, et lui ayant adressé la même question, celui-ci répondit: « Je lui ferais du bien. » — « Et s'il continue à te faire du mal, répliqua le père. » — « Je lui ferais encore du bien, et je persévérerais jusqu'à ce que mes bontés viennent à bout de sa méchanceté, reprit Moûlay Elḥasan. » En entendant cette réponse, le visage de Moûlay Qâsém s'illumina, et se sentant pénétré par l'inspiration hâchimite, il appela les bénédictions du ciel sur ce fils et ses descendants. Dieu exauça sa prière.

Moûlay Elḥasan Eddâkhil était un homme vertueux et d'une grande piété, il était versé dans diverses sciences, particulièrement dans celle de la logique qu'il possédait à fond : Il venait de s'installer à Sijilmâsa et de prendre un peu de repos dans sa nouvelle résidence, lorsque le chéïkh Boû Brâhîm lui fit épouser sa fille; il habitait dans cette ville l'endroit appelé Elmeṣlaḥ. Lorsqu'il mourut, une discussion, si vive qu'elle faillit dégénérer en lutte à main armée, s'éleva entre les gens de Sijilmâsa au sujet de l'endroit où on l'enterrerait, on se mit d'accord pour partager, à l'aide de cordes, la ville en quatre parties égales et on fit sa

tombe au point d'intersection des deux cordes, de telle façon qu'elle ne fût pas plus rapprochée d'un côté que de l'autre.

On n'a pas conservé la date de sa mort : l'assertion d'Elyéfréni à cet égard manque tout à fait de fondement. Dieu sait quelle est la vérité.

Postérité de Moûlay Ḥasan ben Qâsém, son développement dans le Mag̊rib, et quelques traits de Moûlay 'Ali Echchérîf[1].

A sa mort, Moûlay Ḥasan (Dieu lui fasse miséricorde !) ne laissa qu'un fils, Moûlay Moḥammed, lequel, à son tour, ne laissa également qu'un seul fils, Moûlay Elḥasan, qui porte le même nom que son grand-père, et dont le tombeau se trouve en dehors de la ville principale de Sijilmâsa, en face de celui du chéïkh Aboû 'Abdallâh Elkharrâz. Ce Moûlay Elḥasan eut deux fils : l'aîné, Moûlay 'Abderrahmân, surnommé Aboûlbarakât, de qui sont issus les Oulâd Boû Ḥouméïd, établis à El Qsar Eljedid, dans le district d'Oued Erreteb, à une étape environ de Sijilmâsa, et les chérîfs qui habitent aux Beni Zeroual ; et le cadet, Moûlay 'Ali, connu sous le nom d'Echhérîf, qui est l'ancêtre des diverses et nombreuses branches de *Mḥammédis*.

Moûlay 'Ali (Dieu lui fasse miséricorde !) était un saint personnage dont les prières étaient exaucées : il se répandit en aumônes et multiplia les fondations pieuses ; il fit le pèlerinage et prit part à la guerre sainte ; il avait une nature élevée et tint toujours une belle conduite. A un certain moment il se rendit à Fès et y vécut longtemps. Il habitait, dans le quartier appelé Gzâ Ben'Âmer ('Odouat Elqarouiyîn), une maison qui exista après lui. Il séjourna

1. Texte arabe, IVe partie, page 4.

aussi quelque temps dans le bourg de Ṣefroû, où il laissa, dans sa succession, des terres et des fondations qui existent encore aujourd'hui. Il en laissa également dans le pays de Guers, à deux journées et demie de marche de Sijilmâsa, où il vécut un certain temps.

Moûlay 'Ali alla plusieurs fois en Andalousie, pour y prendre part à la guerre sainte, et séjourna longtemps dans la péninsule. Lorsqu'il l'eut quittée pour rentrer à Sijilmâsa, les Andalous lui écrivirent pour le supplier de revenir dans leur pays et lui inspirer de l'intérêt pour les choses de la guerre sainte; ils lui exposaient, en même temps, que les habitants de l'Andalousie étaient trop faibles pour résister à l'ennemi et qu'il leur fallait quelqu'un qui ralliât toutes les sympathies. Durant son séjour en Andalousie, ils l'avaient déjà pressé d'accepter leur serment de fidélité et la royauté, lui promettant leur obéissance et leur appui, mais Moûlay 'Ali avait repoussé ces propositions par piété, par modestie et aussi par indifférence pour les pompes de ce monde.

« J'ai vu, dit Elyéfréni (Dieu lui fasse méricorde !), de nombreuses lettres qui lui furent adressées par les 'oulamâ de Grenade. Dans cette correspondance, ils engageaient vivement Moûlay 'Ali à passer la mer pour venir chez eux et exciter les guerriers de la foi à prendre en main la défense de leur drapeau. Ils lui disaient que tous les habitants de Grenade, 'oulamâ, personnages religieux, et chefs de partis, s'étaient imposés sur leurs biens particuliers, et en dehors des impositions levées par le Sultan, une contribution considérable qui serait affectée aux troupes qu'il amènerait avec lui du Maġrib. Voici comment ils s'adressaient à lui dans une de ces lettres : « Au lion magnanime, le pôle de tous les chevaliers de l'Islâm, le brave audacieux, le lion hardi, le grave, le pieux, l'éclaireur de la milice des guerriers de la foi, le glorieux des glorieux, celui qui apporte la victoire dans ces contrées, celui qui

s'empresse de déférer aux désirs du Maître des hommes, notre seigneur Aboûlḥasan 'Ali Echchérîf. »

Les 'oulamâ de Grenade écrivirent de plus à leurs collègues de Fès pour les prier d'insister auprès de Moûlay 'Ali afin qu'il passât en Andalousie. Les 'oulamâ de Fès lui écrivirent donc une lettre dans le même sens, où ils le pressaient d'aller au plus vite au secours des Andalous, en lui rappelant le mérite qu'il y avait à faire la guerre sainte qui est considérée comme la meilleure des œuvres pies. Comme une des raisons qui le déterminaient à refuser d'aller porter secours aux gens de Grenade était le projet qu'il avait formé de partir en pèlerinage, les 'oulamâ lui dirent dans une de ces lettres : « Remplacez ce projet de pèlerinage, que vous aviez décidé et que vous étiez résolu à exécuter, par la traversée de la mer en vue de la guerre sainte, car la guerre sainte (Dieu vous donne la paix !) est plus méritoire pour les gens du Magrib que le pèlerinage ; c'est ce qu'a déclaré l'imâm Ibn Rouchd (Dieu lui fasse miséricorde !) quand on l'a questionné sur le point, et il s'en est expliqué avec de longs détails dans ses *Ajouiba*, en indiquant de quelle façon il était arrivé à cette opinion. »

Parmi les nombreux 'oulamâ de Grenade qui écrivirent à Moûlay 'Ali, il y avait le docteur Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben Serâj, professeur d'Elmouâq et grand qâḍi de la ville, et parmi les professeurs de Fès qui entrèrent aussi en correspondance avec lui à cette occasion, le docteur Aboû 'Abdallâh El'akermi, professeur de tous les professeurs de l'imâm Ibn Gâzi, 'Aboûl'abbâs Aḥmed ben Moḥammed ben Mâouâs, et Aboû Zéîd 'Abderaḥmân Erroq'i, auteur du célèbre poème en vers *Réjéz*, et bien d'autres.

Une de ces lettres des habitants de l'Andalousie contenait la *qaṣîda* suivante, en l'honneur de Moûlay 'Ali et de son éminent compagnon, Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben

Brâhîm El'amri et pour les inviter aussi à accepter la proposition qui leur était faite. Elle fut composée par le docteur Aboû Fârès ben Errabî 'Elġarnâti :

« O toi qui chevauches, dévorant les déserts et les solitudes, puisses-tu être dans la bonne voie et arriver sain et sauf.

« Va d'étape en étape, accélère ta course, la nuit, le jour, marche, car tu te diriges vers un astre brillant qui se lève.

« Emporte — que Dieu te protège ! — de ma part, vers cet asile, le salut d'un homme enflammé de désirs que le souvenir rend encore plus ardent;

« Le palais principal de Sijilmâsa, ce palais qui renferme à la fois la puissance et la gloire;

« Salue-le, salue ses habitants du salut d'un ami qui ne peut supporter la séparation;

« Car l'affection que j'ai pour eux court dans toutes mes veines; mes os, mon sang, mes cheveux, en sont imprégnés.

« C'est là le séjour de la religion, du bien et de l'orthodoxie, que d'hommes pieux se sont élevés dans son ciel comme des pleines lunes !

« Ce sont des hommes en compagnie desquels on n'éprouve aucune peine, car des groupes de fleurs répandent en se balançant leurs parfums au milieu d'eux.

« Dis-leur : O famille de la Qibla, vous qui êtes toujours les premiers à accourir au milieu du danger quand on vous appelle au moment d'un grave événement;

« Toi surtout, descendant d'Elhâchmi, du rejeton de son gendre 'Ali dont le rang s'élève au-dessous de Saturne;

« Aboûlḥasan Moûlay Echchérîf, qui a fait briller à l'Occident le soleil de la victoire sur le Ṣaḥâra;

« Lui dont les merveilleuses qualités ont brillé à l'horizon des cœurs, et qui, par elles, a mis les esprits dans un tel ravissement qu'ils se croient enchantés.

« Il est un faucon quand les braves brandissent leurs armes, un lion chaque fois que l'on combat avec les dents et les griffes.

« Il est le sauveur quand la meule de la guerre roule dans la mêlée; il est la pluie bienfaisante alors que le nuage ne laisse tomber que quelques gouttes d'eau.

« Il a lutté contre les chrétiens; il a anéanti leurs bataillons; il a tué les uns et fait les autres prisonniers.

« A Tanger, la mort a été douce pour les quelques hommes qui défendaient la ville et qui espèrent que Dieu les en récompensera.

« Il les avait appelés de l'extrémité du Soûs, ces héros qui ont aussitôt sellé leurs coursiers au poil ras, sans plus réfléchir.

« Alors les étriers des cavaliers ont résonné; le soleil a brillé, et les soldats de Dieu ont infligé une défaite à l'ennemi.

« Il n'y a rien d'étonnant à ce que ceux parmi lesquels il se trouvait aient été les lions du pays du mont Jalma qui ont mis à mort Marḥab[1].

« Viens au secours de ton voisin affligé par ses malheurs, ô Aboûlḥasan; accours à la délivrance de ton Ile verte.

« Appelle à ton aide notre ami Aboû 'Abdallâh; grâce à lui, tu apporteras la joie au milieu des calamités.

« Il est le descendant d'Aboû Isḥaq; en le secourant, fais honneur à un père qui a laissé une postérité pure, honnête et vertueuse.

« N'est-ce pas lui qui a répondu à l'appel des gens de Tanger, qui en un instant a réuni toutes les populations de Ġarb.

« Et qui a infligé aux infidèles une défaite, et quelle défaite ! Ceux qui n'ont pas péri par le glaive sont morts de frayeur.

1. Marḥab, nom du juif que tua 'Ali (Dieu soit satisfait de lui !) à la journée de Khéibar (*Note marginale de l'auteur*).

« Aussitôt la citadelle de la religion a souri en montrant ses blanches dents, tandis que la face de l'infidélité était envahie par la tristesse et la terreur.

« Dieu lui a déjà accordé la félicité et la satisfaction, et lui réserve les jardins de l'Eden pour le jour où il reviendra à lui.

« Ah! parle, ô homme juste, que tous les hommes pieux ont pris comme chef, et qui t'es élevé jusqu'aux hauteurs où séjourne Sirius.

« Je vois tous ceux qui sont dans le Ġarb désespérés; ils attendent votre venue pour secourir l'Andalousie.

« Grenade la brillante vous crie : Venez tous deux, apportez l'étendard blanc pour secourir l'Alhambra;

« Ses habitants ont tous placé en vous leurs espérances, les vieillards comme les enfants et les vierges aux seins arrondis.

« Nous nous précipiterons avec ceux de notre pays, nous les appuyerons, fantassins ou cavaliers, brillants seigneurs,

« Protecteurs des opprimés, vaillants défenseurs, hommes généreux qui rivalisent avec l'orage, le torrent et la mer.

« Allons! sus aux infidèles! leurs tyrans seront faits prisonniers! les oiseaux de proie et les bêtes fauves se rassasieront des cadavres de leurs morts.

« Ils ont voulu nous soumettre à leur domination et ravager, sur nos terres, les récoltes et les moissons.

« Tout notre pays, places fortes et bourgades, vous appellent pour les délivrer de cette amère infortune.

« Ah! combien il y a ici d'êtres faibles dont le corps ne peut se mouvoir, de vieillards qui ont dépassé cent dix ans,

« De filles brunes et blondes, belles comme des statues, de jeunes enfants au berceau qui ne distinguent ni le bien, ni le mal,

« De chaires réservées aux sermons et aux prières, de mosquées pour la prière et l'enseignement,

« De chaires de la science où siègent de nobles esprits pour enseigner les vérités qui illuminent les cœurs,

« De tombeaux de fils des compagnons du Prophète, sur cette terre, de saints aux cheveux en désordres et couverts de guenilles !

« Tout cela vous appelle et demande à Dieu de vous envoyer à leurs secours en toute hâte, car déjà l'infidélité a presque décimé ce pays.

« Hâtez-vous de vous mettre en marche, avec ceux qui sont éloignés et ceux qui sont proches, pour nous délivrer des embûches de ceux qui cachent l'injustice dans leurs cœurs.

« Amenez-en ensuite une seconde troupe pareille à la première, afin que cet Alphonse [1] connaisse un pouvoir comme le vôtre.

« Vous savez, grâce à Dieu, ce que l'Élu a dit de la guerre sainte.

« Rien n'est plus glorieux que ses paroles : « Je voudrais avoir été tué, puis revivre pour être tué encore bravement. »

« Le livre de Dieu contient aussi, sur ce sujet, des versets qui brillent comme le soleil du matin en traversant le ciel bleu.

« Accueillez cette requête comme une vierge dont la tunique répand des parfums et qui dirige ses pas vers votre demeure.

« Faites parvenir notre salut à ceux des hommes généreux de l'Andalousie qui ont traversé la mer pour aller au Ġarb.

« Aidez les hommes de Dieu, venez au secours d'un pays que l'infortune accable et que le malheur désole.

« Vous serez pour nous la puissante armée; c'est vers vous que se porte l'ardeur de nos désirs, hâtez-vous de venir à nous !

1. Alphonse V, roi d'Aragon.

« Gloire à la meilleure des créatures, notre guide dans la bonne voie, Moḥammed, le messager de la bonne religion.

« Gloire à sa famille, à ses compagnons, à tous ceux qui suivent sa voie, et à ceux qui viennent apporter le secours à leurs coreligionnaires de l'Islâm. »

Par ces missives aux paroles suaves, et qui méritent l'attention, on voit que Moûlay 'Ali Echchérif (Dieu lui fasse miséricorde !) jouissait, à son époque, d'une grande célébrité, et qu'il était regardé comme supérieur à tous les autres habitants de son pays. On y voit encore qu'il était l'objet de la plus grande considération, et que sa famille, dont la construction et les murs sont sublimes, était honorée de longue date, et qu'on lui reconnaissait la noblesse et la suprématie.

Je crois que la bataille de Tanger à laquelle il est fait allusion dans cette *qaṣîda* est celle qui eut lieu dans l'année 841, et dont il a été question en temps opportun.

Moûlay 'Ali fit aussi la guerre sainte dans le district d'Agdéj dans le Soudan, et obtint la victoire. On peut voir le récit détaillé de cette expédition dans la *Nozha*.

L'auteur du livre intitulé : *Elanouâr Essanya* rapporte que Moûlay 'Ali, qui demeura quatorze ans sans avoir d'enfants, en eut deux au bout de ce temps :

Moûlay Moḥammed et Moûlay Aboû'lmaḥasin Yoûsef, ce dernier plus jeune que le précédent. Moûlay Moḥammed laissa quatre enfants : par ordre d'âge, Sîdi Elḥasan, Sîdi 'Abdallâh, Sîdi 'Ali et Sîdi Qâsém. Tous ces chérîfs et leurs descendants sont désignés sous le nom de Oulâd Mḥammed ; ils se divisent en branches nombreuses qu'il serait trop long de suivre. Moûlay Yoûsef succéda à son père dans la direction de la zâouya, et tout le monde s'accorde à dire qu'il était le plus digne de tous de remplir ces fonctions, à cause de son bon sens et de sa grande intelli-

gence. Toutefois, il n'obtint l'administration de la zâouya qu'après une vive contestation. L'acte qui lui confirme cette autorité est encore aujourd'hui entre les mains d'un de ses arrière-petits-fils. Tout ceci se passait sous la dynastie des Beni Merîn.

« On prétend, dit l'auteur du livre intitulé *Elanouâr*, que Moûlay Yoûsef n'eut pas d'enfants avant d'avoir atteint l'âge de quatre-vingts ans et qu'il en eut alors neuf. Cinq étaient issus de la même mère, Halîma, appartenant à une famille de marabouts de Sijilmâsa; c'étaient, par rang d'âges : Sîdi 'Ali, l'ancêtre des souverains (Dieu maintienne leurs mérites !), Sîdi Aḥmed, Sîdi 'Abdelouâḥed, Sîdi Eṭṭayyéb, Sîdi 'Abdelouâḥed surnommé Belġeîts, duquel sont issus les chérîfs Belġeîtsis, et qui fut ainsi appelé à cause des grandes pluies consécutives à une longue sécheresse qui tombèrent à l'époque de sa naissance. Quatre autres fils de Moûlay Yoûsef étaient issus d'une même mère, Ţâhira, appartenant également à une famille de marabouts de la contrée : ils se nommaient, Sîdi Elḥasan, Sîdi Elḥouséîn, Sîdi 'Abderraḥman, et Sîdi Moḥammed. Ces quatre chérîfs habitent actuellement le district connu sous le nom d'Akhennoûs.

« Il serait trop long de donner en détail la descendance de tous ces chérîfs; nous nous bornerons à parler de la postérité de Moûlay 'Ali, deuxième du nom, qui rentre directement dans notre sujet. » Moûlay 'Ali, dirons-nous donc, eut trois enfants : Sîdi Mḥammed, Sîdi Maḥrèz et Sîdi Hâchem, ancêtre des chérifs Mrânis de la Zâouyat Elmrâni. Tous ces fils laissèrent des descendants : Mḥammed eut pour fils Moûlay 'Ali Echchérîf Elmorrâkchi, troisième du nom, et plusieurs autres enfants. Moûlay 'Ali est l'ancêtre de nos rois, il mourut à Morrâkch, et son petit-fils, le Prince des Croyants, Moûlay Errechîd, fit construire sur son tombeau un mausolée magnifique qui fait face au cénotaphe du qâḍi 'Ayyâd (Dieu lui fasse miséricorde !).

Moûlay 'Ali eut neuf fils : Moûlay Echchérîf, né en 997, ancêtre de nos rois; Moûlay Elḥafîḍ; Moûlay Hajjâj, Moûlay Maḥrèz, Moûlay Ḥarroûn, Moûlay Fḍil, Moûlay Boû Zakariâ, Moûlay Mbârék, et Moûlay Sa'îd. De tous ces enfants de Moûlay 'Ali, Moûlay Echchérîf était le plus vertueux et le plus éminent. Celui-ci (Dieu lui fasse miséricorde !) eut un grand nombre d'enfants, tous étoiles brillantes, pleins de qualités remarquables, parmi lesquels étaient Moûlay Mḥammed l'aîné, Moûlay Errechîd, Moûlay Ismâ'îl, qui arrivèrent tous trois à la royauté du Magrib, Moûlay Elḥarrân dont nous parlerons plus tard, Moûlay Maḥrèz, Moûlay Yoûsef, Moûlay Aḥmed, Moûlay Elkebîr, Moûlay Ḥammâda, Moûlay 'Abbâs, Moûlay Sa'îd, Moûlay Hâchém, Moûlay 'Ali et Moûlay Mehdi, frère germain d'Ismâ'îl. Voilà ce que nous pouvons rapporter de cette famille chérifienne aux ombres étendues : Dieu est le protecteur.

Comment Moûlay Echchérîf ben 'Ali arriva au pouvoir ; lutte entre lui et Boû Ḥassoûn Essemlâli, surnommé Boû Dméî'a [1].

Comme nous l'avons précédemment rapporté, c'est sous le règne du sultan Zéîdân ben Elmanṣoûr Essa'di que s'était révélé Boû Ḥassoûn Essemlâli. Il avait d'abord conquis le pays Soûsi, puis il avait étendu son autorité sur les régions de Drâ' et de Sijilmâsa. Il prit, dit-on, Sijilmâsa en 1041 : appelé par Moûlay Echchérîf ben 'Ali, qui lui demandait son appui contre ses ennemis les Beni Ezzoûbér de Tâbou'aṣâmt, ainsi que le raconte le *Boustân* il s'y était rendu, mais il avait pris possession du pays et était ensuite retourné à sa résidence dans le Soûs, après avoir nommé un gouverneur pour administrer la contrée en son nom.

1. Texte arabe, IVe partie, page 7.

« Aboûlamlâk Moûlay Echchérîf ben 'Ali, dit Elyéfréni dans le *Nozha*, jouissait d'un grand prestige auprès des habitants de Sijilmâsa et de tout le Maġrib ; on venait s'adresser à lui pour les affaires graves, on avait recours à son intercession dans le malheur et on accourait vers lui pour les grandes et les petites questions.

« Tout jeune encore, comme il passait un jour près de l'imâm Moûlay Aboû Moḥammed 'Abdallâh ben 'Ali ben Ṭâhar Elḥasani, celui-ci, qui ne le connaissait pas encore, demanda qui était cet enfant. « C'est le fils de Moûlay 'Ali Echchérîf », lui répondit-on. Aboû Moḥammed fit fête à l'enfant, puis, lui caressant le dos, il s'écria : « Ah ! comme il en sortira des princes et des rois de ces reins ! » Le peuple, qui connaissait la valeur des révélations d'Aboû Moḥammed et sa perspicacité divinatoire, fut persuadé que cette prédiction allait se réaliser sans aucun doute. Plus tard, Moûlay Echchérîf, qui avait pris de l'âge et avait un grand nombre d'enfants, répétait partout que cette prédiction se réaliserait certainement pour sa famille et que celle-ci jouerait un rôle important, tant il avait foi dans les visions d'Aboû Moḥammed ben Ṭâhar (Dieu lui fasse miséricorde !).

« Une très vive inimitié existait entre Moûlay Echchérîf et les habitants de Tâbou'aṣâmt, une des fortes citadelles du pays de Sijilmâsa. Il appela à son aide contre eux Boû Ḥassoûn Essémlâli, maître du Soûs, avec qui il avait des relations d'amitié. De leur côté, les habitants de Tâbou-'aṣâmt s'adressèrent aux gens de la Zâouyat Eddilâ. Des deux parts, il fut répondu à leur appel, et les deux armées se rencontrèrent en même temps à Sijilmâsa, mais elles se séparèrent sans combattre pour éviter de répandre le sang des musulmans. Cet événement eut lieu en 1043.

« En voyant l'amitié sincère et les liens intimes qui s'étaient établis entre Moûlay Echchérîf et Aboû Ḥassoûn, les habitants de Tâbou'aṣâmt prirent tous parti pour ce

dernier, se dévouant, eux et leurs enfants, à son service, et lui témoignant une amitié et un dévouement sans bornes; ils espéraient ainsi arriver à le brouiller avec Moûlay Echchérîf qu'il avait soutenu contre eux. Ils travaillèrent si bien dans ce sens que bientôt les relations se tendirent entre les deux princes, que l'inimitié s'établit entre eux et que se multiplièrent les motifs de discorde.

« Quand il vit ce qui se passait, son fils Moûlay Mḥammed ben Echchérîf attendit la première occasion pour se venger des habitants de Tâbou'aṣâmt. Une nuit, il partit à la tête de deux cents cavaliers environ, simulant un départ pour une autre direction, puis tomba sur eux à l'improviste et escalada leur citadelle. Les habitants n'étaient pas sur leurs gardes: aussi Moûlay Mḥammed et sa troupe leur donnèrent du sabre et les égorgèrent sans qu'ils pussent se défendre. Il se rendit maître d'eux et s'empara de leurs trésors. Ce succès guérit le cœur de son père des sentiments de vengeance qu'il conservait contre eux.

« Lorsque cette nouvelle parvint à Boû Ḥassoûn, il en fut mortifié et entra dans une violente colère. Il écrivit à son gouverneur à Sijilmâsa, qui s'appelait Boû Bkeur, de chercher un moyen de s'emparer de Moûlay Echchérîf, et de le lui envoyer ensuite prisonnier. Le gouverneur exécuta cet ordre. Il s'empara de Moûlay Echchérîf par trahison, en faisant le malade et le priant de venir le visiter pour recevoir sa bénédiction. Quand il l'eut pris, il l'envoya au Soûs, où Boû Ḥassoûn le retint captif dans une citadelle.

« Moûlay Echchérîf demeura prisonnier jusqu'au jour où son fils acheta sa liberté par une somme d'argent considérable ; il revint ensuite à Sijilmâsa, mais il serait trop long de relater les incidents de ce voyage. Ces événements se passèrent dans le courant de l'année 1047.

« L'auteur du *Boustân* ajoute que Boû Ḥassoûn donna à Moûlay Echchérîf, pour le servir pendant sa captivité,

une esclave mulâtresse qui se trouvait parmi les captifs des Mĝâfra et qui devint la mère de Moûlay Ismâ'îl et de son frère Moûlay Mehdi. »

Je ne sais pas ce que cet auteur entend par là, car si cette *djâria* était apparentée aux Mĝâfra, elle était de condition libre, et les rapports de Moûlay Echchérîf avec elle n'ont dû avoir lieu qu'après un acte de mariage : c'est là l'opinion la plus vraisemblable, elle est appuyée par ces paroles que le grand sultan Moûlay Ismâ'îl prononça quand il réunit le *guéïch* des Oudéya : « Vous êtes mes oncles maternels ! » et dans lesquels il faisait allusion à cette alliance. Si, au contraire, c'était une esclave des Mĝâfra qui appartint ensuite à Aboû Ḥassoûn, les rapports ont eu lieu en vertu du droit de butin. Dieu sait quelle est la vérité.

L'auteur du *Boustân* rapporte souvent des faits sans discernement et sans attention. Il convient de n'accepter qu'avec réserve ce qu'il est seul à raconter : Dieu nous protège !

Emirat de Moûlay Mḥammed ben Echchérîf : sa proclamation à Sijilmâsa ; causes de ces événements[1].

Pendant que Moûlay Echchérîf était dans la prison où l'avait mis Aboû Ḥassoûn, son fils se préparait à exterminer jusqu'au dernier les habitants de Tâbou'aṣâmt et à extirper cet ulcère. Renforcé en partie par les richesses qu'il leur avait enlevées au cours de la première affaire, il s'occupa, dès que son père fut éloigné du Soûs, à réunir une armée, dans laquelle vinrent s'incorporer un certain nombre de gens de Sijilmâsa et des environs (1045). Les mauvais traitements des agents de Aboû Ḥassoûn envers

1. Texte arabe, IVe partie, page 8.

les gens de Sijilmâsa et leur cupidité avaient outré la population et fait germer dans tous les cœurs la haine de la domination des princes du Soûs. L'oppression de ces fonctionnaires était allée jusqu'à prélever le *kharâdj* dans le pays de Sijilmâsa sur toutes choses et même jusqu'à taxer les gens qu'ils trouvaient au soleil en hiver, et à l'ombre en été. Ainsi opprimés, les habitants de Sijilmâsa méprisèrent ces fonctionnaires et les prirent en dégoût. Aussi quand Moûlay Mḥammed se présenta, fort déjà des gens qui s'étaient réunis à lui, et qu'il invita la population à attaquer les habitants du Soûs, tous le suivirent, car ils avaient des motifs pour cela ; ils se rallièrent à lui et résolurent de faire disparaître de leur pays le parti de Aboû Ḥassoûn. Ils attaquèrent aussitôt leurs gouverneurs, et les chassèrent de leur territoire après un combat acharné. Ensuite ils tombèrent d'accord pour proclamer Moûlay Mḥammed et lui prêtèrent serment en 1050, son père étant encore en vie. Tous les chefs de Sijilmâsa adhérèrent à la *béï a*. Dès lors, le succès s'attacha à lui, la destinée le protégea, la bonne fortune l'aida ; la porte du Magrib s'ouvrait pour lui. Dieu, quand il veut une chose, en prépare les moyens.

Moûlay Mḥammed conquiert le Drâʿ et en chasse Aboû Ḥassoûn Essémlâli[1].

Après sa proclamation, Dieu réunit Moûlay Mḥammed à son père, comme nous l'avons vu ; ce prince se hâta d'aller serrer de près Aboû Ḥassoûn Essémlâli et les gens du Soûs, dans la province de Draʿ, qui était soumise à l'autorité de ce dernier, comme nous l'avons vu. Il se rendit auprès de lui à la tête de troupes très nombreuses. Les

1. Texte arabe, IVe partie, page 8.

adversaires se livrèrent des batailles si terribles qu'elles auraient fait blanchir les cheveux d'un enfant à la mamelle. Enfin le nuage du désordre se dissipa : Moûlay Mḥammed était victorieux et s'emparait de toute la province de Drâ'. Aboû Ḥassoûn était défait et s'enfuyait dans le Soûs, son pays natal. Le royaume de Moûlay Mḥammed grandit, ses troupes augmentèrent, les impôts devinrent considérables et sa renommée s'étendit dans tout le Maġrib. Il advint ensuite de lui ce que nous allons raconter.

Affaire d'Elqâ'a qui survint entre Moûlay Mḥammed ben Echchérîf et les gens de la Zâouyat Eddilâ ; ses conséquences[1].

Quand Moûlay Mḥammed ben Echchérîf en eut fini avec les contrées de Sijilmâsa et de Drâ', il songea à s'emparer des régions de l'*Ouest*, qui étaient à cette époque le siège de la prééminence et étaient au pouvoir du khalîfa. Tant que cette contrée n'était pas conquise, la royauté était toujours exposée à disparaître, et le prince, un tisserand sans son métier.

En ce temps-là, le Réïs Aboû 'Abdallâh Moḥammed Elḥâddj Eddilâî était maître de Fès, de Méknès et des régions environnantes ; depuis le meurtre de Aboû 'Abdallâh El'ayyâchi, son autorité s'étendait même jusqu'à Salé. Les victoires de Moûlay Mḥammed dans le Ṣaḥâra, la force de sa situation et la solidité de sa puissance, firent concevoir à Moḥammed Elḥâddj la crainte qu'il ne voulût attaquer Fès. Il prit les devants pour lui faire la guerre et franchit, pour se rendre auprès de lui, le fleuve Melouiya. Comme il était plus fort que le chérîf et ses troupes plus nombreuses, il put le harceler dans la région du Ṣaḥâra et attaquer plusieurs fois Sijilmâsa. Au cours de ces opé-

1. Texte arabe, IVe partie, page 9.

rations, eut lieu l'affaire d'Elqâ'a, dans la matinée du samedi 12 rabi' Ier 1056. Le chérif fut vaincu et Moḥammed Elḥâddj s'avança sur Sijilmâsa, y entra et s'en empara. Les Berbers se portèrent là à tous les excès. La paix fut conclue ensuite aux conditions suivantes : tout le territoire qui s'étendait du Ṣaḥâra au Djebel Beni Ayyâch était dévolu à Moûlay Mḥammed, et tout le territoire au delà de cette montagne jusqu'à la région du Ĝarb était attribué aux gens d'Eddilâ. Ceux-ci faisaient exception pour cinq points qui se trouvaient sur le territoire de Moûlay Mḥammed et qui leur étaient abandonnés, savoir : Echchéïkh Moĝfir dans les Oulâd 'Isa ; Sidi Eṭṭayyêb à Qṣar Essoûq ; Aḥmed ben 'Ali à Qṣar Beni 'Otsmân ; Qṣar Ḥalîma, dans le district de Ĝerîs, et Asrîr, dans celui de Ferkla. Moûlay Mḥammed s'engagea à ne combattre aucun des habitants de ces cinq enclaves, et la paix fut conclue à ces conditions.

Les gens d'Eddilâ, emmenant leurs troupes, s'étaient à peine éloignés que Moûlay Mḥammed apprit des faits qui l'obligèrent à attaquer le chéïkh Moĝfir et quelques-uns des autres personnages dont le maintien sur son territoire avait été stipulé. Il leur enleva leurs biens. Dès qu'ils eurent connaissance de ces faits, les gens d'Eddilâ rassemblèrent leurs contingents et marchèrent sur Sijilmâsa, résolus à exterminer Moûlay Mḥammed et ses partisans, et à le déposséder de tous ses biens. Ils lui écrivirent une lettre où ils le menaçaient, l'accusaient de trahison et lui disaient en propres termes, avec des reproches grossiers, qu'il était « parjure et traître à sa parole ». Moûlay Mḥammed répondit par une lettre ainsi conçue :

« Au *Séyyid* Moḥammed, surnommé Elḥâddj, fils du *Séyyid* Moḥammed ben Boû Bkeur ben Sîdi Eloujjâri Ezzemmoûri, et à tous ses fils et frères qui revêtent le manteau du conseil.

« Salut à tous d'un salut affectueux et conforme à la *sounna*.

« Nous vous écrivons de Sijilmâsa (Puisse Dieu lui fournir contre votre méchanceté la plus profitable des amulettes et la revêtir du plus haut turban pour lutter victorieusement contre vous !) Salut !

« Les feux de l'insurrection que vous avez rallumés alors qu'ils étaient éteints, et vous n'en êtes pas dignes, car on ne vous connait dans le Magrib que par les grands plats de *'aṣîda* que vous offrez à vos hôtes et par les mauvaises *qaṣîdas* que vous vous lancez les uns aux autres. Quant aux sciences véritables, nous vous concéderions volontiers que vous les possédez, si du moins en vous y livrant: vous recherchiez de bonnes actions et la récompense attachée à leur enseignement. Mais grand Dieu ! si le Souverain Juge nous accorde le pouvoir, vous verrez alors, vous et vos fils, ce que recherchent pour nous nos enfants et nos frères.

« Les maîtres dans l'art de la divination rapportent que, dans votre lutte contre nous, vous éprouverez des vicissitudes terribles. Espéreriez-vous donc nous échapper, vous qui avez jeté l'effroi parmi les chérifs et les chérifas, parmi les dévots et les dévotes ? Voyons, ne voulez-vous pas plutôt faire la paix et saisir cette occasion de vous sauver pendant que la chance vous favorise encore, car la guerre est un feu qui dévore, et on ne saurait l'éviter sans déshonneur lorsqu'il a été allumé. Dieu sait d'ailleurs que ces bravades de votre part ne sont ni redoutables, ni effrayantes et qu'au moment de la lutte vous ne serez pas plus terribles que les phalènes quand elles se précipitent sur la flamme des lampes. Notre désir le plus vif est d'étendre sur vous le manteau de votre protection, afin que vous ne soyez point opprimés le jour où nous vous attaquerons avec les serres de l'audace. Vous n'agissez ainsi que pour dissimuler votre insigne faiblesse, mais

nous serons impitoyables et n'accepterons aucune excuse. Vous prêchez l'abstention des crimes et vos cœurs sont remplis de mauvaises pensées ; quand on vous contraint à ne point faire mal, vous dites : « Pardon ! nous n'en voulions rien faire » ; mais quiconque a enfanté une chose reste apparenté avec elle, quiconque a redouté un événement en devient la victime.

« Quant aux Berbers et aux 'Arabs que contiennent les plaines du Ġarb, nous espérons de Dieu qu'il les soumettra à notre autorité, dès qu'il sera possible de nous rendre auprès d'elles ; mais si nous ne parvenons pas à nous en emparer, eh ! bien, cela sera réservé à nos fils et à nos frères, car dans toutes les dynasties l'œuvre créée par le premier est continuée par le second. Examinez ce qui pourrait ramener le calme dans vos esprits, nous vous l'accorderons de suite. Comme il a été bien inspiré par Dieu le Dġoûġi, qui a fait connaître vos turpitudes dans ces vers que nous a récités Moûlay Moḥammed ben Mbârék :

- « Sache que tu es un des antéchrists du Maġrib, que ta « puissance périra sous les coups des disciples de Jésus ;

« Vous n'êtes tous que des bâtards rejetons d'une pros- « tituée, tandis que votre aïeul Aboû Isîr était Djâloût.

« Vos jeunes gens sont des mignons et vos hommes des « cornards, œuvre de votre chéïkh l'entremetteur.

« Les cieux de la gloire ont horreur de votre dynastie, « et ni la terre, ni Elbehmoût ne peuvent vous supporter. »

« Pour toi, tu n'es en réalité qu'un simple singe ; tu n'es même que le tique collé dans les poils du chien galeux. Vous nous déclarez que les traités de paix entre princes ne sont que des pièges, mais le sultan Aboû Ḥammo, Dieu lui fasse miséricorde ! l'avait déjà dit bien avant nous.

« Maintenant, si vous désirez la paix, c'est également mon désir et l'aimant de ma volonté ; si vous préférez autre chose, je vous répondrai par ce vers d'Elmotanabbi.

« Désormais c'est avec des piques et des lances que nous « vous écrirons, et vous ne recevrez d'autre ambassadeur « qu'une armée innombrable. »

Moûlay Mhammed ben Echchérîf prend Fès, puis l'abandonne à la mort de Sidi Moḥammed El'ayyâchi[1].

Comme nous l'avons dit, Moḥammed Elḥâddj Eddilâï s'était emparé de Fès, qui lui était tour à tour soumis ou insoumis. Il y avait nommé comme gouverneur son qâïd Boû Bkeur Ettsâmli et l'avait intallé au palais princier de Fès Eljedîd. Une discussion étant survenue entre lui et les gens de Fès Elbâli, ce gouverneur les assiégea et leur coupa l'eau. Les gens de Fès écrivirent alors à Moûlay Mḥammed ben Echchérîf pour lui demander son appui, lui garantissant leur obéissance et le secours qu'il désirerait en hommes et en armes, dès qu'il se présenterait auprès d'eux. Les 'Arabs du Ĝarb, Elkhloṭ et autres se joignirent à eux. Saisissant cette occasion, Moûlay Mḥammed arriva en toute hâte, enleva le palais princier, le dernier jour de djoumâda II 1060, et s'empara du qâïd Boû Bkeur Ettsâmli qu'il mit en prison. La population de Fès Eljedîd et celle de Fès Elbâli le proclamèrent, et se mirent d'accord pour lui donner des secours et le soutenir. La *béï'a* fut rédigée à Fès le 7 rejeb.

Au bout de quarante jours, la nouvelle était parvenue à Moḥammed Elḥâddj, qui réunit des troupes considérables pour marcher contre Moûlay Mḥammed. Ce prince se porta contre eux et les repoussa pendant un jour ou deux, mais trop faible pour leur résister, il fut vaincu à Ḍhar Erremka, près de Fès, le mardi 10 cha'bân 1060, dut abandonner la ville et retourner à Sijilmâsa. Les gens de Fès qui étaient

1. Texte arabe, IVe partie, page 10.

avec lui rentrèrent chez eux et fermèrent les portes de la ville. Ettsâmli et ses hommes les assiégèrent et leur coupèrent l'eau. Des événements graves se passèrent, au cours desquels périrent nombre de notables de Fès, comme 'Abdelkérîm Ellîrîni Elandalousi et Moḥammed ben Slîmân (derniers jours de ṣafar 1061). Les gens d'Eddilâ finirent par reprendre la ville, et Moḥammed Elḥâddj y nomma comme gouverneur son fils Aḥmed.

Quelque temps après, il demanda aux gens de Fès de faire sortir du mausolée de Moûlay Idrîs les malfaiteurs et les chefs de la révolte, mais le chérif Aboûlḥasan 'Ali ben Drîs Eldjoûṭî voulut intervenir en leur faveur et prendre leur défense, mais ce fut en vain et il dut se cacher. Couvert par l'*amân*, on le conduisit à la zâouya du quartier d'Elmokhfiyâ, d'où il quitta Fès pour ne plus y revenir. La révolte fut alors calmée (ramaḍân 1061).

Aḥmed Eddilâï demeura émir de Fès jusqu'à sa mort (20 rabî' Ier 1064) et fut remplacé par son frère Moḥammed qui mourut en 1070. Dieu leur fasse miséricorde à tous.

Plus tard, Fès Eljedîd fut attaqué par Aboû 'Abdallâh Eddridi, qui s'en empara.

Moûlay Mḥammed ben Echchérîf prend Oujda et dirige des incursions sur Tlemsên et ses environs ; conséquences de ces actes[1].

Voyant qu'il ne pouvait s'emparer de Fès et du Magrib, Moûlay Mḥammed ben Echchérîf résolut d'étendre son autorité sur les nombreuses tribus du Ṣaḥâra et de la région du Cherg. Il parcourut les campements, les villages et les bourgs, et atteignit la plaine de Angâd. Il fut proclamé par les Aḥlâf, qui sont formés de deux branches

1. Texte arabe, IVe partie, page 10.

d''Arabs Ma'aqil, les 'Amârna et les Muebbât, et par les Sgoûna, qui sont comptés aussi parmi les Angâd. Il partit avec eux chez les Beni Yznâsén, qui étaient alors sous l'autorité des Turcs; il les attaqua, leur enleva leurs richesses et leurs bestiaux qui restèrent entre les mains des 'Arabs. De là il revint à Oujḍa, dont la population était divisée alors en deux partis, l'un favorable, l'autre défavorable aux Turcs. Les ennemis des Turcs s'étant déclarés pour lui, Moûlay Mḥammed les lança contre le clan turc, qu'ils dévalisèrent et chassèrent de la ville. Ainsi fut prise Oujḍa, au cours des années postérieures à 1060.

Sur les indications des 'Arabs, Moûlay Mḥammed dirige ensuite des incursions sur leurs voisins les Oulâd Zekri, les Oulâd 'Ali et les Beni Snoûs, qu'il razzie et qui se soumettent à son autorité. De là, il se rend dans le voisinage de Nedroûma, d'où il harcelle les Mḍaġra, Gdîma, Ṭrâra et Oulhâṣa, puis revient à Oujḍa. Au bout de quelque temps, il partit pour Tlemsên, s'empare des troupeaux de la ville et des bourgs des environs, et se rend maître de toute la plaine. La garnison turque de la qaṣba et les gens de la ville effectuent une sortie : il les met en déroute et en tue un grand nombre. Puis il rentre à Oujḍa, où il passe l'hiver.

Cette saison terminée, il reprend le chemin du Ṣaḥâra et pille les Dja'âfra. Là, il reçoit la visite de Maḥmoûd, chéïkh des Ḥamiyân, qui font partie du groupe des Beni Yézîd ben Zoġba et qui sont comptés aujourd'hui parmi les Beni 'Âmer ben Zoġba. Ce chéïkh vient avec sa tribu lui apporter son serment de fidélité et l'assurer de son obéissance. Après eux, viennent les Dkhîsa, qui reçoivent le meilleur accueil et qui sont bien traités. Sur leurs indications, Moûlay Mḥammed se jette sur Lagouâṭ, 'Aïn Mâḍi Elġasoul et met toutes ces bourgades au pillage. Les tribus arabes Beni Mâlék ben Zoġba d'Elḥârits, de Souéïd et de Ḥoṣaïn s'enfuient devant lui et se retranchent dans le Djebel Râched, sans qu'il les poursuive.

Le plus grand désordre régnait dans tout le Magrib moyen, et ses habitants étaient sur le point de se révolter contre les Turcs. Le bey de Mascara s'empressa d'organiser sa défense et prévint le dey d'Alger, *Eddaola* comme ils l'appelaient, des pillages commis au détriment de ses sujets par le prince de Sijilmâsa. Le dey fit partir le plus promptement possible des troupes et des canons, dans le but de combattre Moûlay Mḥammed, et en confia le commandement à son représentant qui vint jusqu'à Tlemsên; mais Moûlay Mḥammed rentra à Oujḍa, renvoya les 'Arabs qui s'étaient alliés à lui, et leur donnant rendez-vous pour le printemps suivant, il reprit le chemin de Sijilmâsa, après avoir allumé le brandon de la guerre dans le pays des Turcs, l'avoir ravagé et y avoir semé une révolte générale.

Quant à l'armée turque, elle apprit seulement à Tlemsên le départ de Moûlay Mḥammed pour le Tâfîlêlt. Elle se repentit d'être venue, car elle avait trouvé le pays désert; tous les habitants avaient quitté leurs demeures pour se réfugier dans les montagnes, et personne ne lui apporta ni *moûna*, ni impôts. A Tlemsên elle fut mal reçue par les habitants qui avaient pris parti pour Moûlay Mḥammed et prononçaient la *khoṭba* en son nom, et bientôt elle reprit le chemin d'Alger.

Les Turcs comprirent que leur pays ne leur appartenait plus entièrement et que leur puissance était ébranlée.

Nous allons dire ce qui en résulta.

'Otsmân Pacha, dey d'Alger, écrit à Moûlay Mḥammed : correspondance échangée entre eux à cette occasion[1].

Au retour de l'armée turque à Alger, le dey 'Otsmân Pacha *Eddaola* fut informé par elle de la situation des popu-

1. Texte arabe, IVe partie, page 11.

lations et des excès commis contre elles par le prince de Sijilmâsa. Il réunit son *divan* et ses conseillers, pour étudier la question de Moûlay Mḥammed et la façon de se garantir contre sa puissance. Ils ne trouvèrent pas de meilleur parti à prendre que de lui envoyer deux des principaux *'oulamâ* d'Alger et deux hauts fonctionnaires turcs, qui seraient chargés de lui présenter un message. Ils ne pouvaient, en effet, songer à le combattre, car il attaquait, vainquait et pillait, puis retournait dans le Ṣaḥâra, et ils n'auraient jamais pu le rejoindre, ni le suivre dans les parasanges et les milles qu'il franchissait. Ils lui enverraient donc un message, qui fut dicté par le secrétaire Abouṣṣoûn Elmaḥjoûb Elḥaḍri, et qui fut porté par cette ambassade. En voici le texte :

« Louange à Dieu qui a vivement recommandé de repousser le voleur et l'envahisseur, qu'il soit noble ou plébéien, et qui a dicté, lui qui est sincère, l'obligation de déchirer les vêtements de son origine, à celui qui en tire vanité, qu'il soit ignoré ou connu.

« Les prières de Dieu soient sur notre seigneur et notre maître Moḥammed, fils de 'Abdallâh, fils de 'Abdelmoṭṭaleb, fils de Hâchém, sur les gens de sa famille qui sont les diadèmes de la gloire, les voiles qui couvrent le front et le nez, et sur ses compagnons qui sont les sabres destinés à trancher la gorge des infidèles, les lances actives et les épées destructrices.

« Après avoir rendu grâces à Dieu, il ne nous reste qu'à adresser la parole au Très Haut Chérif, dont la parole et le cœur sont sincères, par lequel Dieu a réuni les éléments épars de sa patrie et a préservé contre la vanité les montagnes de son pays et les plaines de son territoire, le petit fils de notre Maître 'Ali et de notre Dame Elbatoûl, le fils de notre Maître Echchérif, fils de notre Maître 'Ali.

« Que le salut soit sur vous, tant que les vaisseaux orneront les routes des mers, et que les belles perles brilleront

sur la blancheur des gorges : que la miséricorde et la bénédiction du Très-Haut soient sur vous, tant qu'il laissera se succéder l'immolation des victimes pures et licites.

« Ensuite :

« Nous vous écrivons de la ville d'Alger, demeure du gain facile pour l'habitant, le voyageur et le visiteur, ribâṭ du Djerîd, — que Dieu le protège sur mer et sur terre et préserve son territoire des secousses des ouragans et des tempêtes ! — pour faire briller à vos yeux les trésors du pouvoir et les satellites de la chiromancie, des horoscopes et de la physiognomonie, et vous découvrir un ciel entièrement pur de tout nuage, de toute poussière, une matinée dont la lumière se répandrait après qu'on aurait déployé sur elle les couleurs d'un parterre de verdure.

« La connaissance des choses de la royauté n'a certes pas négligé de prendre place dans les arcanes de votre science : à vos festins n'ont manqué ni leur Zéïd, ni leur 'Omar. Car le généreux (qu'il soit loué !) vous a gratifié de la majesté, de la noblesse en vous donnant la générosité, la clémence et la bravoure, et a choisi pour vous Sijilmâsa, dont le nom seul indique la protection qu'elle donne dans les plaines de la sécurité. Cependant les secrets d'une politique avisée vous échappent et vous faites chevaucher à votre fermeté le coursier rétif de l'ignorance et de la légèreté. Mais c'est là, en vérité, le fait de tout fondateur de gouvernement : il n'arrive à le contenir que par les crimes de la guerre et du combat.

« C'est ainsi que tu as déchiré le manteau de la force nouvelle de l'Empire de 'Otsmân, depuis Oujda la Bigarrée jusqu'aux confins du Djérîd. Tu as soulevé contre nous les esprits de ces mauvais sujets d''Arabs, qui en sont venus à nous refuser les moindres choses.

« Tu es venu faire une incursion chez les Beni Ya'qôb, tu as fauché jusqu'aux vestiges de leur race en frappant aux tendons du tibia et tu as fait une foule de malheureux

qui vont mendier par leurs familles un *ziyâni*, une *mouzoûna* sur les marchés de Mostaganem, et aux portes des maisons de Mazoûna.

« Tu as couvert du vêtement de l'avilissement les confins d'Elgâsoul et de Lagoûat, et tes partisans ont fondu sur leurs habitants comme les oiseaux de proie sur les chauves-souris. Ce féroce barbare de Maḥmoûd des Ḥamiyân t'a conduit à Aïn Mâḍi, à Essouâné et aux Beni Iṭfiân. Les Rigâḥ et les Souéïd s'enfuirent, et leurs héros secouent maintenant leur poussière et leur argile sur le Djebel Râched et dans le pays de Constantine. Mais nous ne nous attendions guère à vous voir profaner le manteau de la grâce du *mers* de Aboû Errabî' Sîdi Slimân, car vous auriez dû être les premiers à le respecter, à le vénérer, et à le défendre, vous qui traitez les étrangers d'ignorants, de grossiers et de barbares, et qui vous êtes substitués à eux. Les soldats de notre qaṣba de Tlemsên, fantassins et cavaliers, ont fait une sortie : vous les avez mis en déroute sur-le-champ et vous les avez tués d'une façon honteuse et avilissante. Nous avons pensé alors que c'était le moindre châtiment qui puisse être infligé au chien méprisé qui veut mordre et qui s'offre à la vigueur du lion. Le malheur n'a cependant atteint que les ḥadar presque exclusivement, car dans les jardins on a cueilli à la fois les fruits verts et les fruits murs.

« Les Oulâd Ṭalha, les Heddâj, et les Kherâdj avaient toujours payé à cette capitale le kharâdj, qu'il fût pesant ou léger : de leurs contributions, pas un poil, pas une toison, pas un petit chameau, pas un chevreau, pas un agneau ne nous échappaient. Mais quand s'est élevée sur nous l'aurore de ton soleil fortuné, tous ceux qui étaient près de nous se sont éloignés. Tu as été secondé par la discorde de ces brutes d'habitants d'Oujḍa, dont tu as eu pour toi, d'ailleurs, les meilleurs et les plus sérieux. Sans toi, les gens de Tlemsên ne se seraient pas révoltés contre nous,

ils n'auraient pas oublié ce qu'ils doivent à notre bonté très ancienne et à notre générosité envers eux, et ils t'auraient retiré le rideau et le tapis. Leur désir est que tu déchaînes contre nous la violence du dragon. Nous sommes bien certains pourtant que notre arbre ne sera pas renversé par les tempêtes, ni ses traces détruites quand bien même s'effondreraient sur lui les montagnes de Djaïân, et que la pierre ne se laisse pas broyer par le pisé. Ainsi ton armée, par exemple, au départ et à l'arrivée, ne peut résister aux foudres de la poudre, et les cottes de mailles ne servent que dans les incursions contre les campements des tribus. Quant aux murailles des grandes armées et des forts escadrons, rien ne peut les frapper ni les détruire, que les torrents de cavaliers et les archers solides. Ton audace a fait goûter aux Beni 'Âmer les attraits de la fuite sous l'égide de l'infidèle : Satan et la ruine sont entrés dans les montagnes de Ṭrâra, de Mḍaġra et des Beni Snoûs. Les sujets aiment que le lait gonfle leurs mamelles afin de cacher dans la paille de leur imposture l'épi de leurs récoltes ; aussi si tu acceptes leurs dires et leurs actes, leur naturel les excitera de nouveau contre le gouvernement et ils deviendront comme des ogres.

« Prends bien garde surtout de te laisser séduire par ce que tu as vu dans le livre d'Elboûni, dans les notes d'Essonyoûṭi, de 'Ali Bâdi et de Ben Elḥâddj, et dans la lettre des gens de Ceuta à 'Abdelḥaqq ben Aboû Sa'îd Elmerîni, et de te croire l'élu qui va gravir ces degrés. Tu en es encore bien loin. Tu n'y arriveras pas en passant des nuits au bivouac et en multipliant les pommeaux des poignées de sabre. Que les piquets des tentes des Chrétiens et des Turcs disparaissent du sol du Maġrib, qu'il ne reste plus personne pour vous le disputer en vous faisant la guerre ou en vous livrant combats, il ne faudrait pas que tu tentes de saisir cette occasion d'y arriver, ni ce moyen de disperser ce qu'a groupé et réuni notre résolution. Tu

es aveuglé par des songes incohérents ; tu es égaré par le brouillard de l'inconnu ; et ta pensée est dans les ténèbres les plus noires. Si tu nourris de tels projets, tu es sans nul doute un parjure. Si vous avez la certitude de réussir, eh bien ! ce ne sera que le quatrième de votre dynastie, ou tout au plus le troisième, qui atteindra ce but. Le premier de votre famille était un révolté ; le second l'imitera et marchera sur ses traces ; le troisième sera peut-être un émir illustre qui sera ou juste ou oppresseur.

« Ne viens pas t'aventurer sur notre patrie, car tu aurais à craindre les griffes puissantes de notre sultan.

« Quant au courage naturel, nous savons que tu en as une large part et que tu es de ceux qui, s'ils frappent, atteignent leur but avec une flèche bien dirigée. Mais la bravoure peut servir tout au plus à se défendre quand la guerre est allumée, surtout maintenant que sa valeur est diminuée par l'emploi de la poudre et du plomb. Ce qui t'a enhardi contre nous, c'est que tu es un vautour sur une branche d'arbre, ou une reine d'abeilles dans une fissure du rocher. Si tu avais vu les rois d'une des capitales de la terre et de la mer, tu saurais que tu n'es qu'un pupille et un incapable en tutelle : tu aurais appris qu'entre les princes il existe des relations et des égards, et que les situations des États dépendent d'un jour, d'une heure, que chacun d'eux redoute de perdre sa renommée, et brûle des parfums pour dissimuler la puanteur des exhalaisons.

« Nous ne voulons, nous, que la tranquillité des 'Arabs sur leurs territoires afin qu'ils puissent à leur gré nomadiser l'hiver et l'été, et que les riches ou les pauvres y apportent ce qui peut leur servir à gagner quelque chose, des vêtements, du henné, des peaux.

« Si c'est le pouvoir que ton âme recherche, à toi les villes que la populace Berbère ne t'a pas laissé approcher, et où l'on continue à prêcher en leur nom. Porte sur elles tous tes efforts pour arriver à goûter la douceur du pou-

voir qui est pétrie de l'onguent du salut ou de la mort. Mais renonce au pays des sables et de la poussière, et ne t'aventure pas dans les déserts et les défilés. Par tes grands-pères paternel et maternel, et par tous tes frères et oncles paternels et maternels, écarte-toi du sol de Tlemsên, et n'y viens pas amener la foule des archers et des cavaliers. Si les 'Arabs veulent se razzier les uns les autres, laisse-les faire : il en a toujours été ainsi sur tout le territoire, et nous avons toujours pris ensuite au vainqueur le cinquième de ses biens. Vous saurez par là qu'ils ne savent pas ce qu'ils font, et qu'ils sont tous malfaisants et traîtres, et que les gouvernements ne doivent pas avoir pour eux plus de considération que pour les infidèles. De cette façon la paix régnera toujours entre nous, et nous ne ferons pas attention aux intrigues des tribus.

« Nous vous avons envoyé quatre de nos serviteurs, dont la conversation réjouit les cœurs et les demeures : ce sont le *fqîh* distingué, Si 'Abdallâh Ennefzi et le *fqîh* honorable Si Elḥâddj Moḥammed ben 'Ali Elḥadri Elmezgennâï ; ils sont accompagnés de deux braves Turcs membres de notre conseil et fonctionnaires de notre palais.

« Nous désirons une réponse favorable, sincère et véridique.

« Dieu très haut nous conduise dans le chemin le plus louable et, au jour de la résurrection, nous place auprès de votre aïeul au nombre des élus ! Ainsi soit-il.

« Salut.

« Écrit le 15 du mois sacré de rejeb l'unique 1064. »

Quand ces ambassadeurs lui eurent remis cette missive, Moûlay Mḥammed, après l'avoir lue, fut vivement irrité des blâmes qu'elle contenait. Ayant fait venir les ambassadeurs, il leur reprocha les paroles de leur maître et ses bravades envers lui. Ils lui répondirent : « Nous sommes ambassadeurs, nous t'avons apporté une lettre du bâchâ d'Alger : donne-nous la réponse, mais ne nous reçois pas

avec des reproches. — Vous avez raison, » dit le prince, qui leur écrivit une lettre commençant ainsi : « Ensuite, nous vous écrivons cette missive de l'étoile du front des Ṣaḥâras, centre des contrées et des déserts du Magrib, de la résidence de Sijilmâsa, qui est la capitale des 'Arabs et des Berbers, et qui était appelée autrefois *Kenz elbaraka* (le trésor de la bénédiction). » Sa lettre se continuait ainsi et repoussait la demande des Turcs. Les ambassadeurs retournèrent auprès du maître d'Alger. Aussitôt que celui-ci eut lu, en présence de son *Dîouân*, la lettre qu'ils lui rapportaient, il les renvoya sur-le-champ auprès de Moûlay Mḥammed sans leur remettre de lettre pour lui. Ils dirent au prince : « Nous n'avions pas connaissance du contenu de ta lettre, et si nous nous en étions contentés, nous ne serions pas revenus auprès de toi. Nous sommes venus à toi pour que tu suives vis-à-vis de nous les préceptes de la loi sainte de ton ancêtre, et que tu ne dépasses pas tes limites. Ton ancêtre ne faisait pas la guerre aux musulmans et n'ordonnait pas de piller les faibles. Si c'est la guerre sainte que tu veux, va livrer combat aux infidèles qui sont au milieu de ton territoire, mais si, au contraire, tu projettes de subjuguer le gouvernement de la famille d''Otsmân, provoque-le et appelle à ton aide le Clément, le Miséricordieux; tu n'auras alors rien à te reprocher. Voilà ce que nous sommes venus te dire. Mais agiter le brandon de la révolte au milieu des créatures n'est pas le fait des nobles membres de la Famille du Prophète. Tu n'ignores pas que ce que tu fais est illicite et n'est permis par aucun des rites musulmans, par aucune des lois des étrangers. Nous sommes deux docteurs, 'oulamâ d'Alger, qui venons écouter ce que tu as à dire. Dieu et son Prophète jugeront entre toi et nous. Notre commerce est arrêté, nos sujets terrifiés se sont enfuis de leur pays. Que répondras-tu devant Dieu quand tu seras interrogé sur ta conduite actuelle dans notre pays, toi qui es un fils de

l'Envoyé de Dieu, sur lui soient les prières de Dieu et le salut ! Ce que tu fais chez nous, nous serions capables de le faire dans ton pays, sur tes sujets, nous qui sommes considérés par vous comme nous livrant à l'injustice et à la tyrannie, mais la dignité de notre Sultan s'élève contre cette opinion. »

Ces paroles produisirent une profonde impression sur Moûlay Mḥammed qui en éprouva un frisson d'horreur. Le Roi de la vérité releva son esprit et il comprit sa faute. « Par Dieu ! dit-il aux ambassadeurs, ce sont ces diables d''Arabs qui se servaient de moi pour triompher de leurs ennemis et qui m'ont mis en état de révolte contre Dieu. Et je les ai fait arriver à leurs fins ! Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu ! Je vous promets devant le Très-Haut que dorénavant je ne toucherai plus ni votre territoire, ni vos sujets. Je m'engage par Dieu et par son Prophète à ne pas dépasser la Tâfna pour me rendre chez vous, sauf s'il s'agissait d'une œuvre agréable Dieu et à son Prophète. »

Il écrivit cette promesse au Pacha d'Alger et se contenta des conquêtes que Dieu lui avait fait faire de Sijilmâsa, du Drâ' et de toutes leurs provinces. Il ne dirigea plus d'expédition dans le Cherg, jusqu'au moment où Moûlay Errechîd s'y révolta contre lui. Il advint alors ce que nous allons rapporter s'il plaît à Dieu.

Révolte du moqaddim Aboûl'abbâs Elkhadir Ġéîlân Elgoroṭṭi dans la région d'Elhibṭ[1].

Aboûl'abbâs Elkhaḍir Ġéîlân, un des compagnons de Aboû 'Abdallâh El'ayyâchi, était moqaddim des combattants dans la région d'Elhibṭ. Quand El'ayyâchi fut tué à

1. Texte arabe, IVe partie, page 14.

la date déjà indiquée, il se déclara indépendant et prit le commandement dans cette contrée. En 1063, il gouvernait dans le Faḥṣ, et s'avançait sur Qṣar Ketâma. Les gens de la ville firent une sortie contre lui, mais, battus après un long combat, ils furent poursuivis par Elkhaḍir, qui prit la ville de force et tua un grand nombre de notables. Les autres s'enfuirent à Fès, et parmi eux la famille du *fqîh* Aboû 'Abdallâh Elqanṭari. Elkhaḍir resta maître de toute la contrée.

Au mois de doûlḥeddja 1069, le Mrâbeṭ, le réïs Boû Selhâm ben Gueddâr quitta Fès et vint rejoindre Elkhaḍir Ġeïlân et se rangea dans son parti. Mais ce dernier lui en voulut d'avoir aidé les Dilâïs contre Sîdî Moḥammed El'ayyâchi, il partit contre lui; il finit par s'emparer de lui et le retint prisonnier à Aṣéïla. Peu de temps après, il le remit en liberté. C'est ce que dit le *Nachr Elmatsâni*.

Mort de Moûlay Echchérîf ben 'Ali (Dieu lui fasse miséricorde !)[1].

Nous avons vu précédemment que Moûlay Echchérîf ben 'Ali avait acquis, depuis son adolescence, à Sijilmâsa et dans toute la région, la considération générale. Il était le maître et le chef, et chacun lui obéissait. Proclamé ensuite par les habitants de Sijilmâsa en 1041, il s'était vu disputer le pouvoir par les Beni Ezzoubîr de Tabou'aṣâmt. Grâce à l'appui que lui avait prêté contre eux Boû Ḥassoûn Essemlâli, il avait établi son autorité à Sijilmâsa. Une fois délivré de sa captivité dans le Soûs, il était revenu à Sijilmâsa, et, trouvant son fils Moûlay Mḥammed en possession du pouvoir, il le lui avait abandonné. Sa vie se passa dès lors à rechercher les faveurs de Dieu,

1. Texte arabe, IVe partie, page 14.

jusqu'au moment où la vérité vint le surprendre le 14 ramaḍân 1069 à Sijilmâsa, son pays natal, qui avait été le séjour de sa fortune, et qui fut le berceau de ses glorieux descendants, et le point de départ des rois et des princes issus de lui.

Moûlay Mḥammed fut proclamé de nouveau, mais son frère Moûlay Errechîd se sépara de lui et se retira dans les montagnes, où il ne cessa d'aller de tribus en tribus jusqu'au moment où survinrent les événements que nous allons rapporter.

Incursion de Moûlay Mḥammed ben Echchérîf chez les 'Arabs Elḥayâïna des environs de Fès, et ses conséquences[1].

A la fin de l'année 1073, Moûlay Mḥammed ben Echchérîf fit une incursion sur les terrains de culture des Ḥayâïna, dans le voisinage de Fès, et les dévasta entièrement. Une grande famine s'en suivit : les gens en furent réduits à manger des cadavres d'animaux, des bêtes de somme et même de la chair humaine. Les maisons furent abandonnées, les mosquées devinrent désertes, et les gens de Fès partirent pour demander secours à la famille d'Eddilâ. Le chérîf Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben 'Abdallâh ben 'Ali ben Ṭâhar Elḥasani, qui était venu à Fès pour se faire proclamer, mais sans succès, quoiqu'on ait dit qu'il fût soutenu par quelques personnes, se mit en marche avec les Ḥayâïna pour attaquer Moûlay Mḥammed ben Echchérîf, mais il ne put l'atteindre.

Dans les premiers jours de l'année 1074, le roi d'Angleterre fut mis en possession de Tanger par les Portugais, qui, suivant l'auteur d'*Elboustân*, étaient alors trop faibles pour résister aux musulmans, car ceux-ci, au cours de

1. Texte arabe, IVe partie, page 14.

deux affaires successives, venaient de leur faire tuer 600, puis 400 hommes. Manuel le Castillan, dans son histoire du Maroc, donne à cette cession une autre raison. Selon lui, le roi de Portugal Juan VI (dont le nom se prononce indistinctement avec le خ ou avec le ج), voulant affermir l'amitié qui le liait au roi d'Angleterre, Charles II, lui donna sa fille en mariage en lui remettant comme dot les clefs de Tanger. Cette ville resta au pouvoir de celui-ci pendant vingt-deux ans, puis il l'abandonna aux musulmans.

Révolte de Moûlay Errechîd ben Echchérîf contre son frère Moûlay Mḥammed et meurtre de ce dernier (Dieu lui fasse miséricorde !)[1].

Nous avons vu que Moûlay Errechîd avait fui son frère Moûlay Mḥammed dès le jour de la mort de leur père. Il se rendit alors à Toudġa où il demeura quelque temps, puis de là à Demmât, d'où, après un court séjour, il alla à la zâouya des gens d'Eddilâ. Là il séjourna assez longtemps. On dit qu'un des gens de cette zâouya lui conseilla de s'en aller de peur qu'il ne fût trahi, parce que, suivant une tradition conservée chez eux, les Dilâïs prétendaient que la destruction de cette zâouya devait être opérée par lui. Moûlay Errechîd suivit ce conseil et partit pour la montagne d'Azrou, d'où, peu de temps après, il alla à Fès, avec une escorte peu nombreuse. Il passa la nuit en dehors de Fès Eljedîd : le chef de la ville, Aboû 'Abdallâh Eddrîdi, lui donna une très large hospitalité. Le lendemain il partit pour Tâza et de là chez les 'Arabs Elaḥlâf. « Il arriva à la suite de ses pérégrinations, dit le *No-*

1. Texte arabe, IVe partie, page 14.

zha, à la *qaṣba* de Ben Mech'al. Ce Juif possédait d'immenses richesses et de précieux trésors ; il opprimait les musulmans et tournait en dérision la religion et ses sectateurs. Moûlay Errechîd chercha longtemps un moyen de faire tomber ce Juif dans un guet-apens ; enfin Dieu lui en fournit l'occasion, à la suite d'événements qu'il serait trop long de rapporter ici. Moûlay Errechîd tua donc ce Juif, s'empara de ses richesses et de ses trésors, qu'il distribua à ceux qui l'avaient suivi et aux 'Arabs Angâd, et autres gens qui se joignirent à lui, ce qui accrut ses forces et augmenta le nombre de ses partisans. »

Selon l'auteur du *Nachr Elmatsâni*, « Moûlay Errechîd, en quittant Fès, alla trouver le chéïkh Aboû 'Abdallâh Ellouâti qui vivait dans le voisinage de Tâza. Ce personnage, qui professait l'ascétisme, et qui vénérait les gens de la Famille du Prophète, lui fit une réception enthousiaste. Tandis que Moûlay Errechîd était chez lui, il vit passer un jour un homme entouré d'esclaves, de suivants et de cavaliers, qui chassait dans un appareil royal. Ayant demandé qui il était, il apprit que c'était un Juif de Tâza, nommé Ben Mech'al. Il mit un couteau dans sa bouche et se rendit auprès du chéïkh Ellouâti. En le voyant dans cette attitude, le chéïkh fut effrayé et lui dit : « Ma fortune et ma vie sont à toi, mais que t'est-il arrivé ? — Ordonne à un certain nombre de tes compagnons de partir avec moi afin d'exterminer ce Juif, pour la défense de la religion, lui répondit Moûlay Errechîd. — C'est chose faite, dit le chéïkh, aucun d'entre eux ne te désobéira. » Moûlay Errechîd en choisit quelques-uns parmi eux et leur donna rendez-vous pour attaquer le Juif la nuit et s'emparer de sa maison, qui était dans la campagne à une étape environ à l'est de Tâza. Lorsque la nuit fixée fut venue, Moûlay Errechîd se présenta chez Ben Mech'al, sous prétexte de lui demander l'hospitalité. Celui-ci la lui accorda. Au milieu de la nuit, la maison fut cernée par les gens de

Moûlay Errechîd, qui surprit le Juif dans un coin retiré de sa demeure et le tua. Il introduisit ensuite ses compagnons, et s'empara de la maison de Ben Mech'al, après avoir fait tuer ses serviteurs et ses gardiens. Il y découvrit d'immenses richesses et de précieux trésors. »

Suivant une autre version, qui est répandue chez les Beni Yznâsén, Ben Mech'al demeurait au milieu d'eux et s'était établi dans une forteresse dans une de leurs montagnes, où ils vivaient sous sa protection.

Moûlay Errechîd se rendit auprès d'eux et les circonvint si bien au sujet de ce Juif que ses paroles finirent par les influencer. Certains propos de ce genre furent rapportés à Ben Mech'al, qui se crut trahi par eux et qui vint apporter de riches présents à Moûlay Errechîd pour tâcher de conquérir sa faveur, mais il était à peine arrivé près de lui que ce prince le saisit et le tua, puis, se rendant à sa maison, s'en empara et enleva les richesses qui s'y trouvaient.

Dieu seul sait laquelle de ces versions est authentique.

Après cela, Moûlay Errechîd voulut faire reconnaître son autorité par les 'Arabs du Cherg et, après avoir réuni leur adhésion, s'installa à Oujḍa.

Aussitôt qu'il fut instruit de ces événements, Moûlay Mḥammed, prince de Sijilmâsa, qui redoutait son frère dont il connaissait le courage et l'énergie, partit pour le combattre et tâcher de s'emparer de sa personne. Mais quand la bataille s'engagea entre les deux armées dans la plaine des Angâd, la première balle tirée atteignit à la gorge Moûlay Mḥammed, qui succomba immédiatement, le vendredi 9 moḥarrem 1075, et qui fut enterré dans la maison de Ben Mech'al. Moûlay Errechîd éprouva un vif chagrin de la mort de son frère et en prit le deuil. Il lava lui-même son cadavre et le transporta chez les Beni Yznâsén où il le cacha dans son tombeau. Que Dieu lui donne sa miséricorde et son pardon !

Moûlay Mḥammed était plein de courage et d'audace dans les combats ; il ne s'inquiétait pas du danger et ne craignait rien de ses semblables. Il ne connaissait ni l'adversité, ni la frayeur. Les gens de la Zâouyat Eddilâ l'ont ainsi dépeint : C'était un véritable gerfaut aussi insensible au simoun de la nuit qu'à l'ardeur accablante du soleil de l'été, et pareil à l'aigle fauve, il était constamment perché sur la cime des rocs. La possession des richesses ne lui suffisait que s'il coupait les têtes. Sa bravoure était célèbre, et avec cela il était vigoureux et solidement membré : on ne pouvait jamais lui tenir tête dans le corps à corps, ni lui faire lâcher pied dans la défense.

On raconte qu'un jour, pendant un des sièges de Tâbou'aṣâmt, il plaça sa main dans un des trous pratiqués dans le mur de la forteresse, et qu'un nombre incalculable de guerriers purent monter sur son bras, aussi solide qu'une poutre fichée dans un mur ou qu'une assise de briques. Il était d'une nature généreuse ; il donna au littérateur célèbre qui excella dans la poésie régulière et dans la poésie vulgaire, Aboû 'Otsmân Sa'îd Ettlemsâni, auteur de la Qasîda El'aqîqiya, environ vingt-cinq livres d'or pur, en récompense d'un panégyrique qu'il avait fait de lui. Les anecdotes de ce genre relatives à ce prince sont, d'ailleurs, bien connues

Lorsqu'il fut tué, son fils, Moûlay Mḥammed Esseġîr, essaya de lui succéder à Sijilmâsa, mais sans succès. Une partie de son histoire va suivre, s'il plaît à Dieu.

Règne du prince des croyants Moûlay Errechîd ben Echchérif, (Dieu lui fasse miséricorde !) [1].

Moûlay Mḥammed ben Echchérif ayant été tué à la date précitée, toutes ses troupes allèrent grossir l'armée de

1. Texte arabe, IVe partie, page 16.

Moûlay Errechîd, et lui prêtèrent serment de fidélité. Les Aḥlâf, les Beni Yznâsén, etc., lui jurèrent obéissance. Il envoya des émissaires chez les 'Arabs et les Berbers de cette région, pour les inviter à se soumettre et à s'unir à lui. Leurs délégations lui apportèrent des présents. Il inscrivit sur les registres du *guéïch* ceux qui avaient servi la cause de son frère et leur donna des vêtements, des armes et des chevaux. Sa situation devint considérable, et sa puissance grandit.

Mais il avait besoin d'argent. Comme il avait emmené le fils du Juif Ben Mech'al le jour du meurtre de son père, sa mère vint lui demander à le racheter. Il usa d'habileté et d'atermoiements envers elle jusqu'au jour où il lui dit : « Je ne délivrerai ton fils que si tu m'indiques où se trouvent les biens de ton mari, sinon je le tue. » Cette femme accéda à sa demande, et il partit avec elle à la qaṣba, où elle lui montra une armoire dans une chambre. Il la fractura et y trouva des jarres pleines d'or et d'argent. Il enleva ces richesses qui amélioraient sa position, et les distribua aux 'Arabs, aux Berbers et à toutes les troupes qui se trouvaient avec lui. Sa situation et la leur devenaient meilleures, et il considéra cela comme un heureux présage.

Dès qu'il eut organisé ses troupes, il envoya ses émissaires dans toutes les directions, auprès des populations soumises et des populations révoltées, pour leur faire des promesses, ou des menaces. Voulant faire la conquête du Maġrib que son frère avait tentée sans succès, il partit après eux, et s'installa sur les bords de l'Oued Melouiya, où il resta quelques jours pour se reposer et attendre la venue des gens de cette région, comme les gens du Gârét et du Rif, mais personne ne se rendit auprès de lui.

Prise de Tâza et de Sijilmâsa, et faits qui se placent entre ces deux événements [1].

Moûlay Errechîd, après avoir séjourné quelque temps sur la Melouiya, et voyant que personne ne venait auprès de lui, marcha sur Tâza. Après une longue lutte, il réussit à emporter cette place. Les gens de la ville et les tribus des environs lui prêtèrent serment de fidélité. Quand la nouvelle leur en parvint, les gens de Fès se réunirent à leurs voisins les 'Arabs Elḥayâïna, aux Bhâlîl et aux gens de Ṣefroû ; ils s'engagèrent par serment à faire la guerre à Moûlay Errechîd et à s'abstenir de prendre aucune part à sa *béï'a*. Ils ne voulaient pas s'exposer à être pillés et tués, comme l'avaient été les Ḥayâïna par son frère Moûlay Mḥammed. Les chefs de Fès ordonnèrent à la population d'acheter des chevaux et des armes en grande quantité ; chaque maison dut avoir son fusil, et quiconque n'en possédait pas fut puni. On en acheta donc bien plus qu'il n'en fallait, et on se réunit à Bâb Elftôuḥ pour passer en revue les armes et les chevaux, et on se livra au jeu connu sous le nom de *Mîz* (tir à la cible). Une nouvelle réunion eut lieu avec les Ḥayâïna, et on y renouvela le serment de faire la guerre à Moûlay Errechîd.

Quand il eut connaissance des dispositions des gens de Fès, Moûlay Errechîd les laissa de côté, et partit pour Sijilmâsa. C'était tout à fait raisonnable de sa part de commencer par le plus facile et de rechercher en premier lieu les plus simples. Il attaqua Sijilmâsa et l'assiégea pendant environ neuf mois. A la fin, son neveu, Moûlay Mḥammed Esseġîr, qui avait pris le pouvoir, à la mort de son père, prit la fuite et s'échappa pendant la nuit. Moû-

1. Texte arabe, IV[e] partie, page 16.

lay Errechîd entra dans la ville et s'en empara : il restaura ensuite les remparts, organisa le service de garde, calma la région, et retourna enfin à Tâza, où il s'installa. — Toute échéance suit sa destinée.

Siège et prise de Fès : châtiment infligé aux révoltés [1].

Dès que Moûlay Errechîd (Dieu lui fasse miséricorde !), venant de Sijilmâsa, fut arrivé à Tâza, les gens de Fès décidèrent avec leurs alliés les Ḥayâïna d'aller l'attaquer où il se trouvait et de le provoquer afin d'abattre sa puissance. Ils se préparèrent à la guerre et sortirent de Fès au mois de chaouâl 1075, mais ils étaient à peine arrivés en présence de sa *mḥalla* que, la division étant survenue entre eux, Moûlay Errechîd les poursuivit jusqu'au pont de l'Oued Sbou, près de Fès, et revint ensuite sur ses pas. Ils sollicitèrent la paix, mais les négociations n'aboutirent point avant que Moûlay Errechîd fût devenu maître de tout le Magrib. Il donnait là une preuve de son habileté politique et de sa connaissance des affaires.

Au mois de ṣafar 1076, Moûlay Errechîd vint camper sous les murs de Fès et assiégea la ville. Après un combat de trois jours, une balle l'atteignit au bout de l'oreille, mais il put se retirer sain et sauf. Au mois de rabî' Ier suivant, le siège fut repris ; après avoir tué et pillé, Moûlay Errechîd, qui n'avait pas encore l'intention de prendre la ville, se replia sur Tâza. Il se dirigea alors vers le Rîf pour combattre le reïs révolté Aboû Moḥammed 'Abdallâh A'arâs ; après un certain nombre de combats, il le cerna dans une de ses citadelles et réussit à s'emparer de lui en ramaḍân. Il lui pardonna ensuite et lui laissa la

1. Texte arabe, IVe partie, page 16.

vie sauve. Il revint ensuite à Fès et l'assiégea de nouveau, à la fin du mois de doulqa'ada. Après un combat qui dura jusqu'au 3 doûlḥeddja, il entrait dans Fès Eljedîd par les remparts du côté du *Mellâḥ*; le chef de la ville, Aboû 'Abdallâh Eddrîdi, avait pris la fuite.

Eddrîdi était inscrit sur le *Dîouân* des princes Saadiens avec tous les Beni Drîd ben Atsbadj, qui étaient des Hilâlis. Il fit partie des troupes du réïs 'Abdallâh Moḥammed Elḥâddj Eddilâï, quand celui-ci fut proclamé par la population de Fès. Mais dès que souffla un vent contraire aux gens d'Eddilâ dans le Ġarb, il les avait abandonnés et s'était déclaré indépendant à Fès Eljedîd ; puis il avait fait jurer aux habitants de Fès le vieux de combattre les Dilâïs, le 3 djoumâda II 1074. Des liens l'unissaient au chef de 'Odouat Elandlous, Aḥmed ben Ṣâlaḥ, qui lui avait demandé la main de sa fille pour son fils Ṣâlaḥ ben Aḥmed et à qui il l'avait accordée. Eddrîdi s'était mis à cette époque à faire des incursions chez les Berbers du territoire de Méknès et du voisinage, et quand il revenait avec du butin, on le recevait au son du tambour jusqu'à son entrée dans le palais princier. Il continua ses incursions jusqu'au moment où Moûlay Errechîd s'empara de Fès; il prit alors la fuite, comme nous l'avons rapporté. L'auteur du *Nozha* dit qu'il fut tué.

Après avoir calmé la population de Fès Eljedîd, Moûlay Errechîd attaqua dès le lendemain Fès le vieux et l'assiégea. Les habitants ne purent lui résister. Le chef de lemṭis, Ben Esseġîr et son fils s'enfuirent pendant la nuit au Bastion de Bâb Elguîsa ; le surlendemain, Aḥmed ben Ṣâlaḥ, chef de 'Odouat Elandlous, s'enfuit à son tour. Se sentant trop faibles, et voyant la division régner parmi eux, les habitants sortirent de la ville et vinrent prêter serment de fidélité à Moûlay Errechîd qu'ils reconnurent à l'unanimité. Ce prince fit aussitôt rechercher Ben Ṣâlaḥ, on le trouva dans la banlieue de la ville, il fut pris et

enfermé dans une prison, à la porte de Dâr Ben Chegra à Fès Eljedîd. Il fut mis ensuite à mort ainsi qu'un certain nombre de ses compagnons. Ben Esseġîr et son fils furent pris à leur tour, et mis à mort sept jours après, sur l'ordre du Sultan. Ainsi Fès rentra dans l'ordre et la tran quillité.

« Moûlay Errechîd, dit l'auteur de *Nozha*, s'empara de Fès le vieux; il en passa tous les chefs au fil de l'épée et bientôt le pays, redevenu calme, se soumit à son autorité. Il était entré à Fès le vieux dans la matinée de lundi 1er doûlḥeddja 1076 et se fit prêter serment de fidélité le même jour. La cérémonie terminée, il distribua des sommes considérables aux 'oulamâ et les combla de présents. Il déploya la plus grande bienveillance à l'égard des habitants de Fès et montra un vif désir de faire revivre la *sounna* en faisant respecter la loi religieuse; cette conduite le plaça bientôt haut dans l'esprit de la population tout entière, qui lui voua une vive affection. »

Moûlay Errechîd nomma Sî Ḥamdoûn Elmezouâr qâḍi de Fès, puis il se rendit dans le Ġarb, à la poursuite d'Elkhaḍir Ġeïlân, qui était en révolte dans la région d'Elhibṭ, et se trouvait alors à Qṣar Ketâma. Errechîd le poursuivit, mais, Ġeïlân étant enfin en déroute à Agéïla, le Sultan rentra à Fès (premiers jours de rabî' Ier 1077).

La *béï'a* fut rédigée à Fès et lue en sa présence le samedi 18 rabî' Ier avant midi.

Dans le mois de rabî' II Moûlay Errechîd fit une expédition dans les environs de Méknès contre les Berbers Aït Ouâllâl qui soutenaient Mḥammed Elḥâddj Eddilâï; il les razzia et revint ensuite à Fès. A peine était-il de retour, que Moḥammed Elḥâddj venait avec de nombreux Berbers camper près de l'Oued Fès, à Boû Mzoûra, dans le voisinage de la ville. Errechîd engagea le combat, qui dura trois jours et qui se termina par la retraite de Mḥammed Elḥâddj; il prit ensuite la route de Tâza le

11 rejeb, et, après avoir inspecté la ville et les environs, il revint à Fès dans le mois de chaouâl de la même année. Il destitua ensuite El'aguîd, gouverneur de Méknès. Le second jour de l''aîd elkebîr, il fit une expédition contre les Beni Zerouâl, et s'empara d'Echchérîf, chef des révoltés, qu'il envoya emprisonné à Fès, où il revint le 2 moḥarrem 1078. Moûlay Errechîd alla également à Téṭouân, là il fit arrêter Aboûl'abbâs Enneqsîs, le chef de la ville, et un certain nombre de notables de son parti, qu'il ramena avec lui à Fès, où il les emprisonna tous, les premiers jours de rabî' Ier 1078. Nous dirons plus loin ce qui leur advint ensuite.

Prise de la Zâouyat Eddilâ ; exil de ses membres à Fès ; événements qui en sont la suite[1].

Le matin du jeudi 12 doûlqa'da 1078, le Prince des Croyants Moûlay Errechîd partit en expédition contre la Zâouyat Eddilâ, après avoir nommé comme *moufti* le jurisconsulte Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben Aḥmed Elfèsi. Il rencontra les troupes *dilâïes*, commandées par Ould Mḥammed Elḥâddj, à Boṭn Erroummân, dans le Fézzâz. A la suite du combat qui fut livré, les Dilâïs, défaits, se retirèrent à la zâouya.

Le chéîkh Elyoûsi, dans ses *Moḥâḍarât*, dit ce qui suit : « Le réîs Aboû 'Abdallâh Moḥammed Elḥâddj Eddilâï s'était emparé de tout le Ġarb, où il régna de longues années, et la fortune lui sourit ainsi qu'à ses enfants, à ses frères et à ses cousins. Quand le sultan Moûlay Errechîd ben Echchérîf eut attaqué et mis en déroute ses troupes à Baṭn Erroummâm, nous nous rendîmes auprès de lui, car il n'avait pas pu assister au combat à cause de sa débi-

1. Texte arabe, IVe partie, page 17.

lité et de son grand âge. Quand ses enfants et ses frères entrèrent chez lui, il vit leur grande faiblesse et leur extrême angoisse, et leur dit : « Qu'y a-t-il donc ? Puis il ajouta : s'il vous dit : « Il vous suffit » Cela doit vous suffire, voulant ainsi parler de Dieu. » Elyoûsi ajoute que « ces paroles étaient merveilleusement appliquées à l'événement car elles signifiaient : si Dieu vous dit : vous avez eu une part suffisante des biens de ce monde, abstenez-vous maintenant et soyez résignés à sa volonté. »

La prise de la Zâouya eut lieu le 8 moḥarrem 1079. Généreux et sage, Moûlay Errechîd pardonna aux gens de la Zâouya ; il ne leur infligea aucune molestation et ne fit périr personne. Dieu lui fasse miséricorde !

Suivant l'auteur du *Nozha*, « après avoir mis en déroute les gens d'Eddilâ, Moûlay Errechîd entra dans la Zâouya, et ordonna le transfert de Moḥammed Elḥâddj, de ses enfants et de ses parents à Fès, où ils demeurèrent quelque temps. Puis ils reçurent l'ordre de partir pour Tlemsên, où ils furent envoyés en exil, et où ils restèrent longtemps. »

On raconte qu'à son arrivé à Tlemsên, Moḥammed Elḥâddj tint le propos suivant : « J'avais lu dans les livres des destinées que j'entrerais un jour à Tlemsên. J'avais toujours pensé que j'entrerais en roi ; vous voyez dans quel état j'arrive ! » Il demeura là jusqu'à sa mort, qui survint au commencement de l'année 1082. Il fut enterré auprès du tombeau de l'imâm Essnoûsi.

A la mort de Moûlay Errechîd, ses enfants et ses proches obtinrent du sultan victorieux Moûlay Ismâ'îl l'autorisation de venir demeurer à Fès.

Moûlay Errechîd détruisit la Zâouya, dispersa ses habitants, et effaça toutes traces de constructions, si bien qu'elle devint comme un champ moissonné et qu'on n'aurait pas cru habité la veille. Elle avait brillé de l'éclat du soleil, mais les événements avaient éteint sa lumière.

Son ombre s'était enfuie. Pendant si longtemps elle avait reflété l'éclat de la splendeur d'Aboû Bekr et de ses descendants ! Pendant si longtemps elle avait été embaumée de leur parfum ! D'elle étaient sortis les nobles écrivains dont le visage fait dissiper les ténèbres ! Ceux qui l'habitaient effaçaient les traces des vents : ce sont maintenant les vents qui effacent leurs traces. Les nuits ont emporté leurs corps, mais elles maintiennent leur souvenir. Ce trône est détruit aujourd'hui. Le temps a passé dès que la discorde a été apaisée, sans que les lances, ni les épées n'aient pu être reprises et sans que ces grâces incomparables aient pu être utilisées ! Qu'il périsse le monde qui n'a pas respecté leurs droits et n'a pas fait durer leur éclat ! Les jours ne préservent pas contre les crimes qu'ils apportent : à peine les a-t-on rejoints ou approchés qu'ils s'enfuient. C'est ainsi qu'ont été réduits en poussière les monuments de Djoulaq, qu'a été éteint le feu d'Elmouḥallaq, abaissée la puissance du fils de Cheddâd et détruit le château crénelé de Sindâd. L'heure de tout homme est avancée ou retardée, et la destinée atteint un beau jour son terme.

Aussi faut-il admirer celui sur qui s'amoncelèrent leurs bienfaits, celui qui reconnaît leur générosité et leur bienfaisance, le Chéïkh de tous les chéïkhs du Magrib, l'Imâm dont la science et les œuvres sont universellement louées, Aboû 'Ali Elḥasan ben Més'oûd, Elyoûsi (Dieu lui fasse miséricorde !), qui pleura sur cette Zâouya et se lamenta sur ses jours passés, dans sa célèbre et longue élégie en Zâ qui commence ainsi :

« La paupière est-elle donc obligée de répandre des perles, et si elle s'y refuse, la cornaline doit-elle se transformer en vin ? »

Dans cette poésie, le chéïkh Elyoûsi ne prononce pas de noms par égard pour le Sultan et pour observer les convenances. Dieu soit miséricordieux envers le chéïkh

Elyoûsi ! Personne mieux que lui ne comprenait les nécessités des temps.

Conquête de Morrâkch et meurtre de l'émir Boû Bkeur Echchebâni et de ses partisans[1].

Quand Moûlay Errechîd (Dieu lui fasse miséricorde !) en eut fini avec la Zâouya, il marcha, le 21 ṣafar de cette année-là (1079), sur Morrâkch et s'en empara ; il tua le chef de la ville Boû Bkeur ben 'Abdelkerîm Echchebâni, ainsi qu'un grand nombre de ses parents. Suivant le *Noẓha*, « en apprenant la nouvelle de la venue de Moûlay Errechîd, Boû Bkeur Echchebâni et ses partisans avaient abandonné la ville. Leur frayeur avait été telle qu'ils avaient recherché un asile dans des montagnes inaccessibles. Entré à Morrâkch, Moûlay Errechîd fit périr tous les Chebânât qu'il y trouva, mais il réussit à déloger de sa retraite cette tribu puissante, et la maîtrisa vigoureusement par la tête et par les pieds. » Il fit enlever de son tombeau le cadavre d''Abdelkerîm et le fit brûler.

Après un séjour d'un mois à Morrâkch, le Sultan retourna à Fès, où il entra le 27 rabî' II.

Dans cette même année, Moûlay Mḥammed Esseġîr quitta le Tâfîlèlt avec ses partisans et abandonna le pays. Elkhaḍir Ġéïlân abandonna Aṣéïla et s'embarqua pour Alger.

A son retour de Fès, Moûlay Errechîd retira les fonctions de *moufti* à Aboû 'Abdallâh Elfèsi, et destitua également, le 29 djoumâda II, le qâḍi Elmezouâr. Il remplaça ce dernier par le *fqîh* Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben Elḥasan Elmeggâṣi, et nomma comme prédica-

1. Texte arabe, IVe partie, page 18.

teur de la mosquée d'Elqarouiyîn, le *fqîh* Aboû 'Abdallâh Moḥammed Elboû'inâni.

Le 15 rejeb, Moûlay Errechîd entreprit une campagne contre les Châoudiya. Revenu à Fès le 7 ramaḍân, il pardonna aux Dilâïs et les renvoya dans leur pays ; il fit exception pour Moḥammed Elḥâddj et ses enfants, qui furent exilés à Tlemsên, où ce personnage mourut. Plus tard, Moûlay Ismâ'îl, cédant à des interventions en leur faveur, permit le séjour de Fès à ses fils, comme nous l'avons déjà rapporté.

Le 17 doûlḥeddja, Moûlay Errechîd fit une expédition contre les Aït 'Ayyâch, qui sont des Berbers de la branche Ṣenhâdja.

La même année, il fit frapper la monnaie *Rechîdiya* et prêta pour un an une somme de 1052 mitsqâls aux négociants de Fès pour faire du commerce.

Ce fut à cette même époque que le roi d'Espagne reçut Ceuta des Portugais, à la suite d'un traité qui fut conclu entre eux à Lisbonne. Cette place est restée jusqu'à nos jours au pouvoir des Espagnols.

Construction du pont de l'Oued Sbou, près de Fès[1].

Le samedi 14 doûlqa'da 1079, Moûlay Errechîd ordonna la construction de quatre arches du pont de l'Oued Sbou, près de Fès. On prépara aussitôt les matériaux et on se mit à creuser les fondations. Le 15 djoumâda II, on commença à construire le pont avec des briques et de la chaux : il fut bientôt terminé, dans les meilleures conditions.

Dans ses *Moḥâḍarât*, au cours de l'étude du Ḥadîts suivant lequel « le plus vil des noms aux yeux de Dieu serait celui d'un homme qui s'appellerait le Roi des Rois »,

1. Texte arabe, IVe partie, page 19.

le chéïkh Elyoûsi fait la remarque suivante : « Un des qualificatifs les plus fâcheux que j'aie vu employer à notre époque est celui qui se trouve dans les vers suivants qu'un auteur » (le qâḍi Aboû 'Abdallâh Elmeggâṣi) « composa pour être gravés sur le pont de Sbou, que fit construire le sultan Moûlay Errechîd ben Echchérîf :

« Ce passage a été créé par le khalîfa, qui est un roi véritable et non un roi dans le sens métaphorique. »

« Entraîné par la recherche de la rime, l'exagération de l'éloge et le fou désir d'être apprécié, cet écrivain donne à celui qu'il loue le titre roi véritable et non métaphorique. Or ce titre ne peut revenir qu'à Dieu seul : tout autre roi que lui, celui qui est loué ici ou un autre, ne peut être appelé ainsi que par métaphore. »

Le lundi 22 rejeb de la même année, Moûlay Errechîd fit une expédition contre Elabioḍ, dont il emprisonna les neveux, qu'il fit mettre à mort en revenant à Tâza. Atteint d'une grave maladie, et sur le point de succomber, le Sultan donna l'ordre d'élargir les prisonniers et de répandre des aumônes ; alors, grâce à Dieu, il recouvra la santé.

Le 15 doûlqa'da eut lieu le mariage de son frère Moûlay Ismâ'îl : les noces furent célébrées à Fès Eljedîd à Dâr Ben Chegra ; Moûlay Errechîd leur donna, suivant Elyéfréni, un éclat inaccoutumé. La fiancée était une jeune fille issue des princes saadiens.

En chaouâl, le pont d'Erreṣîf à Fès fut reconstruit. Dieu sait quelle est la vérité !

Conquête de Târoûdânt, d'Ilig et de tout le Soûs [1].

Comme nous l'avons vu, Boû Ḥassoûn Essémlâli était maître du pays de Soûs, qu'il garda jusqu'à sa mort

1. Texte arabe, IVe partie, page 19.

(1070). Ce prince était clément et répugnait à verser le sang : aussi était-il très aimé. A sa mort, son fils Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben Boû Ḥassoûn lui succéda.

En 1081, Moûlay Errechîd (Dieu lui fasse miséricorde !) fit une expédition dans le pays de Soûs. Il s'empara de Târoûdânt le 4 ṣafar. Il décima les Hestoûka, auxquels il tua plus de 1.500 hommes ; il attaqua ensuite les gens du Sâḥel qui perdirent plus de 4.000 hommes ; enfin, il enleva la forteresse d'Ilîr, résidence de Boû Ḥassoûn, le 1er rabî' Ier et tua plus de 200 hommes au pied de la montagne. Par cette expédition, il se rendit maître du Soûs.

Le 7 rabî' Ier de la même année, Moûlay Ismâ'îl, qui était représentant de son père à Fès, mit à mort 60 coupeurs de routes des Oulâd Djâma', qu'il crucifia sur la muraille du Bordj Eljedîd.

Dans le mois de djoumâda II, Moûlay Errechîd fit frapper les *floûs* de cuivre rond, qui remplacèrent la monnaie carrée appelée *Elouchqoubiya*. Le Sultan décida qu'il y aurait dorénavant 24 de ces *floûs* pour une *mouzoûna*, au lieu de 48.

Rentré à Fès le 4 rejeb, Moûlay Errechîd fit entreprendre, le 1er cha'bân, la construction de la Mdersat Echcherrâṭîn, à Dâr Elbâcha 'Azzoûz, à Fès. Il avait déjà ordonné de construire une grande *mdersa* à côté de la mosquée du cheïkh Aboû 'Abdallâh Mḥammed ben Ṣâlaḥ à Morrâkch.

Dieu ne prive pas de récompense celui qui a fait une bonne œuvre.

Constitution du guëich des Chrâga ; leur origine ; explication de leur dénomination[1].

Au cours des événements relatifs à la dynastie des

1. Texte arabe, IVe partie, page 20.

Saadiens, nous avons fait remarquer que le nom de *Chrâga* était appliqué aux 'Arabs de la campagne de Tlemsên et à ceux qui s'étaient joints à eux, parce qu'ils se trouvaient à l'est par rapport à l'Extrême-Magrib. De même pourquoi les gens de Tlemsên appellent *Mâġrbâ* les gens de l'Extrême-Magrib, et que ceux-ci les appellent au contraire *Mchârga*. Cependant, dans la langue vulgaire, ce mot devient *Chrâga*, par la suppression du *techdîd* du ر râ, et la substitution du ڨ au ق.

Les Saadiens avaient eu, comme nous l'avons vu, un corps de troupes composé de ces 'Arabs. Nous avons dit qu'à l'avènement du Prince des Croyants, Moûlay Errechîd, les 'Arabs d'Anjâd et ceux que nous avons déjà indiqués étaient venus se placer sous son autorité, ainsi qu'un grand nombre de tribus de cette région, les unes arabes, les autres berbères, qui étaient soumises aux Turcs. Comme tribus arabes, il y avait : des Cheja', des Beni 'Âmér, et comme tribus berbères, des Medioûna, des Howâra et des Beni Snoûs.

Moûlay Errechîd, qui avait accepté la soumission de ces tribus, ordonna la construction de la Qaṣbat Eljedîda à Fès, sur l'emplacement des maisons de Lemtoûn et de la 'Arṣat Ben Ṣâlaḥ. Il donna à ses gens et à ses qâïds 1.000 mitsqâls pour l'édification de la muraille, et leur prescrivit de construire des maisons à l'intérieur de la qaṣba. Il fournit également aux Chrâga 1.000 dinars pour la construction de la Qaṣbat Elkhamîs, où ils vinrent habiter. Ils avaient été installés d'abord dans les environs de Fès ; mais les gens de la ville ayant eu à se plaindre des dommages qu'ils leur causaient, le Sultan leur avait ordonné de transporter leur campement sur les territoires de Ṣaddîna et de Fichtâla, entre le Sbou et le Ouarga, dont il leur donna en fief les terrains. Il sépara ceux d'entre eux qui étaient célibataires et leur fit cons-

truire leurs maisons à part. Il réunit tous ces éléments en une seule tribu, où l'on ne distingue plus aujourd'hui les 'Arabs des Berbers.

Le 4 ramaḍân, Moûlay Errechîd alla en pèlerinage au tombeau du chéïkh Aboû Ya'zzâ ; de là il se rendit à Salé, dont il visita les tombeaux de saints, et revint à Fès le 29 ramaḍân.

Dans l'année suivante (1082), au cours du mois de ṣafar, le Sultan envoya de la cavalerie pour combattre les infidèles à Tanger, et un autre détachement, le 15 djoumâda II, dans le Soûs, sous la conduite de Aboû Moḥammed 'Abdallâh Â'arâs. Parti ensuite à la chasse à Tafrâṭâst, il apprit là que son neveu Moûlay Mḥammed ben Mḥammed s'était révolté à Morrâkch. Il revint aussitôt à Fès, où il arriva le samedi 11 ramaḍân ; il en repartit le même jour dans l'après-midi ; arrivé à Fzâza, il rencontra ses gens qui lui amenaient son neveu prisonnier. Il le dirigea sur Tâfîlêlt et poursuivit sa route vers Morrâkch. Pendant le mois de doûlqa'da il envoyait à Fès son qâïd Zéïdân El'amri pour lui mener des troupes, en vue de les envoyer au Soûs : mais les gens de ce pays étant venus faire leur soumission, il n'y avait plus lieu de leur envoyer une *ḥarka*. Les troupes avaient déjà dressé leurs tentes sur les bords de l'Oued Fès.

Les capitales du royaume étaient dès lors entre les mains de Moûlay Errechîd : la dynastie était définitivement établie.

Mort du Prince des Croyants Moûlay Errechîd (Dieu lui fasse miséricorde !)[1].

Le Prince des Croyants, Moûlay Errechîd (Dieu lui fasse miséricorde !), resta à Morrâkch jusqu'à la fête des sacri-

1. Texte arabe, IVe partie, page 20.

fices de l'année 1082 : le second jour de la fête, il était monté à cheval et fit galoper sa bête. Celle-ci s'emporta dans le jardin d'Elmserra ; il ne put la maîtriser et fut atteint par une branche d'oranger à la tête, ou, suivant une autre version, à l'oreille, et mourut sur le coup. Dieu lui fasse miséricorde ! Il fut enterré dans la qaṣba de Morrâkch ; son cadavre fut transporté plus tard à Fès, sur sa recommandation dernière, dans le tombeau du chéïkh Aboûlḥasan 'Ali ben Ḥirzihim.

Il était âgé de 42 ans : il était né en 1040.

Un poète dit, à l'occasion de cette mort :

« La branche de cet arbre n'a pas brisé le crâne de notre imâm par cruauté, ni par méconnaissance des devoirs de l'amitié ;

« C'est seulement par jalousie de sa taille svelte, car parmi les arbres aussi il y a des envieux. »

Le panégyrique d'un prince ne doit pas être fait dans une poésie de ce genre : le genre élégiaque convient mieux dans ce cas que le genre léger.

Moûlay Errechîd avait échangé des lettres avec le chéïkh de l'époque, l'imâm Aboû 'Abdallâh Mḥammed ben Nâṣer Edder'î (Dieu soit satisfait de lui !) et dans l'une d'elles lui avait adressé des menaces. Il mourut après cela et ce fut le chéïkh qui eut le dernier mot.

Moûlay Errechîd a laissé certaines œuvres qui rappellent son souvenir. Ainsi, au cours d'une de ses expéditions, il fit construire dans le Ḍahra, dans la localité appelée Echchoṭṭ, un grand nombre de puits qu'on appelle *Abâr Essoulṭân* (les puits du Sultan) en souvenir de lui, et qui servent à approvisionner d'eau la caravane du pèlerinage. Cette œuvre sera placée, s'il plaît à Dieu, dans la balance de ses bonnes actions.

Ce prince témoignait une grande affection aux savants ; il les honorait, recherchait leur société et se montrait généreux à leur égard partout où il les rencontrait. On

raconte, comme fait curieux à cet égard, que le très docte Aboû 'Abdallâh Mḥammed Elmrâbeṭ ben Mḥammed ben Boû Bkeur Eddilâï se trouvait un jour en présence du Sultan après la destruction de la Zâouya et l'exil de sa famille à Fès. Le Sultan, faisant allusion à ce savant, se mit à réciter ce vers d'Aboûṭṭayyib Elmoutanabbi :

« Une des ironies de ce monde est qu'un homme libre voit son ennemi et ne peut pas s'empêcher de l'aimer sincèrement. »

Aboû 'Abdallâh Elmrâbeṭ comprit l'allusion et lui répondit : « Dieu fortifie le Prince des Croyants ! C'est une bonne fortune pour un homme que d'avoir un adversaire intelligent. » Cette réponse impromptue fut fort goûtée par les assistants, qui admirèrent sa beauté et la délicatesse de son auteur.

L'auteur du *Kitâb Eljéïch* raconte le fait suivant qui témoigne de la simplicité de Moûlay Errechîd quand il se trouvait avec des savants. Il avait fait mander un savant de son temps pour lire un ouvrage avec lui. Ce savant refusa de revenir et répondit comme l'imâm Mâlék (Dieu soit satisfait de lui !) : « On vient à la science, elle ne vient pas à vous. » Moûlay Errechîd se rendit souvent à la maison de ce savant et étudia sous sa direction. Selon l'auteur du *Nachr Elmatsâni*, ce prince assistait aux leçons du chéïkh Elyoûsi à l'Université d'Elqaroûiyîn. Sa vertu était glorieuse et les souvenirs qu'il a laissés sont considérables, que Dieu accorde sa miséricorde aux hommes généreux qui traitent la science comme elle le mérite et qui en connaissent le prix.

« On raconte encore que, comme il était d'une grande libéralité, on venait à lui de tous côtés, et même d'Orient et d'ailleurs. Un ṭâléb d'Alger, qui s'était rendu auprès de ce prince, en fit l'éloge dans le distique suivant :

« Le fleuve de l'Euphrate a débordé dans toutes les
« contrées, répandant par tes mains la générosité comme
« une onde douce et pure ;

« Tout le monde y a puisé, et la misère, impuissante à « trouver son salut, a dû périr. »

« Moûlay Errechîd donna à ce ṭâléb une gratification de 2.050 dinars. Il serait impossible, dit Elyéfréni, de relever tous les actes de générosité de ce prince ; d'ailleurs, les anecdotes à ce sujet sont connues. Sous son règne, la science fut florissante ; les savants jouirent de grands honneurs et de considération, la paix et l'abondance régnèrent partout. »

Les vivres étaient à très bas prix. On va jusqu'à dire que le jour où il fut proclamé à Fès, le *moudd* de blé valait le matin 5 onces, tandis que, le soir, il ne valait plus qu'une demi-once ; son règne fut une époque heureuse pour la population, qui la regretta. Dieu le sait mieux que nous.

Règne du Prince des Croyants victorieux par Dieu Aboûnnaṣr Moûlay Ismâ'îl ben Echchérîf (Dieu lui fasse miséricorde!)[1].

La nouvelle de la mort de Moûlay Errechîd (Dieu lui fasse miséricorde), qui survint à la date précitée, fut apportée à Méknâsét Ezzéïtoùn, à son frère, qui était son khalîfa pour la région du Ġarb. La population de la ville le proclama souverain et fut d'accord pour son avènement. Ensuite les notables, les savants et les chérîfs de Fès vinrent lui apporter leur serment de fidélité. Toutes les villes et les campagnes du Ġarb lui envoyèrent des députations, pour lui apporter leurs présents et leur *béï'a*, sauf Morrâkch et la région environnante, qui n'envoyèrent pas un seul délégué. Le Sultan demeura à Méknès pour recevoir toutes les députations, et en profita pour y régler ses affaires. Il décida même de s'y fixer d'une façon définitive, séduit qu'il était par l'eau et le climat de cette ville. C'est

1. Texte arabe, IVe partie, page 21.

du moins ce que rapporte le *Boustân*. D'après Aboû 'Abdallâh Elyéfréni, dans le *Nozha*, et suivant le récit à peu près semblable du *Nachr Elmatsâni* « la nouvelle de la mort de Moûlay Errechîd fut apportée à Moûlay Ismâ'îl, qui était alors lieutenant du prince à Fès Eljedîd, le mardi soir 15 du mois de doûlḥeddja 1082. On prêta serment de fidélité à Moûlay Ismâ'îl et tous les notables et saints personnages du Maġrib prirent part à cette cérémonie. Personne ne fit d'opposition à la proclamation du nouveau souverain, car chacun reconnaissait que Moûlay Ismâ'îl avait plus de droits et plus de titres que tous ceux qui auraient pu être ses concurrents. » Le prestige de ce prince fut augmenté par la présence et l'adhésion à sa *béï'a* des savants et des chérîfs, arbitres des destinées de l'Empire, comme le chéïkh Aboû Moḥammed 'Abdelqâder ben 'Ali Elfèsi, le chéïkh Aboû 'Ali Elyoûsi, Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben 'Ali Elfilâli, Aboûl'abbâs Aḥmed ben Sa'îd Elmguildi, Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben 'Abdelqâder Elfèsi, son frère Aboû Zéïd : auteur du *Naḍm El'amal*, le qâḍi Boû Medien, et plusieurs autres hauts personnages. La proclamation eut lieu à deux heures de l'après-midi, le mercredi 16 doûlḥeddja précité, qui correspondait au 3 (vieux style). Le prince avait alors 26 ans, car il était né en avril l'année de la bataille d'Elqâ'a, qui eut lieu, selon des historiens dignes de foi, en l'année 1056. La cérémonie du serment terminée, Moûlay Ismâ'îl se mit aussitôt en devoir d'exercer sa royauté et prit habilement la direction des affaires politiques.

Révolte de Moûlay Aboûl'abbâs Aḥmed ben Maḥrèz ben Echchérîf, et fin de ce dernier [1].

Quand la nouvelle de la mort de Moûlay Errechîd par-

1. Texte arabe, IVe partie, page 22.

vint aux habitants de Sijilmâsa, son neveu, Moûlay Aboûl'abbâs Aḥmed ben Maḥrèz partit en toute hâte pour Morrâkch, dans le but de s'emparer du pouvoir et de se faire proclamer. Des tribus, parmi lesquelles des groupes de 'Arabs du Soûs, se joignirent à lui et lui permirent de s'emparer de cette contrée. Les habitants de Morrâkch s'attachèrent aux rayons de son soleil : c'est pourquoi ils ne s'étaient pas rendus auprès du Prince des Croyants Moûlay Ismâ'îl. Aussitôt qu'il fut certain des agissements de Ben Maḥrèz, il se mit en marche le 29 doûlḥeddja sur Morrâkch. Arrivé devant cette ville, les habitants, et avec eux les tribus des environs, lui offrirent le combat; le Sultan engagea alors la bataille, fut vainqueur et entra de vive force dans Morrâkch, le vendredi 7 ṣafar 1083. Il pardonne aux habitants; quant à Ben Maḥrèz et à ses partisans, ils s'enfuirent épouvantés. Moûlay Ismâ'îl, à peine arrivé, fit transporter à Fès le corps de son frère Moûlay Errechîd, dans le cercueil où il avait été placé, et le fit enterrer dans le mausolée du chéïkh Ben Ḥirzihim, comme nous l'avons vu. Il revint ensuite à Méknès, le 29 rabî Ier 1083.

Révolte des gens de Fès, qui tuent le qâïd Zéïdân et proclament Ben Maḥrès; siège de la ville par le Sultan[1].

De retour à Méknès, le Prince des Croyants Ismâ'îl venait d'entreprendre l'organisation de son empire et de distribuer la solde aux troupes en vue d'une expédition dans la région du Ṣaḥâra, quand il apprit que les gens de Fès s'étaient soulevés et avaient tué le qâïd du *guéïch*, Zéïdân ben 'Obîd El'âmri, dans la nuit du jeudi au vendredi 2 djoumâda Ier. Le Sultan vint aussitôt mettre le

1. Texte arabe, IVe partie, page 22.

siège devant la ville. Au bout de quelques jours de combat, les gens de Fès mandèrent à Moûlay Aḥmed ben Maḥrèz de venir auprès d'eux, qu'ils le prendraient pour maître. Celui-ci arriva à Debdou, campa au bord de l'Oued Melouiya et envoya un courrier pour annoncer sa venue. Il fut aussitôt acclamé, le jeudi 20 djoumâda II, et, à la fin du mois, dix cavaliers furent envoyés à sa rencontre à Tâza. En même temps arrivait à Fès un courrier de Elkhaḍir Ġeïlân annonçant qu'il était venu d'Alger par mer et avait débarqué à Téṭouân, où la famille Ennaqsîs, qui était maîtresse de la ville, avait embrassé son parti. Les avis furent dès lors partagés, il en résulta de multiples causes de désordre, et le pays fut considérablement divisé; la révolution éclata. Un chérif de la famille de Dâr Elguéïṭoûn, Moûlay Aḥmed ben Drîs, tua un des fils de Aboûrrabî' Slimân Ezzerhoûni, le révolté dont nous avons parlé précédemment. Ensuite, un individu du parti d'Ezzerhoûni tua à son tour Moûlay Hafîḍ ben Drîs, frère de ce chérif; bref, il se passa des événements que je ne saurais rapporter.

Moûlay Ismâ'îl, à la nouvelle de l'arrivée de Ben Maḥrèz, avait marché sur Tâza avec ses troupes; il assiégea pendant des mois son compétiteur, qui s'enfuit jusqu'au Ṣaḥâra. Quand il connut sa fuite, Moûlay Ismâ'îl se dirigea sur le pays d'Elhabṭ pour aller combattre Elkhaḍir Ġeïlân, qu'il atteignit et tua le lundi 20 djoumâda Ier 1084. Il revint ensuite à Fès Eljedîd vers le milieu du mois suivant, et cerna la ville, sans provoquer au combat. A la fin, les habitants firent leur soumission, ouvrirent la ville et se rendirent auprès du Sultan en lui manifestant leur repentir. Celui-ci leur pardonna (17 rejeb 1084). Leur révolte avait duré quatorze mois et huit jours. Le qâïd Aboûlbbâs Aḥmed Ettlemsâni fut nommé gouverneur de la vieille ville, et le vizir Aboû Zéïd 'Abderraḥmân Elmenzâri, gouverneur de Fès Eljedîd.

Le Sultan partit pour Méknès, mais revint bientôt à Fès, où ses deux gouverneurs se livraient à toutes sortes d'injustices, et avaient terrorisé le pays par le meurtre et les exactions. Il les destitua et retira également au fqih Aboû 'Abdallâh Elboû'inâni les fonctions de prédicateur d'Elqarouiyîn, qu'il confia au qâḍi Aboû 'Abdallâh Elmeggâṣi (fin de rejeb).

Le Prince des Croyants, Moûlay Ismâ'îl, reconstruit Méknâsét Ezzéïtoûn et en fait sa capitale[1].

Méknâsét Ezzéïtoûn est une des plus anciennes villes du Maġrib : elle fut construite par les Berbers avant l'Islâm. Dès le début de la dynastie des Moûwaḥḥidîn, les princes de cette famille avaient assiégé cette ville, mais ils n'avaient pu s'en emparer qu'au bout de sept ans, vers le milieu du sixième siècle. Ils détruisirent la ville, puis édifièrent la nouvelle Méknès, appelée Tâgrârt, ce qui signifie le campement. Les Beni Mrîn, après eux, s'intéressèrent à cette cité et y bâtirent la *qaṣba*. Ils y fondèrent également des mosquées, des *mdersas*, des *zâouyas* et des caravansérails. Elle était alors la résidence des vizirs, tandis que Fès Eljedîd était celle des émirs.

Méknès est unique pour l'excellence de son terroir, la douceur de son eau, la salubrité de son air; de plus, les provisions ne s'y gâtent pas. Ibn Elkhaṭîb en a fait la description dans plusieurs passages de ses ouvrages, notamment dans les livres intitulés *Ennafâda* et *Elmaqâmât*. Il l'a chantée en vers et en prose, et a cité ces vers d'un de ses habitants, Ibn 'Abdoûn :

« Si Fès peut s'enorgueillir de ce qu'elle renferme et de la beauté de son aspect,

1. Texte arabe, IVe partie, page 23.

« Méknès et sa ceinture la valent bien, car elle possède les deux choses les meilleures : son air et son eau. »

Aussi le Prince des Croyants, Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !) ne voulait pas l'échanger contre une autre ville, et, dès qu'il eut terminé les affaires de Fès, il vint s'y établir et entreprit aussitôt la construction de ses palais. Il commença par abattre les maisons contiguës à la qaṣba et contraignit les propriétaires à en transporter les décombres et, ayant fait élever une muraille sur le côté ouest de la ville, à bâtir leurs maisons à l'intérieur de ladite muraille. La partie orientale de la *medîna* fut également détruite, et l'emplacement ainsi obtenu servit à agrandir l'ancienne *qaṣba* et à en dégager les abords. Le tout fut transformé en une seule *qaṣba*. Il construisit la muraille de la ville, qui fut séparée de la qaṣba. Il fit travailler sans interruption, aux constructions, des ouvriers qu'il fit venir de toutes les villes du Maġrib ; mais, comme il trouvait qu'il n'en avait pas encore assez, il obligea les tribus à lui fournir à tour de rôle, chaque mois, un nombre déterminé de travailleurs et de mules ; les villes qui devaient fournir également des ouvriers et des artisans spéciaux envoyèrent de même un nombre déterminé de maçons, de menuisiers, etc. Moûlay Ismâ'îl fit encore édifier la Grande Mosquée qui se trouve à l'intérieur de la qaṣba et qui avoisine le *qaṣr ennṣar*, bâti par lui sous le règne de son frère Moûlay Errechîd (Dieu lui fasse miséricorde !) Il fonda ensuite *Eddâr Elkoubra* (grand Palais), qui se trouve près du mausolée du Chéîkh Elmejdoûb.

Il continua à planter et à bâtir à Méknès pendant plusieurs années ; nous rapporterons cela en son lieu et place, si Dieu le veut.

Arrivée à Morrâkch de Moûlay Aḥmed ben Maḥrèz, qui prend la ville ; le Sultan se met en route pour aller l'y assiéger [1].

Pendant que le sultan Moûlay Ismâ'îl était à Méknès, en l'année 1085, il reçut la nouvelle de la prise de Morrâkch par son neveu Moûlay Aḥmed ben Maḥrèz. Il se préparait alors à se rendre dans le pays anjâd, où il avait appris que les 'Arabs de cette région se livraient au brigandage et coupaient les routes. Cette nouvelle ne l'empêcha point de marcher contre eux : il revint victorieux et fortifié après avoir surpris les Sgoûna, qu'il pilla, et auxquels il tua un grand nombre d'hommes. Puis, après avoir terminé ses préparatifs de guerre contre Ben Maḥrèz, il partit, à la tête de ses troupes, par la route de Tâdla. Les deux armées se rencontrèrent à Boû 'Aqba, sur l'Oued El'abîd, où le combat s'engagea. Ben Maḥrèz fut vaincu et s'enfuit à Morrâkch ; Ḥîda Eṭṭouîri, chef de ses troupes, fut tué. Le sultan Moûlay Ismâ'îl poursuivit son adversaire jusqu'à Morrâkch, où il l'assiégea au commencement de l'année 1086. Là, ayant acquis la certitude de la trahison de certains personnages de sa *mḥalla*, comme le chéîkh 'Omar Elbeṭoûi, et son fils, 'Abdallâh Â'arâs et ses frères, qui étaient les généraux de son armée, il les fit étrangler, et envoya l'ordre d'arrêter et de mettre à mort les gens de leurs familles qui étaient demeurés à Fès ; leurs maisons et leurs biens furent confisqués.

Au mois de rabî' II 1087, le siège de Morrâkch durait encore ; le Sultan le resserra davantage et s'approcha, avec ses troupes, jusque sous les murs de la ville. Une grande bataille fut livrée et les deux partis perdirent un nombre d'hommes incalculable. Ben Maḥrèz, bloqué à l'intérieur de la ville, dut continuer le combat du haut des murailles.

1. Texte arabe, IVe partie, page 23.

Mais le 2 rabi' II 1088, Ben Maḥrèz, qui se trouvait dans l'impossibilité de soutenir le siège plus longtemps, s'enfuit de Morràkch, accompagné des quelques fidèles que la guerre lui avait laissés, et le sultan Moùlay Ismâ'îl entra de vive force dans la ville, qu'il livra au pillage ; sept des principaux chefs furent mis à mort et trente d'entre eux eurent les yeux brûlés.

La révolte était ainsi apaisée et les jours d'épreuves étaient passés.

Formation du « guéïch » Eloûdêya, ses diverses fractions et leurs origines[1].

Ce *guéïch* est un des plus importants de cette dynastie chérifienne (Dieu maintienne ses mérites et étende sur le pays et sur ses serviteurs sa fortune et sa justice !) Il se divise en trois *reḥas :* le *reḥa* des Ehl Soûs ; le *reḥa* d'Elmgâfra et celui d'Eloûdêya. Le nom d'Oûdêya est donné collectivement à tout le *guéïch*.

Les Ehl Soûs sont composés des tribus suivantes : Oulâd Jerrâr, Oulâd Mṭâ', Zirara, Echchebânât, qui sont toutes des tribus de 'Arabs Ma'qil et composaient autrefois l'armée de la dynastie saadienne. Les princes de cette famille les convoquaient avec leurs campements quand ils avaient des expéditions à effectuer, suivant une habitude qu'ils avaient prise à l'époque où ils résidaient encore dans le Ṣaḥâra.

Ensuite, ils les installèrent dans la plaine d'Azgâr : c'était pour faire pièce aux 'Arabs Djochém d'Elkhloṭ et de Sefiân. Les Khloṭ avaient été les soutiens des Beni Mrîn auxquels ils étaient unis par des alliances ; ils n'avaient pas voulu reconnaître la dynastie saadienne, et avaient pro-

1. Texte arabe, IVe partie, page 24.

fité des périodes de relâchement de son autorité, pour tâcher de se soustraire à son pouvoir. Pour les contenir sur leur territoire et les tenir toujours occupés, le sultan Moḥammed Echchéïkh Essa'di, leur avait envoyé ces tribus Ma'aqil, avec lesquelles ils furent toujours en lutte, ceux-ci triomphant de ceux-là, et réciproquement. Enfin, Elmanṣoûr Essa'di porta au Khloṭ le dernier coup dans l'affaire bien connue et les raya des registres de ses troupes. Il transporta alors les Oulâd Mṭâ' à Zobéïda, près de Tâdla.

Plus tard, quand la dynastie saadienne fut sur le point de disparaître, les Chebânât profitèrent de leur parenté collatérale avec les fils du sultan Zéïdân pour s'emparer du pouvoir, et une fraction de cette tribu se déclara indépendante à Morrâkch, comme nous l'avons vu; une autre, commandée par Aboû 'Abdallâh Eddoṛidi, se révolta à Fès Eljedîd et prit la ville.

Enfin, Moûlay Ismâ'îl transporta les Chebânât à Oujḍa comme nous allons le dire, et les mélangea avec les Mġâfra et les Oûdêya qui avaient la même origine qu'eux, pour en faire un seul *guéïch*. Telle fut l'origine des Ehl Soûs.

Pour les Mġâfra, nous indiquerons plus loin dans quelles conditions ils entrèrent en rapports avec Moûlay Ismâ'îl, et devinrent ses alliés par le sang.

Quant aux Oûdêya, voici comment ce prince les groupa et les incorpora dans l'armée. Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde!) venait de prendre pour la seconde fois Morrâkch d'où Ben Maḥrèz s'était enfui épouvanté. Il chassait quelques jours après dans la plaine appelée Elbaḥira, dans les environs de la ville, lorsqu'il remarqua un 'Arab qui paissait ses moutons, et qui, avec un couteau (*chefra*), coupait des branches de jujubier pour donner leurs feuilles à manger à son troupeau. « Amenez-moi l'homme au couteau (*Boûch-chefra*)! » dit-il à ses gardes. On s'empressa

d'aller le chercher cet homme, et on l'amena en présence du Sultan, qui se mit à l'interroger. Cet homme se déclara originaire de Ouadi, tribu de la souche des 'Arabs Ma'qil du Ṣaḥâra qui avait quitté le Sud, chassée par la disette. « Nous sommes venus d'abord dans le Soûs, ajouta-t-il, en très grand nombre, et là nous nous sommes dispersés ; chaque groupe s'est dirigé vers une tribu et s'est installé chez elle. Nous, nous habitons avec les Chebânât. » — « Comment, lui dit le Sultan, vous êtes mes oncles maternels, vous avez entendu parler de moi et vous n'êtes pas venus me voir ! Eh bien, désormais, toi, tu seras mon protégé ! Va reconduire tes moutons à ta tente et reviens me voir à Morrâkch. » Il recommanda à quelqu'un de l'introduire auprès de lui quand il se présenterait.

Effectivement, quelques jours après, Boûch-chefra venait voir le Sultan, qui lui fit cadeau d'un vêtement et d'une monture, et envoya avec lui des cavaliers pour réunir ses contribules dans toutes les tribus du Ḥoûz.

Boûch-chefra groupa tous ceux qu'il put trouver, et les amena au Sultan, qui les inscrivit dans les *Dîouân* et leur donna des vêtements et des chevaux. Peu de temps après il les envoya avec leurs familles pour résister à Méknâsét Ezzéïtoûn, résidence royale et siège du khalifat. Un autre groupe vint ensuite : Moûlay Ismâ'îl l'inscrivit également dans le *Dîouân* et, après l'avoir traité avec la plus grande générosité, lui assigna comme résidence le quartier de Méknès appelé Erriyâḍ, dans le voisinage de la *qaṣba*. Il leur donna l'ordre d'y construire leurs maisons, et gratifia leurs chefs et les principaux d'entre eux des revenus des zâouyas qui n'ont pas à payer d'impôts comme les tribus.

Un troisième groupe se présenta à son tour, venant du Sud, il fut inscrit et traité comme ceux qui l'avaient précédé.

Quand Moûlay Ismâ'îl déplaça plus tard les Zirâra et les

Chebânât qui étaient à Fès Eljedîd avec Eddorîdi, il les fit également venir à Méknès pour rejoindre leurs contribules.

Les Oûdêya d'Erriyâḍ furent ensuite partagés en deux sections : l'une fut envoyée pour tenir garnison à Fès Eljedîd, sous le commandement du qâïd Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben 'Aṭiya Eloûdêyi ; l'autre fut maintenue à Méknès, et placée sous l'autorité du qâïd Aboûlḥasan 'Ali, surnommé Boûch-chefra.

Ces deux chefs commandèrent tour à tour ces deux sections : finalement, Boûch-chefra demeura à Fès, et Ben 'Aṭiya à Erriyâḍ.

Quant aux 'Arabs Elkhloṭ, qui s'étaient dispersés dans les tribus après avoir été décimés par Elmanṣoûr Essa'di, et qui étaient devenus à charge aux autres, ils profitèrent de la décadence de la dynastie saadienne pour se réunir et revenir à Aziâr, dont ils s'emparèrent. Là, ils se raffermirent, se repeuplèrent et s'enrichirent : ils arrivèrent à posséder des armes et des chevaux en grande quantité. Mais Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !) les leur enleva, comme il fit à toutes les autres tribus du Magrib, et les frappa d'impositions. Sous le règne de feu le sultan Moûlay Moḥammed ben 'Abdallâh, ils reprirent de l'importance. Ils lui fournissaient des soldats pour ses expéditions, lui payaient les *zekât* et les *'achour* qui leur revenaient ; il en fut ainsi pendant le règne de son fils, Moûlay Slîmân, et celui de son petit-fils, Moûlay 'Abderraḥmân ben Hichâm (Dieu lui fasse miséricorde !) De nos jours, ils comptent parmi les tribus qui payent les contributions, de même que les tribus du Ḥoûz qui sont issues des 'Arabs Ma'qil.

Dieu dirige les affaires de ses serviteurs ; ses jugements sont sans appel ; ses sentences doivent être exécutées.

Révolte des Berbers, partisans des Dilâïs qui se réunissent autour d'un des membres de cette famille, Aḥmed ben 'Abdallâh ; le Sultan les réduit [1].

Pendant que le sultan Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !) était encore à Morrâkch, après la fuite de Moûlay Aḥmed ben Maḥrèz, il apprit que les Berbers Ṣenhâja s'étaient rassemblés autour de Aḥmed ben 'Abdallâh Eddilâï, et venaient attaquer les tribus arabes de leur voisinage depuis le Tâdla jusqu'à Sâïs. Il envoya une armée au Tâdla pour soutenir les habitants de ce pays contre les Berbers, mais ceux-ci les mirent en déroute, tuèrent Ikhlef, se livrèrent au pillage et s'emparèrent du Tâdla. Une seconde armée, composée de 3.000 cavaliers, et commandée par Ikhlèf, fut également défaite par les Berbers qui mirent à mort Ikhlèf et pillèrent son campement. Un troisième corps de troupes eut le sort des deux premiers.

Pendant ce temps, le sultan de Morrâkch, qui surveillait Bèn Maḥrèz dans le Soûs, apprenait que son frère, Moûlay Ḥammâda, s'était révolté dans le Ṣaḥâra et faisait la guerre à un autre agitateur, son frère Moûlay Maḥrèz, père de Moûlay Aḥmed du Soûs. Néanmoins, allant au plus pressé, il vint faire la guerre aux Berbers du Tâdla, dans la crainte que la plaie faite à la dynastie ne s'étendît. Il trouva là son frère Moûlay Elḥarrân, qui venait lui demander son secours contre Ḥammâda. Il s'avança contre les Berbers, les tailla en pièces et fit couper sept cents têtes de vaincus qu'il envoya porter à Fès par 'Abdallâh ben Ḥamdoûn Erroûsi. Le *Nachr Elmatsâni* dit que 3.000 Berbers furent tués ce jour-là. La ville fut pavoisée et on tira des salves d'artillerie : ce fut un jour de fête. Après la bataille,

1. Texte arabe, IVe partie, page 25.

Moûlay Elḥarrân avait quitté le camp du Sultan, et s'était enfui dans la direction du Ṣaḥâra : Moûlay Ismâ'îl retourna à Méknès et y arriva vers le milieu de chouwâl 1088.

Peu de jours après, le qâḍi de Fès, Aboû 'Abdallâh Elmeggâṣi, fut destitué et remplacé par le fqih scrupuleux Aboû 'Abdallâh Moḥammet El'arbi Bordala. 'Abdallâh Erroûsi fut chargé de la perception des taxes et des contributions, et son père Ḥamdoûn, des successions vacantes.

Le Sultan ordonna également de mettre à mort les gens de Téṭouân, au nombre de vingt, qui étaient enfermés dans la prison de Fès : leurs têtes furent tranchées et suspendues aux murs de la ville. Ensuite Moûlay Elḥarrân, ayant été ramené du Ṣaḥâra, chargé de chaînes, fut conduit en présence de Moûlay Ismâ'îl : celui-ci eut pitié et le fit mettre en liberté : il lui donna des cavaliers et lui attribua des villages du Ṣaḥâra, afin qu'il pût subvenir à ses besoins, et le congédia.

Reconstruction de la capitale de Méknâsét Ezzéitoûn[1].

Le sultan Moûlay Ismâ'îl continua son séjour à Méknès, s'occupant de surveiller lui-même la construction de ses palais ; à peine en avait-il terminé un qu'il en commençait un autre. Comme la mosquée de la *qaṣba* n'était plus assez spacieuse, il en fit édifier une nouvelle, la mosquée verte (*Eljâma' Elakheḍar*), dont les deux portes ouvraient, l'une sur la qaṣba, l'autre sur la ville. Cette qaṣba fut percée de vingt portes voûtées très larges et très élevées, surmontées chacune d'une vaste batterie armée de canons de bronze d'un fort calibre et de mortiers de guerre de formes effrayantes, tout à fait surprenantes. A l'intérieur,

1. Texte arabe, IVe partie, page 25.

il fit établir une immense pièce d'eau, sur laquelle pou vaient circuler des canots et des embarcations de plaisance. Il ordonna également la construction dans la qaṣba d'un grenier (*heri*) à provisions pour le blé et les autres grains, dont les angles formaient voûte, et qui pouvait contenir les grains de tous les habitants du Maġrib. Dans le voisinage, étaient des conduites d'eau très profondes et recouvertes de voûtes. Tout en haut de la qaṣba fut bâtie une grande batterie circulaire, d'où les canons pouvaient tirer dans toutes les directions.

Dans la qaṣba fut également construite une vaste écurie (*iṣṭabl*) pour ses chevaux et ses mules : elle avait une parasange de longueur et de largeur. Les côtés supportaient le toit, qui était en forme de berceau et reposait sur des portiques et des arcs immenses, dans chacun desquels il y avait place pour un cheval. Entre chaque animal il y avait une largeur de 20 empans. Dans toute l'écurie, on pouvait attacher, dit-on, 12.000 chevaux. Pour chaque bête, il y avait un palefrenier musulman qui était servi par un garçon d'écurie pris parmi les captifs chrétiens. Tout autour de l'écurie, coulait une rigole d'eau recouverte de maçonnerie, dans laquelle était pratiquée, devant chaque cheval, une ouverture en forme de réservoir pour lui permettre de boire. Au centre du bâtiment, se trouvaient des constructions voûtées pour remiser les selles des chevaux. Un grand grenier carré et en forme de dôme, construit avec des portiques et des arcs, était destiné à recevoir les armes des cavaliers qui montaient les chevaux ; la lumière y pénétrait par des grillages en fer établis sur les quatre faces du bâtiment ; chaque grillage pesait plus d'un quintal. Sur ce grenier était élevé un palais appelé Elmanṣoûr, qui atteignait la hauteur d'au moins 100 coudées, 50 en bas et 50 en haut. Il contenait 20 pavillons, dans chacun desquels était une fenêtre munie d'un grillage de fer d'où l'on avait vue sur la ville tout entière d'une col-

line à l'autre. Ces pavillons étaient voûtés en berceau et couverts en tuiles. Ce palais possédait encore 4 pavillons en faisant face et ayant 70 empans dans toutes leurs dimensions : les 20 autres étaient de 40 empans seulement. A côté de cette écurie, était un jardin ayant à peu près la même étendue, et dans lequel étaient plantés des oliviers et des arbres fruitiers de toutes sortes : il avait une parasange de longueur et 2 milles de largeur. Entre ces palais construits dans la qaṣba, s'entrecroisaient des rues longues et larges, et de grandes portes séparant les quartiers entre eux ; de plus, il y avait, de chaque côté, de grandes places carrées, où le *mechouar* pouvait se tenir. Il y avait encore bien d'autres choses, qu'on ne saurait décrire.

« Nous avons visité, dit l'auteur d'*Elboustân*, les ruines de l'Orient et de l'Occident, dans le pays des Turcs et celui des Grecs ; nous n'avons jamais rien vu de pareil, ni parmi leurs constructions actuelles, ni dans celles de leur passé. Les constructions réunies des princes de dynasties islamiques ne pourraient égaler celles qu'a édifiées le glorieux sultan Moûlay Ismâ'îl dans la qaṣba de Méknès, sa capitale. Elles subsistent, malgré le temps, solides comme des montagnes, sans avoir eu à souffrir des vents furieux, des pluies abondantes, de la neige ou des tremblements de terre qui détruisent les plus grands bâtiments et les temples les plus massifs. » Depuis la mort de Moûlay Ismâ'îl, les rois, ses fils et ses petits-fils, détruisent ces palais, dans la mesure du possible, et utilisent encore jusqu'à nos jours les matériaux qu'ils en extraient, comme le bois, les carreaux de faïence, le marbre, les briques, les tuiles, les métaux, etc. Ces matériaux ont servi à construire des mosquées, des *mdersas* et des casernes dans toutes les villes du Maroc. En cent ans, on n'a pas encore démoli la moitié des bâtiments. Quant aux murs de ces palais, ils sont encore debout, tels d'altières mon-

tagnes, et tous les ambassadeurs turcs ou chrétiens qui errent dans ces ruines s'étonnent de leur grandeur; ils se refusent à croire que ce soit une œuvre humaine, qu'on ne pourrait pas évaluer en numéraire.

Création du « guéich » des 'Abîds d'Elbokhâri; son origine et explication des noms qui lui furent donnés [1].

Ce *guéïch* est un des plus importants de cette dynastie fortunée. Les raisons pour lesquelles il fut créé sont expliquées en détail dans un cahier du fqîh distingué Aboûl-'abbâs Aḥmed Elyaḥmédi, qui fut secrétaire et grand-vizir de la dynastie isma'ilienne. « Lorsque, dit-il, le sultan Moûlay Ismâ'îl ben Echchérif entra pour la première fois à Morrâkch dont il venait de s'emparer, il choisit ses soldats parmi les tribus libres, comme nous l'avons vu. Un jour, le secrétaire Aboû Ḥafṣ 'Omar ben Qâsém Elmorrâkchi, surnommé 'Alîlich, vint le trouver. Il appartenait à une ancienne famille de fonctionnaires, et son père avait été secrétaire d'Elmanṣoûr Essa'di et de ses enfants. Aboû Ḥafṣ entra au service de Moûlay Ismâ'îl et lui présenta un registre sur lequel figuraient les noms de tous les esclaves noirs ('Abîds) qui avaient fait partie de l'armée d'Elmanṣoûr. Le Sultan lui ayant demandé s'il restait encore quelques-uns de ces nègres, il lui répondit qu'il y en avait encore beaucoup qui étaient disséminés avec leurs enfants à Morrâkch, dans les environs, et dans les tribus du Dîr, et proposa au Sultan de les lui réunir. Moûlay Ismâ'îl le chargea de cette mission, et écrivit aux gouverneurs des tribus pour les inviter à le seconder et à lui prêter leur appui dans l'œuvre qu'il allait entreprendre. 'Alîlîch se mit à la recherche des nègres qui se trouvaient

1. Texte arabe, IVe partie, page 26.

dans la ville. Il se rendit ensuite dans les tribus du Dîr et rassembla tous ceux qu'il y découvrit. Il partit de là chez les tribus du Ḥoûz, s'enquit de tous les nègres qui vivaient chez elles, et finit par ne pas y laisser un seul nègre, ni un seul *ḥarṭâni*, esclave ou libre. Il remplit si bien sa mission qu'en une seule année il avait réuni 3.000 nègres, mariés ou célibataires. Il les inscrivit sur un registre qu'il envoya au Sultan à Méknès. Celui-ci compulsa ce registre, qui lui plut tellement qu'il écrivit à 'Alîlîch d'acheter des négresses pour les célibataires, de payer le prix des esclaves à leurs maîtres, de les habiller sur le produit des terres de Morrâkch et de les lui amener à Méknès. 'Alîlîch se mit activement à cette tâche, et acheta toutes les négresses qu'il put trouver, et réunit toutes les femmes *ḥarṭânies* qui étaient nécessaires, leur donna des vêtements et chargea les tribus de les transporter jusqu'à la capitale. Elles furent ainsi conduites de tribu en tribu jusqu'à Méknès. Le Sultan donna des armes à tous ces nègres et leur nomma des *qâïds*, puis il les envoya dans la localité appelée Elmḥalla, près de Mechra' Erremla, dans la région de Salé.

« Ensuite il ordonna à son secrétaire Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben El'ayyâchi Elméknèsi de se rendre dans les tribus du Ġarb et des Beni Ḥsen, et d'en ramener tous les nègres qu'il y trouverait. Il devait emmener ceux qui n'avaient pas de maître, et prendre à leur maître ceux qui étaient esclaves et lui en payer le prix. Ce secrétaire se mit en route, et parcourut toutes les tribus en s'informant des nègres.

« Le Sultan avait écrit également aux gouverneurs de toutes les villes, comme Fès, Méknès, etc., de lui acheter les nègres et les négresses à raison de 10 *mitsqâls* par homme et de 10 *mitsqâls* par femme. Ces ordres furent exécutés, si bien qu'il n'y eût plus personne qui possédât un nègre ou une négresse. Les gouverneurs rassemblèrent ainsi

3.000 autres nègres, que le Sultan envoya, après les avoir armés et habillés, à Elmḥalla, sous le commandement de leurs qâïds.

« Ben El'ayyâchi revint à son tour : il rapportait un registre où étaient inscrits 2.000 *'Abîds*, mariés ou célibataires. Des ordres furent également envoyés au qâïd Aboûlḥasan 'Ali ben 'Abdallâh Errîfi, gouverneur de la région d'Elhabṭ. Il devait acheter à Téṭouân des négresses pour les célibataires, les habiller, donner aux hommes des armes, leur désigner des chefs, et enfin les envoyer à Elmḥalla. Les premiers 'Abîds qui se fixèrent à cet endroit finirent par être au nombre de 8.000.

« Le Sultan obligea ensuite les tribus de Tâmesna et de Doûkkâla à lui amener les *'Abîds* du Maklyen qui se trouvaient chez elles. Elles ne purent qu'obéir, réunirent tous les esclaves qui vivaient au milieu d'elles, en achetèrent d'autres, leur donnèrent des chevaux, des armes et des vêtements, et les lui envoyèrent. Ces deux provinces fournirent chacune 2.000 *'Abîds*. Le Sultan les installa d'abord à Oujéh 'Aroûs, près de Méknès ; plus tard, il fit construire la qaṣba d'Adékhṣân, qu'il assigna comme résidence aux *'Abîds* de Doûkkâla ; quant aux *'Abîds* de Tâmesna, il les établit à la Zâouyat Eddilâ.

« Dans l'année 1089, Moûlay Ismâ'îl fit une expédition dans le Ṣaḥâra de Soûs, et s'avança par Aqqa, Ṭâṭa, Tassînt et Chenguît, jusqu'aux confins du Soudan. Il y reçut les députations de toutes les tribus arabes Ma'qil de cette région, du Sâḥel et du Sud, Dlîm, Barboûch, Elmġâfra, Ouadi, Mṭâ', Jerrâr, qui lui apportèrent leur soumission. A la tête de ces députations se trouvait le chéïkh Bekkâr Elmġafri, père de la noble dame Khenâtsa, mère du sultan Moûlay 'Abdallâh ben Ismâ'îl. Ce chéïkh offrit sa fille au Sultan : elle était belle, instruite et bien élevée. Moûlay Ismâ'îl l'épousa et en eut des enfants. Il ramena également de son expédition dans ces régions 2.000 *Ḥarraṭîn* avec

leurs enfants. Le Sultan, après les avoir habillés et armés à Morrâkch, leur donna des chefs et les envoya à Elmḥalla. Puis rentra à son tour dans sa capitale de Méknès.

« L'armée bokharie compta alors 14.000 hommes, dont 10.000 à Mechra' Erremla, et 4.000 à Adékhsân et dans les pays berbers voisins. Ces *'Abîds* se multiplièrent au point qu'à la mort de Moûlay Ismâ'îl, ils étaient au nombre de 150.000, comme nous le verrons plus loin, s'il plaît à Dieu. »

Au cours de ce récit, nous avons employé le mot de *Ḥarṭâni*, حرطانى qui signifie, dans la langue courante de Magrib, affranchi. Cette expression vient de : الحرالثانى (*Elḥorr Eltsâni*) l'homme libre de deuxième catégorie, par opposition à l'homme d'origine libre, qui serait l'homme libre de première catégorie. Cet affranchi est donc un حر ثان (*ḥorr tsâni*) : mais ces mots, en raison d'un long usage, se sont transformés en حرطانى (*ḥarṭâni*), par suppression du redoublement du râ.

Voici maintenant pourquoi ce corps a reçu le nom de *guëich* des *'Abîds* d'Elbokhâri.

Quand il eut fini de réunir ces esclaves noirs, Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !) avait réussi dans son projet qui était de les avoir comme soutien, au lieu de se servir tour à tour d'une tribu pour triompher de l'autre. Il rendit grâces à Dieu et lui rapporta ce succès. Puis il convoqua les principaux chefs des 'Abîds, et ayant fait apporter un exemplaire du *Ṣaḥîḥ* d'Elbokhâri, il leur dit : « Vous et moi, nous sommes les esclaves (*'Abîds*) de la loi traditionnelle du Prophète de Dieu (sur lui soient les prières et le salut de Dieu !) et de sa loi sainte contenue toute entière dans ce livre. Tout ce qu'elle nous ordonne nous le ferons, et tout ce qu'elle nous défend, nous nous en abstiendrons : c'est pour elle que nous combattrons. » Les 'Abîds lui prêtèrent serment d'observer les prescrip-

tions du livre ; ils reçurent l'ordre de conserver précieusement cet exemplaire, de le transporter avec eux quand ils monteraient à cheval et de le porter en avant dans leurs guerres, comme l'arche d'alliance des fils d'Israël. Cet usage est encore suivi de nos jours.

Voilà pourquoi on les a appelés les 'Abîds d'Elbokhâri.

Mais, dit l'auteur d'*Elboustân*, il advint des troupes d'Elbokhâri sous les successeurs de Moûlay Ismâ'îl, ce qui advint des Turcs, avec les successeurs d'Elmo'taṣim ben Errechîd El'abbâsi. Ils finirent par être les maîtres ; ils nommèrent les gouverneurs et répandirent le sang, jusqu'au jour où, les desseins de Dieu à leur sujet s'exécutant, ils se disloquèrent et se dispersèrent de tous côtés. Le défunt Sultan, Moûlay Moḥammed ben 'Abdallâh, les réunira de nouveau, mais, dès qu'ils auront augmenté en nombre, ils se révolteront contre Moûlay Yazîd, et se livreront aux mêmes actes que par le passé, ainsi que vous l'apprendrez bientôt, s'il plaît à Dieu.

Expédition du Prince des Croyants, Moûlay Ismâ'îl, dans la région du Cherg; conclusion de la paix entre lui et le gouvernement turc d'Alger[1].

Le Prince des Croyants, Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !), entreprit ensuite une campagne dans la région du Cherg. Laissant à sa gauche Tlemsên, il s'engagea dans la direction du Sud. Il reçut là les députations des 'Arabs Doûi Menî', Dkhîsa, Ḥamiyân, Elmhâya, El'omoûr, Oulâd Djerîr, Sgoûna, Beni 'Âmer, Elḥachém, et partit avec elles jusqu'à Elqouî'a, à la source de l'Oued Chélif, appelé aujourd'hui l'Oued Zâ ; c'étaient les Beni

1. Texte arabe, IVe partie, p. 28.

ʿÂmer ben Zoġba qui lui avaient conseillé cette expédition. L'armée turque, qui était sortie d'Alger au grand complet avec ses canons et ses mortiers, vint camper sur la rive du fleuve en face du Sultan. Dès que la nuit fut tombée, les Turcs se mirent à tirer avec leurs canons et leurs obusiers, dans le but d'effrayer les ʿArabs qui accompagnaient le Sultan. Ce stratagème réussit, car il était à peine minuit que les Beni ʿÂmer s'esquivaient sans bruit de la *Mḥella* du chérif. Le lendemain matin, il n'y en avait plus un seul au camp, et les autres ʿArabs, apprenant leur fuite, se dispersaient sans combat et laissaient le Sultan seul avec l'armée qu'il avait amenée avec lui du Maġrib. Dans ces conditions, il renonça à faire la guerre aux Turcs et se disposa à revenir à sa capitale. Les Turcs lui écrivirent de renoncer à leur pays, et de respecter la frontière établie par ses ancêtres et par les rois saadiens leurs prédécesseurs, qui jamais n'étaient venus fouler leur territoire. Ils lui envoyaient en même temps la lettre que leur avait fait porter son frère Moûlay Mḥammed ben Echchérîf par leurs ambassadeurs, comme nous l'avons déjà vu, ainsi qu'une lettre de son frère Moûlay Errechîd établissant une frontière entre leur territoire et le sien. La paix fut conclue en prenant l'Oued Tâfna comme frontière des deux pays.

En passant par Oujḍa, à son retour, le Sultan ordonna de restaurer la ville et de reconstruire ce qui était démoli. Puis il revint à Fès et ensuite à sa capitale de Méknâsét Ezzéîtoûn. Ces faits se passèrent en l'année 1089.

Révolte des trois fils de Moûlay Echchérîf ben ʿAli, frères du Sultan dans le Saḥâra[1].

Vers la fin de ramaḍân 1089, le Sultan, qui était encore à

1. Texte arabe, IVᵉ partie, p. 28.

Méknès, reçut la nouvelle du soulèvement de ses trois frères Moûlay Elḥarrân, Moûlay Hâchém, et Moûlay Aḥmed, fils de Moûlay Echchérîf ben 'Ali, et de trois de leurs cousins, autour desquels s'était confédérée la tribu berbère des Aït 'Aṭṭâ. Le Sultan se mit aussitôt en route avec son armée et passa par la route de Tâfîlêlt. La rencontre eut lieu au Djebel Sâgro le 20 doûlḥijja. Une grande bataille fut livrée entre son armée et celle des révoltés qui étaient presque tous des Aït 'Aṭṭâ, et la victoire resta au Sultan. Cependant, un grand nombre d'hommes de son armée périrent, principalement des hommes des combattants de Fès au nombre de 400. Le chef des troupes, Moûsa ben Yoûsef, mourut aussi. Mais les trois frères furent vaincus et obligés de s'enfuir jusqu'au Ṣaḥâra. Comme cette année là la peste régnait dans tout le Magrib, le Sultan revint par la route d'Elfâïja. Arrivée au col d'Elglâoui dans le Djebel Deren, l'armée fut assaillie par une tourmente de neige; un grand nombre de soldats périrent, les tentes et les bagages furent perdus, et le reste de l'armée ne parvint qu'à grand'peine à passer. Quand ensuite on campa à la zâouya du chéïkh Aboûl'aḍîm Sîdi Raḥḥâl Elkoûch, les soldats firent main basse sur les troupeaux, les grains des habitants, tellement ils étaient tourmentés par la faim. Les gens du pays ayant porté plainte au Sultan, celui-ci donna l'ordre de mettre à mort quiconque serait trouvé hors du camp : ce jour-là, environ 300 hommes du *guéïch* furent tués. Le vizir Aboû Zéïd 'Abderraḥmân Elmanzeri, contre lequel il avait une vengeance à exercer, fut traîné à la queue d'un cheval jusqu'à Fès et à Méknès : il ne restait plus, à son arrivée dans cette ville, que des débris de son cadavre, qui furent jetés sur un fumier. Tous ses serviteurs furent tués à coups de fusil.

Arrivé à Méknès, le Sultan rentre dans son palais, et s'assit sur son trône de gloire.

Au mois de moḥarrem 1090, la peste éclata à Fès et dans toute la région environnante. Le Sultan fit poster des 'Abîds sur les chemins près de l'Oued Sbou et dans la plaine de Sâïs pour empêcher les gens d'entrer à Méknès. Ils tuaient tous ceux qui venaient d'Elqṣar et de Fès. Toutes les communications furent interrompues et les vivres manquèrent.

A la fin de l'année, un corps de troupes musulman attaqua les chrétiens de Tanger, leur tua près de 350 hommes, et leur enleva une qaṣba à quatre tourelles. Environ 50 musulmans moururent en martyrs : Dieu leur fasse miséricorde.

Transport des Zirâra et des Chebânât à Oujda: construction de qasbas sur les frontières[1].

Dans cette même année 1090, le Prince des Croyants, Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !), fit transporter à Oujḍa les 'Arabs Zirâra et Echchebânât, de Kerroûm Elḥâddj, qui étaient dans le Ḥoûz où ils se livraient à toutes sortes d'injustices et de méfaits. Ils durent s'établir dans cette ville, qui est la frontière du Magrib, et furent inscrits sur les registres du *guéïch*. Le Sultan leur donna pour qâïd Aboûlbiqâ El'ayyâchi ben Ezzouï'ar Ezzirâri, qu'il chargea de harceler les Beni Yznâsén, qui s'étaient soustraits à l'autorité de la dynastie pour se soumettre à celle des Turcs. Les Chebânât et les Zirâra faisaient des incursions continuelles contre eux et les empêchaient de venir cultiver leurs terres dans la plaine d'Angâd. Le Sultan donna l'ordre de construire, pour lutter contre eux, un fort analogue à Oujḍa dans le voisinage de la côte, dans la localité appelée Raqqâda, et enjoignit au qâïd El'ayyâchi d'y établir

1. Texte arabe, IVe partie, p. 29.

500 cavaliers Zirâra, avec mission de ne pas laisser les Beni Yznâsén venir dans la plaine de Trifa, pour leurs labours ou leurs approvisionnements. Il fit également bâtir à El'oyoûn, sur les confins de leur territoire, un autre fort où le même qâïd installa aussi 500 cavaliers de sa tribu. De même, il en fit construire un troisième à la limite de leur pays sur la Melouiya, avec une garnison de 500 cavaliers. Ces trois qaṣbas furent placées sous la surveillance du qâïd El'ayyâchi qui résidait à Oujḍa avec 1.000 cavaliers. Il y avait donc 2.500 hommes inscrits sur les registres.

Au mois de djoumâda II de l'année 1091, le Sultan quitta la capitale à la tête de ses troupes, pour aller chez les Beni Yznâsén qui persistaient dans leur insoumission : il gravit la montagne occupée par cette tribu, détruisit les campements, ravagea les cultures, pilla les troupeaux, brûla les bourgs, tua les combattants et emmena leurs enfants. Il accorda ensuite à cette tribu l'*amân* qu'elle avait sollicité, mais à condition qu'elle lui livrerait ses armes et ses chevaux, ce qu'elle fit sans retard, en affirmant malgré elle sa soumission.

De là le Sultan descendit dans la plaine d'Angâd : Les tribus d'Elaḥlâf et de Sgoûna, qui vinrent auprès de lui, durent livrer leurs armes et leurs chevaux qui leur furent enlevés, et les chéïkhs furent invités à réunir tout ce qui pouvait encore rester dans les campements. Même mesure fut prise à l'égard des tribus d'Elmhâya et de Ḥamiyân. Le Sultan reprit alors la route du Magrib et, à son passage à l'Oued Zâ, ordonna de restaurer la qaṣba de Taourîrt, qui avait été édifiée par le sultan Yoûsef ben Ya'qoûb ben 'Abdelḥaqq Elmerîni ; il y établit une garnison de 500 cavaliers choisis parmi ses *'Abîds*, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. A Oued Mesoûn, il fit construire une autre qaṣba, dans le voisinage de l'ancienne, et y mit une garnison de 100 cavaliers 'Abîds. A Tâza, il laissa

une garnison de 2.500 'Abîds avec leurs familles : ils furent placés sous le commandement du qâïd Manṣoûr ben Errâmi qui avait également la surveillance des qaṣbas de Tâza et de Oued Zâ. Toutes les tribus de cette région reçurent l'indication de la qaṣba où elles devaient apporter leur *zekât* et leur *'achoûr* pour l'entretien des 'Abîds et la nourriture de leurs chevaux. Les tribus furent chargées de la garde de la route, et s'il arrivait quoi que ce soit sur leur territoire, elles devaient être punies par le qâïd de la qaṣba voisine. A Elgoûr, le Sultan ordonna la construction d'un fort où il plaça 100 cavaliers 'Abîds avec leurs familles. Enfin, quand il arriva à Fès, la qaṣba Elkgamîs, dont la muraille avait été construite par Moûlay Errechîd, reçut une garnison de 500 cavaliers pris parmi les 'Arabs et les Berbers Chrâga, amenés par ce Sultan, dans les conditions que nous avons rapportées. Puis il fit construire une qaṣba à Elmehdoûma, et une autre à Eljedîda, près de Méknès ; ces deux forts reçurent chacun 100 cavaliers 'Abîds avec leurs familles et étaient destinés à la garde des routes. Dans chaque qaṣba était un fondaq, où les caravanes et les voyageurs pouvaient passer la nuit.

Le 5 cha'bân 1091, le Sultan rentrait victorieux dans sa capitale.

Prise d'Elmehdiya ; combats contre Ben Mahrêz au Soûs : événements intermédiaires[1].

Nous avons raconté précédemment comment les Espagnols s'étaient emparé d'Elma'moûra, appelée Elmehdiya, vers l'année 1020, ainsi que les combats qu'ils avaient eu à soutenir contre Aboû 'Abdallâh El'ayyâchi et les habitants de Salé. Cette ville resta au pouvoir des Espagnols jus-

1. Texte arabe, IVe partie, p. 29.

qu'au jour où elle fut prise par l'armée du sultan Moûlay Ismâ'îl en 1902. L'auteur de *Nozha* dit : « Un des principaux titres de gloire du règne d'Isma'îl, c'est d'avoir débarrassé le Magrib de la souillure de l'infidélité et d'avoir mis un terme aux agressions de l'ennemi chrétien. Moûlay Ismâ'îl a, en effet, conquis un certain nombre de villes dont la possession entre les mains des chrétiens était une cause de troubles pour le Magrib et une source d'inquiétude pour les musulmans. Parmi ces villes, il faut citer Elma'moûra, qui fut prise d'assaut après un assez long siège, le jeudi 24 rabî' II de l'année 1092 ; 300 infidèles environ furent faits prisonniers dans cette ville. » L'auteur du *Nachr Elmatsâni* dit : « La conquête d'Elmehdiya eut lieu de force pendant la prière du vendredi 15 rabî 'II de cette année. Suivant une autre version, elle aurait été prise sans combat ; les conduites d'eau ayant été coupées, les chrétiens qui s'y trouvaient furent faits prisonniers et pas un seul musulman ne périt. »

« Le sultan Ismâ'îl, dit l'auteur d'*Elboustân*, apprit en 1092 que son neveu Moûlay Aḥmed ben Maḥrèz, qui habitait le Soûs, s'était emparé du pays des Aït Zînéb et voyait grandir sa puissance. Aussitôt il fit distribuer la solde et préparer ses troupes qui devaient quitter Fès pour marcher contre lui. Son armée était déjà partie le 8 rabî' Ier quand on lui annonça que les soldats qui assiégeaient Elmehdiya n'attendaient plus que son arrivée pour conquérir la ville. Il partit aussitôt et put assister à la prise de cette place. Le commandant des chrétiens et 308 hommes faits prisonniers reçurent l'*amân*. Quant au butin, il fut réservé aux guerriers de la foi du Faḥṣ et du Rif qui cernaient la ville sous les ordres du qâïd 'Omar ben Ḥaddo Elboṭṭoûi. » Cette expédition terminée, le Sultan rentra à Méknès, après avoir laissé à Elmehdiya, pour l'habiter, un certain nombre de 'Abîds du Soûs. Plusieurs combattants volontaires de Salé prirent part à cette conquête : parmi

eux se trouvait le saint pieux, Aboûl'abbâs Sidi Aḥmed Ḥâjji, l'un des saints personnages célèbres de cette ville.

Les fortifications qui existent encore de nos jours à Elmehdiya ont été bâties par les Portugais à l'époque où ils s'en emparèrent du temps de la dynastie des Ouaṭṭâsis comme nous l'avons rapporté.

Aussitôt après la prise d'Elmehdiya, les guerriers de la foi se retirèrent : leur chef, 'Omar ben Ḥaddo, ayant succombé à la peste en route, ce fut son frère, le qâïd Aḥmed ben Ḥaddo qui prit leur commandement, qu'il partagea avec le qâïd Aboûlḥasan 'Ali ben 'Abdallâh Errîfi. La famille Errîfi est aussi célèbre par son ardeur dans la guerre sainte, sa bravoure et son habileté dans le combat que les familles Ennaqsîs et Boû-llîf et autres guerriers de la foi (Dieu leur fasse à tous miséricorde !)

En 1093, après une expédition dans la région du Cherg, où il razzia les Beni 'Âmer, le Sultan revint à Méknès. Il fit sortir les Juifs de la capitale et leur fit construire un quartier spécial en dehors de la ville, à Berrîma. Il fit venir à Méknès les Filâla qui étaient à Fès, et leur assigna comme résidence l'ancien quartier des Juifs : ils s'y installèrent moyennant loyer, et finirent par le remplir.

Bientôt il reçut la nouvelle qu'une armée turque était venue prendre possession des Beni Yznâsén et de Dâr Ben Mech'al ; il apprit également qu'il y avait entente entre les Turcs et Ben Maḥrèz, qu'il y avait eu de part et d'autre envoi de messagers, et que l'accord s'était fait entre eux pour le combattre. Cette nouvelle lui ayant été confirmée par son représentant à Morrâkch, il envoya l'ordre à ce dernier de surveiller la ville avec toute la vigilance possible, et de tenir tête à Ben Maḥrèz jusqu'à ce qu'il fût de retour de son expédition contre Tlemsên. Il partit alors (Dieu lui fasse miséricorde !) pour lutter contre les Turcs, mais il apprit bientôt que ceux-ci étaient retournés dans leur pays, à la nouvelle que les chrétiens

étaient venus attaquer Cherchell : ils avaient marché contre eux et devaient remporter une brillante victoire. Le Sultan revint donc sur ses pas.

En 1094, le moment était venu pour le Sultan de partir pour Morrâkch, d'où il se mit en route, après s'être reposé, pour le Soûs. La rencontre entre lui et son neveu Moûlay Aḥmed ben Maḥrèz eut lieu à la fin de rabî' II. Le combat qui s'engagea dura environ vingt-cinq jours ; un nombre incalculable d'hommes périrent de part et d'autre. Enfin Ben Maḥrèz se retira à Târoûdânt et s'y fortifia. Les vivres étaient chers à ce moment-là, et les hommes de la *ḥark*, ne pouvant supporter cette situation, se mirent à déserter. On dut les emprisonner et les battre pour leur faire rejoindre leurs compagnons sur-le-champ. Un second combat fut livré ; environ 2.000 hommes périrent, et le Sultan, ainsi que Ben Maḥrèz, furent blessés, vers le 15 djoumâda II. Cette situation se prolongea jusqu'au mois de ramaḍân.

Aboû 'Abdallâh Akensoûs rapporte qu'il « tient d'une personne digne de foi que le sultan Moûlay Ismâ'îl était fatigué de lutter contre son neveu. Il se leva un matin effrayé et désolé, et raconta à son vizir le fqîh Aboûl'abbâs Elyaḥmédi qu'il avait eu la nuit précédente un songe qui l'avait rempli de tristesse. « Quel est ce songe ? lui dit le vizir, peut-être est-il heureux ? — J'ai vu en rêve, répondit le Sultan, ces armées qui sont en ce moment avec nous : pas un seul homme n'en restait. Il n'y avait plus que toi et moi, nous étions cachés dans une obscure caverne. » Entendant ces mots, le vizir se jette à genoux, remercie Dieu et reste longtemps prosterné. Enfin, relevant la tête, il dit : « Réjouissez-vous de la bonne nouvelle, ô Notre Maître, car Dieu nous secourt contre cet homme. — Comment sais-tu cela ? demanda le Sultan. — Je le sais par cette parole de Dieu : L'un des deux hommes qui sont dans la caverne dit à son compagnon : Ne sois pas triste

car Dieu est avec nous. Le Prophète a dit : « Que pensez-vous de deux personnes dont Dieu est la troisième ? »

« Le Sultan entra aussitôt dans une grande joie et son chagrin se dissipa bientôt, car il sut que ses songes étaient l'annonce d'une bonne nouvelle envoyée par Dieu. » A la suite de cela, en effet, la paix fut conclue en ramaḍân, et le Sultan se mit en route pour sa capitale, où il fit son entrée à la fin du mois de doûlqa'da.

Persécutions infligées aux Qâḍis et leurs causes[1].

Le très docte Elqâdiri dit dans *Elazhar Ennadiya* que « cette année-là, c'est-à-dire 1094, le Sultan fit arrêter tous les qâḍis, après leur avoir fait subir des mauvais traitements et les avoir convaincus d'ignorance. Il les fit emprisonner dans le Mechouar de Fès Eljedîd, pour y apprendre ce qu'il leur était indispensable pour trancher les affaires confiées à leur jugement. Pendant la semaine du *Moûloûd* on les fit partir pour Méknès, où de nouvelles menaces leur furent adressées, certains d'entre eux furent mis en prison ou tués, enfin on leur donna la liberté après les avoir destitués. » Akensoûs pense qu'il doit s'agir des qâḍis de la campagne et de ceux qui leur ressemblent. Je n'ai rien trouvé à cet égard dans *Elazhar* : peut-être l'exemplaire original contient-il quelque chose, car il y a deux copies de cet ouvrage dont l'une est plus courte que l'autre.

Expédition contre les Berbers et construction de qaṣbas à côté de leurs forteresses[2].

Année 1095.

Au cours de cette année, le Sultan partit à la tête de

1. Texte arabe, IVe partie, p. 31.
2. Texte arabe, IVe partie, p. 31.

ses troupes pour les montagnes de Fêzzâz afin de combattre les Brâbér Ṣenhâdja de cette région. Dès que ceux-ci connurent la venue du souverain, ils gagnèrent la Melouiya. Le Sultan entra aussitôt sur leur territoire et fit construire un fort au pied de leur montagne, à 'Aïn Elloûḥ. Il descendit aussi à Azrou, où il ordonna également d'édifier un fort au pied de la montagne et de là, suivant les traces de ces Berbers jusqu'au Djebel El'ayyâchi, il resta en observation sur la Melouiya jusqu'à la saison d'hiver, pour donner le temps d'achever les murailles des deux forts. Quand il décida de s'en retourner, il laissa au fort d'Azrou 1.000 cavaliers, et 500 au fort de 'Aïn Elloûḥ : ces deux garnisons prirent possession des défilés de ces tribus, et la plaine de Sâïs fut débarrassée de leurs brigandages. Privées de leurs terrains de culture, ne pouvant plus recevoir de provisions, manquant de vivres, ces tribus durent s'humilier et députèrent à Méknès des envoyés qui exprimèrent leur repentir au Sultan. Celui-ci leur accorda l'*amân* à la condition qu'ils livreraient leurs armes et leurs chevaux, et qu'ils ne s'occuperaient dorénavant que de leurs terres et de leurs troupeaux. Les Aït Idrâsén (tel est le nom de ces tribus) acceptèrent humblement ces conditions.

De son côté, le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) remit 20.000 moutons, qu'ils avaient charge de paître et de soigner; il les exonéra également d'impôts. Leur conduite s'améliora plus tard, car, tous les ans, ils apportaient la laine et le beurre de ces moutons au Sultan, qui leur remettait toujours de nouveaux animaux, si bien que leur chiffre atteignit 60.000. De cette façon, ils perdirent leur force et furent désormais incapables de nuire.

Conquête de Tanger[1].

Nous avons déjà vu que Tanger avait été cédé par les Portugais aux Anglais. En l'année 1095, le sultan Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde!) confia le commandement des troupes des guerriers de la foi à Aboûlḥasan 'Ali ben 'Abdallâh Errîfi, et l'envoya bloquer Tanger. Cette armée ne cessa de harceler les chrétiens de la ville, et prolongea le siège pendant si longtemps que ceux-ci s'embarquèrent sur leurs vaisseaux et s'enfuirent par mer, laissant la place ruinée de fond en comble. Cet événement eut lieu au mois de rabi' Ier de l'année 1095; c'est ainsi que le raconte le *Nozha*.

L'auteur du *Boustân* rapporte que les chrétiens de Tanger, se voyant bloqués pendant aussi longtemps, détruisirent la ville, démolirent les murs et les forts, puis s'embarquèrent sur leurs vaisseaux, abandonnant la place. Les musulmans y entrèrent aussitôt sans coup férir, et, le 1er djoumâda Ier, le qâïd des *Moujâhidîn*, 'Ali ben 'Abdallâh Errîfi, entreprit la reconstruction des fortifications et des mosquées qui avaient été démolies.

Il y a encore à Tanger, de nos jours, des descendants de ce qâïd : ils sont souvent appelés à exercer les fonctions de gouverneurs.

Sur ces entrefaites, un corsaire, chargé d'approvisionnements pour la garnison de Ceuta, vint échouer sur la côte, près de Tanger. Comme il était chargé de marchandises et de richesses de toutes sortes, les musulmans livrèrent combat à l'équipage et s'emparèrent de tout ce qu'il contenait. Le Sultan imposa à la tribu de Ĝomâra la corvée de traîner jusqu'à Méknès les canons de bronze dont ce navire était armé, et les fit aider par des combattants de

1. Texte arabe, IVe partie, p. 81.

Fès, qu'il leur envoya. Cette opération dura quarante jours. Dieu triomphe toujours !

Deuxième expédition contre les Berbers et constructions de forts sur les limites de leur territoire[1].

Dans l'année 1096, le Sultan partit en expédition pour la région de la Melouiya et passa par la ville de Ṣefroû. Les tribus berbères se réfugièrent sur les sommets de leurs montagnes ; ces tribus étaient les Aït Yoûsi, les Aït Chegdrouchchen, Eyyoûb, 'Alâhoum, les Qâdém, Ḥayyoûn et Medioûna. Le Sultan fit construire des qaṣbas, l'une à A'lil, sur le cours inférieur de l'Oued Guigo, l'autre sur l'Oued Sekkoûra, et la troisième sur l'Oued Tâchouâkt. Quand il se porta ensuite sur la Melouiya, les tribus s'enfuirent au Djebel El'ayyâchi et se répandirent dans les ravins de cette montagne. Il donna aussitôt l'ordre de construire des forts à Dâr Eṭṭema', à Tabâboûst, à Qṣar Beni Mṭir, à Aouṭât et à Elqṣabi. Le Sultan demeura environ une année sur la Melouiya, dirigeant des incursions contre les Berbers, pour achever la construction des murailles de ces forts, dans chacun desquels il installa une garnison de 400 cavaliers 'Abids avec leurs familles. Il reçut bientôt les députations des Berbers, qui vinrent exprimer leur repentir et annoncer leur soumission ; il leur accorda l'*amân*, à condition qu'ils livreraient leurs chevaux et leurs armes. Cette remise assura la pacification de la région orientale du Djebel Deren. C'est Dieu qui accorde la grâce de son assistance.

1. Texte arabe, IV[e] partie, p. 82.

Meurtre de Moûlay Ahmed ben Mahrèz ; prise de Târoûdânt et événements qui s'y rattachent[1].

Le sultan Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !) était de retour à Méknès cette année-là (1096), quand il apprit que son frère, Moûlay Elḥarrân, et son neveu, Moûlay Aḥmed ben Maḥrèz, avaient pris la qaṣba de Târoûdânt et s'étaient rendus maîtres de toute la région. Il se mit en route aussitôt, à marches forcées, et vint à l'improviste assiéger Târoûdânt, où il les bloqua. Or, il arriva qu'un jour Ben Maḥrèz, qui était sorti avec un certain nombre de ses esclaves pour visiter un sanctuaire, fut rencontré par un parti de Zirâra, soldats du Sultan, qui, ne le connaissant pas et croyant avoir à faire à un de ses qâïds, l'attaquèrent, et, après une courte bataille, le tuèrent. Ils ne le reconnurent que quand il fut mort. Dès qu'il connut la nouvelle, le Sultan vint voir le cadavre et le reconnut. Il ordonna ensuite de célébrer ses funérailles et de l'enterrer avec Elġarnâṭi, qui avait été tué ce jour-là. Aḥmed ben Maḥrèz mourut donc au milieu de doûlqa'da 1096, après quatorze années de lutte contre le Sultan. A quelque temps de là, des gens de Târoûdânt sortirent la nuit de la ville, fouillèrent la tombe de Moûlay Aḥmed et celle d'Elġarnâṭi, pour rechercher le cadavre du prince, et, quand ils eurent retiré les deux corps et reconnu celui de Moûlay Aḥmed, ils l'emportèrent dans son cercueil, laissant Elġarnâṭi sur le bord de la fosse.

Moûlay Elḥarrân resta assiégé dans Târoûdânt et la lutte continua. Au cours d'un combat qui eut lieu en 1097, le qâïd Zéïtoûn, le bâchâ Ḥamdân et d'autres chefs périrent avec 600 hommes de leurs troupes. Un second, puis un troisième combat eurent lieu ensuite, et coûtèrent la vie

1. Texte arabe, IVe partie, p. 32.

au qâïd Aboû Zéïd 'Abderraḥmân Erroûsi, qui fut remplacé par le fils d'Elġarnâṭi. Le siège se prolongeait encore quand enfin, au cours du mois de djoumâda Ier 1098, le Sultan enleva la ville de vive force et s'en rendit maître : Moûlay Elḥarrân prit la fuite et se réfugia en lieu sûr.

Dès que la nouvelle de cette victoire fut connue à Fès, les habitants choisirent des députés parmi les principaux personnages, les chérîfs et les 'oulamâ, pour aller porter au Sultan leurs félicitations, sous la conduite de son fils, Moûlay Moḥammed ben Ismâ'îl. Cette députation fut aimablement reçue par le Sultan. Les membres de la famille Ennaqsîs, qui s'étaient réfugiés à Ceuta après le meurtre d'Elkhaḍir Ġéïlân, vinrent aussi se présenter devant le Sultan au milieu de son armée à Târoûdânt; celui-ci les renvoya à Téṭouân, où il les fit mettre à mort, en même temps que leurs parents qui étaient emprisonnés à Fès (Dieu lui fasse miséricorde!).

L'année suivante (1099), le Sultan quitta le Soûs et rentra dans sa capitale de Méknès, où il prit quelque repos. Il envoya l'ordre au gouverneur de Fès de faire partir les Rifains de cette ville pour Târoûdânt, afin de la peupler, car il n'y restait plus d'habitants. Le 5 djoumâda Ier, il invita les savants de Fès à assister à la fin de la lecture du *Tefsîr*, par son qâḍi Aboû 'Abdallâh Elmeggâṣi. Une grande réception leur fut faite et des cadeaux leur furent distribués.

Expédition contre les Berbers de Fêzzâz et construction du fort d'Adékhsân [1].

Dès qu'il eut terminé ses préparatifs d'expédition contre les habitants du Djebel Fêzzâz, le Sultan se mit en route et franchit la montagne du côté de l'Ouest. Les premières

1. Texte arabe, IVe partie, page 32.

tribus des Brâbér qui vinrent lui apporter leur soumission, furent les Zemmoûr et les Beni Ḥkim. Le Sultan confirma leur chef, Bâ Ichchô Elqebli, dans ses fonctions. Celui-ci leur fit livrer leurs chevaux et leurs armes, et alla même jusqu'à leur demander de lui remettre leur argent, ce qu'ils firent. Il vint présenter tout cela au Sultan, qui se trouvait alors dans la plaine d'Adékhsân. Le souverain refusa de l'accepter et lui demanda pour quelle raison il avait ainsi agi sans avoir reçu d'ordre. « O notre Maître, lui répondit-il, si vous voulez sauvegarder leurs intérêts et si vous leur voulez du bien, je n'ai pas fait autre chose pour vous et pour eux. Mais si vous vous conduisez autrement à leur égard, ils vous lasseront et se lasseront eux-mêmes. Pour moi, je me suis borné à les purifier des biens illicites afin qu'ils s'occupent dorénavant de posséder les biens licites, qui enrichissent et améliorent. » Le Sultan goûta ses paroles et approuva sa conduite.

Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !) resta à Adékhsân une année entière, pour combattre les Aït Ou'Mâlou et bâtir la nouvelle qaṣba d'Adékhsân sur l'emplacement de l'ancienne qui était en ruines et qui avait été construite par l'Emir des musulmans, Yoûséf ben Tâchfîn (Dieu lui fasse miséricorde !) Dans cette qaṣba, il installa, dès que l'hiver fut venu, 2.500 cavaliers des 'Abîds de Doûkkâla, qui se trouvaient à Oujéh 'Aroûs et qu'il fit venir avec leurs familles. A la Zâouyat Eddilâ, il y établit aussi une garnison de 2.500 cavaliers choisis parmi les 'Abîds d'Echchâouiya, qu'il fit aussi venir d'Oujéh 'Aroûs avec leurs familles. Ces troupes reçurent pour mission de bloquer les Berbers, pour les empêcher de venir cultiver dans la plaine ou faire paître leurs troupeaux. Le Sultan reprit ensuite la route de Méknès.

L'auteur du *Boustân*, Belqâsém Ezzayâni, raconte : « Dans ce voyage, le Sultan ramena avec lui à Méknès mon grand-père, le *fqîh*, le docteur, Aboûlḥasan 'Ali ben Brâhîm,

accompagné de ses enfants. Lorsqu'il était campé à Adékhsân, ayant autour de lui tous les chérifs d'Arko, il leur demanda de lui indiquer un homme instruit et pieux qui lui servît d'imâm pour ses prières. Ils lui répondirent : « Il n'y a pas d'homme plus dévôt que Sîdi 'Ali ben Brâhîm. » On lui amena mon grand-père, qui, depuis lors, lui servit d'imâm pendant l'expédition, fut retenu par lui, quand il retourna à Méknès. » « Voilà, ajoute cet auteur, comment mon grand-père a quitté Arko pour venir s'établir à la ville. »

Éducation des enfants des 'Abîds du « Diouân » : conditions dans lesquelles était opérée leur instruction [1].

Nous avons déjà vu que le noyau des 'Abîds d'Elbokhâri était installé à Elmḥalla, près de Mechra' Erremla ; là, ils s'étaient multipliés et étaient devenus excessivement nombreux. En 1106, le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) ordonna à ces 'Abîds de lui amener leurs enfants, garçons et filles, au-dessus de dix ans. Les filles furent partagées entre les divers pavillons de son palais et confiées à une *'arîfa* qui devait les élever et les instruire. Quant aux garçons, ils furent répartis entre les maçons, les menuisiers et les artisans de tout genre, pour apprendre leurs métiers, travailler avec eux, conduire les ânes et s'exercer à les monter. Au bout de la première année, ils étaient employés à conduire les mulets chargés de briques, de zoulléïj, de tuiles, de bois, etc. L'année suivante, ils devaient apprendre à damer et à faire du pisé. La quatrième année, ils étaient promus à la première classe dans l'armée : on leur donnait des vêtements et on leur confiait des armes, avec lesquelles ils devaient s'exercer en vue du service militaire, et ap-

1. Texte arabe, IVe partie, page 83.

prendre à tirer. La cinquième année, on leur consignait des chevaux, qu'ils devaient monter à cru sans selle et amener sur le champ de manœuvres pour s'exercer à l'équitation. Si, à la fin de cette année-là, ils arrivaient à être maîtres de leur cheval, on leur donnait des selles afin d'apprendre l'attaque et la retraite, et d'acquérir de l'adresse à la joute et au tir à cheval. Au bout d'un an, ils étaient admis dans l'armée combattante. Le Sultan leur désignait alors une des jeunes filles venues avec eux, la leur donnait en mariage, et attribuait à l'homme 10 mitsqâls comme dot de sa femme, et à la jeune fille 5 mitsqâls pour son trousseau. Puis on les plaçait sous le commandement de l'un de leurs ancêtres, qui recevait le titre de qâïd et à qui on donnait de quoi bâtir sa maison et construire pour ses hommes les chaumières connues chez nous sous le nom de *noudâïl*, et on les envoyait résider à Elmḥalla, après les avoir inscrits sur le *Dîouân* de l'armée.

Depuis l'année 1100 jusqu'à la mort du Sultan (Dieu lui fasse miséricorde!) qui survint à la date que nous indiquerons plus loin, ce système d'éducation reste en vigueur. Chaque année, il venait d'Elmḥalla un petit nombre d'hommes, et le Sultan y en renvoyait un plus grand nombre.

Le nombre de l'armée d'Elbokhâri atteignit le chiffre de 150.000 hommes, dont 70.000 résidaient à Elmḥalla ; le reste était réparti entre les diverses forteresses du Magrib, où ils avaient été installés pour garder les routes.

Les forts que Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !) fit élever dans le Magrib sont au nombre de 76 ; ils subsistent encore aujourd'hui dans toutes les contrées, et chacun les connaît.

Ces renseignements sont puisés dans les cahiers du *fqîh* Aboûrrabî' Slîmân ben 'Abdelqâder Ezzerhoûni, mort à Târoûdânt en 1138, qui fut secrétaire de Moûlay Errechîd et de Moûlay Ismâ'îl et qui possédait le registre de toute

l'armée, des troupes du groupe principal comme de celles qui étaient réparties dans les forts du Magrib.

« Et dire, s'écrie l'auteur d'*Elbouslân*, que les historiens ont cité comme une chose surprenante les 18.000 esclaves que le khalife Elmo'taṣim ben Errechîd avait fait venir du pays des Turcs, ou qu'il avait achetés ! Si ces forteresses avaient été des bateaux, des navires pour la guerre sainte et que le Prince des Croyants, Moûlay Ismâ'îl, ait employé ce nombre d'esclaves qu'il avait réunis à traverser la mer pour aller en Andalousie, il en aurait certainement fait la conquête. La protection vient de Dieu ! »

Ces paroles sont justes : mais l'homme est enserré dans une règle inflexible, et le cours de toutes choses se trouve entre les mains de Dieu seul. Aussi celui qui voudrait entreprendre en son temps une chose différente de celle que Dieu a décidée pour cette époque serait un ignorant achevé. Un poète a dit :

« Il n'y a pour bien connaître le désir ardent que celui qui l'éprouve ; pour bien connaître l'affection profonde que celui qui la ressent. »

Un autre poète a dit :

« Ne blâmez pas de ses désirs celui qui désire ardemment, tant que votre cœur n'aura pas pénétré dans le sien. »

Un autre poète a dit encore :

« Quand le poltron ne se trouve pas tout seul dans un pays désert, il veut frapper et descendre dans l'arène tout seul. »

Il y a encore un proverbe courant qui dit :

« Celui qui est assis sur le bord d'une rivière, sait toujours bien nager. »

Les réflexions qui précèdent sont des faits d'observation, mais si l'on consulte la loi sainte, on y trouve cette parole de Dieu Très-Haut : « Préparez contre eux toutes les forces que vous pourrez... etc. » En tous cas, ils ne

convient pas à l'homme de négliger la préparation dont il s'agit, et qui lui est ordonnée par la loi, et de s'en remettre à la destinée : dans ce cas, il serait en faute et serait en contradiction avec le droit sacré et la coutume. Le Prophète (sur lui soient les prières de Dieu et le salut !) n'a-t-il pas dit à l'Arabe qui laissait sa chamelle en liberté : « Attache-la et aie confiance ? »

Le poète a dit aussi :

« L'homme doit rechercher ce qui doit lui être utile : et il ne dépend pas de lui que les circonstances le favorisent. »

O mon Dieu, je te demande de nous préserver des arrêts du destin, de nous en garantir, de nous protéger contre eux et de les adoucir : tu es notre maître, tu es notre seul appui !

Conquête d'El'arêïch [1].

A la fin du mois de chouwâl de cette année-là (1100), le qâïd Aboûl'abbâs Aḥmed ben Ḥaddo Elboṭṭoûi partit avec une troupe de guerriers de la foi pour aller mettre le siège devant El'arêïch, que les Espagnols, Dieu les abandonne ! avaient reçue des mains d'Echchéïkh, fils d'El manṣoûr Essa'di, comme nous l'avons vu. Le qâïd Aboûl-'abbâs vint camper devant cette ville, bloqua les infidèles qui s'y trouvaient, et les assiégea, suivant le *Nozha*, pendant près de trois mois et demi. L'historien Manuel dit que le siège dura cinq mois. Il rapporte aussi que le roi de France, Louis XIV, aida Moûlay Ismâ'îl à conquérir El-'arêïch en assiégeant la ville par mer avec cinq frégates qui empêchèrent pendant longtemps toute communication avec la place. Elles s'éloignèrent plus tard et la ville fut

1. Texte arabe, Ve partie, page 34.

prise postérieurement. L'auteur du *Nozha* dit que les musulmans ne s'emparèrent de la place qu'au prix d'énormes difficultés. Ils creusèrent sous l'égoût, ouvrant dans les murs de la ville à côté du port, des mines qu'ils remplirent de poudre et qu'ils allumèrent. L'explosion qui s'en suivit ayant fait tomber un pan de muraille, les musulmans se précipitèrent par cette brèche et se ruèrent sur les chrétiens qui garnissaient les remparts. Un sanglant combat s'engagea alors et les autres chrétiens durent se réfugier dans la citadelle d'Elqobibât, construite autrefois par Elmanṣoûr Essa'di, où ils soutinrent encore le siège pendant un jour et une nuit ; puis, saisis de terreur, ils demandèrent l'*amân*, qui leur fut donné, sur l'ordre du Sultan, par le qâïd Aboûl'abbâs. Tous les chrétiens furent faits prisonniers : leur chef seul fut épargné. La conquête de cette ville fut terminée le mercredi 18 moḥarrem 1101. Le *Boustân* et l'auteur du *Djéïch*, qui s'appuie sur lui, disent que les chrétiens d'El'arêïch soutinrent le siège dans la citadelle d'Elqobibât' pendant une année entière : c'est une erreur inadmissible ; avant la prise de la ville, El'arêïch renfermait 3.200 chrétiens ; les musulmans firent 2.000 prisonniers et tuèrent 1.200 hommes. On trouva dans la place un immense approvisionnement de poudre et d'armes et environ 180 canons, dont 22 en bronze et le reste en fer. Parmi ces canons se trouvait celui qu'on appelait Elġaṣṣâb, qui avait 35 pieds de long et dont le boulet pesait 45 livres ; la culasse était de telles dimensions que quatre hommes pouvaient à peine l'embrasser ; du moins, c'est ce qu'on a entendu dire à des témoins oculaires qu'on avait interrogés sur ce sujet : le *Nozha* le rapporte également. Manuel prétend que les chrétiens ne se rendirent pas avant d'avoir stipulé un certain nombre de clauses importantes, que le Sultan viola ensuite.

Le qâḍi Belqâsém El'amîri raconte le fait suivant dans la *Fahrasa*. Les chrétiens d'El'arêïch ayant prétendu que

la prise de la ville eut lieu pacifiquement, tranquillement et de vive force, le Sultan, voyant la discussion se prolonger, ordonna au qâḍi de Méknès, Aboû 'Abdallâh Moḥammed Boû Medien de trancher cette question. Ce magistrat rendit une décision très longue, aussi conforme que possible à la loi mahométane, concluant à la captivité de ces chrétiens. Cette décision est rapportée tout au long par El'amîri dans sa *Fahrasa*, où on peut la trouver.

Sur l'ordre du Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !), ces chrétiens qui, suivant le *Boustân*, étaient au nombre de 1800, furent envoyés à Méknasét Ezzéïtoûn, où ils furent employés, avec les autres prisonniers et captifs, à la construction des palais du Sultan. Ils travaillaient pendant le jour, et la nuit, on les logeait dans les souterrains, qu'on appelle, dans la langue commune des Magribins, *heri*. Le Sultan fit venir des gens du Rîf pour habiter El'arêïch, et ordonna à leur qâïd de leur construire deux mosquées et un bain, et de bâtir lui-même sa maison dans la qaṣba.

A l'occasion de la prise d'El'arêïch, le prédicateur éloquent, le littérateur de Fès, le *moufti* de cette ville, Aboû Moḥammed 'Abdelouâḥed ben Moḥammed Echchérîf Elbou'inâni récita le poème suivant :

« Allons ! réjouissez-vous : cette conquête est brillante, et, grâce à votre puissance, les affaires sont rétablies.

« L'oiseau du bonheur a chanté très haut, et nos cœurs se sont épanouis en apprenant votre victoire.

« L'éclat du triomphe nous illumine, et la clarté de la gloire tourne vers nous.

« Tous les bonheurs vous accompagnent : l'existence est douce et la joie ne cesse pas.

« Vous avez protégé le drapeau de l'Islâm lorsqu'il a veillé sur les places de guerre avec l'œil de la vérité.

« Vous avez fait la guerre sainte, vous avez combattu ; vous êtes pour la religion de Dieu les pleines lunes qui brillent.

« Vous avez fait briller vos glaives comme des étoiles dans une mêlée avec les infidèles.

« Aux jours de paix, vous êtes la pleine lune dans toute sa beauté et, au jour de la mêlée, vous êtes le lion terrible.

« Et dans la place d'El'arêïch, votre gloire s'est élevée au-dessus de Sirius.

« Les rois avaient voulu l'acheter à des prix très élevés, ils l'avaient convoitée, mais elle s'était reculée effrayée.

« Mais quand vous êtes venu, elle s'est rendue à vous en disant : « C'est vers vous, j'en jure par Notre Maître, que j'irai. »

« Vous avez, en les civilisant, pris les rênes de sa puissance ; vous ne devez vos succès ni au blocus ni au passage du fleuve.

« Vous avez vaincu, grâce à de vaillants héros qui, tous, dans la mêlée, sont audacieux.

« Que d'infidèles, le soir, ont eu la tête séparée du tronc et qui râlaient alors qu'on les traînait.

« A combien de gorges nos lances ont servi de collier, que de pointes de lances se sont plantées dans leurs poitrines !

« Que de captifs, que de morts gisant à terre ! que de blessés dont le sang se répandait !

« Les oiseaux de proie passaient et s'en abreuvaient ; pendant toute la nuit, les chacals s'en nourrissaient.

« Le matin, nos troupes étaient grisées et pleines d'ivresse, sans avoir bu cependant de boissons fermentées.

« Réjouissez-vous de cette brillante victoire. Réjouissez-vous des faveurs accordées par le Dieu clément !

« Grâce à ce succès, votre renommée s'est encore élevée, et votre récompense future sera grande.

« Allons ! troupe d'infidèles, ce prince vous anéantira, car il ne faillira pas à sa tâche.

« Allons, gens de Ceuta ! le Sultan redoutable va vous apporter le glaive de Dieu.

« S'il vient à Ceuta le soir, le lendemain de bonne heure, la ville l'appellera à elle.

« Oran l'appelle et répète chaque jour : « Quand viendra l'Imâm ? quand s'avancera-t-il ? »

« Aussitôt qu'il apparaîtra, il conquerra la ville, et tous les habitants de la cité seront anéantis.

« Il les mettra en fuite, il les tuera, il fera des prisonniers ; le glaive de la vérité brillera à son poing.

« Allons, ô notre Maître, levez-vous, partez, allez vite vers l'Andalousie, vous en serez l'émir.

« Faites la guerre sainte aux chrétiens, combattez-les, dispersez-les ; Dieu vous donnera la victoire.

« Rien ne vous arrêtera, grâce à Dieu, ni la terre, ni les mers, comme on le dit.

« Chaque jour, la renommée vous adresse son appel que tous les cœurs savent comprendre.

« C'est à Cordoue que vous acquerrez toute votre gloire ; là que vous trouverez la puissance et la royauté suprêmes.

« Avec l'aide de Dieu, cela vous sera facile, et grâce à la faveur d'en haut dont vous jouissez, l'entreprise sera peu de chose.

« O Moûlay Ismâ'îl, votre humble serviteur, implorant votre appui,

« Vous appelle, vous appelle et fait des vœux que la Fortune ne dédaignera pas.

« O Maître des hommes, ô mon Dieu, ô Miséricordieux, ô le meilleur des protecteurs,

« Répands sur ce prince tous les bienfaits, fais que ses entreprises ne périclitent point.

« Perpétue le pouvoir entre ses mains et entre celles de ses fils, en dépit des Zéïd ou des 'Omar.

« Nous sommes des sujets, nous comptons sur la félicité, car par le Sultan s'organiseront toutes choses.

« Sur vous soit le salut de votre humble serviteur, tant que le monde durera ; que ce salut parfumé

« Enveloppe Votre Majesté, tant qu'un amoureux parlera. Allons ! réjouissez-vous, car cette victoire est brillante. »

Le savant et scrupuleux docteur, l'illustre Aboû Moḥammed 'Abdesselâm ben Ḥamdoûn Guessoûs a composé aussi les vers suivants sur le même sujet :

« Les habitants de Ceuta ont élevé la voix pour se plaindre à toi de la terreur qui les assaille.

« Avec elle, Bâdès et Brîja demandent pitié et s'éveillent pour que tu prêtes l'oreille à leurs plaintes.

« O héritier du Prophète Moḥammet Elhâchmi, ô Prince des Croyants, dis-leur : « Me voici ! »

« Tu as donné satisfaction à El'arêïch et à Tanger ; donnez à leur tour à ces villes les satisfactions qu'elles espèrent.

« C'est une honte pour toi qu'elles soient encore prisonnières à côté de toi, près de tes troupes qui combattent pour elles.

« Si tu ne les venges pas, qui viendra rompre leurs liens ?

« N'écoutez pas les ignorants, les obstructeurs, les chercheurs de difficultés qui ne connaissent pas la situation de ces places.

« Les aînés ont payé de leurs personnes et de leurs biens dans la guerre sainte pour des villes placées dans la même situation.

« Ils les ont reprises, se sont partagé les richesses et les hommes qu'elles contenaient.

« Envoie-leur des braves en toute hâte : tu les verras bientôt installés sur les montagnes voisines.

« Secours ces guerriers avec des provisions et des armes, afin de couper les communications par mer de ces places.

« Relève la tête de ce Ġarb ; car il restera faible tant que les troupes ennemies fouleront son sol.

« Le Maître te maintiendra dans le khalifat pendant de longues années, où tu pourras encore faire des actions durables en veillant à l'application de la loi sacrée.

« Accepte le présent de celui qui, pour faire une bonne œuvre, t'apporte un conseil : ne trouve pas trop humble celui qui te l'exprime. »

Le *Nachr Elmatsâni* rapporte tout au long un poème que vous pourrez trouver, si vous le désirez, dans cet ouvrage et dont l'auteur fut le chérif très cultivé, Aboû Moḥammed 'Abdesselâm ben Eṭṭayyêb Elqâdiri. En voici le début :

« Le trône de la religion de Dieu s'est élevé au-dessus de tous les trônes, et la forteresse d'El'arêïch a été détruite avec le secours de Dieu. »

Le 22 rabî' Ier de cette année, le Sultan interdit le port des chaussures noires et fit proclamer cette décision dans toutes les villes du Magrib. Depuis lors, on dut porter des chaussures jaunes, parce qu'on prétendait que le port des chaussures noires avait commencé lors de la prise d'El'arêïch par les Espagnols secondés par Elmâmoûn Essa'di.

Dans les premiers jours du mois de doûlḥeddja, le Sultan fit tuer 68 hommes de la confrérie connue sous le nom d'El'akâkza.

Prise d'Aṣêïla [1].

Quand ils eurent pris El'arêïch, les *Moujâhidîn* vinrent attaquer la ville d'Aṣêïla. Ils bloquèrent pendant une année entière les chrétiens qui s'y trouvaient et qui étaient, je crois, des Espagnols. Ne pouvant supporter le siège plus longtemps, ceux-ci se décidèrent, à la fin, à demander l'*amân*, qui leur fut accordé sur l'assentiment du Sultan. Mais peu confiants dans cet *amân*, ils profitèrent de la nuit

1 Texte arabe, IVe partie, page ٧٦.

pour s'embarquer sur leurs vaisseaux et s'enfuir vers leur pays. Les musulmans entrèrent alors dans la ville et en prirent possession (1102). Les gens du Rîf vinrent la peupler, et leur qâïd y construisit deux mosquées, une *mdersa*, un bain ainsi que sa propre maison, qu'il fit édifier dans la qaṣba. Dieu sait quelle est la vérité !

Siège de Ceuta[1].

D'Aṣéïla, les champions de la foi partirent pour Ceuta. Ils se présentèrent devant la place pour en faire le siège, et se mirent à l'attaquer avec la plus grande énergie. Le Sultan les appuya avec une armée tirée de ses 'Abîds ; en même temps, les tribus du Djebel et les habitants de Fès recevaient l'ordre d'envoyer leurs contingents respectifs, pour venir former un *rabâṭ* devant Ceuta. Le nombre des *morâbeṭ* était de 25.000. Le Sultan vint prendre lui-même le commandement des troupes, qu'il dirigea avec énergie et ténacité. Le combat ne cessait ni le matin, ni le soir. Comme la lutte se prolongeait, le Sultan soupçonna les chefs des assiégeants de manquer de sincérité dans leurs conseils qu'ils donnaient pour la prise de la place, de peur qu'aussitôt après il ne les envoyât faire le siège d'Elbrîja, et ne fussent ainsi longtemps tenus éloignés de leur pays : cependant ces qâïds avaient pris l'habitude des voyages et des difficultés des expéditions. Et la même situation se continua jusqu'au jour où mourut le qâïd Aboûlḥasan 'Ali ben 'Abdallâh Errîfi, qui fut remplacé par son fils le qâïd Aboûl'abbâs Aḥmed ben 'Ali. Et le combat durait toujours sans que la situation changeât, et les troupes étaient renouvelées chaque année. Pendant ce temps, le Sultan était occupé à pacifier le Maġrib et à combattre les Brâbér du

1. Texte arabe, IVe partie, page 37.

Djebel Fèzzâz. Dieu ne voulait pas lui accorder la prise de Ceuta.

On peut encore voir, de nos jours, la mosquée que le qâïd Aḥmed ben 'Ali fit construire près de Ceuta pendant le siège et sa maison.

Elġazzâl, dans sa *Riḥla*, raconte qu'il a vu dans une des portes de Ceuta un trou très ancien, qui n'avait pas été réparé. Il en demanda l'explication aux habitants de la place, qui lui répondirent que c'était un souvenir du siège de la place par l'armée isma'ïlienne : un boulet avait percé la porte et avait pénétré dans la ville. « Nous avons laissé la chose telle quelle, ajoutèrent-ils, afin que cela serve d'avertissement à nos successeurs et qu'ils redoublent de circonspection et de fermeté. » Tel était du moins le sens de leurs paroles. Dieu Très-Haut sait quelle est la vérité !

Expédition du sultan Moûlay Ismâ'ïl chez les Brâbér de Fèzzâz qu'il réduit à l'obéissance[1].

Le sultan Moûlay Ismâ'ïl (Dieu lui fasse miséricorde !) employa toute cette période à pacifier le Maġrib en délogeant les populations de leurs forteresses, il finit par se rendre maître de tout le pays, et créa des postes fortifiés où il installa des garnisons de défense. Il ne lui restait plus à soumettre dans tout le Maġrib que les cimes du Djebel Fèzzâz, qui étaient habitées par les Aït Ou Mâlou, les Aït Yafelmâl et les Aït Isri. Décidé à marcher contre ces tribus et à affronter les sommets où elles vivaient, il se prépara à marcher contre elles et commença par laisser, pour le représenter à Fès Eljedid, l'aîné de ses fils Moûlay 'Aboûl'oulâ Maḥrèz. Il laissa à Méknès Moûlay Moḥammed surnommé Zéïdân, qui était le plus brave des

1. Texte arabe, IVe partie, page 37.

enfants qu'il avait alors, et envoya à Morrâkch un autre de ses fils, Moûlay Aboûlyamn Elmâmoûn, en ordonnant au chef de cette capitale, le *fqîh* Aboûl'abbâs Aḥmed Elyaḥmédi, qui était chef des secrétaires, de lui remettre le pouvoir et de lui faire les recommandations nécessaires. Moûlay Elmâmoûn, quoique mal disposé pour ce vizir, se rendit auprès de lui, à contre-cœur, et, pour obéir aux ordres de son père, reçut de ses mains le pouvoir et écouta ses conseils. Mais bientôt il revint auprès du Sultan et lui dit : « O notre Maître, Elyaḥmédi te manque de respect : il prétend que c'est lui qui t'a enseigné la religion. » Le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) lui répondit : « S'il a dit cela, il n'a dit que la vérité : c'est lui, en effet, qui m'a enseigné ma religion et qui m'a fait connaître mon Dieu. » Cette anecdote est rapportée par l'auteur du *Boustân* et par l'auteur du *Djéïch*, qui prétendent tous deux l'avoir entendue de la bouche de feu le sultan Moûlay Slimân ben Moḥammed (Dieu lui fasse miséricorde !) Elle est, en tout cas, toute à la louange de Moûlay Ismâ'îl et elle indique qu'il s'inclinait devant la vérité, et qu'il savait la reconnaître. Dieu leur fasse à tous miséricorde !

Quand commença l'année 1103, le Sultan, bien que toujours décidé à se rendre à Fêzzâz, envoya la solde et des armes aux gens de Fès, et leur ordonna de partir pour le pays des Turcs sous le commandement de son fils Moûlay Zéïdân. Cette troupe quitta la ville dans le mois de ramaḍân. Après la fête, le Sultan commença ses préparatifs d'expédition pour Fêzzâz, mais, changeant d'idée, il se mit en route pour rejoindre Moûlay Zéïdân qu'il atteignit sur les confins du Magrib moyen. Après avoir conclu la paix avec les Turcs, il revint à Méknès. C'est ainsi que l'auteur du *Boustân* relate ces faits. Mais j'ai lu la version suivante dans le *Nachr Elmatsâni* :

Le sultan Moûlay Ismâ'îl choisit pour conclure la paix

avec les Turcs, après la bataille d'Elmchâré' qui eut lieu avec eux, vers l'armée 1103, le fqîh Aboû 'Abdallâh Moḥammed Eṭṭayyêb Elfèsi, dont il connaissait la science et l'habileté, ainsi que la famille à laquelle il appartenait. Cet envoyé se mit en route pour Alger, accompagné de Moûlay 'Abdelmâlék, fils du Sultan, du secrétaire Aboû 'Abdallâh surnommé Elouzîr, et de plusieurs autres hauts fonctionnaires de la cour isma'îlienne. Ils approchaient d'Alger quand le prince de cette ville en sortait avec ses troupes, répandant partout le meurtre et le pillage. Le bruit courut bientôt à Fès que tous ces ambassadeurs avaient été tués; la nouvelle arriva le jour même de la fête de 'Âchoûrâ. La tristesse fut si grande que personne ne put se décider à faire des dépenses, et les objets qu'on a l'habitude d'acheter ce jour-là furent laissés de côté, car chacun était rempli de chagrin. Mais peu de temps après, on apprit qu'ils arrivaient sains et saufs et qu'ils se trouvaient déjà à Tâza. La joie se répandit alors dans la ville, et les gens se mirent à dépenser leur argent comme au jour de 'Âchoûra.

Bâ Ichcho Elqebli étant mort, le Sultan donna le commandement des Zemmoûr et des Beni Ḥkim à son fils Aboûlḥasan 'Ali ben Ichcho.

Bientôt, on fut en 1104. Le Sultan termina alors ses préparatifs d'expédition contre les Berbers de Fêzzâz. Il convoqua les tribus, réunit ses troupes, et, muni de tous ses canons, mortiers, balistes et autres machines de siège, il alla d'abord camper avec les 'Abîds dans la plaine d'Adékhsân. Après avoir réparti les soldats en divers groupes qui devaient opérer dans toutes les directions contre les Brâbér, il donna au bâchâ Msâhél 25.000 fantassins; ce personnage devait monter de Tâdla à l'Oued El'abîd, pour prendre à revers les Aït Isri. 'Ali ben Barakât fut envoyé avec les Aït Zemmoûr et les Aït Idrâsèn pour occuper Tiġâllîn. 'Ali ben Ichcho devait se tenir à 'Aîn Choû'a

avec les Zemmoûr et les Beni Ḥkim. Le Sultan envoya ensuite aux habitants de Toudġa, de Ferkla et de Ġeris, et aux Sebbâḥ, l'ordre de venir avec leurs contingents rejoindre 'Ali ben Ichcho. Les artilleurs avaient aussi l'ordre d'amener à celui-ci les canons, les mortiers et les autres appareils de guerre, que les chrétiens de El'arêïch devaient traîner par la route d'A'lîl, puis par Qṣar Beni Mṭîr, pour faire leur jonction à 'Aîn Chôu'a avec 'Ali ben Ichcho. Le Sultan donna aux chefs des corps de troupe l'ordre de n'engager l'action qu'après un signal convenu. « Telle nuit, au moment du *'achâ*, leur dit-il, les artilleurs commenceront à tirer le canon et les mortiers à lançer des boulets et des bombes, et le feu durera toute la nuit pour effrayer les Berbers. Le lendemain matin, chaque qâïd partira de l'endroit qui lui a été assigné, et engagera l'action, de façon qu'au même moment le combat commence de tous les côtés à la fois. » Ces ordres furent fidèlement exécutés. Quand le soir désigné fut venu, les Berbers n'entendirent que le fracas des canons et des mortiers qui éclatait dans les airs, tandis que leur feu perçait les ténèbres de la nuit. L'écho de la canonnade se répercutait de montagne en montagne dans toutes les directions. Saisis d'effroi, ils pensèrent que la terre allait les engloutir, ils démontèrent leurs tentes, et chargèrent leurs familles sur des animaux pour s'enfuir, mais aucune ruse n'était possible, car aucun chemin ne s'ouvrait devant eux.

Le lendemain, le Sultan quitta son poste pour se porter au-devant d'eux et les soldats se présentèrent de tous les côtés. Après une lutte terrible, les Brâbér furent taillés en pièces et se dispersèrent en déroute dans les ravins et les vallées ; à tous les cols, à toutes les trouées, ils trouvaient des soldats qui leur barraient le chemin, et des canons braqués sur eux. C'en fut fait d'eux et le malheur s'acharna après eux comme il voulut. Les hommes furent

tués ; les femmes et les enfants faits prisonniers ; les effets pillés ; les animaux, les bestiaux enlevés ; les chevaux et les armes pris comme butin. Le combat et le pillage durèrent trois jours, pendant lesquels les soldats allaient rechercher les Brâbér çà et là dans les ravins et les vallées, et les faire sortir des grottes et des cavernes. Le Sultan donna l'ordre aux qâïds Msâhél, 'Ali ben Ichcho, et 'Ali ben Barakât de réunir les têtes des morts, ainsi que les chevaux et les armes, et de venir les lui apporter à Adékhsân. Ils ramassèrent tout ce qu'ils purent trouver : il y avait plus de 12.000 têtes, plus de 10.000 chevaux et plus de 30.000 fusils.

Par cette victoire sur les Berbers, le sultan Moûlay Ismâ'îl terminait la conquête du Magrib. Il l'avait soumis tout entier, et plus une seule de ses artères ne battait.

Mille cavaliers des Aït Zemmoûr furent inscrits dans le *Dîouân*, et formèrent, sous les ordres de 'Ali ben Ichcho, la garnison de la forteresse de Tigâllîn qui commandait la région principale des Aït Ou Mâlou.

Le Sultan n'avait laissé à aucune tribu du Magrib, ni chevaux, ni armes. Seuls en possédaient les 'Abîds, les Oûdêya, les Aït Zemmoûr et les Rifains qui faisaient la guerre sainte à Ceuta.

« En affaiblissant les tribus musulmanes, dit Aboû 'Abdallâh Akensoûs (Dieu lui fasse miséricorde !), par la confiscation de leurs chevaux et de leurs armes, le sultan Moûlay Ismâ'îl avait paré au moins considérable des dangers et au moindre des inconvénients, tandis que ce qu'il faut rechercher avant tout, ce sont les moyens de renforcer les tribus pour faire face à l'ennemi infidèle, conformément à la parole de Dieu : « Préparez contre eux toutes les forces que vous pourrez... » Moûlay Ismâ'îl, au contraire, considéra qu'en organisant cette forte et puissante armée, il avait rempli ses devoirs envers les musulmans, leur avait assuré le nécessaire et les avait débarrassés du souci

de se procurer des chevaux et des armes. Il convient de remarquer, il est vrai, que, dès que les tribus possèdent des chevaux et des armes, on voit apparaître un mal plus considérable ; elles coupent les routes, se livrent au pillage et cherchent à se soustraire à l'obéissance. » Cet auteur ajoute : « Mes arguments en faveur du Sultan sont aussi évidents que possible. Ils ont probablement échappé au chéïkh Elyoûsi lorsqu'il lui écrivit sa lettre bien connue. »

Je dirai à mon tour que la politique du sultan Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !) avait des avantages très clairs, et chacun sait à quel point de vue elle est plausible. Les gens raisonnables savent bien que les gens de Fêzzâz et ceux qui leur ressemblent, n'ont pas des chevaux et des armes pour faire un jour la guerre sainte : le Sultan n'avait donc pas besoin d'être défendu à cet égard. Il n'est pas exact, d'autre part, de prétendre que cet argument ait échappé au chéïkh Elyoûsi ; car celui-ci n'a pas parlé au Sultan de ces tribus et de celles qui leur ressemblent. Il lui a fait envisager seulement trois questions : 1° la perception et l'emploi réguliers des impôts ; 2° l'organisation de la guerre sainte et l'établissement de combattants et d'approvisionnements d'armes dans toutes les places de guerre ; 3° l'équité en faveur des opprimés contre les oppresseurs et la cessation des injustices dont sont victimes les administrés.

Voici le texte de sa lettre :

« Louange à Dieu.

« Les prières et le salut soient sur notre Seigneur Moḥammed, sur sa famille et sur tous ses compagnons.

« O pôle et centre de la gloire, asile et manteau de l'honneur, fondement et source de la haute noblesse, point de départ et siège de la vertu, sultan magnifique, majestueux et glorieux, Notre Maître Isma'îl, fils de Notre Maître Echchérîf !

« Puissent ses étendards remporter toujours la victoire et ses jours se passer seulement dans la puissance et la bonne fortune !

« Salut, miséricorde et bénédictions de Dieu sur Notre Seigneur !

« Ensuite il ne me reste plus qu'à témoigner mon affection, mon respect et ma vénération sans bornes pour notre Seigneur et à lui adresser mes vœux pour sa prospérité : c'est là une bien faible partie de ce que je dois à sa main toujours ouverte vers moi pour la bienfaisance et la générosité, à sa vertu, à son énergie, à ses bienfaits et à ses largesses ; c'est encore bien peu en comparaison de ce que nous devons tous à sa dignité impériale et à son rang puissant de descendant de Fâṭima.

« Je vous écris cette lettre, car il ne m'est plus possible de garder le silence. Depuis longtemps je vois que Notre Seigneur recherche les exhortations et les conseils, et qu'il désire voir s'ouvrir les portes de la prospérité et du succès. Aussi j'ai voulu écrire à Notre Seigneur une lettre qui, s'il veut en tenir compte, me laissera espérer pour lui les bienfaits de ce bas monde et ceux de l'éternité, et l'élévation aux degrés les plus glorieux ; et si je ne suis pas digne d'adresser des exhortations, j'espère que Notre Seigneur sera digne de les recevoir et s'abstiendra de reproches.

« Que notre Seigneur sache donc que la terre avec tout ce qu'elle contient est le royaume de Dieu Très-Haut qui n'a pas d'associé, et que les créatures sont les esclaves de Dieu et ses serviteurs. Notre Seigneur est l'un de ces esclaves, à qui Dieu a donné le pouvoir sur ses esclaves pour l'éprouver et le faire souffrir. S'il les administre avec justice, avec miséricorde, avec équité et avec intégrité, il est le lieutenant de Dieu sur la terre et l'ombre de Dieu sur ses esclaves : il jouit auprès de Dieu d'un rang élevé. Mais s'il les gouverne avec tyrannie, avec dureté,

avec orgueil, avec injustice et avec oppression, il se met en révolte contre Son Maître dans son royaume, il n'est qu'un usurpateur insolent et s'expose au plus terrible châtiment de la part de Son Maître et à sa colère. Or Notre Seigneur sait ce qui est réservé à celui qui veut tyranniser ses sujets sans le consentement du Maître et en faire des esclaves, et le sort qui l'attend, le jour où il est entre ses mains.

« Je dirai ensuite que sur le Sultan pèsent de nombreuses obligations que je ne pourrais pas indiquer entièrement dans cette lettre. J'en citerai seulement trois, qui sont le principe de toutes les autres : La première est de recueillir les impôts et de les dépenser d'une façon juste. La seconde est d'organiser la guerre sainte pour faire triompher la parole de Dieu, et, dans ce but, de munir les places de guerre de tout ce qui leur est nécessaire en hommes et en armes. La troisième consiste à faire rendre justice à l'opprimé contre l'oppresseur, et, dans ce but, à faire cesser les dénis de justice.

« Ces trois obligations restent lettre morte sous le règne de Notre Seigneur, aussi suis-je obligé de lui signaler cette situation, afin qu'il ne puisse pas s'excuser ensuite de n'avoir pas été avisé et de n'avoir pas su. S'il tient compte de cet avis et le met à profit, c'est le salut pour lui ; c'est encore la sauvegarde des intérêts du moment, des intérêts de tous, c'est le bien-être et la prospérité. Dans le cas contraire, j'aurai la satisfaction d'avoir fait mon devoir.

« Pour ce qui concerne le premier point, que Notre Seigneur sache que les impôts qu'il perçoit sur les sujets sont destinés à faire face aux œuvres utiles qui servent à consolider la religion et à améliorer les choses de ce monde. Ils doivent être dépensés pour les chérifs, les 'oulamâ, les qâḍis, les imâms, les guerriers de la foi, les troupes, les mosquées, les ponts, etc. Ces gens sont

comme l'orphelin qui possède des créances et qui ne peut se les faire payer qu'en prenant un mandataire. Les sujets sont comme des créanciers, et c'est le Sultan qui est leur mandataire. Si ce mandataire fait rentrer la créance dans son intégrité, et s'il la remet aux orphelins en donnant à chacun la part qui lui revient, il est à l'abri des reproches, ni le débiteur, ni les orphelins ne peuvent plus rien lui réclamer, et il aura deux récompenses, pour avoir fait payer et pour avoir payé. Si, au contraire, il réclame plus que la dette sans le consentement du débiteur, il commet une injustice envers lui, et s'il diminue la part qui revient à l'orphelin, il commet encore une injustice envers lui. De même s'il se fait payer toutes les créances et qu'il les garde pour lui sans les remettre aux ayants droit, il commet une injustice. Que Notre Seigneur procède à un examen : les impositions de son gouvernement ont attiré la peur de l'injustice sur tous ses sujets : ils ont mangé leur chair, bu leur sang, rongé leurs os et sucé leur cerveau. Elles n'ont rien laissé à personne, ni biens de ce monde, ni religion. Les biens de ce monde, elles les leur ont enlevés ; la religion, elles les ont excités à la révolte contre elles. Ce n'est pas là une opinion, c'est une chose que j'ai vue de mes propres yeux. Ceux qui ont des droits à faire valoir les ont perdus sans pouvoir les atteindre. Il faut donc que Notre Seigneur surveille les collecteurs d'impôts, qu'il les prévienne contre les injustices et qu'il ne se laisse pas égarer par les tableaux séduisants qu'on peut lui faire de la situation, car presque tous les gens qui l'entourent ne recherchent que les bruits de ce monde, ils ne craignent pas Dieu, et ne reculent pas devant la flatterie, l'hypocrisie et le mensonge. L'amitié de Notre Seigneur, le Prince des Croyants, notre Maître 'Ali ben Aboû Ṭâléb (Dieu le glorifie !) a dit d'un meilleur qu'eux : « La dupe est celui que « vous aurez dupé. » Notre Seigneur doit donner son attention aux choses vraiment utiles et ouvrir sa main géné-

reuse aux gens d'élite, c'est-à-dire aux gens qui pratiquent la vertu et la piété, aux gens de bien, afin de se concilier leur amitié, leurs éloges et leur appui.

« Vos bienfaits vous ont fait gagner trois choses : ma main, ma langue et mon cœur qui est caché », a dit le poète.

« Les cœurs, en effet, sont remplis de l'affection de ceux qui sont généreux envers eux, et qui ne les négligent pas, sans quoi, ils désirent le changement et appellent de tous leurs vœux un autre règne.

« Si, sous un règne, l'homme est privé de deux choses : un peu d'avoir et du bonheur, il désire la fin de ce règne.

« Non pas par haine pour lui, mais plutôt parce qu'il en veut un autre et qu'il aimerait un changement.

« Que Notre Seigneur sache aussi que si le Sultan prend les biens du peuple, les distribue aux gens d'élite et les dépense dans des œuvres d'utilité publique, le peuple lui sera soumis, il saura qu'il a un vrai Sultan et son cœur se tranquillisera quand il verra son argent dépensé dans des œuvres qui lui profitent ; sinon, ce sera le contraire et le Sultan sera exposé aux traits agiles des imprécations des sujets opprimés, tandis que s'il est généreux envers les gens d'élite, ceux-ci souhaitent pour lui la prospérité, la santé et une longue vie. Or les vœux attirent les vœux et Dieu est le protecteur.

« Le second point est aussi gravement compromis.

« Dans les circonstances actuelles, une des premières nécessités est d'affermir les places de guerre. Or Notre Seigneur les ayant négligées, elles sont aujourd'hui dans un état de faiblesse extrême. J'étais moi-même à Tétouân du temps de Moûlay Errechîd (Dieu lui fasse miséricorde !) Dès que l'on entendait appeler au secours, la terre tremblait sous les pieds des cavaliers et des fantassins. J'apprends maintenant qu'un jour on entendit un appel de ce genre du côté de la mer, et que les habitants

sont aussitôt sortis marchant à pied à grand'peine, sans autres armes que des bâtons et des frondes. C'est une véritable faiblesse pour la religion, un véritable danger pour les musulmans. Cette faiblesse à laquelle ils sont réduits vient de ce qu'ils sont accablés d'impôts et ont à subir les charges des expéditions et à fournir des armes comme tous les autres administrés. Notre Seigneur doit examiner toutes les côtes, depuis Qal'iya jusqu'à Mâssa, exhorter leurs habitants à la guerre sainte et à une vigilance continuelle, et, dans ce but, répandre sur eux ses bienfaits, les exonérer des charges qui pèsent sur les autres sujets, leur laisser leurs chevaux et leurs armes, et même leur fournir tout ce dont ils ont besoin, car ce sont eux qui protègent les abords du territoire de l'Islâm. Il doit choisir, pour le gouvernement de ces régions, des hommes qui soient animés de la plus vive ardeur pour la guerre sainte, qui soient capables de sortir avec habileté des situations difficiles et qui prennent jalousement la défense de l'Islâm. Il ne doit pas nommer dans ces pays-là des gens qui ne cherchent qu'à satisfaire leurs appétits et à passer leur temps allongés sur des coussins. Dieu est le protecteur !

« La troisième question est, elle aussi, inexistante, car ceux qui, dans les diverses contrées, sont chargés de rendre la justice, c'est-à-dire les gouverneurs et leurs subordonnés, ne font que commettre des injustices. Comment pourraient faire cesser l'arbitraire ceux qui s'y livrent eux-mêmes ? A peine quelqu'un veut-il se plaindre qu'ils se précipitent à la porte pour le dénoncer et qu'ils le chargent encore : il n'est plus possible à personne de porter ses doléances.

« Que Notre Seigneur craigne Dieu, qu'il craigne les récriminations de l'opprimé, car entre elles et Dieu il n'y a pas de voile ; qu'il s'efforce de répandre la justice, car il est le chef de l'État ; c'est lui qui est chargé de soutenir les intérêts de la religion et ceux de ce bas monde.

« Dieu a dit : « Dieu ordonne la justice et la bienfaisance, la libéralité envers ses parents ; il défend la turpitude et l'iniquité et l'injustice... » Il a dit aussi : « Dieu assistera celui qui l'assiste ! Dieu est fort et puissant. » Il a indiqué aussi ceux à qui il donne son appui et à quelles conditions : « Il assistera ceux qui, mis en possession de pays, observent exactement la prière, font l'aumône, commandent le bien et interdisent le mal. »

« Dieu a donc promis aux rois son appui, mais aux quatre conditions qui précèdent. Aussi quand ils voient leurs sujets se livrer au désordre, qu'ils deviennent le jouet de perturbateurs qui ébranlent le gouvernement, ils doivent savoir que c'est l'inobservation de ces conditions vis-à-vis de leurs sujets qui en est la cause et ils doivent revenir à Dieu, examiner les ordres qu'il leur a donnés et tenir compte des avertissements qu'il leur a envoyés.

« Les sages arabes et étrangers s'accordent à dire que la tyrannie ne peut assurer la force d'un empire et sa bonne organisation, mais que la justice, même chez les infidèles, est la base de sa bonne organisation. On a vu, en effet, les rois infidèles vivre des centaines d'années dans un royaume bien administré, où leur parole est écoutée et à l'abri de toute inquiétude, parce qu'ils faisaient rendre la justice parmi leurs sujets et veillaient à la défense de leurs biens matériels. Comment n'en serait-il pas ainsi pour un prince qui voudrait défendre à la fois les biens matériels et les biens spirituels ?

« Un sage a dit : « Un royaume est une construction ; l'armée en est le fondement. Si ce fondement est faible, la construction s'écroule. Il n'y a pas de Sultan sans armée, pas d'armée sans argent, pas d'argent sans impôt, pas d'impôt sans prospérité, pas de prospérité sans justice : la justice est donc la base de tout. » Le philosophe Aristote fit pour le roi Alexandre une figure géométrique circulaire sur laquelle il écrivit ceci : « Le monde est un

jardin dont le gouvernement est la haie, le gouvernement est un Sultan que soutient la loi ; la loi est une base administrative que manœuvre le roi ; le roi est un berger que soutient l'armée ; l'armée est un auxiliaire qu'assure l'argent ; l'argent est un bien que réunissent les sujets ; les sujets sont des esclaves que la justice conduit ; la justice est une synthèse qui régit le monde ; le monde est un jardin, etc. »

« Le Prophète (sur lui soient les prières de Dieu et le salut) a dit : « Vous êtes tous des bergers et chaque berger doit rendre compte de son troupeau. » « Il y a des hommes qui gaspillent injustement le bien de Dieu ; leur châtiment le jour de la résurrection sera l'enfer. » « Pas un seul fonctionnaire ne viendra le jour de la résurrection sans avoir les mains liées : la justice le délivrera ; l'injustice le fera périr. »

« Notre Maître 'Ali ben Aboû Ṭâléb (Dieu soit satisfait de lui !) a dit : « J'ai vu, à Elabṭaḥ, 'Omar monté à chameau sur un bât : je lui ai dit : « Où vas-tu ? ô Prince des Croyants ? — Un des chameaux destinés aux aumônes, me répondit-il, a disparu : je le recherche. — Tu veux donc rabaisser tous tes successeurs ? lui dis-je. — Ne me fais pas de reproche, répartit-il ; par celui qui a fait apporter la vérité par Moḥammed (que Dieu prie sur lui !) si la moindre chevrette était perdue sur le bord de l'Euphrate, il en serait demandé compte à 'Omar au jour du jugement dernier. Il n'est digne d'aucun respect le prince qui cause du tort au musulman pas plus que l'impie qui jette le trouble parmi les croyants. »

« 'Ali vit aussi un vieux Juif qui mendiait aux portes : « Nous n'avons pas agi avec justice envers toi, lui dit-il ; nous t'avons fait payer la *djézia*, tant que tu étais jeune, et maintenant te voilà réduit à la misère par notre faute, » et il lui fit payer par le Trésor de quoi le nourrir.

« Que Notre Seigneur sache qu'en fait de justice, il doit

d'abord être juste pour ce qui le concerne : il ne doit s'attribuer comme argent que ce à quoi il a droit. Il consultera les 'oulamâ sur ce qu'il aura à prendre et à donner. Chez les Beni Isrâïl, l'émir était sous les ordres d'un prophète ; celui-ci ordonnait et l'émir se bornait à exécuter. Comme ce peuple disparu a vu s'éteindre chez lui la prophétie à la venue du sceau des prophètes (Dieu lui accorde ses bénédictions et lui accorde le salut !), ce sont les 'oulamâ qu'il faut prendre pour guides. Le Prophète a dit : « Les 'oulamâ de mon peuple sont comme les prophètes des Beni Isrâïl ; il est juste que mon peuple leur obéisse et ne procède que par leur intermédiaire à la perception et au paiement. » Quand il mourut (Dieu lui accorde ses bénédictions et son salut !) il désigna pour son successeur Aboû Bekr (Dieu soit satisfait de lui !) Celui-ci, jusqu'alors, se livrait au commerce sur le marché pour entretenir sa famille. Quand il fut khalife, il prit l'argent qui servait à son négoce, et voulut aller au marché suivant son habitude. Mais les 'oulamâ des compagnons du Prophète l'en empêchèrent, en lui disant qu'il avait suffisamment à faire avec le pouvoir sans aller au marché, et lui attribuèrent les sommes nécessaires pour lui et sa famille : un amîn fut chargé des finances. L'égalité la plus parfaite était établie pour tous : il ne prenait, comme les autres, que ce que lui attribuait la Loi sacrée. Telle fut la règle à laquelle se conformèrent les khalifes ses successeurs.

« Notre Seigneur doit prendre modèle sur ces saints personnages, au lieu d'imiter ceux qui suivent leurs passions. Qu'il interroge à cet égard les docteurs de confiance qu'il a auprès de lui, comme Sîdi Moḥammed ben Elḥasan, Sîdi Aḥmed ben Sa'îd et autres savants qui craignent Dieu et qui ne redoutent pas ses reproches. Au nombre des choses que j'ai indiquées et de celles dont je n'ai point parlé, faites ce qu'ils ordonneront, et abstenez-vous de ce qu'ils interdiront. Telle est la vie du salut, s'il plût à Dieu !

« Je demande au Très-Haut de vouloir bien protéger Notre Seigneur, le diriger et le fortifier, afin que, sous son égide, la prospérité règne dans le pays, et d'exterminer de son glaive les tyrans et les obstinés.

« Ainsi soit-il.

« Louange à Dieu, maître des mondes. »

Lorsque le Sultan en eut fini avec l'affaire de Fézzâz et avec les Aït Ou 'Mâlou, comme les gens de la tribu de Guerouân se livraient au brigandage à Oued Ziz, sur la route de Sijilmâsa, et pillaient les caravanes, il convoqua 'Ali ben Ichcho, lui donna 10.000 cavaliers, et lui dit : « Je ne veux plus te revoir tant que tu ne seras pas tombé sur les Guerouân, et que tu ne m'auras pas rapporté autant de têtes qu'il y en a ici. » Celui-ci partit aussitôt ; il alla piller leurs campements et leurs troupeaux, et leur tua beaucoup de monde. Ensuite il fit proclamer dans ces tribus que quiconque lui apporterait une tête de Guerouâni recevrait 10 mitsqâls. Tous les Guerouâni eurent la tête coupée par ceux chez qui ils s'étaient réfugiés, et les têtes furent apportées à 'Ali ben Ichcho. Les recherches continuèrent dans les maisons et dans les tentes jusqu'à ce qu'il eût atteint le nombre de crânes qu'il lui fallait. Il donna seulement un mitsqâl aux gens qui lui apportaient une tête, et en rapporta lui-même 12.000 au Sultan. C'était le chiffre qui lui avait été demandé ; c'était aussi celui des têtes déjà réunies à Adékhṣan. Le Sultan lui adressa des éloges et lui donna le commandement de toutes les tribus arabes et berbères.

Dans l'année 1105, il ne se passa aucun événement digne d'être rapporté.

Au mois de rabi' de l'année suivante (1106), Moûlay Zéïdân, fils du Sultan, partit pour Tlemsèn après avoir mis à mort le représentant du prince à Fès, Aboûl'abbâs Aḥmed Esslaoui. Il guerroya contre les Turcs, et revint après avoir pris du butin.

Dans l'année 1107, il ne se passa aucun événement digne d'être rapporté.

Le jour de 'Arafa de l'année 1108, dix personnages arrivèrent de Constantinople, porteurs d'une lettre que le sultan ottoman Mouṣṭafa ben Moḥammed envoyait au sultan Moûlay Ismâ'îl, pour lui enjoindre de conclure la paix avec les Algériens. Moûlay Ismâ'îl déféra à cette demande.

Le sultan Moûlay Ismâ'îl ordonne aux 'oulamâ de Fès d'écrire leur avis approbatif sur le rôle des 'Abîds : leur refus ; conséquences de ces faits[1].

Au mois de doûlqa'da 1108, le qâḍi et les 'oulamâ de Fès reçurent du Sultan une lettre de blâmes et de reproches, au sujet de leur refus de reconnaître la légitimité de la possession des 'Abîds inscrits sur le *Dîouân*. Dans une lettre ultérieure, le Sultan faisait l'éloge du peuple, blâmait, au contraire, les 'oulamâ, révoquait le qâḍi et les notaires. C'est du moins ce que rapporte l'auteur du *Boustân*.

« Les faits rapportés par l'auteur du *Boustân*, dit Aboû 'Abdallâh Akensoûs, sur le sultan Moûlay Ismâ'îl demandent examen. Ce qu'il dit est très vague. En effet, les conditions dans lesquelles les 'Abîds ont été réunis sont rapportées en détail sur le grand registre de Moûlay Ismâ'îl. Or, ce document établit une distinction entre les esclaves qui ont été achetés moyennant paiement dans les formes légales, et par actes d'adoûl ; de ceux-ci il ne peut pas être question. Quant à ceux inscrits sur le Dîouân qui ont été amenés des diverses tribus, le Sultan n'a jamais prétendu en être le propriétaire : la seule question à examiner

1. Texte arabe, IV[e] partie, p. 42.

est celle de la légitimité de leur enrôlement forcé dans l'armée. Or le Sultan avait demandé leur avis, à cet égard, à des 'oulamâ du Magrib et de l'Orient, qui tous lui avaient envoyé des réponses signées de leur main et concluant à la légitimité. Ces réponses sont transcrites en entier sur le registre et il y en a un grand nombre. A Dieu ne plaise qu'un sultan comme Moûlay Ismâ'îl ait prétendu posséder des hommes de condition libre.

« D'ailleurs nous avons vu la lettre du chéïkh Elyoûsi où se trouvent exposés tous les reproches qu'il adressait au Sultan. Si celui-ci eût réellement agi comme le dit Ezzayâni, c'eût été un des premiers griefs dont eût parlé Elyoûsi, qui n'aurait certes pas gardé le silence, puisqu'il reprocha au Sultan des choses bien plus légères que celle-là.

« Toutefois, le registre porte diverses catégories de nègres distinctes qui, aux yeux du Sultan, étaient indubitablement des esclaves d'Elmanṣoûr Essa'di, et qui s'étaient dispersés dans les tribus, à la chute de la dynastie saadienne. C'étaient les esclaves qui étaient inscrits sur le registre de 'Alîlîch. Des enquêtes avaient été effectuées au sujet de leur condition d'esclaves ; on avait interrogé à leur égard les vieillards des tribus, qui avaient indiqué ceux qui étaient esclaves et ceux qui ne l'étaient pas. Tout cela était entièrement établi aux yeux du Sultan. Malgré cela, il ne les comprit pas dans les esclaves ordinaires qui avaient été achetés à prix d'argent, et les classa dans une catégorie à part. Il y avait, en effet, trois catégories à part, dans ce corps de troupes : la première comprenait les esclaves purs ; la seconde, les hommes vraiment libres, et la troisième était composée de gens oscillant entre ces deux catégories. »

Dieu sait quelle est la vérité.

Le sultan Moûlay Ismâ'îl partage les provinces du Magrib entre ses fils ; conséquences de ce partage[1].

En 1111, le sultan Moûlay Ismâ'îl partagea les provinces du Magrib entre ses fils.

Il donna à son fils Moûlay Aḥmed Tâdlâ, avec résidence à la qaṣba de cette province et un corps de 3.000 'Abîds. Comme le Sultan avait ordonné à ce prince d'agrandir cette qaṣba, il en construisit une nouvelle, où il éleva son palais, ainsi qu'une mosquée plus grande que celle qu'avait bâtie son père dans la première. Il résida dans la nouvelle qaṣba.

Moûlay 'Abdelmâlék eut en partage la province de Drâ', avec sa résidence dans la qaṣba de cette région et un corps de 1.000 cavaliers.

Moûlay Moḥammed, surnommé El'âlém, reçut le commandement du Soûs, avec 3.000 cavaliers.

Moûlay Elmâmoûn, l'aîné, qui était à Morrâkch, fut envoyé à Sijilmâsa et dut résider dans la qaṣba que le Sultan fit construire pour lui à Tîzîmi. Il avait avec lui 500 cavaliers. Quand il mourut, deux ans après, le Sultan le remplaça par un autre de ses fils, Moûlay Yoûsef.

Moûlay Zéïdân reçut le commandement du Cherg. Il ne cessa de faire des incursions sur les sujets turcs, qu'il finit par chasser des environs de Tlemsén. Dans une de ses courses il parvint même jusqu'à Mascara et, profitant de l'absence du gouverneur, 'Otsmân Bey, qui était en expédition, il s'empara de la ville, pilla le palais du bey et emporta tout ce qu'il y trouva, tapis et matelas, ustensiles de ménage, beurre, etc. Cet acte, et principalement le pillage du palais du bey, ne fut pas approuvé par le Sultan, en raison de la paix qu'il avait conclue avec le sul-

1. Texte arabe, IVe partie, p. 42.

tan ottoman Mouṣṭafa; aussi retira-t-il le gouvernement du Cherg à Moûlay Zéïdân, pour le donner à son frère Moûlay Ḥafîḍ.

L'année suivante (1112), le Sultan fit une expédition dans la région du Cherg et profita de la rupture de la paix provoquée par les incursions de Moûlay Zéïdân pour attaquer les Turcs de cette contrée. Au retour, beaucoup de ses soldats périrent de soif; les gens de Fès furent les plus éprouvés, 40 d'entre eux moururent.

La même année, le qâïd 'Abdelkhâleq ben 'Abdallâh Erroûsi ayant tué un des esclaves du palais du Sultan qui avait pénétré chez lui sans son autorisation, Moûlay Ismâ'îl l'envoya chercher par son fils Moûlay Ḥafîḍ, qui fit pour cela le voyage de Méknès à Fès. Sur la prière des 'oulamâ et des chérifs de la ville, 'Abdelkhâleq ne fut pas enchaîné et fut conduit librement à Méknès. Quand il arriva auprès du Sultan, il reçut son pardon et rentra à Fès, sain et sauf.

L'année suivante (1113), le Sultan manda de nouveau 'Abdelkhâleq Erroûsi et le fit mettre à mort dès son arrivée. Il envoya à Fès son fils Moûlay Zéïdân, en le faisant accompagner par Ḥamdoûn ben 'Abdallâh Erroûsi, qui devait prendre le commandement de Fès, en remplacement de son frère qui venait d'être tué.

Rivalités entre les fils du Sultan. Révolte de Moûlay Mhammed El'âlém au Soûs: sa mort [1].

En 1114, Moûlay 'Abdelmâlék, fils du Sultan et gouverneur du Drâ', arriva au mausolée de Moûlay Idrîs Elakbar dans le Zerhoûn. Il venait d'être mis en déroute par son frère Moûlay Benneṣer, qui s'était emparé du Drâ' et avait pris possession de toute la région. Le Sultan

1. Texte arabe, IVe partie, p. 43.

envoya aussitôt dans le Drâ' son fils Moûlay Echchérîf, comme gouverneur de cette province. En même temps, Moûlay Mḥammed El'âlém se révoltait dans le Soûs, cherchait à se faire proclamer roi, et se dirigeait sur Morrâkch qu'il se mit à assiéger en ramaḍân. Le 20 chouwâl, il prenait cette ville de vive force et la livrait au meurtre et au pillage. Aussitôt que la nouvelle parvint au Sultan, il envoya Moûlay Zéïdân avec des troupes pour lui faire la guerre. Lorsque ce prince arriva à Morrâkch, Moûlay Mḥammed avait quitté la ville et était retourné à Târoûdânt, maïs ses soldats en profitèrent pour y commettre toutes sortes d'excès. Il suivit son frère jusqu'au Soûs et vint camper sous les murs de Târoûdânt. La guerre entre les deux frères se poursuivit sans répit.

L'année suivante (1115), Moûlay Ḥafîḍ vint s'établir à Fès Eljedîd et imposa une très lourde contribution aux habitants de la ville. Ezza'îm, qui était venu comme gouverneur de la cité, fut bientôt destitué et remplacé par Boû 'Ali Erroûsi, qui fit mourir un grand nombre d'habitants qui furent ensuite crucifiés. À la fin de chouwâl, Moûlay Ḥafîḍ mourut à Fès Eljedîd. Pendant ce temps, la guerre continuait entre Moûlay Zéïdân et Moûlay Mḥammed El'âlém.

Le 3 ṣafar 1116, les habitants de Fès reçurent l'ordre du Sultan de fournir un arçon de selle par maison : personne ne fut exempté de cette contribution. Le 21 du même mois, on apprit que Moûlay Zéïdân avait occupé Târoûdânt et emprisonné son frère Mḥammed El'âlém, à la suite d'une guerre qui avait duré trois ans, et au cours de laquelle avaient péri une foule de gens, des qâïds, des chefs, des notables, dont la mention serait trop longue. Moûlay Zéïdân, selon le *Boustân*, avait, dès son entrée de vive force dans la ville, tué tous les habitants qu'il y avait trouvés, même les femmes et les enfants. Moûlay Mḥammed El'âlém arriva emprisonné, le 4 rabî' Ier, à Oued Beht. Le

Sultan envoya quelqu'un pour lui couper un pied d'un côté du corps et une main de l'autre, à 'Aqbat Beht ; le 15 du même mois, il mourait en arrivant à Méknès. Dieu lui fasse miséricorde !

« Quand Moûlay Mḥammed El'âlém fut mort, dit le qâḍi Aboû 'Abdallâh Akensoûs, ce fut le qâḍi Aboû 'Abdallâh 'Mḥammed El'arbi Bordala qui prononça les prières d'usage. Des jaloux, voulant profiter de cette circonstance pour se venger de lui, cherchèrent à indisposer le Sultan contre lui. « Cet homme vous déteste », lui dirent-ils, « sans quoi il n'aurait pas mis tant de hâte à prier sur votre ennemi qui s'est révolté contre vous et qui voulait vous ravir la royauté ! » Le Sultan ayant écrit au qâḍi Bordala une lettre de menaces et de reproches, il lui répondit qu'en priant sur le défunt, il avait agi comme Elḥasan Elbaṣri priant sur Elḥajjâj ben Yoûsef. Comme on lui reprochait sa conduite, il répondit : « Si j'avais trouvé trop grande la faute d'Elḥajjâj, j'aurais rougi devant le Très-Haut qui est si généreux et qui est le clément, le miséricordieux par excellence. D'ailleurs, je n'ai pas procédé à ces prières sans avoir été autorisé. La permission m'est venue du palais seigneurial, et le fait est si connu qu'il n'est plus possible d'en douter ; elle m'a été apportée par un intermédiaire qui était l'interprète de l'ordre émanant de Sa Majesté. Comment prétendre maintenant que je l'ai inventée ? Mon devoir, au contraire, était de faire ces prières, même sans autorisation, par égard et par respect pour la personne de notre Maître (Dieu le secoure !). Lorsque le Prophète (sur lui soient les prières et le salut !) dit à 'Ali ben Aboû Ṭâléb (Dieu soit satisfait de lui !) lors de l'affaire d'Elhodéïbiya : « Efface le mot d'Envoyé de Dieu ! » et qu''Ali répondit : « Par Dieu ! je ne l'effacerai pas ! » celui-ci, pris entre la nécessité d'obéir aux ordres du Prophète qui lui disait d'effacer, et celle de témoigner des égards à son rang élevé, inclina pour ce dernier parti. La vérité est qu'une faute punie est une faute expiée, car

on trouve dans le *Ṣaḥîḥ* ces paroles de 'Obâda ben Eṣṣâmet (Dieu soit satisfait de lui !) : « Si quelqu'un commet une faute de ce genre et en est puni dans ce bas monde, le châtiment lui est compté comme une expiation. »

Akensoûs poursuit : « Cette affaire fut une de celles qui troubla le plus le Magrib : sans la clémence de Dieu tous les habitants du Soûs y eussent été impliqués, et même les *'oulamâ* qui étaient en rapport avec Moûlay Mḥammed El'âlém. Le chéïkh Aboû 'Abdallâh Elmesnâoui Eddilâï, qui était un des intimes de ce prince, fut accusé auprès du Sultan, d'avoir eu avec lui des relations assez intimes pour avoir eu connaissance de ce projet de révolte, et par suite pour l'avoir encouragé. Heureusement, un des amis du Sultan qui avait de la sympathie pour Elmesnâoui l'excusa, en disant qu'il avait fait son possible pour détourner Moûlay Mḥammed de ses résolutions. Il récita en faveur d'Elmesnâoui les vers suivants :

« Attends, car tout a une fin. Le temps se charge de déjouer les stratagèmes des rusés.

« Ni la pleine lune ni le soleil ne donnent tout d'un coup leur lumière éclatante.

« Si elle se cache derrière un rideau, aussitôt commence à se manifester une clarté qui grandit peu à peu en force et en beauté. »

Le Sultan se rendit à ces raisons et fut convaincu de l'innocence du chéïkh Elmesnâoui (Dieu fasse miséricorde à tous !).

« J'ai dit, explique Akensoûs, que tous les habitants du Soûs eussent été englobés dans cette affaire, parce que le Soûs seul en fut le théâtre, et que tous les gens de cette région qui faisaient profession de science et de piété étaient d'accord avec Moûlay Mḥammed El'âlém, et soutenaient ses actes. »

« Moûlay Mḥammed, dit le *Nachr Elmatsâni*, possédait de nombreuses sciences, comme la grammaire, la logique, la

dialectique, la théologie dogmatique, et la méthode. Il goûtait fort la poésie et était enclin à favoriser les lettres. Son frère Moûlay Echchérîf, ayant commencé une missive qu'il lui écrivait par ces paroles qu'avait adressées Séïf Eddaola ben Ḥamdân à son frère Nâṣir Eddaola :

« J'ai consenti, bien que j'y eusse droit, à te laisser occuper la première place, et j'ai déclaré qu'entre mon frère et moi il y avait une différence.

« Ne consentirais-tu pas à ce que je sois le second à la course, si je consens moi-même à ce que tu sois le premier ? »

Moûlay Mḥammed chargea de la réponse le chéïkh Aboû 'Abdallâh Elmesnâoui, qui était venu alors auprès de lui. Le chéïkh répondit :

« Oui, je consens même à ce que tu sois le premier. Celui qui possède l'avance chante aussi ta gloire.

« Pourquoi ne consentirais-je pas à ce que la gloire soit tout entière pour toi, car tu es à la vérité mon frère de sang.

« Mais les envieux ont fait cesser l'amitié entre nous ; leurs intrigues l'ont trahie et l'ont mélangée d'eau trouble. »

A cette date-là, c'est-à-dire en 1117, les Anglais avec une faible armée enlevèrent Gibraltar aux Espagnols, après un siège de trois jours par mer et par terre. Ils profitèrent pour s'en emparer du moment où les Espagnols étaient occupés par des révoltes intérieures. Les nations européennes, et particulièrement les Espagnols et les Français, furent très attristés de la prise de cette place, qui rendait les Anglais maîtres de la porte de l'Europe. Elles tentèrent plusieurs fois de la reprendre, mais sans y réussir. Cette place est restée jusqu'à nos jours au pouvoir des Anglais.

En 1119, on apprit la mort de Moûlay Zéïdân, fils du Sultan, à Târoûdânt : il fut apporté dans son cercueil à

Méknès et enterré nuitamment à côté de son frère Moûlay Mḥammed. La même année, le Sultan donna l'ordre de démolir le palais d'Elbedî', qui avait été construit par Elmanṣoûr Essa'di dans la qaṣba de Morrâkch, et dont nous avons parlé précédemment. Elyéfréni dans le *Nozha* dit « qu'il n'y eut pas une seule ville du Magrib qui ne reçut quelques débris d'*Elbedî'* ».

L'année suivante (1120), les Turcs prirent la ville d'Oran aux Espagnols qui la possédaient depuis longtemps. Dieu la rendit alors aux musulmans. La même année, le Sultan donna l'ordre de lire, tous les vendredis, dans les mosquées le *Ḥadîts Elinṣâl*, au moment où le prédicateur entre et s'assied dans la chaire.

Mauvais traitements infligés au *fqîh* Aboû Mohammed 'Abdesselâm ben Ḥamdoûn Guessoûs [1].

Nous avons rapporté que le sultan Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !) avait donné aux 'oulamâ l'ordre d'approuver par écrit l'inscription des 'Abîds sur le *Dîouân*, et que ces docteurs avaient refusé. La persécution recommença en 1120. Le gouverneur, Aboû Moḥammed 'Abdallâh Erroûsi ordonna aux docteurs de Fès d'écrire une sentence favorable au sujet du *Dîouân* : ceux qui y consentirent furent épargnés ; ceux qui résistèrent furent emprisonnés. Il fit ainsi arrêter les gens de la famille Guessoûs et s'empara de leurs biens. Il força un docteur de cette famille, le chéïkh Aboû Moḥammed 'Abdesselâm ben Ḥamdoûn Guessoûs, à s'asseoir enchaîné en plein marché et à mendier sa rançon, puis il le fit transporter à Méknès, où il fut mis en prison.

L'année suivante (1121), le Sultan lui pardonna et lui ren-

1. Texte arabe, IVe partie, p. 44.

dit la liberté. Il le fit partir pour Fès, avec mission d'expédier à Méknès les *Ḥarrâṭîn* qui s'y trouvaient. Il les envoya au mois de rabî' Ier. Plus tard, ce docteur mourut, tué par le qâïd Boû 'Ali Elḥasan ben 'Abdelkhâleq Erroûsi, sur l'ordre du Sultan, suivant les uns, sans son ordre, selon les autres.

J'ai lu, dans une note écrite de la main de notre chéïkh le *fqîh* Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben 'Abdel'azîz Maḥboûba Esslaoui (Dieu lui fasse miséricorde !), qui était un homme de sens rassis, que « l'épreuve à laquelle fut soumis le docteur Moḥammed Guessoûs fut provoquée par son refus d'approuver le *Dîouân* des *Ḥarrâṭîn* que 'Alîlîch Elmorrâkchi avait institué, pour le noble sultan Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !) Quelque mauvais sujet tourna en ridicule ce prince et tourna en ridicule la ville de Fès à cause de lui. Le Sultan reporta sa haine contre lui, lui confisqua tous ses biens et lui infligea des tourments de toute sorte. Tout fut vendu : ses maisons, ses propriétés, ses livres et tout ce qu'il possédait, lui, ses enfants et ses femmes. On le promena dans les marchés en criant : « Qui est-ce qui veut racheter ce captif ? » et on lui jetait de l'argent, des bijoux et bien d'autres choses précieuses. Pendant plusieurs jours, ceux qui étaient chargés de lui emportaient ce qu'on lui jetait à l'endroit où on avait transporté ses richesses. Il en fut ainsi pendant près d'une année : c'était un véritable opprobre pour lui et pour tous les musulmans. Quand le moment de sa mort approcha (Dieu lui fasse miséricorde !) et qu'il se sentit perdu, il écrivit sur un petit billet qu'il jeta dans la foule : « Louange à Dieu. Je soussigné déclare et prends à témoin Dieu Très-Haut, ses anges et toutes ses créatures que je n'ai pas refusé d'approuver la légitimité de la propriété des 'Abîds. Mais je n'ai trouvé dans le Chera' ni le moyen, ni la voie, ni l'autorisation pour le faire. Si je l'avais approuvée spontanément ou contre mon gré, j'aurais péché contre Dieu,

contre son Prophète et contre le Chera'. J'ai eu peur d'être jeté en enfer pour cette raison. J'ai consulté également les histoires des anciens Pères de la Loi ; quand ils n'ont pas consenti à faire une chose qui ne leur paraissait pas conforme au Chera', ils n'ont pas été inquiétés, ni dans leurs personnes, ni dans leurs biens, pour leurs convictions religieuses ; on aurait craint par là d'atteindre la Loi sacrée et de faire tomber les créatures dans l'erreur. Dieu jugera entre moi et quiconque n'a pas pensé comme moi et m'a attribué quelque chose que je n'ai ni dit ni fait. Dieu me suffit : c'est le meilleur mandataire. Salut. Écrit par 'Abdesselâm ben Ḥamdoûn Guessoûs, Dieu lui pardonne ses fautes et soit indulgent pour ses vices dans ce monde et dans l'autre ! le mardi matin 23 rabî' II de l'année 1121. » Deux jours après, Boû 'Ali Erroûsi le fit mettre à mort. Il fut étranglé, vers le matin, dans la nuit du mercredi au jeudi 25 rabî' II de cette année-là, après avoir fait ses ablutions et dit de nombreuses prières. Le qâïd Boû 'Ali Erroûsi le fit enterrer la nuit suivante. »

L'affaire du fqîh Aboû Moḥammed (Dieu lui fasse miséricorde !) est une chose regrettable pour l'Islâm. Les raisons qui l'ont provoquée d'abord, et qui l'ont grossie ensuite jusqu'au moment où les ordres de Dieu furent exécutés, sont les unes très claires, les autres obscures. Dieu sait quelle est la vérité dans cet incident. Cependant, l'on sait du caractère de ce docteur, qu'il était intransigeant dans les questions de religion et tout à fait scrupuleux. D'ailleurs, sa déclaration qui vient d'être rapportée en est une preuve. Cette affaire a été l'objet de versions contradictoires dans lesquelles la passion s'est mêlée : aussi on n'en connait pas le fin mot. La clémence de Dieu est ouverte à tous, il donne la force et le pardon.

Aboû 'Abdallâh Akensoûs dit : « On parla une fois en présence de feu le sultan Moûlay Slimân ben Moḥammed de l'affaire du *fqîh* Abbû Moḥammed 'Abdesselâm. Ce

prince prétendait qu'il n'avait pas été tué par Moûlay Ismâ'îl, mais par la populace de Fès. Je n'ai pas pu lui demander quelle est la version exacte. »

Au mois de cha'bân de cette année, le Sultan enleva à Boû 'Ali Erroûsi le gouvernement de Fès et le donna à Ḥamdoûn Erroûsi. Peu de temps après, celui-ci fut révoqué et Boû 'Ali rentra en fonctions. Dans le cours de cette même année, 'Abdallâh Erroûsi arriva à Fès, porteur d'ordres du Sultan pour la vente des propriétés appartenant aux *moujâouir* en Orient, c'est-à-dire dans les deux villes saintes.

Révolte de Moûlay Bennṣer, fils du Sultan, dans le Soûs ; sa mort (Dieu lui fasse miséricorde!)[1].

En 1123, Bennṣer, fils du sultan Moûlay Ismâ'îl, se souleva dans le Soûs, et dirigea la révolte avec une grande activité.

L'année suivante (1124), le Sultan fit sortir de prison son secrétaire Elkhhayyât ben Manṣoûr et lui donna le gouvernement du Drâ'.

En 1125, le Sultan le fit mettre à mort en même temps que son frère, 'Abderraḥmân : le Sultan reçut aussi la nouvelle que les Oulâd Délim, 'Arabs du Soûs, avaient tué son fils révolté Moûlay Bennṣer.

En 1126, le Sultan fit tuer le qâïd Boûddechîch et trois autres qâïds, avec dix-sept 'Abîds à Mechra' Erremla. Au mois de djoumâda Ier de l'année suivante (1127) mourut la noble dame 'Aïcha Mbârka, épouse du Sultan, qui était la mère de Moûlay Aboûlḥasan 'Ali, dont nous allons parler.

En 1129, Moûlay Boû Merouân, fils de Moûlay Ismâ'îl, partit en pèlerinage pour le Ḥedjâz. Au mois de ramaḍân, le gouverneur d'Oujḍa envoya à la Cour cent têtes de Beni Yznâsén.

En 1130, on reçut à Fès une lettre du Sultan suivant la-

1. Texte arabe, IVe partie, page 45.

quelle les habitants de la ville devaient être exemptés de toute contribution. Cette lettre fut suivie bientôt d'un autre message dans lequel le Sultan leur adressait des reproches et leur donnait à choisir entre être *guéïch* ou *nâïba*. Un individu nommé Ould Eṣṣaḥrâoui, qui avait dit : « Nous ne parlerons que devant le Sultan », fut mis à mort et crucifié le lendemain. Dès qu'il apprit cela, le Sultan fit emprisonner Boû 'Ali Erroûsi et ses gens, et le remplaça par Ḥamdoûn Erroûsi. Peu de temps après, celui-ci arrêta injustement 'Abdelkhâleq ben Yoûsef et le fit mettre à mort. Il fut aussitôt emprisonné, lui et son frère Mès'oûd, et Ḥammo Qaṣṣâra fut nommé gouverneur de Fès. Au bout de quelques jours, Boû 'Ali Erroûsi rentrait à Fès comme gouverneur.

Dans le courant de la même année, la nouvelle arriva de la mort de Moûlay Boû Merouân en Orient. Le Sultan retira à ses fils les gouvernements qu'il leur avait confiés, sauf à l'héritier présomptif, Moûlay Aḥmed, à qui il laissait le Tâdlâ. Son fils Moûlay 'Abdelmâlék fut envoyé à Morrâkch comme gouverneur du Soûs : les affaires s'arrangèrent, les populations s'apaisèrent, et le pays devint tranquille. Le Sultan s'occupa alors de la construction de ses palais et de la plantation de ses jardins.

Le pays était parfaitement sûr : une femme et un Juif pouvaient aller d'Oujda à l'Oued Noûl sans rencontrer personne qui leur demandât d'où ils venaient et où ils allaient. L'abondance régnait partout : le blé, les animaux étaient à vil prix. Les gouverneurs percevaient les contributions et les administrés les payaient sans difficulté. Les habitants du Magrib devinrent comme les Fellâḥs d'Égypte : ils travaillaient et payaient des impôts toutes les semaines, tous les mois, tous les ans. S'il leur naissait un poulain, ils l'élevaient et, dès qu'on pouvait le monter, ils le remettaient au gouverneur avec 10 *mitsqâls* pour acheter sa selle. Si c'était une pouliche, il la gardait et ne donnait au gouverneur que

1 *mitsqâl*. Dans tout le Magrib, on n'aurait pas trouvé un voleur ou un coupeur de route. Quiconque se rendait coupable d'un acte de brigandage et s'enfuyait dans les tribus était arrêté par la tribu chez laquelle il passait, ou dans les bourgades où il apparaissait : on le poursuivait aussi partout où il avait pu passer. Les inconnus qui passaient la nuit dans un douar ou dans une bourgade étaient gardés à vue jusqu'à ce qu'on sût qui ils étaient. Quiconque les laissait partir, ou ne les surveillait pas, était responsable de leurs crimes et payait ce qu'ils avaient volé ou le prix du sang de leurs victimes.

Le règne de ce Prince (Dieu lui fasse miséricorde !) fut abondant en pluies et en bénédictions. La culture et le commerce étaient florissants, ainsi que tous les moyens de gagner l'existence. La terre produisit beaucoup, et il y eut une abondance prolongée telle que tout resta à bon marché pendant tout son règne, et ne renchérit qu'une seule fois. Le blé était à 6 onces le moudd ; l'orge à 3 onces. Un mouton valait 3 onces, un bœuf de 1 à 2 *mitsqâls* : on avait 2 livres de beurre pour 1 *mouzoûna*, 4 livres d'huile pour 1 *mouzoûna* également. J'emprunte ce qui précède à l'auteur d'*Elboustân* : c'est en contradiction avec les événements qui vont suivre, et où l'on verra que la stérilité et la disette avait atteint le dernier degré dans les années 1090 et suivantes. Ce que dit l'auteur d'*Elboustân* doit se rapporter aux dernières années du règne de Moûlay Ismâ'îl. Telle est, en général, l'habitude de Dieu dans les choses de ce genre. Dieu sait quelle est la vérité.

Travaux opérés aux tombeaux des deux imâms Moûlay Idris l'aîné, et Moûlay Idris le jeune (Dieu soit satisfait d'eux !)[1]

En 1132, le Sultan donna l'ordre de démolir la qoubba

1. Texte arabe, IVe partie, page 46.

du mausolée de Moûlay Idrîs l'aîné (Dieu soit satisfait de lui !) dans le Zâouya de Zerhoûn, et d'acheter les propriétés l'avoisinant sur les quatre faces, pour les adjoindre au mausolée après avoir détruit les constructions qui s'y trouvaient. La *qoubba* fut démolie et réédifiée d'une façon magnifique. Les travaux de construction de ce noble tombeau durèrent jusqu'en 1134, selon le *Boustân* et d'autres ouvrages.

On trouve dans le *Nachr Elmatsâni* :

« En 1132, le sultan victorieux Moûlay Ismâ'îl ordonna la restauration du tombeau de notre Seigneur Idrîs le jeune, dans la ville de Fès qu'il avait fondée, et y fit construire la *qoubba* qui le recouvre aujourd'hui, avec tous les ornements qui la rendent si précieuse. Il fit élargir la cour de la mosquée, telle qu'on la voit aujourd'hui, et qui n'a pas sa pareille à Fès. Le toit de la qoubba fut terminé le dernier jour de doûlḥeddja de cette année-là. Ensuite, le Sultan ordonna la prière du vendredi dans ce mausolée, usage qui est encore suivi à notre époque. Dieu place cet acte dans la balance de celui qui l'a ordonné et de celui qui l'a effectué ! Ainsi soit-il ! »

En 1133, le qâîd 'Abdallâh Erroûsi mourut à Fès. Le Sultan, irrité contre les gens de Fès, leur envoya Ḥamdoûn Erroûsi et son frère Boû 'Ali, avec ordre de les maltraiter et de les pressurer. Les chérîfs et les 'oulamâ de la ville cherchèrent vainement à le fléchir, il resta sourd à leurs sollicitations. Les gens de Fès se mirent à payer cette contribution dont on ne sait pas le chiffre, et personne ne put s'y soustraire. La ville se dépeupla, car tous les gens aisés l'abandonnèrent.

La même année, au mois de moḥarrem, l'armée espagnole sortit de Ceuta et fondit à l'improviste sur les musulmans, dont elle prit le campement après l'avoir pillé. Les Espagnols s'emparèrent aussi de la tente du qâîd Aboûlḥasan 'Ali ben 'Abdallâh Errîfi, se livrèrent au pillage et

au meurtre, occupèrent les retranchements et les ouvrages de défense des musulmans, s'emparèrent de la qaṣba d'Afrag, et firent près de 1.000 martyrs musulmans. Ils rentrèrent ensuite à Ceuta, d'où ils s'embarquèrent pour la Péninsule, ne laissant dans la place que la garnison habituelle. Les musulmans prirent leur revanche dans la suite : environ 3.000 Espagnols restèrent entre leurs mains.

Au mois de moḥarrem de l'année 1134, mourut à Oujda le bâchâ Ġâzi ben Châgra, gouverneur de Morrâkch. Au mois de ṣafar, mourut également Ba 'Azîz ben Ṣeddoûq, gouverneur de Târoûdânt. Moûlay 'Abdelmâlék transporta à ce moment sa résidence à Târoûdânt, où il demeura jusqu'aux événements que nous rapporterons quand nous arriverons à son règne, s'il plaît à Dieu.

Mort du Prince des Croyants, Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !) [1]

Le règne du Prince des Croyants, Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !), fut, comme nous l'avons dit, une époque de sécurité, de tranquillité et d'ordre. Les malfaiteurs et les perturbateurs ne savaient plus où s'abriter, où chercher un refuge : aucune terre ne voulait les porter, aucun ciel ne consentait à les couvrir.

Ce prince avait été khalîfa et représentant de son frère Moûlay Errechîd pendant sept ans ; son règne, comme Sultan et comme souverain, dura cinquante-cinq ans. Les 'Arabs ignorants étaient persuadés qu'il ne mourrait pas. On dit même que certains de ses enfants, trouvant que sa mort était lente à venir, l'appelaient le vivant éternel. Aucun khalife de l'Islâm n'avait eu un règne aussi long et une

1. Texte arabe, IVe partie, page 47.

aussi grande puissance, sauf Elmoustanṣir El'abîdi, sultan d'Égypte, dont le khalifat dura soixante ans.

Cependant il y a une différence entre ces deux princes : Moûlay Ismâ'îl put, pendant son règne, recueillir les fruits du pouvoir et en goûter entièrement les délices. Il commença à gouverner au moment où il en était capable, puisqu'il avait plus de vingt ans, et où il pouvait supporter le poids de la royauté, aussi bien quand il fut khalîfa que quand il fut Sultan. Il n'eut pas de régence, et son règne ne fut jamais troublé, que par la révolte de Ben Maḥrèz, celle de son fils Moûlay Mḥammed El'âlém et celle de ses proches qui imitèrent leur exemple : et encore ils avaient semé le trouble aux extrémités de l'Empire, de sorte qu'ils ne portèrent pas grand préjudice au pouvoir royal. Elmoustanṣir El'abîdi, au contraire, prit le pouvoir à l'âge de sept ans, et son règne commença par une régence. Il fut marqué par une affreuse disette. « On n'en avait jamais vu de pareille en Égypte, dit Ibn Khallikân, depuis le temps de Joseph, sur lui soient les prières et le salut ! Elle dura sept ans. Les hommes se mangeaient entre eux. Un pain se vendait cinquante dinars.

Dans cette détresse, Elmoustanṣir montait à cheval tout seul et les gens de sa suite marchaient à pied derrière lui, parce qu'ils n'avaient pas de bêtes à monter. Quand ils allaient dans les rues, on les voyait tomber les uns après les autres, mourant de faim. C'est pour cela que nous disons que l'on ne peut comparer le règne de Moûlay Ismâ'îl à celui d'Elmoustanṣir (Dieu leur fasse miséricorde !)

Le Prince des Croyants, Moûlay Ismâ'îl, commença à souffrir en 1139 du mal dont il devait mourir. On lit, dans le *Nachr Elmatsâni* « qu'il tomba malade le 2 djoumâda Ier de cette année-là. Dès qu'il sentit qu'il perdait ses forces, il manda son fils, Moûlay Aḥmed, qui commandait le Tâdlâ. Ce prince vint de suite, et, trois jours après son arrivée,

la mort enlevait Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !) le samedi 28 rejeb 1139. Le docteur Aboûl'abbâs Aḥmed ben Belqâsem El'amîri lava son cadavre : et les prières mortuaires furent dites par le docteur très savant Aboû 'Ali Elḥasan ben Raḥḥâl Elma'dâni. Le Prince fut enterré à Méknès, dans le mausolée du chéîkh Elmejdoûb (Dieu soit satisfait de lui !) »

L'auteur d'*Elboustân* prétend que le sultan Moûlay Ismâ'îl avait désigné, pour son successeur, son fils Moûlay Aḥmed, et qu'il l'appelait l'héritier présomptif (*ouali l'ahd*). Mais Akensoûs nie que ce Sultan ait jamais désigné, pour le remplacer, un seul de ses enfants. « Le savant sultan Moûlay Slîmân, rapporte-t-il, nous l'a dit souvent. Il affirmait, à ce sujet, que Moûlay Ismâ'îl, quand il sentit sa fin prochaine, appela son vizir, le savant de sa Cour, le secrétaire Aboûl'abbâs Elyaḥmédi, et lui dit : « Je suis à mon dernier jour sur cette terre. Je veux que tu me dises auquel de mes fils je dois confier le pouvoir, car tu connais leur caractère mieux que moi. — O notre Maître, répondit le vizir, vous me chargez d'une bien grave responsabilité, mais je vous dirai la vérité, vous n'avez pas un seul fils à qui vous puissiez confier les affaires des musulmans. Vous en aviez trois, Moûlay Maḥrèz, Moûlay Elmâmoûn et Moûlay Mḥammed, Dieu les a rappelés à lui. — Je te remercie », lui dit le Sultan, qui lui fit ses adieux et mourut, sans avoir désigné son héritier. C'étaient simplement les 'Abîds qui nommaient et déposaient qui bon leur semblait. Le sultan Moûlay Slîmân, Dieu lui fasse miséricorde ! nous faisait souvent ce récit quand on venait à parler de ses propres enfants. Dieu sait quelle est la vérité !

Suite des événements qui eurent lieu sous le règne de Moûlay Ismâ'îl ; monuments élevés par ce prince ; sa politique[1].

Elyéfréni dit, dans le *Nozha* : « Le Prince des Croyants Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !) ne cessa de guerroyer contre ses ennemis que lorsqu'il eut dompté tout le Maġrib, et qu'il se fut emparé des plaines et des montagnes. Il étendit son pouvoir jusqu'aux frontières du Soudan. Les parties peuplées de son empire avaient atteint un développement de surface que n'avait pas connu, avant lui, Elmanṣoûr Essa'di. Du côté de l'Est, son royaume allait jusqu'à Biskra, dans le Bilâd Eldjerîd, englobant tout le territoire dépendant de Tlemsên. Dieu sait à qui il confie ses missions. ».

On lit, dans le *Boustân* : « Moûlay Ismâ'îl, suivant ce que l'on rapporte, eut 500 enfants mâles et un nombre égal de filles, ou peu s'en faut. Ceux de ses fils qui eurent des enfants formèrent 105 familles, ainsi que je l'ai vu de mes propres yeux dans le registre du sultan Moûlay Moḥammed ben 'Abdallâh, qui leur faisait chaque année des présents, qu'il m'envoyait leur distribuer à Sijilmâsa. Ceux qui n'avaient pas eu de postérité, ou dont la postérité s'était éteinte, ne figuraient pas sur le registre. Ses petits-fils et leurs descendants étaient au nombre de 1560, au temps du sultan Moûlay Moḥammed ben 'Abdallâh ; ce chiffre s'est augmenté encore pendant le règne du sultan Moûlay Slîmân ben Moḥammed, qui continue à faire les dons à ceux qui sont inscrits sur les registres de son père, et à y inscrire ceux qui naissent. Personnellement, j'ai connu de nom et de vue, pendant le règne du sultan Moûlay Moḥammed, 28 fils de Moûlay Ismâ'îl et à peu près le même nombre de ses filles ; le sultan que je viens de nommer les avait installées dans le palais de Ḥammo ben Bekka, et leur

1. Texte arabe, IV[e] partie, page 48.

faisait donner régulièrement tous les ans leur moûna, leurs vêtements et des cadeaux, et faisait demeurer avec elles leurs nièces qui n'étaient pas mariées. Chacune des cent cinq maisons de Sijilmâsa appartenait aux propres fils de Moûlay Ismâ'îl. Dès qu'arrivait à la majorité un de ses fils, qu'il ne voulait pas laisser vivre dans le Magrib, il l'envoyait à Sijilmâsa, lui faisait construire une maison ou un palais, lui donnait des palmiers, des terrains de culture et de labour, un certain nombre d'esclaves pour le servir dans sa maison et cultiver ses terres en été et en hiver. Ces fiefs variaient avec le rang que ce fils occupait auprès de lui et la situation dont jouissait sa mère. Ses fils eurent à leur tour des enfants et leurs familles se développèrent. Dieu les rendit considérables et maintint leur organisation.

« Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !) fut bien inspiré en faisant quitter Méknès à ses fils et à leurs mères pour aller habiter le Tâfîlêlt avec les chérîfs, leurs cousins ; c'était le moyen de les habituer de bonne heure à l'existence qu'ils devaient toujours mener dans ce pays. De plus, il les préservait contre les vicissitudes du temps et les affronts de la pauvreté consécutifs à la mort de leur père, pour le jour où la prospérité devait cesser, et où le manteau de la royauté, qui les couvrait, devait être replié. Aussi vécurent-ils heureux et prospères, tandis que leurs frères, qui étaient restés à Méknès, et qui y avaient vécu jusqu'au jour où mourut leur père, avaient pris leurs habitudes et s'étaient accoutumés à satisfaire tous leurs caprices. Leur postérité ne se développa pas comme celle de ceux qui s'étaient fixés dans le Ṣaḥâra.

« Voilà pour les descendants de Moûlay Ismâ'îl.

« Quant à ses constructions dans la citadelle de Méknès, ses palais, ses mosquées, ses *mdersas*, ses jardins, elles forment un ensemble extraordinaire bien supérieur à celui des dynasties anciennes et modernes de la Perse, de la

Grèce, des Romains, des Arabes et des Turcs, et leur magnificence dépasse celle des constructions des Cosroés à Elmedâïn, des Pharaons au Caire, des princes romains à Rome et à Constantinople, des Grecs à Antioche et à Alexandrie, des rois et des grandes familles de l'Islâm, comme les Oméyyades à Damas, les 'Abbâsides à Bagdâd, les 'Abîdites en Ifriqiya et en Égypte, les Almoravides, les Almoḥades, les Mérinides et les Saadiens dans le Magrib. Qu'est le *Bédî'* d'Elmanṣoûr à côté d'un de ses palais? le Boustân Elmserra à côté d'un de ses parcs? Dans le seul parc de Djenân Ḥamriya, il y avait 100.000 pieds d'oliviers, dont il avait attribué les revenus aux deux villes saintes, et quoique, depuis sa mort, l'anarchie, les révolutions, aient passé sur ce parc et qu'on y ait coupé du bois, il n'en a pas apparemment souffert. Moûlay Moḥammed ben 'Abdallâh, à son avènement, restaura ce parc, y fit établir des conduites d'eau et fit dresser l'inventaire des arbres qu'il contenait: il en restait encore 60.000, dont le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde!) envoyait le produit chaque année aux deux villes saintes, pour se conformer aux volontés de son aïeul. Moûlay Slîmân, son fils, fit de même. » L'auteur du *Boustân* dit encore : « J'ai vu presque tous les monuments laissés par les rois ; je n'en ai pas vu qui fussent aussi considérables, aussi beaux et aussi nombreux que les palais construits par Moûlay Ismâ'îl. Les autres rois qui s'étaient intéressés à la construction des monuments avaient fait, tout au plus, édifier un seul palais et avaient mis tout leur soin à le faire solide et beau. Notre Sultan, au contraire, ne s'est pas borné à construire un palais, ni dix, ni vingt ; à l'intérieur de cette seule qaṣba de Méknès, il a élevé autant de monuments qu'il y en a sur la surface du globe. Tout le gibier, dit le proverbe, est réuni dans le ventre de l'onagre. »

Telles sont les paroles de l'auteur du *Boustân*, qui dit : « Ses prisons contenaient plus de 25.000 captifs, qui tra-

vaillaient à la construction de ses palais; parmi eux se trouvaient des marbriers, des sculpteurs, des menuisiers, des forgerons, des astronomes, des ingénieurs et des médecins; jamais il ne consentit au rachat d'un seul captif. Dans les prisons, il y avait aussi environ 30.000 criminels, tels qu'assassins, révoltés et voleurs; le jour, ils travaillaient avec les captifs infidèles, et la nuit, ils étaient enfermés dans des cachots et des greniers souterrains. Dès que l'un d'eux mourait, son cadavre était emmuré. De cette façon, il n'y avait plus une seule artère qui battît chez les agitateurs.

« L'éloge de Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde!) a été fait par le fqîh, le littérateur, Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben 'Abdallâh Elguezoûli, dans une qaṣîda, dont j'extrais les vers suivants :

« O Moûlay Ismâ'îl, ô soleil des créatures, ô toi à qui tout ce qui existe a été soumis,

« Tu n'es autre chose que l'épée de Dieu sortie de son fourreau, agite-la sur les créatures.

« Celui qui ne croit pas devoir t'obéir, c'est Dieu qui l'a rendu aveugle et qui l'égare hors du bon chemin. »

Nous dirons maintenant les événements antérieurs à cette époque.

En 1071 mourut le chéïkh Aboû 'Abdallâh Sîdi Moḥammed Elmoufaḍḍal, fils du chéïkh Aboûl'abbâs Aḥmed Elmoursi, lequel était fils de l'illustre chéïkh Aboû 'Abdallâh Sîdi Mḥammed Echcharqi. C'était un pieux personnage, un homme de bien, qui fut un des plus vertueux de son temps. Il connaissait par cœur le Qorân et les sept manières de le lire. Il jouissait d'une très grande réputation, mais cherchait à s'y soustraire, et si quelqu'un lui demandait s'il voulait être son professeur, il répondait : Nous sommes tous frères en Dieu, et le dirhem complet est fait pour qu'on le dépense. Il apprit les lectures (Qirâât) du Qorân du *fqîh*, du professeur, Aboû Zéîd 'Abderraḥmân

ben Elqâḍi, qui lui délivra un diplôme pour sa science. En dehors des *Qirâât*, il possédait d'autres sciences. Il faisait remonter sa généalogie spirituelle au saint pieux Aboû 'Abdallâh Moḥammed Elḥefiân Erretebi Essijilmâsi, qui était un des compagnons du chéïkh Boû 'Obéïd Echcharqi. Il forma nombre d'illustres étudiants, à qui il avait enseigné les Qirâât. Il nourrissait (Dieu lui fasse miséricorde !) beaucoup de gens dans la zâouya de son aïeul Boû 'Obéïd Echcharqi. Dans la suite, il vint se fixer dans la région de Salé, où il resta jusqu'à sa mort, qui survint à la date susdite. Il fut enterré à la Ṭâl'a de cette ville, auprès de la grande mosquée, où son tombeau attire beaucoup de visiteurs. Il composa de nombreux dictons en arabe vulgaire, qu'il adressa au réïs, Moḥammed Elḥâddj Eddilâï, avec qui il s'était brouillé à la suite de calomnies et avec qui il échangea des correspondances et des reproches (Dieu leur fasse miséricorde à tous deux !)

En 1072 mourut le chéïkh transcendant, Aboû Isḥaq Brâhîm ben Aḥmed, petit-fils de 'Abdallâh ben Ḥouséïn Elmeṣlôḥi, dont le tombeau est à Tâmeṣlôḥt, dans le voisinage de Morrâkch. Nous avons parlé précédemment de la mort de son grand-père Aboû Moḥammed 'Abdallâh ben Ḥouséïn. Ce personnage avait une grande renommée. Il commença par donner ses enseignements à un certain nombre d'adeptes (*foqra*) à Morrâkch, mais le sultan Zéïdân ben Elmanṣour réprouva sa doctrine et ordonna de l'arrêter. Le chéïkh prit la fuite et alla se fixer dans la tribu de Sektâna, où il demeura jusqu'à sa mort : c'est là que se trouve son mausolée. Il avait coutume de dire : « Ceux que Dieu protège doivent seuls venir dans notre sanctuaire, qui est le sanctuaire d'Ibrahîm : celui qui y entre n'aura rien à craindre. » Il disait aussi : « Notre maison est une maison de secret et non de science. » Dès que commençait le mois de moḥarrem, il se laissait pousser la barbe et les cheveux, et, si on le lui reprochait, il disait :

« Je ne fais cela qu'en signe de tristesse pour le meurtre d'Elḥouséïn (Dieu soit satisfait de lui !) et comme marque de regret du malheur qui lui est arrivé. » Il pratiquait le *samâ'* avec ses compagnons, qui se réunissaient chez lui en séance (*ḥoḍra*) dans la forme habituelle, et tombait aussi probablement en extase avec eux. Il connaissait diverses sciences. Il fut le disciple du chéïkh Elmendjoûr, d'Aboû Moḥammed ben Ṭâhar Elḥasani, d'Aboû Mehdi Essektâni et d'autres professeurs. Il mourut à la date précitée, âgé, dit-on, de plus de cent ans. Une belle qoubba fut bâtie sur son tombeau, qui est une *mzâra* très fréquentée.

Vers la fin de l'année 1073, il éclata, dans le Magrib, une grande disette, qui se fit surtout sentir à Fès et dans la région environnante. Les gens durent manger des charognes, des bêtes de somme et même de la chair humaine. Les maisons furent abandonnées, dans les mosquées on ne voyait plus personne. Dieu, par sa grâce, répara ensuite tout le mal fait à ses esclaves.

Le 10 ramaḍân 1075, un violent tremblement de terre se fit sentir à Fès et dans d'autres pays du Magrib. « Le tremblement de terre, dit le docteur Aboûl'abbâs Aḥmed ben 'Abdelhâdi, chérîf sijilmâsi, eut lieu à la date précitée, au moment où nous assistions à une lecture d'Elbokhâri chez le grand chéïkh l'Imâm Aboû Moḥammed 'Abdelqâder Elfèsi (Dieu lui fasse miséricorde !) Chacun de nous se leva et, avec nous, le chéïkh lui-même : nous pensions que le toit allait tomber sur nous, car une poutre avait fait entendre un craquement. Tout le monde sortait en courant, demandant ce qu'il y avait ; ceux qui étaient couchés, et ceux qui étaient assis, sentirent la secousse ; ceux qui dormaient furent eux-mêmes réveillés ; mais ceux qui marchaient ne s'en aperçurent pas. Comme on demandait au chéïkh si vraiment le tremblement de terre était produit, comme on le prétend dans le peuple, par un mouvement du taureau sur lequel repose le monde, ou par un mouvement du pois-

son, il répondit que cette croyance était fausse et sans fondement, et il récita cette parole de Dieu : « Nous n'envoyons les versets que pour effrayer. » Il ajouta : « Un sage dit que le tremblement de terre est produit par une compression du vent dans l'intérieur de la terre. »

Le lundi 28 rejeb 1077 mourut l'innocent béni, Sîdi Qâsém ben Ahmed Boû 'Asriya, connu sous le nom de Ben Elletloûcha, dont le tombeau se trouve sur l'Oued Erdem, dans le district d'Azgâr. Il ne s'était jamais marié et ne laissa pas d'enfants. Ce fait est rapporté par le *Nachr Elmatsâni*, mais c'est peut-être une erreur. Il mourut exactement, comme on le verra plus loin, en 1097. Dieu sait quelle est la vérité!

En 1085, survint la mort du Chéïkh de la Sounna guide (*Imâm*) de la voie spirituelle, Aboû 'Abdallâh Sîdi Moḥammed ben Moḥammed ben Aḥmed ben Moḥammed ben Elḥouséïn ben Nâṣer ben 'Amar Edder'i Eliglâni, connu sous le nom de Ben Nâṣer, du nom de son aïeul. Son disciple le chéïkh Aboû 'Ali Elyoûsi dit de lui dans sa *Fahrasa* : « Le chéïkh (Dieu soit satisfait de lui !) était versé dans les branches de la science : le droit, la langue arabe, la théologie dogmatique, l'interprétation du Coran, les Traditions du Prophète (Ḥadîts), et le soufisme : c'était un dévot, un ascète, un homme scrupuleux, austère, connaissant Dieu, pratiquant la voie spirituelle et buvant à la source de la Vérité. En même temps qu'il s'appliquait à l'étude du soufisme et suivait le chemin de la voie spirituelle, il ne manquait pas de s'adonner à la science des choses externes : il enseignait, écrivait, annotait et corrigeait. Ainsi il fut doublement bienfaisant. Il eut pour compagnons des orientaux et des occidentaux : un grand nombre de gens reçurent ses enseignements. Il enseignait et conférait l'initiation (*ouerd*) à ces nouveaux adeptes par sa parole et par ses actes. Il ajoutait encore à sa noblesse par son génie élevé, sa science solide, sa clairvoyance des

choses cachées, son don de persuasion et la profonde impression qu'il produisait. Quand il parlait, ses paroles se gravaient dans le cœur, et s'il exhortait, il ramenait la paix dans les endroits ulcérés. » Le chéïkh Elyoûsi donne sur lui de nombreux détails biographiques, et cite plusieurs faveurs surnaturelles dont il fut l'objet. Il a peint son caractère et son portrait dans la célèbre qaṣîda *Eddâliya* qu'il a composée en son honneur, où il apporte à ce chéïkh un tribut d'honneur et de glorification qui lui attira un grand renom. Ce chéïkh eut de nombreux maîtres et disciples qui sont indiqués dans les livres des Imâms où ces sujets sont traités. On connaît aussi la voie spirituelle qu'il a établie, et qui se rattache à l'Envoyé de Dieu (sur lui soient les prières et le salut!) Son père Sîdi Moḥammed ben Aḥmed était un grand saint, qui reçut de nombreux *ouerd* et qui ne cessait pas de réciter des oraisons, comme l'a rapporté plus d'un auteur (Dieu sait quelle est la vérité!) Ici l'auteur (Dieu lui pardonne!) dit : « Ce chéïkh est mon aïeul : c'est à lui que je fais remonter ma généalogie. Je m'appelle Aḥmed, fils de Khâled, fils de Ḥammâd, fils de Moḥammed Elkébir, fils d'Aḥmed, fils de Moḥammed Eṣṣeḡîr, fils de Moḥammed Ben Nâṣer qui est le chéïkh, Dieu nous soit par lui profitable et répande sur nous son appui et celui de ses semblables. Au-delà de ce chéïkh, mes ancêtres font remonter leur origine à Notre Seigneur Dja'far ben 'Aboû Ṭâléb (Dieu soit satisfait de lui!) Je n'en suis pas encore exactement sûr, mais peut-être établirai-je l'authenticité de cette généalogie dans un autre ouvrage, s'il plaît à Dieu. »

Vers 1090, il y eut une sécheresse qui amena la disette. Le chérîf Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben Eṭṭayyéb Elqâdîri dit, dans son ouvrage intitulé *Elazhâr Ennadiya*, qu'en raison du manque de pluies, « le blé atteignit à cette époque le prix de 40 onces le *moudd* qui contient un *ṣa'* et demi. La population fit des prières, pour demander la

pluie. Le premier imâm qui dirigea cette prière fut le qâḍi Aboû Abdallâh Moḥammed El'arbi Bordala. Il la renouvela trois fois ; il tomba un peu de pluie, mais en quantité insuffisante. On recommença une quatrième fois les prières, qui furent dirigées alors par le docteur Aboû 'Abdallâh Moḥammed Elboû'inâni ; la cinquième fois, elles furent prononcées par le qâḍi Bordala, et la sixième fois par Aboû 'Abdallâh Moḥammed Elmorâbeṭ Eddilâï. A ce moment-là le blé avait monté jusqu'à 60 onces ; jamais on n'avait entendu parler d'une pareille hausse. On dit encore les prières pour la septième fois, sous la direction de Aboû 'Abdallâh Elboû'inâni. Au bout de la huitième fois, le chéïkh, le saint, l'austère Aboû 'Abdallâh Moḥammed El'arbi Elfichtâli ayant servi de *kheṭib*, vers le soir, la pluie commença à tomber, accompagnée d'éclairs et de coups de tonnerre. Les musulmans se réjouirent et rendirent grâces à Dieu. Pour la neuvième fois on recommença la prière, sous la direction du qâḍi Bordala. Ce jour-là, dans le cortège, le chéïkh Elislâm, la bénédiction de la nation, l'imâm Aboû Moḥammed Sîdi 'Abdelqâder Elfési, sortit monté sur son âne, faisant marcher devant lui les chérîfs de la Famille Pure, et demandant à Dieu de se laisser fléchir à leur intercession. Au retour de la procession, il tomba un peu de pluie. Le lendemain, une pluie bienfaisante et abondante se mit à tomber. Le prix des denrées baissa aussitôt, et le blé descendit à 30 onces. Les prières avaient été répétées neuf fois. La dernière eut lieu le lundi 5 moḥarrem 1091.

Dans la nuit du jeudi au vendredi 12 cha'bân de cette année, mourut le célèbre chéïkh Moûlay Aboû Moḥammed 'Abdallâh Echchérîf Elouazzâni, à l'âge de 85 ans. Son fils, le chéïkh Moûlay Aboû 'Abdallâh Moḥammed, mourut au momentdu *'achâ* dans la nuit du jeudi au vendredi 28 moḥarrem 1120, âgé de 80 ans. Le fils de celui-ci, le chéïkh, le pôle (*qoṭb*) Moûlay Ettahâmi ben Moḥammed, mourut au

lever du soleil le lundi 1er moḥarrem 1127, à l'âge de 66 ans. Le chéïkh Moûlay Eṭṭayyéb ben Moḥammed mourut le dimanche 18 rabî' II 1181, âgé de plus de 80 ans. Son fils, le chéïkh Moûlay Aḥmed, mourut le samedi matin 18 ṣafar 1196. Son fils, le chéïkh Moûlay 'Ali ben Aḥmed, mourut le mardi dernier jour de rabî' Ier 1226. Son fils, le chéïkh Sîdi Elḥâddj El'arbi ben 'Ali, mourut le mercredi premier jour de l'année 1269. Nous avons donné ici, pour plus de commodité, et parce que l'occasion se présentait, la généalogie toute entière de ces nobles chérîfs d'Ouâzzân dont l'origine se rattache à Moûlay Idrîs ben Idrîs (Dieu soit satisfait d'eux, nous fasse mourir, aimés par eux, et nous place dans leur cortège!)

En 1090, survint la grande peste du Maġrib, dont nous avons déjà parlé et pendant laquelle les 'Abîds du Sultan repoussaient sur toutes les routes les gens qui se rendaient à Méknâsét Ezzéïtoûn.

Le mercredi 8 ramaḍân 1091, au moment du *ḍohr*, trépassa le chéïkh de la communauté musulmane de Fès et du Maġrib, le grand imâm, le savant célèbre, le chéïkh Aboû Moḥammed 'Abdelqâder ben 'Ali ben Yoûsef Elfèsi, qui est trop connu (Dieu soit satisfait de lui!) pour qu'il soit nécessaire de rappeler ici ses œuvres. On a fait justement remarquer que, malgré l'étendue de son savoir et les bienfaits dont il fit profiter les habitants des trois Maġribs, il n'a pas composé le moindre ouvrage déterminé, ni le moindre commentaire : il se bornait à écrire des réponses excellentes (*Ajouiba*) à des questions qui lui étaient posées, et qui ont été réunies en un seul volume par un de ses compagnons.

En 1095, mourut le saint vertueux Aboû Moḥammed 'Abdallâh El'aouni, dont le tombeau est à Salé, et qui était un des compagnons du chéïkh Sîdi Moḥammed Elmoufaḍḍal.

En 1096, mourut le chéïkh très docte versé dans toutes

les sciences, Aboû Zéïd 'Abderraḥmân ben 'Abdelqâder Elfèsi, auteur de précieux ouvrages, notamment du poème intitulé *Naḍm 'Amal Fès* et du livre appelé *Elouqnoûm fî mabâdi l'ouloûm*.

En 1097, mourut le chéïkh qui connut Dieu, qui eut des extases, et qui fut doué de la connaissance divine, Belqâsém ben Aḥmed Elleïloûcha Essefiâni, surnommé Boû 'Asriya, parce qu'il se servait de sa main gauche plus que de sa droite. Il fut de ceux qui furent absorbés dans l'essence de Dieu : il avait des extases (*Aḥouâl*) et proférait alors des paroles mystiques (*chaṭḥa*). On raconte qu'encore enfant, il fut porté au chéïkh Boû 'Obéïd Echcharqi, qui le bénit et, faisant apporter des outres d'eau, les versa sur lui en disant : « Si nous n'avions pas refroidi cet enfant, les lumières l'auraient brûlé ! » C'est pourquoi Boû 'Asriya faisait toujours l'éloge de Boû 'Obéïd, proclamait son nom très fréquemment et attribuait tous ses actes à sa bénédiction.

En 1101, le Sultan interdit le port des babouches noires, qui ne devaient plus être portées que par les Juifs, comme nous l'avons rapporté à la suite de la conquête d'El'arêïch.

En 1102, mourut le chéïkh, l'imâm, le dernier des 'oulamâ du Magrib, sur la science et la piété duquel les airs sont unanimes, Aboû 'Ali Elḥasan ben Més'oûd Elyoûsi, originaire de la tribu des Aït Yoûsi, Brâbér de la Melouiya. Par son savoir, sa justesse d'esprit, son austérité et sa crainte de Dieu, il était le Gazzâli de son époque. Dans sa *Fahrasa*, il dit : « Tout ce que j'ai étudié, ou à peu près tout, je l'ai appris par la faveur divine. J'ai reçu en partage, grâce à Dieu, des aptitudes excellentes, et il me suffisait d'entendre pour que Dieu me fît retenir. Si j'entends une partie d'un livre, Dieu me fait la faveur de le connaître tout entier d'une façon palpable, et j'arrive, à cet égard, à un degré auquel personne n'est, je crois, arrivé. Il est advenu souvent que je ne connaissais pas un livre

et qu'en entendant un peu des sciences dont il traite je commençais à le connaître : c'est de cette façon que, grâce à la volonté de Dieu, j'ai appris ce que m'enseignaient mes maîtres. Ne vous étonnez pas de ce que je viens de dire. Vous croyez peut-être que le profit doit toujours être proportionné au capital. Vous êtes dans l'erreur : un seul dirhem peut rapporter mille mitsqâls ? et c'est peu pour Dieu. » Il fit la plupart de ses études à la Zâouyat Eddilâ où il demeura, s'appliquant à acquérir la science et à la développer, jusqu'au moment où elle fut conquise par Moûlay Errechîd. Ce prince l'envoya à Fès. Il y vécut un certain temps, puis quitta cette ville pour aller vivre à la campagne. Il finit par se fixer dans sa tribu où il mourut. (Dieu lui fasse miséricorde !)

Le chéïkh Elyoûsi s'adonnait avec ardeur aux sciences spéculatives et aux sciences pratiques. Il dit même, dans son ouvrage intitulé *Elqôl elfṣal fi-lfarqi béïna-lkhaṣṣâli oua-lfaṣl*, qu'il était arrivé dans ces connaissances au même degré que le chéïkh Sa'd Eddîn Etteftâzâni, et que Sîdi Eldjordjâni et leurs émules. Quelqu'un lui ayant posé une question au cours d'une de ses leçons, il répondit : « Écoute, ce que tu vas entendre, tu ne l'entendras de la bouche d'aucun homme, tu ne le trouveras écrit dans aucun recueil, et tu ne le verras tracé par aucune main, car c'est un don du Clément. » Quand il arriva à Morrâkch, il professa la science de l'interprétation du Qorân (*tefsîr*) à la mosquée des Chérifs (*Djâma' Elachrâf*), et passa près de trois mois à enseigner l'interprétation de la *Fâtiḥa*. Chaque jour il commençait une explication surprenante et une thèse étonnante. L'abondance de son fonds scientifique étonnait tout le monde, d'autant que, le plus souvent, il passait la nuit dans le tombeau d'un saint avec d'autres personnes, et le matin il s'asseyait dans sa chaire et se mettait à discourir de façon à éblouir ses auditeurs, sans avoir regardé un livre, ni consulté un auteur. La

poésie était pour lui une chose plus facile que la respiration, et ses vers étaient tous des sentences et des proverbes comparables aux poèmes des anciens Arabes. La qaṣîda *Eddâliya* qu'il composa en l'honneur de son maître Ben Nâṣer donne la mesure de l'étendue de son talent et de sa supériorité comme savant et comme érudit. Aussi combien sont belles ces paroles de l'imâm Aboû Sâlém El'ayyâchi quand il dit :

« Celui qui n'a pas pu fréquenter Elḥasan Elbaṣri, il lui suffira de fréquenter Elḥasan Elyoûsi. »

En résumé, ce personnage fut le dernier des profonds savants ; non, il fut le sceau des hommes à l'esprit pénétrant. Un chéïkh a dit de lui que, par son savoir et par ses actes, il était le réformateur du commencement du siècle. l'imâm de son temps et l'ascète de son époque. Dieu lui fasse miséricorde et soit satisfait de lui !

Dans la nuit du mardi au mercredi 7 rabî' Ier 1103, mourut le saint vertueux Aboûl'abbâs Sîdi Aḥmed Ḥâjji, duquel le chéïkh Aboûl'abbâs Sîdi Aḥmed ben 'Abdelqâder Ettestâouti a dit : « Il était un homme de bien, un homme vertueux ; j'ai eu des relations avec lui à Méknès en 1096, et je n'ai vu de lui que du bien. » Il fut remplacé à sa mort par son fils, qui fut l'héritier de ses secrets. A côté de lui est enterré, dans le même tombeau, le saint vertueux Sîdi Aboû Moḥammed 'Abdallâh Ḥâjji, surnommé Elguezzâr : leur mausolée à Salé est une *mzâra* célèbre.

En 1109 ou 1110, mourut le fqîh, le notaire, le casuiste, l'homme savant dans les préceptes divins, l'arithméticien Aboûlḥasan 'Ali ben Moḥammed, surnommé Boû Cha'ra, Esslaoui. Il fut enterré près du tombeau du chéïkh Ben, Âcher (Dieu soit satisfait de lui !)

En 1115, au mois de djoumâda Ier, mourut l'imâm, le fqîh, le littérateur, le poète, le prosateur Belqâsém ben Elḥouséïn Elgerisi Esslaoui, surnommé Boû Zâïda, qui

fut enterré près du tombeau du chéïkh Ben 'Âcher (Dieu soit satisfait de lui !)

Le mercredi matin 28 moḥarrem 1118, il y eut une éclipse totale du soleil : cette année-là fut nommée *'Âm Eḍḍoléïma* (l'année des petites ténèbres).

En 1119, le mardi 7 djoumâda Ier, mourut le chéïkh, l'imâm Aboû Serḥân Sîdi Més'oûd Joumoû' Elfèsi Esslaoui, le très docte héros, auteur d'utiles ouvrages sur toutes les sciences, l'argument fait homme, dont la bénédiction était apparente pendant sa vie et l'a été après sa mort. Il fut enterré à l'intérieur de la ville de Salé, dans la zâouya du chéïkh Sîdi Aḥmed Ḥâjji.

Le lundi 3 djoumâda II 1120, mourut le saint vertueux, le pieux, le bon conseiller Aboûl'abbâs Aḥmed ben 'Abdallâh Ma'n Elandalousi, qui habitait le quartier d'Elmokhfiya à Fès (Dieu la garde !)

Dans le courant de cette année-là, fut instituée la lecture du Ḥadîts où l'on ordonne le silence et où il est dit trois fois de suite : « Taisez-vous ! que Dieu vous fasse miséricorde ! »

Cette lecture a lieu le vendredi, au moment où l'imâm sort de la chambre de la mosquée et s'assied dans la chaire.

Le mardi 22 ṣafar 1122, au moment du *'aṣr*, mourut le saint vertueux, Sîdi Aboû Moḥammed 'Abdallâh, fils de Sîdi Aḥmed Ḥâjji, surnommé Elguezzâr, qui fut enterré devant son père, comme nous venons de le rapporter.

Le mercredi 20 rabî' II de la même année, mourut le fqîh très savant Aboû 'Abdallâh Moḥammed, fils de l'amîn Elḥâddj Moḥammed Eṣṣobaïḥi Esslâoui, sur lequel le chéïkh Aboûl'abbâs Sîdi Aḥmed ben 'Abdelqâder Ettestâouti fit l'élégie suivante :

« Bien que nous sachions que, quand il a décidé une chose, Dieu se hâte de l'exécuter, nous sommes affligés par la mort de l'imâm choisi, du savant intègre, Eṣṣobaïḥi, qui était le meilleur de son époque.

« Celui que Dieu a élu est aussi celui que nous avons choisi ; nous lui souhaitons une félicité générale et complète. »

Il fut pleuré aussi dans un poème par son aimable ami le chéïkh Aboûl'abbâs Aḥmed ben 'Âcher Elḥâfi Esslaoui (Dieu leur fasse à tous miséricorde !)

Dans la nuit du mardi au mercredi Ier rejeb 1127, mourut le saint vertueux, le savant qui fit de bonnes œuvres, le célèbre chéïkh Aboul'abbâs Aḥmed ben 'Abdelqâder Ettestâouti, l'un des principaux compagnons du chéïkh Ben Nâṣer, descendant d'Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben Mbârék Ezza'ri déjà cité. Les actes mémorables de ce chéïkh sont trop connus pour que je les rapporte ici : ses zâouyas sont autant de sources de profits et de bénédictions dans le Magrib. Il mourut à Méknâsét Ezzéïtoûn : son tombeau célèbre se trouve dans le cimetière de Sîdi 'Abdallâh ben Ḥâmed (Dieu soit satisfait d'eux et nous les rende profitables !)

Le 18 rabî' Ier, mourut le chéïkh, le modèle, l'imâm glorieux Aboûl'abbâs Sîdi Aḥmed ben Mḥammed Ben Nâṣer Edder'i, fils du chéïkh Ben Nâṣer déjà cité, son khalîfa et l'héritier de son secret et de sa grâce (Dieu soit satisfait de lui !) Il est trop célèbre pour qu'il faille insister à son sujet. Cependant, dans son ouvrage intitulé : *Errôḍ elyani 'elfâïḥ fi manâqib echchéïkh Aboû 'Abdallâh Eṣṣâliḥ*, le chéïkh Aboû 'Ali Elḥasan ben Moḥammed Elma'dâni raconte l'anecdote suivante : « Voici ce que m'a rapporté un savant émérite : Lorsque le chéïkh Aboûl'abbâs Aḥmed Ben Nâṣer Edder'i alla à Médine lors de son dernier pèlerinage, je le vis assis, dit ce savant, devant le tombeau du Prophète. On se pressait autour de lui pour recevoir l'initiation et l'*ouerd*, et il paraissait s'en réjouir beaucoup. Je me dis en moi-même que cet homme était aveuglé par sa vanité, pour se mettre ainsi en évidence dans cet endroit où viennent s'humilier les rois et

tous les hommes, les génies et les anges, et que, lorsque le soleil se lève, on doit cacher les lampes. Il comprit ce qui se passait en moi et, se tournant vers moi, il me dit : « Par Dieu ! je ne me suis assis ici qu'après en avoir reçu « l'ordre du Prophète de Dieu (sur lui soient les prières « de Dieu et le salut !) et je ne lui ai obéi que quand il « m'a menacé de me renier. » Je me baissai aussitôt pour lui baiser la main en disant : « O mon Seigneur, je me « repens devant Dieu ! » Il fit une prière pour moi et je me retirai. »

Cet auteur dit encore : « L'homme vertueux, le docteur béni, le docteur de bon conseil, Sîdi Moḥammed ben Brâhîm Elmeggâṣi, raconte que le sultan Moûlay Ismâ'îl ben Echchérîf (Dieu lui fasse miséricorde !) convoqua un jour le chéïkh Sîdi Aḥmed Ben Nâṣer, contre lequel il était très fâché, dans l'intention de lui faire une méchanceté qu'on ne connaissait pas, mais qui devait lui être très désagréable. Nombre de savants et de compagnons du chéïkh qui vivaient avec lui en conçurent aussitôt de la crainte pour lui et pour eux. Ils vinrent le trouver et lui demander s'il savait quel secours Dieu donne habituellement à ses saints et comment il les protège. Le chéïkh ne répondit pas. Ils revinrent à la charge, mais finirent par avoir peur de lui et se turent.

« Le chéïkh se mit donc en route pour se rendre auprès du Sultan. Arrivé à la qaṣba d'Agourâï, non loin de Méknâsét Ezzéïtoûn, il rencontra un Mejjâti nommé Elḥâddj 'Omar. Dès qu'il vit le chéïkh, il descendit de son cheval pour le saluer, et le chéïkh lui dit : « Quelles nouvelles, mon fils ? — Quelles nouvelles ? mon Seigneur, répondit l'homme, je voudrais que mon Seigneur ne fût pas venu jusqu'ici et ne fût pas sorti de sa maison », ce qui voulait dire qu'il y avait du danger. Mais le chéïkh lui dit, dans un langage empreint de la protection divine : « Il n'y a rien à craindre. Celui sur lequel pèse une faute

d'un empan, ajoute-t-il en mettant sa main sur son cou, doit l'allonger jusqu'à une coudée », et en même temps il étendit son bras.

« Les 'oulamâ qui étaient avec lui se réjouirent de ces paroles : ils furent convaincus que le chéïkh et eux-mêmes n'avaient rien à craindre, car ils savaient avec quelle générosité Dieu avait l'habitude de le traiter. Effectivement, le Sultan vint en personne auprès de lui au moment où il se trouvait dans la *Raôda* du chéïkh Aboû 'Otsmân Sa'îd ben Boû Bekr. Il lui témoigna beaucoup d'amabilité, de respect, de vénération et d'honneurs : il lui donna la main et s'assit avec lui pendant quelque temps à l'intérieur de la chapelle. En sortant, le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) se mit à crier à ses gens : « Visitez Sîdi Aḥmed Ben Nâṣer ! Visitez Sîdi Aḥmed Ben Nâṣer ! » Il répéta plusieurs fois ces paroles qui venaient du fond de son cœur. « Quand le Sultan fut sorti de chez le chéïkh, raconte Sîdi Moḥammed ben Brâhîm, j'entrai auprès de lui et lui demandai s'il ne craignait pas que le Sultan ne le fît installer, lui et ses compagnons, dans le mausolée du chéïkh Sîdi 'Abderraḥmân Elmejdoûb et ne les y laissât longtemps. Le chéïkh répondit qu'il ne bougerait pas de l'endroit où il était, et que le surlendemain il s'en retournerait dans son pays. En effet, il reçut du Sultan l'ordre de venir s'installer dans le mausolée du chéïkh Elmejdoûb, il répondit qu'il ne resterait que là où il était. Le Sultan lui envoya aussitôt après l'ordre de retourner dans son pays, chargé de cadeaux et objet de toutes sortes d'égards. »

Dans la nuit de la fête de la rupture du jeûne de l'année 1129, mourut le *fqîh* savant, le qâḍi Aboûl'abbâs Aḥmed, fils du très docte Aboûlḥasan 'Ali Elmorrâkchi ; les prières funéraires furent dites le lendemain, et on l'enterra à Rabâṭ Elfetḥ, à l'endroit appelé El'eloû.

Dans la nuit du samedi au dimanche 18 moḥarrem 1131,

mourut le chéïkh vertueux Aboû 'Ali Elḥasan ben 'Abdallâh El'âïdi Essejîri : il fut enterré à Salé, dans sa zâouya du quartier d'Essouéïqa dont la *qoubba* fut terminée au mois de rejeb de l'année suivante.

Le lundi 15 rejeb 1133 mourut le docteur très savant, le dernier des savants consommés, le dernier qâḍi impartial de Fès, le chéïkh 'Abdallâh Moḥammed El'arbi ben Aḥmed Bordala. A la même date mourut à Morrâkch le chéïkh très docte et source de bénédictions Aboûl'abbâs Aḥmed ben Slîmân, auteur de nombreux ouvrages, notamment sur l'arithmétique (Dieu lui fasse miséricorde !)

En 1138, dans le mois de chaouâl, les Deux-Rives, Salé et Ribâṭ Elfetḥ, et leurs environs furent envahis par les sauterelles. Après elles, les criquets, qu'on appelle dans le langage du Maġrib *Amred*, se répandirent comme un torrent et ne laissèrent pas une seule feuille verte sans la dévorer.

Le mercredi 12 ṣafar 1139 mourut le chéïkh qui connut Dieu, Sîdi Moḥammed Eṣṣâlaḥ, fils du chéïkh qui connut Dieu, Sîdi Moḥammed Elma'ṭi, fils de Sîdi 'Abdelkhâleq, fils de Sîdi 'Abdelqâder, fils du grand chéïkh Sîdi Moḥammed Echcharqi. L'ouvrage intitulé *Erroḍ 'elfâïḥ fi manâqib echchéïkh 'Abdallâh Eṣṣâliḥ*, de Aboû 'Ali Elma'dâni, se charge de décrire ses vertus.

La même année, à l'aube du samedi 8 doûlqa'da, mourut le fqîh très érudit, le savant consommé Sîdi Boû Bker ben 'Ali Elfarji Elmorrâkchi Esslaoui. Toute la population voulut faire cortège à son enterrement, et il y eut une telle foule autour de la civière que des rixes furent sur le point d'éclater. Il fut enterré non loin de sa maison dans la zâouya de Sîdi Mġéïts, à la Ṭal'a de Salé ; Dieu le protège !

Premier règne du Prince des Croyants Moûlay Aboûl'abbâs Ahmed ben Ismâ'îl, surnommé Eddéhébi (Dieu lui fasse miséricorde !)[1]

Après la mort de Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !) les chefs de la milice d'Elbokhâri, les qâïds des Oûdêya, les hauts fonctionnaires, secrétaires et qâḍis du gouvernement, se réunirent et prêtèrent serment à Moûlay Aboûl'abbâs Aḥmed ben Ismâ'îl, qui était surnommé *Eddéhébi* à cause de sa grande libéralité. Akensoûs dit que cet acte était dû à un conseil des 'Abîds qui ressemblait à un ordre et non pas à un engagement pris envers son père. La *béï'a* fut envoyée dans toutes les contrées. Dès que la nouvelle de la mort du Sultan fut connue à Fès, la première chose que firent les habitants fut de tuer leur qâïd Boû 'Ali Erroûsi. Ensuite ils proclamèrent le sultan Moûlay Aḥmed, et rédigèrent leur prestation de serment, qu'ils envoyèrent à Méknès par des notables de la ville. En présence du sultan Moûlay Aḥmed, ces délégués firent acte de fidélité et d'obéissance. Celui-ci les reçut et, sans leur laisser paraître de mauvaise pensée pour le meurtre de leur qâïd qu'ils venaient de commettre, il donna aux 'oulamâ et aux chérifs les cadeaux d'avènement et leur nomma comme gouverneur le qâïd Elmaḥjoûb El'eulj. Les gouverneurs des tribus et des villes, les notables des cités et des campagnes vinrent apporter aussi leur serment et faire acte d'obéissance. Le Sultan leur fit bon accueil et, après avoir distribué à tous des cadeaux variant suivant leur rang, les congédia.

Libre alors de s'occuper de ses affaires, il inaugura son administration par l'exécution de ceux qui avaient été les gouverneurs de son père et les colonnes de son empire. C'est ainsi qu'il fit mettre à mort le chef des Berbers,

1. Texte arabe, IVᵉ partie, page 54.

'Ali ben Ichcho Elqebli et le chef de la région de Fès et de la province voisine d'Elhabṭ, Aḥmed ben 'Ali. La vérité est que celui-ci étant incarcéré au moment de l'avènement de Moûlay Aḥmed, 'Ali ben Ichcho avait persuadé au Sultan de l'égorger dans sa prison. Dieu fit tomber cet intrigant dans les mains du Sultan qui le fit mettre à mort, lui donnant ainsi une récompense analogue à sa conduite. Le Sultan fit mettre aussi à mort le bâcha Ben Elach'qar et Mordjân Elkebîr, qâïd des esclaves nègres du palais et gardien des trésors, qui avait sous sa surveillance 2.200 eunuques, répartis entre les portes des appartements des palais. Chacun de ces eunuques avait pour les servir plus de deux ou trois esclaves.

Moûlay Aḥmed (Dieu lui fasse miséricorde !) était sous la tutelle des 'Abîds, qui, dans la plupart des questions, n'avaient qu'à lui conseiller quelque chose pour qu'il le fît : c'est ainsi qu'ils l'engagèrent à tuer les principaux chefs de l'empire qu'il mit à mort. Il fit tuer encore d'autres qâïds et d'autres secrétaires. Il fit ensuite l'inspection des trésors, des magasins où se trouvaient les armes et les vêtements, et ordonna de distribuer tout cela aux 'Abîds et aux qâïds du guéîch. Il donna plus qu'il ne fallait. Il fit des largesses aux 'oulamâ, aux chérîfs, aux ṭolba. Il donna même des sommes importantes à de simples soldats. Aussi on se prit d'affection pour lui et on le vanta beaucoup. Dieu lui fasse miséricorde !

Attaque de Tétouan par le qâïd Aboûl'abbâs Aḥmed ben 'Ali Errîfi : incidents survenus entre lui et le fqîh Aboû Ḥafṣ 'Omar Elouaqqâch (Dieu lui fasse miséricorde !) [1]

Le guerrier de la foi, le qâïd Aboûl'abbâs Aḥmed ben 'Ali Errîfi, avait succédé à son père dans le commandement

1. Texte arabe, IVe partie, page 55.

des volontaires de la guerre sainte des places de la région d'Elhabṭ, au temps du sultan Moûlay Ismâ'îl. Son père et lui avaient joué le principal rôle dans la prise de Tanger et d'El'arêîch, comme nous l'avons déjà vu en partie, et il jouissait, pour cette raison, d'une grande influence auprès du gouvernement et surtout dans la région d'Elhabṭ.

Il y avait alors comme gouverneur à Tétouan le fqîh, le littérateur Aboû Ḥafṣ 'Omar Elouaqqâch. Il appartenait à une famille de cette ville qui avait été déjà au pouvoir. Il avait rempli autrefois les fonctions de secrétaire auprès du sultan Moûlay Ismâ'îl, Dieu lui fasse miséricorde ! qui l'estimait beaucoup. Ce prince lui avait donné le gouvernement de la ville et de la province de Tétouan, quand son âge ne lui avait plus permis de rester au service impérial.

Une certaine animosité régnait entre Elouaqqâch et le qâîd Aboûl'abbâs Errîfi. Elle avait été provoquée par le fait de leur voisinage et de leur contemporanéité ; et elle était entretenue par les propos qui leur étaient rapportés de chacun d'eux sur le compte de l'autre. Il en fut ainsi jusqu'à la mort du sultan Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !). Quand Moûlay Aḥmed arriva au pouvoir, il laissa fléchir l'autorité et négligea l'armée, si bien que le Sultan n'avait plus de prestige auprès des gouverneurs des diverses régions. Aboûl'abbâs Errîfi voulut en profiter, pour prendre sa revanche contre les habitants de Tétouan. Il marcha contre la ville, accompagné d'une troupe nombreuse, et y entra par surprise. Mais quand il voulut user de violence avec eux, le fqîh Aboû Ḥafṣ Elouaqqâch se mit à la tête des habitants, lui livra combat et eut le dessus. Il infligea à son ennemi une défaite plus sérieuse que celle que celui-ci comptait lui faire subir : il tua un grand nombre de ses soldats, et le qâîd Aboûl'abbâs lui-même eut grand'peine à s'échapper.

Cette victoire, à laquelle il ne s'attendait pas, remplit de joie le fqîh Aboû Ḥafṣ. Dans l'ivresse de son triomphe, il alla jusqu'à convoiter la royauté, et parla de ce qu'en homme sensé il aurait dû cacher. Il composa alors sa *qaṣîda* célèbre, dans laquelle il reprochait aux gens du Rîf leur conduite, abaissait leur gouvernement, se mettait au-dessus des gens de Fès et de tous, et annonçait la fortune à laquelle il arriverait. Malgré son grand âge, cette attitude était indigne de lui, car c'était un homme très fin, plein de science et d'autorité. Voici cette *qaṣîda* :

« J'ai atteint dans la gloire le point que j'avais espéré. Ma vie est devenue meilleure, et l'oiseau y a chanté.

« L'annonciateur de la bonne nouvelle a proclamé en termes éloquents et clairs, a crié : Viens, ô Aboû Ḥafṣ ! la première place t'attend.

« Je me suis levé pour répondre à cet appel, bondissant de joie, et ni Zéîd, ni 'Omar n'ont fait alors attention à moi.

« Je me suis mis, grâce à Dieu, à rechercher la royauté, et j'ai dit (le Maître en soit loué et remercié !) :

« C'est moi qui suis l'illustre 'Omar : si tu ne me connais pas, informe-toi : tu sauras que je possède la prééminence, et je ne me vante pas !

« C'est moi qui suis 'Omar qui se distingue par le courage et la générosité ; c'est moi qui suis 'Omar dont il est question dans les prédictions.

« Je suis venu pour ranimer la religion en décadence. Bonheur à celui qui voit le pouvoir venir à lui !

« Il ne reste plus dans notre Ġarb de roi sans vigueur ; c'est à moi que finissaient la science proclamée et les secrets.

« C'est moi qui suis l'illustre 'Omar : dans les combats je suis le héros du premier rang ; je suis le grand savant.

« J'ai dominé mon pays, et j'ai répondu à l'appel d'autres régions. Dans peu de temps ma situation et mon rang auront augmenté.

« J'apporte la justice à l'exemple des deux Imâms ; je suis le troisième qui a été annoncé, l'unique. »

(C'est-à-dire le troisième 'Omar ; il le déclarait lui-même [*Note de l'auteur*].)

« Ferṭôṭo, Erraḥmoûn et Elkôṭ sont mes partisans. Râġoûn est mon trésor, et Esseġîr mon agent d'exécution.

« Voilà mes auxiliaires, les membres de mon gouvernement : quant à ma famille et à mes alliés, ce sont les étoiles qui brillent.

« L'écho de ma grandeur et de ma puissance se répercute dans les nuages, et ma gloire commence partout comme une aube.

« Mon croissant a paru quand Hilâli a pris mon parti, et ma fortune a grandi quand Ġeïlân m'a répondu.

« Le pouvoir des Rifains est définitivement miné et je n'ai, en vérité, plus rien à faire contre lui.

« En voyant leurs barbes, notre courage a été si meurtrier, qu'ils se sont enfuis en toute hâte et que les sabres et les lances

« Ont fait voler leurs mains et leurs avant-bras. Bravo ! on a raison d'être satisfait de moi !

« Car leur chef est parti en cachette et tremblant : il n'a pas échappé à notre punition et à nos représailles.

« Qui donc voudrait se comparer à moi ? j'ai des biens immenses, et mon nom remplit la terre et la mer ! »

Ce poème continue, mais il n'y a pas intérêt à le rapporter en entier. Le fqîh Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben Bejja Errîfi El'arêïchi y répondit par une qaṣîda, dans laquelle il disait :

« Dans les pages de l'histoire, nous trouvons des enseignements : nous apprenons, par exemple, que l'âne se prétend un humain.

« Celui qui a passé sa jeunesse sans avoir rien vu d'étonnant n'a que la vieillesse pour l'instruire de la merveille de son temps. »

Cette qaṣîda est longue, mais son auteur était un poète médiocre; c'est pourquoi nous ne la citons pas en entier.

Quand la nouvelle de ces faits parvint au Prince des Croyants Moûlay Aḥmed (Dieu lui fasse miséricorde !) il détourna les yeux de l'un et de l'autre, et rentra dans son palais où il se livra entièrement aux plaisirs, sans s'occuper de ses sujets, ni de leurs affaires. Aussi de graves désordres se produisirent, entre les tribus et les représentants du Makhzen, dans les régions du Ġarb et d'Elqṣar et dans les districts environnants.

Nombre de gens périrent dans ces troubles; le khalifat y perdit son prestige, et le bon ordre du royaume fut rompu d'un seul coup, surtout par le meurtre des grands chefs qui conduisaient les affaires: c'était le but que poursuivaient les 'Abîds. En effet, 'Ali ben Ichcho était le plus grand chef et commandait les Berbers et d'autres tribus. Aḥmed ben 'Ali était chef des montagnes de Mermoûcha, de Beni Ouarâîn, des 'Arabs Elḥayâîna et des Berbers de Gayyâtsa et des montagnes. Il était l'auxiliaire de 'Ali ben Ichcho et rivalisait avec lui pour conseiller le gouvernement et lui fournir de l'argent. Ils avaient tous deux comme auxiliaire Ben Elachqar, qui était chef des Zrâhna et était chargé en même temps du 'achour, notamment des tribus du Ġarb et de Beni Ḥsen. Enfin le qâïd Mordjân était le gardien des trésors et tenait le registre des entrées et des sorties, de sorte qu'il connaissait les sommes que les gouverneurs apportaient chaque année. Aussi, dès qu'ils furent tués (Dieu leur fasse miséricorde !) les sujets ne sentirent plus le poids de leur autorité, et se virent débarrassés de ceux qui mettaient un obstacle entre eux et les désordres, et qui les punissaient pour

leurs mauvaises actions. Les Berbers surtout, sur lesquels pesait un joug d'airain, le secouèrent dès que 'Ali ben Ichcho fut mort et, achetant des chevaux et des armes, revinrent à leurs anciens égarements. Les autres tribus arabes les imitèrent comme si c'eût été un mot d'ordre, et les brigandages reprirent sur les routes. Les plaignants affluèrent à la porte du Sultan, mais ils ne trouvaient personne à qui parler, du moins à Méknès. A Fès, ce furent les Oûdêya qui se chargèrent d'y remplacer les Berbers, dans le pillage : la situation était de plus en plus critique.

Au mois de moḥarrem 1140, les Oûdêya envahirent le Soûq Elkhamis à Fès, s'y livrèrent au pillage et au meurtre, et s'emparèrent d'un certain nombre de gens de la ville, qu'ils jetèrent en prison à Fès Eljedid. Une députation de chérifs fut aussitôt envoyée par la population de cette ville auprès du Sultan à Méknès, pour porter plainte contre les injustices des Oûdêya, mais, aux portes de la capitale, les délégués furent attaqués par Moḥammed ben 'Ali ben Ichcho, qui les emprisonna avant qu'ils aient pu être reçus par le Sultan. Quand ils apprirent le sort fait à leurs envoyés à Méknès, les gens de Fès déclarèrent la guerre aux Oûdêya et leur fermèrent les portes de la ville. Aussitôt ceux-ci envoyèrent au Sultan un message pour lui faire savoir que les habitants de cette cité avaient secoué le joug de l'obéissance et s'étaient révoltés. Sur-le-champ des renforts furent envoyés : ils étaient armés de fers tranchants et acérés, la situation s'aggrava, le chasseur fut aux prises avec l'archer, et l'on dressa des canons, des mortiers et des catapultes pour faire le siège de Fès. Les hostilités durèrent jusqu'au moment où le Sultan expédia son frère Moûlay Elmostaḍi avec un groupe de chérifs de Méknès accompagnés des chérifs qu'avait incarcérés Moḥammed ben 'Ali ben Ichcho, afin d'arranger les choses et de rétablir la paix entre les Oûdêya et les habitants de Fès.

La paix fut conclue et les soldats du Sultan retournèrent à Méknès, mais au bout d'un jour ou deux elle fut violée, et les Oûdéya recommencèrent le siège de la ville et y lancèrent des bombes et des boulets. La lutte reprit de plus belle, jusqu'au moment où, envoyé par le Sultan, le qâïd Aboû 'Amrân Moûsa Eljerrâri vint tâcher de rétablir la paix et entra en pourparlers à cet effet avec les habitants de Fès. Ceux-ci se soumirent et, après avoir pris en otage des compagnons d'Aboû 'Amrân, envoyèrent avec lui une délégation de notables 'oulamâ et chérifs, qui devait aller trouver le Sultan et en finir avec cette affaire. Mais quand ces envoyés arrivèrent à Méknès, on ne les laissa pas pénétrer auprès du Sultan, et ils durent revenir à Fès sans avoir accompli leur mission.

La situation resta la même jusqu'au jour où les 'Abîds leur firent porter une lettre où ils leur demandaient s'ils approuveraient la déposition du sultan Moûlay Aḥmed et la proclamation de son frère Moûlay 'Abdelmâlék, gouverneur du Soûs. Les gens de Fès acquiescèrent à cette proposition, et traitèrent généreusement leurs émissaires, auxquels ils jurèrent fidélité. Les 'Abîds retournèrent à Méknès satisfaits : des pourparlers eurent lieu aussitôt entre les qâïds de l'armée qui étaient dans la ville. Ils examinèrent les désordres auxquels s'était livrée la population, l'insécurité des routes et l'arrêt des affaires, et se rendirent compte qu'ils avaient fait une faute en favorisant l'avènement de Moûlay Aḥmed, qui faisait peu de faveurs et était ignorant des devoirs du khalîfa. Il fut alors décidé de le déposer et de le remplacer par un autre.

Dès que l'accord fut complet, ils envoyèrent un groupe de cavaliers à Moûlay 'Abdelmâlék, pour lui remettre une lettre où ils l'engageaient à venir et l'informaient de leur décision. Ce prince répondit à leur prière, et se mit rapidement en route pour Méknès. Dès qu'ils le surent arrivé à l'Oued Béht, les 'Abîds entrèrent auprès du sultan Moû-

lay Aḥmed, s'en emparèrent, le chassèrent de son palais, et l'internèrent dans la maison qu'il habitait en dehors de la qaṣba avant son avènement. Ceci se passait au mois de cha'bân 1140.

Règne du Prince des Croyants Moûlay Aboû Merouân 'Abdelmâlék ben Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde!)[1]

Le lendemain du jour où le sultan Moûlay Aḥmed (Dieu lui fasse miséricorde!) fut déposé et interné en dehors de la qaṣba, tout le *guéïch* se réunit pour aller au-devant de Moûlay Aboû Merouân 'Abdelmâlék ben Ismâ'îl. La rencontre eut lieu en dehors de Méknès, les honneurs impériaux lui furent rendus, et il entra dans la capitale avec la pompe royale et les attributs du Sultan, sous l'escorte des troupes. Les hauts fonctionnaires, les chefs, les qâḍis, les 'oulamâ et les chérîfs du gouvernement vinrent ensuite prêter serment de fidélité. La *béï'a* fut envoyée dans toutes les provinces. Le lendemain, une députation de notables de Fès, composée de 'oulamâ et de chérîfs apportèrent leur serment. Ils furent introduits auprès du Sultan et le reconnurent. Toutes les villes et les campagnes envoyèrent ensuite leurs délégués pour féliciter le souverain. Celui-ci donna audience à toutes ces députations et les reçut avec toute l'amabilité nécessaire. Quand il eut terminé ces réceptions, il songea à la question de son frère Moûlay Aḥmed qui avait été déposé, et ordonna qu'il fût conduit à Fès, pour y être emprisonné, puis il se ravisa et l'envoya à Sijilmâsa.

L'auteur d'*Elazhâr Ennadiya* dit qu'en envoyant son frère Moûlay Aḥmed au Tâfîlélt, le sultan Moûlay Aboû Merouân écrivit au gouverneur de cette province de lui

1. Texte arabe, IVe partie, page 57.

crever les yeux dès son arrivée. Moûlay Aḥmed fut prévenu de cet ordre et s'enfuit à la zâouya du chéïkh Aboû 'Otsmân Sîdi Sa'îd Aḥenṣâl. Le modqaddem de cette zâouya, Sîdi Yoûsef, qui était alors le fils de ce chéïkh et qui savait prédire les événements, annonça à Moûlay Aḥmed qu'il rentrerait au pouvoir. Cette prophétie se réalisa.

On avait cru que le sultan Moûlay Aboû Merouân ressemblerait à son père, qu'il continuerait sa politique et qu'il saurait contenir le pays comme lui, mais cette espérance fut déçue et les efforts qui avaient été déployés restèrent inutiles.

« Si le jeune chameau n'est pas accouplé avec un autre, il ne peut arriver à posséder la force des grands chameaux. »

Dieu empêcha sa main de donner : pas un dirhem ne fut remis aux soldats et aux députations. Ce fut une des principales raisons de son impopularité et de la décomposition de son empire. Le corps des Bokhâris lui ayant réclamé, selon l'usage, le don de joyeux avènement, il leur envoya 4.000 *mitsqâls*, tandis que, du temps de Moûlay Ismâ'îl, leur solde était de 100.000 *mitsqâls*, et qu'en arrivant au pouvoir, Moûlay Aḥmed l'avait augmentée de 50.000 *mitsqâls*. Quand ils virent le don que leur envoyait le Sultan, ils commencèrent à se repentir de ce qu'ils avaient fait, et comprirent qu'ils n'avaient rien gagné en mettant ce prince sur le trône. Ils résolurent de le déposer, mais ils gardèrent le secret, attendant qu'une occasion favorable se présentât. Prévenu de leurs projets, le Sultan prit ses précautions. Pensant que les tribus arabes pourraient tenir tête aux 'Abîds, il leur envoya des messages, où il leur faisait de belles promesses en éveillant leur convoitise, et les engageait à rester unies, pour être en mesure de lui servir un jour. D'un autre côté, il écrivait aux Berbers pour les exciter contre les 'Abîds, et il excitait les 'Abîds contre les Berbers, en leur disant notamment que jamais la situation

ne s'aplanirait si ces Berbers n'étaient pas subjugués. Il les occupait même par des préparatifs d'expédition. Il écrivit, d'autre part, aux gens de Fès de lui envoyer leurs archers à sa capitale pour marcher contre les Berbers. Enfin, il cherchait à créer un antagonisme entre les soldats et les Berbers. Mais les 'Abîds se rendirent compte de ses desseins et, s'écartant de lui avec la rapidité d'un onagre, se mirent d'accord pour le déposer et pour remettre au pouvoir son frère Moûlay Aḥmed, qui était généreux et toujours prêt à donner. C'était là une erreur de leur part, car Moûlay Aboû Merouân (Dieu lui fasse miséricorde !) était plus digne du khalifat que Moûlay Aḥmed : il était habile et énergique, et avait résolu de débarrasser la capitale et le gouvernement des menées des 'Abîds et de les réduire dans leurs fourrés comme des bêtes fauves. Mais il avait mal su s'y prendre, et les 'Abîds l'avaient devancé.

Quand il connut, d'une façon certaine, le projet qu'avaient formé les 'Abîds de le déposer, il dépêcha auprès d'eux le chéïkh béni Moûlay Eṭṭayyêb ben Moḥammed Elouazzâni pour les sermonner. Ce saint personnage leur adressa des exhortations, leur promit des récompenses s'ils renonçaient à leur entreprise, les invita à ne pas se révolter contre le Sultan, en leur faisant craindre la colère de Dieu pour une pareille action. Mais ces objurgations ne firent qu'augmenter leur hardiesse, car ils envoyèrent peu après une troupe de cavaliers à Sijilmâsa pour ramener Moûlay Aḥmed. En attendant, ils montèrent à cheval, quittèrent le *Dîouân* et vinrent attaquer Méknès. Après avoir razzié les troupeaux, ils entrèrent dans la ville, et la mirent au pillage : ils ne respectèrent pas les choses les plus sacrées, et firent périr tous les hauts personnages dont ils purent s'emparer. Ils entrèrent ensuite dans le palais impérial, pour arrêter le sultan Moûlay Aboû Merouân, mais ils ne l'y trouvèrent plus, car, dès qu'il avait appris ce qu'avaient fait les 'Abîds dans la ville, il s'était enfui à Fès, accompa-

gné de quelques-uns de ses gens, et était allé se réfugier dans l'enceinte sacrée de Moûlay Idrîs (Dieu soit satisfait de lui !) Les gens de Fès, à qui il demanda leur protection, lui promirent de lui rester fidèles. Quand les 'Abîds surent dans quel endroit de Fès Moûlay Aboû Merouân se trouvait, et connurent la promesse que les habitants de cette ville lui avaient faite, ils s'emparèrent des archers fèsis qui étaient venus à Méknès pour prendre part à l'expédition contre les Berbers, comme nous l'avons indiqué plus haut, et les arrêtèrent en attendant l'arrivée du sultan Moûlay Aḥmed de Sijilmâsa, qui déciderait de leur sort et de celui de son frère. Ceci se passait au mois de doûlḥeddja **1140.**

Deuxième règne du Prince des Croyants Moûlay Aboûl'abbâs Aḥmed Eddehebi (Dieu lui fasse miséricorde!)[1]

Informé à Sijilmâsa par les 'Abîds de la décision qu'ils avaient prise de déposséder son frère du pouvoir pour le lui rendre, Moûlay Aḥmed ben Ismâ'îl se hâta de partir pour Méknès, où il arriva à la date précitée. Les grands de l'Empire, qâïds, qâḍis et secrétaires le proclamèrent pour la seconde fois et envoyèrent la *béï'a* dans toutes les provinces.

Dès qu'il eut pris possession du palais impérial, il distribua de l'argent et des vêtements aux soldats, aux 'oulamâ et aux chérîfs : il fut très généreux, car il se souvenait de ce qui avait provoqué la vengeance des 'Abîds contre son frère. Cependant, la politique de son frère eût été plus proche de la vérité, s'il avait su se maintenir dans un juste milieu, et s'il avait dirigé ses affaires en homme énergique. Mais ce que Dieu veut est, et ce qu'il ne veut pas n'est pas !

1. Texte arabe, IVe partie, page 58.

Siège de Fès par le Prince des Croyants, Moûlay Aḥmed; ses causes[1].

Aussitôt après avoir été proclamé pour la seconde fois, Moûlay Aḥmed reçut les délégations des tribus et des villes, auxquelles il fit un accueil généreux. Seule, la ville de Fès ne lui envoya aucun délégué. Comme, à son arrivée de Sijilmâsa, dès qu'il avait eu connaissance du lieu de refuge de son frère et de l'endroit où étaient retenus à Méknès les archers de Fès, il avait ordonné d'emprisonner ces derniers et d'user de rigueur à leur égard, les gens de Fès s'attendaient à être maltraités par ce prince et avaient évité de se rendre auprès de lui. De plus, sentant peser sur eux le crime qu'ils avaient commis en mettant à mort Boû 'Ali Erroûsi dont ils avaient pillé la maison et les biens, en même temps qu'ils s'étaient emparés de l'argent du Makhzen qui était entre ses mains, ils redoutaient la colère de Moûlay Aḥmed, qui, trop occupé de ses propres affaires au début de son règne, avait dû les laisser de côté. Aussi, lorsque le pouvoir lui fit retour, ils se méfièrent de lui et ne voulurent pas lui obéir. Ils allèrent, au contraire, auprès de Moûlay 'Abdelmâlék, à qui ils prêtèrent de nouveau serment, et annoncèrent qu'il avait été proclamé souverain et qu'il fallait se soumettre à ses ordres.

Mais bientôt ils reçurent une lettre du sultan Moûlay Aḥmed qui les invitait à lui livrer son frère, ou à l'autoriser à aller le combattre. Se déclarant en rébellion, ils fermèrent les portes de la ville et se préparèrent à subir le siège. Le Sultan leur envoya alors le qâïd Ellîrîni, chef des archers emprisonnés à Méknès, avec l'ordre de leur proposer de se soumettre, en échange de quoi il donne-

1. Texte arabe, IVe partie, page 58.

rait la liberté à leurs frères prisonniers. Celui-ci avait à peine terminé la lecture de la lettre du Sultan qu'il avait été chargé de leur apporter, qu'ils se précipitèrent sur lui, et, après l'avoir tué, traînèrent son corps par un pied, et le suspendirent au mûrier du quartier d'Eṣṣeffarîn. Elkhayyâṭ 'Adéyil fut également tué sur le seuil de sa maison.

Le chérif Aboû Moḥammed 'Abdallâh ben Drîs Elidrîsi partit aussitôt à la tête de cavaliers et d'archers pour Zouâġa : là, il fondit à l'improviste sur les troupeaux des Oûdéya et enleva un grand nombre de bœufs et de moutons qu'il ramena à Fès. On vendit ces animaux à vil prix et on fit le partage : on dit qu'une vache se vendit 6 *mouzoûnas*, et une brebis 1 *mouzoûna*. La guerre se trouvait déclarée entre la ville de Fès et les Oûdéya.

Le 1er moḥarrem 1141, le sultan Moûlay Aḥmed quitta Méknès à la tête des troupes 'Abîd et Oûdéya de sa capitale et vint camper le lendemain sous les murs de Fès. Des canons, des mortiers et des machines de guerre furent braqués contre la ville, et les soldats, envahissant les jardins, pillèrent les fruits et ravagèrent les plantations. Le Sultan ordonna aux artilleurs de lancer sans interruption, nuit et jour, contre la ville des boulets, des bombes et des blocs de pierre. Le tir commença et bientôt il causa des dégâts considérables et démolit une grande partie des maisons. Le siège dura cinq mois, pendant lesquels nombre de combattants périrent, les uns dans le combat, et les autres sous les décombres et les pierres.

Au bout de ce temps, la situation était critique : les habitants, incapables de résister plus longtemps et voyant les vivres diminuer et hors de prix, reconnurent Moûlay Aḥmed, qui fit la paix à condition qu'ils lui livreraient son frère Moûlay 'Abdelmâlék et qu'ils le lui remettraient sous le couvert de l'*amân*. Le Sultan envoya donc demander à celui-ci de choisir entre l'exil à Sijilmâsa et le séjour

dans le sanctuaire Idrîsi : il préféra le séjour dans le *ḥorm*. Le Sultan ordonna alors aux habitants de Fès de ne plus avoir de rapports ni de communications avec son frère, et de ne rien vendre ni acheter à ses serviteurs : quiconque enfreindrait ces prescriptions serait puni. Voyant avec quelle rigueur son frère le traitait, Moûlay 'Abdelmâlék manda aussitôt son fils auprès des 'Abîds pour les prier de lui garantir la vie sauve et leur promettre de les suivre partout où ils voudraient.

Le bâchâ Sâlem Eddoûkkâli se rendit alors auprès de lui avec cinquante qâïds, et tous lui jurèrent dans le sanctuaire Idrîsi qu'aucun mal ne lui serait fait. Ils sortirent du *ḥorm* avec lui et l'amenèrent devant son frère qui ordonna de le conduire enchaîné à Méknès. Dès qu'il arriva dans cette ville, il fut emprisonné dans la maison du bâchâ Msâhél.

Le sultan Moûlay Aḥmed quitta Fès pour rentrer à Méknès et tomba malade à peine arrivé. Quand il sentit venir la mort, il donna l'ordre d'étrangler son frère 'Abdelmâlék : l'exécution eut lieu dans la nuit du lundi au mardi 1er cha'bân. Le samedi suivant, 5 cha'bân, le Sultan expirait, trois jours après son frère. Dieu leur fasse miséricorde !

Le récit que nous venons de faire est celui que l'on trouve dans le *Boustân* : il a été reproduit fidèlement par Aboû 'Abdallâh Akensoûs.

J'ai trouvé la note suivante écrite de la main de mon grand-père paternel, le fqîh, le professeur Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben Qâsém Elidrîsi Elyaḥyâoui Eljébbâri, connu sous le nom de Ben Zerroûq, qui vivait à cette époque-là : « Moûlay Aḥmed ben Ismâ'îl, surnommé Eddehebi, fut proclamé le jour de la mort de son père (Dieu lui fasse miséricorde !) Il se produisit à cette époque dans le Maġrib, et notamment à Elqṣar et dans les environs, entre les tribus et les agents du Makhzen, de graves

désordres au cours desquels nombre de gens trouvèrent la mort. Ce Prince fut déposé après un an et six mois de règne, et remplacé, le dernier jour de rejeb 1141, par son frère, qui se trouvait alors à Târoûdânt, dans l'extrême-Soûs. Celui-ci arriva au palais impérial de Méknès dans la nuit du 27 ramaḍân. Son frère Moûlay Aḥmed *Elmekhloû* se révolta contre lui le 10 moḥarrem 1142 et lui enleva de force le palais impérial, une forte sédition éclata dans la ville de Méknès : un grand nombre d'hommes tombèrent dans le combat, et plusieurs furent même tués après la lutte. Moûlay 'Abdelmâlék s'enfuit à Fès, il fut suivi par Moûlay Aḥmed qui vint l'y assiéger pendant près de quatre mois, et dut se rendre à lui sous le couvert de l'*amân*. Il fut mis en prison à Méknès, et fut étranglé dans les derniers jours de rejeb. » Là finit cette note. Dieu sait quelle est la vérité.

Moûlay Aḥmed (Dieu lui fasse miséricorde !) ressemblait beaucoup, dit-on, à Elamîn, fils d'Errechîd El'abbâsi, par sa mise, par sa frivolité et son amour du plaisir, son manque de droiture et de sérieux, qui furent la cause des troubles et de l'anarchie qui se produisirent. Ses contemporains affirment qu'avant d'arriver au pouvoir il n'avait jamais assisté à un combat, et qu'il était pourtant courageux. Les choses allèrent avec lui comme nous l'avons dit : Dieu seul ordonne avant et après.

Règne du Prince des Croyants Moûlay 'Abdallâh ben Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !) [1]

Moûlay 'Abdallâh ben Ismâ'îl, qui avait pour mère la noble dame Khenâtsa, fille du chéïkh Bekkar Elmġafri, s'était joint, pendant le règne de son père, à son autre frère

1. Texte arabe, IV° partie, page 59.

Moûlay 'Abdelmâlék et était demeuré avec lui dans le Soûs. Quand celui-ci fut proclamé à la place de Moûlay Aḥmed qui venait d'être déposé, il vint avec lui à Méknès et ne le quitta pas. Lors de la révolte des 'Abîds contre Moûlay 'Abdelmâlék, quand celui-ci alla se réfugier dans le sanctuaire de Moûlay Idrîs, Moûlay 'Abdallâh partit pour Sijilmâsa et y vécut dans sa maison jusqu'à la mort de Moûlay Aḥmed, à la date que nous avons indiquée.

Les grands de l'Empire, 'Abîd et Oûdêya, tous les qâïds et les chefs, se réunirent alors et tombèrent d'accord pour prêter serment de fidélité à Moûlay 'Abdallâh ben Ismâ'îl qui était à cette époque à Sijilmâsa. Après avoir proclamé son nom, et annoncé son avènement à Elmḥalla et à Méknès, ils envoyèrent une troupe de cavaliers pour le ramener. Ils écrivirent en même temps aux gens de Fès, en leur exprimant leurs regrets au sujet de ceux de leurs concitoyens qui avaient péri pendant le siège et en les invitant à adhérer à la *béï'a* de Moûlay 'Abdallâh ben Ismâ'îl. Dès que leur lettre arriva à Fès, elle fut lue dans la chaire de la mosquée d'Elqarouiyîn, et la proposition qu'elle contenait fut agréée par la population.

Pendant ce temps, les cavaliers arrivaient auprès de Moûlay 'Abdallâh et lui faisaient part de l'accord qui s'était établi à son sujet dans la population. Le prince se mit rapidement en marche et descendit à l'extérieur de Fès à l'endroit appelé Elmehrês. Les 'oulamâ, les chérîfs et les autres notables de la ville se portèrent à sa rencontre et vinrent le saluer. Ils témoignèrent de la joie de le voir arriver, et le Sultan lui-même leur fit un accueil aimable, leur adressa des paroles affables, leur promit sa bienveillance, et leur annonça que le lendemain il entrerait dans leur ville pour visiter Moûlay Idrîs (Dieu soit satisfait de lui !). Ils le quittèrent ravis et satisfaits, et le lendemain, parés de leurs plus beaux vêtements et de leurs armes, et précédés de leurs bannières, ils se trou-

vèrent au rendez-vous fixé par le Sultan. Moûlay 'Abdallâh monta aussitôt à cheval, entouré de sa cour et des gens de sa suite, parmi lesquels se trouvait Ḥamdoûn Erroûsi, l'ennemi des habitants de Fès. Il fit son entrée dans la ville par Bâb Elfetoûḥ.

Lorsque le Sultan fut au milieu de Fès Elbâli, certains courtiers de révolte, les fils de Ben Yoûsef, reconnurent Ḥamdoûn Erroûsi, qui avait tué leur père, et se dirigèrent vers lui. Celui-ci, qui les avait remarqués, s'était d'abord éloigné d'eux, mais quand il se vit suivi par eux, il comprit leur dessein, et, mettant son cheval au galop, il arriva auprès du Sultan, lui fit part de l'attitude des fils de Ben Yoûsef, et en profita pour médire de toute la population de Fès. Le Sultan qui se trouvait déjà au pont d'Erreṣîf changea de décision, et retournant par le chemin de Jâma' 'Elḥoût et par Gzâ Ben 'Âmer, sortit de la ville par Bâb Elḥadîd, se dirigeant sur Fès Eljedîd, sans avoir accompli sa visite à Moûlay Idrîs. Personne ne savait alors le motif de cette détermination, mais bientôt on le connut partout. Les 'oulamâ de Fès et les chérîfs se rendirent auprès du Sultan et lui apportèrent leur serment de fidélité. Un des fqîhs qui étaient là lui présenta des excuses en lui disant que ce qui s'était passé au sujet de Ḥamdoûn n'était le fait que de quelques mauvais sujets. Le Sultan feignit de ne rien entendre et fit la sourde oreille.

La *bêï'a* que les délégués de Fès avaient apportée au Sultan avait été rédigée par le fqîh, le savant distingué Aboûl'oulâ Drîs ben Elmehdi Elmechchâṭ Elmouâfi (cet ethnique indique la descendance de 'Abd Manâf ben Qaṣi) qui avait été désigné autrefois par Moûlay Ismâ'îl pour se rendre à Tâdla avec son fils Moûlay Aḥmed lorsqu'il confia à ce dernier le gouvernement de cette province, comme nous l'avons vu. Voici le texte de ce document.

« Louange à Dieu qui a établi la justice comme soutien

de l'empire, des sujets et des créatures, et l'injustice comme germe de mort pour la culture, les animaux et tout le pays, qui dirige le juste de sa sollicitude et réserve au tyran son châtiment pour le jour du jugement, qui placera les justes dans les chaires lumineuses au jour de la résurrection et jettera les oppresseurs dans les tourments, les tristesses et les peines ! Le plus bienheureux parmi les rois au jour du jugement dernier sera celui qui aura suivi le droit chemin envers ses sujets, et qui aura réparé les dégâts causés sur la terre par le tyran.

« Nous lui rendons grâces d'avoir daigné nous donner un chef juste ; nous le remercions de nous faire administrer par un prince qui devant le bon droit ne prêtera pas l'oreille aux propos des calomniateurs, puisqu'il a choisi pour nous gouverner un khalife de la descendance de notre intercesseur au jour du jugement dernier.

« Nous attestons qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu seul, qu'il n'a pas d'associé, qu'il ne doit pas compte de ses actes, qu'il donne le pouvoir et le retire à qui bon lui semble, au moment qui lui plaît.

« Nous attestons que notre Seigneur, notre Prophète et notre Maître Moḥammed est son esclave et son Envoyé, qu'il sera l'intercesseur de tout son peuple, le jour où aucune excuse ne pourra servir aux méchants, et où l'on n'acceptera plus des tyrans une rançon en biens récents ou anciens. Que Dieu prie sur lui et sur les membres de sa famille qui ont apporté la Loi sainte et effacé l'injustice d'un trait de plume !

« Ensuite :

« Nous commençons par louer Dieu qui a prescrit l'obéissance au Souverain et a promis le triomphe avec son appui à celui qui soutient la religion. En effet, le Prophète (sur lui soit le salut !) a dit : « Celui qui mourra sans porter à son cou la *béïʿa* mourra comme on mourait au temps de l'erreur. » Dans le *Ṣaḥîḥ* de Moslim, on rap

porte que le Prophète (Dieu prie sur lui et lui donne le salut !) a dit : « Si quelqu'un veut diviser ce peuple, qui forme un tout complet, faites tomber sa tête d'un coup d'épée. » Dans le *Ṣaḥîḥ* de Moslim, on rapporte aussi que le Prophète (Dieu prie sur lui et lui donne le salut !) a dit : « Si quelqu'un vient auprès de vous au moment où vous êtes tous d'accord sur un seul homme, et veut répandre la division parmi vous, tuez-le. » Dans le *Ṣaḥîḥ* d'Elbokhâri, on rapporte que Ibn 'Abbâs (Dieu soit satisfait de lui !) a dit : « L'Envoyé de Dieu (Dieu prie sur lui et lui donne le salut !) a dit : « Celui qui aura à souffrir en quelque chose de la part de son prince devra patienter, car celui qui s'écartera d'un seul empan du Sultan mourra comme on mourait au temps de l'erreur. » Dans le même recueil, on rapporte que Aboû Horéïra (Dieu soit satisfait de lui !) a dit : « L'Envoyé de Dieu (Dieu prie sur lui et lui donne le salut !) a dit : « Quiconque m'obéira obéira à Dieu ; quiconque me désobéira désobéira à Dieu. Quiconque obéira à mon souverain, m'obéira ; quiconque désobéira à mon souverain, me désobéira. » Le Prince des Croyants, 'Omar ben Elkhaṭṭâb (Dieu soit satisfait de lui !) a dit à Ibn 'Oqba : « Tu ne me reverras peut-être plus à partir de ce jour : je te recommande de craindre Dieu et d'obéir au Prince, fût-il même un noir abyssin. » Les Pères de la religion s'accordent à dire que la constitution d'un chef est obligatoire pour tous les musulmans, et que l'observation de cette obligation est un de leurs devoirs, ainsi que le prouvent les textes des *ḥadîts* et des versets. Le poète a dit :

« A quoi sert un peuple d'égaux qui n'a pas de chef : Il n'y a pas de chef si ce sont les sots qui sont les maîtres. »

« Dieu ayant ordonné l'exécution de sa volonté et de ses décrets en rappelant à lui son khalîfa et en l'envoyant dans la tombe, les musulmans ont été effrayés et ont redouté la

continuation des guerres et des révoltes. Ils se sont adressés à lui (qu'il soit glorifié !) pour qu'il fasse rentrer les épées dans leurs fourreaux, et l'ont prié d'avoir la bienveillance d'écarter d'eux toutes sortes de persécutions et de tourments. Le généreux a accédé à leurs prières : il a dissipé le chagrin et la tristesse ; il a étendu sa miséricorde et oublié ses ressentiments ; les cœurs qui étaient dans l'adversité ont retrouvé le bonheur ; les visages qui étaient attristés sont devenus souriants ; les guerres et les révoltes se sont enfuies ; les signes de la paix et de la tranquillité sont apparus. Dieu a dirigé vers les bonnes œuvres les cohortes musulmanes et leur a inspiré une détermination utile aux intérêts des affaires humaines, de la religion, du pasteur et de ses brebis, leur avis bien dirigé, leur jugement guidé et droit, a décidé de prêter serment à celui qui s'est élevé dans le séjour de la félicité dont la pleine lune s'est levée et est montée dans le firmament de la gloire, à l'Imâm magnanime, issu de 'Ali, issu de Hâchem, qui est la justice même dans les jugements, qui se distingue par sa générosité, sa bravoure, son énergie, sa fermeté, sa vigueur et son audace, qui s'humilie devant Dieu, et qui s'en remet à Dieu de toutes ses affaires, au Prince des Croyants, notre Maître 'Abdallâh, fils du chérif glorieux, illustre et noble, du Prince des Croyants notre Maître Ismâ'îl, fils de notre Maître Echchérif. Elles lui ont prêté serment (Dieu le glorifie !) conformément au Livre de Dieu et à la loi de son Prophète, et dans une pensée de justice qui est leur plus cher désir : leurs cœurs et leurs bouches se sont engagés à respecter ce serment vers lequel têtes et pieds se sont hâtés avec humilité et soumission. Les musulmans ne cesseront pas de lui obéir, et ne s'écarteront pas du chemin de la communauté. Ils ont pris à témoin contre eux le monde invisible qui sait tout ce qui est caché, en disant : « Nous t'avons proclamé : nous t'avons pris pour chef, afin que tu nous gouvernes

avec justice, bienveillance, fidélité à tes engagements et sincérité et afin que tu tranches nos différends conformément à la vérité, ainsi que l'a dit le Très-Haut au Prophète à qui il inspirait la révélation : « O David, nous t'avons nommé notre lieutenant sur la terre : rends la justice aux hommes conformément à la vérité. » Dieu a dit encore et sa parole est une parole de vérité : « Celui qui observera la promesse qu'il aura faite envers Dieu, je lui réserverai une immense récompense. » Le Très-Haut a dit aussi : « Ne soutiens pas les traîtres. »

« Ces sujets demandent à leur Maître de soutenir et d'aider leur souverain, de jeter la frayeur dans le cœur de ceux qui voudraient lui résister, de lui faciliter ce qui n'a pu être réalisé par un autre, et de lui donner l'appui de son puissant secours. Il peut ce qu'il veut et sait exaucer les prières ; il tient entre ses mains la force et le pouvoir. Quel excellent maître ! quel excellent aide !

« Témoignage est donné de ce qui précède en son propre nom et au nom de ses compagnons par l'esclave humble, criminel et méprisable, qui la dicte et écrit, Drîs ben Elmehdi Elmechchât, en présence d'un tel et d'un tel (suivent les noms des fqihs et des notables) le lundi 7 ramaḍân de l'année 1141. »

Le Sultan partit de suite pour Méknès, comme nous allons le rapporter.

Inimitié entre le Prince des Croyants Moûlay 'Abdallâh et les gens de Fès ; ses motifs [1].

Nous venons de rapporter que Ḥamdoûn Erroûsi avait indisposé le sultan Moûlay 'Abdallâh contre les gens de Fès et qu'un des *fqîhs* avait présenté des excuses à cet

1. Texte arabe, IVe partie, p. 61.

égard au Sultan. A la suite de cela, celui-ci leur avait ordonné de lui envoyer un contingent d'hommes qui devraient l'accompagner suivant l'usage. Ils lui fournirent les 500 hommes qui prenaient part aux expéditions avec les souverains ses prédécesseurs ; cette troupe partit avec lui pour Méknès.

Quand le Sultan fut installé dans sa capitale, il reçut les notables du *Dîouân*, les gouverneurs des tribus et les députations des villes et des campagnes, et distribua de l'argent à tout le monde, excepté aux gens de Fès qu'il exclut entièrement de ses libéralités. A la fête de la rupture du jeûne, les délégations des villes vinrent assister comme de coutume aux cérémonies avec le Sultan. Les envoyés de Fès vinrent aussi et accompagnèrent le Sultan au Mṣallà pour la prière de la fête. Au retour de la prière, les gens apportèrent leurs cadeaux au Sultan, et parmi eux étaient les gens de Fès, comme d'habitude. Des présents furent distribués : les délégués de Fès ne reçurent encore rien cette fois.

Je suis persuadé qu'un diable à forme humaine avait pris possession de ce Sultan et l'excitait contre les gens de Fès pour faire naître l'inimitié entre eux et lui, sinon, comment expliquer qu'un grand roi ait ainsi de propos délibéré cherché à irriter contre lui des sujets qui forment l'élite, le noyau et le centre de la population, et à semer la haine dans leurs cœurs ? En supposant même qu'ils aient manqué aux convenances à son égard, est-ce qu'on ne ne doit pas autant que possible ne pas faire attention à pareille chose, un Sultan plus que tout autre. Les *moundfiq* molestaient à tout moment le Prophète de Dieu (Dieu prie sur lui et lui donne le salut !) et ses compagnons, mais il était indulgent envers eux. « Ne les tuerons-nous pas ? » lui dit un de ses compagnons. « Comment ? L'on pourrait dire que Moḥammed tue ses compagnons ? » répondit le Prophète. Il y a une ancienne maxime qui dit :

la cécité feinte écarte bien des maux. Un poète a dit aussi : Nul riche n'est prince sur ses compatriotes ; le véritable maître dans son pays est celui qui feint l'imbécillité. »

Le lendemain, le Sultan fit venir les gens de Fès du *Mechouar*. Il sortit pour les recevoir, et quand ils se furent levés à son arrivée et lui eurent fait les saluts d'usage, il leur dit : « O gens de Fès, écrivez à vos frères de me livrer les bastions et les qaṣbas de votre ville qui appartiennent au Makhzen et rentrent sous son administration ; s'ils s'y refusent, j'irai moi-même ruiner leur misérable bourgade. » Les gens de Fès se déclarèrent prêts à obéir et rentrèrent dans leurs campements. Le soir même, ils partirent, marchèrent toute la nuit, et le lendemain ils étaient aux portes de Fès. Ils s'entretinrent aussitôt avec leurs concitoyens et leur firent part des discours du Sultan et des projets qu'il avait arrêtés contre eux. Dans une réunion qu'ils tinrent, les notables examinèrent l'attitude de la population et celle du Sultan, puis ayant fait apporter une copie de la *béï'a*, ils déclarèrent, après avoir revu ses clauses, qu'ils n'avaient pas juré fidélité au Sultan pour qu'il les traitât de cette façon et proclamèrent sa déposition. Les décrets appartiennent à Dieu seul !

Siège de Fès par Moûlay 'Abdallâh [1].

Après avoir proclamé la destitution du sultan Moûlay 'Abdallâh, les gens de Fès, décidés à lui résister énergiquement, se préparèrent à subir le siège. Ils commencèrent par faire annoncer dans la ville que les étrangers qui voulaient s'en retourner dans leur pays, ou se mettre en lieu sûr, avaient trois jours pour le faire, puis fermèrent les portes, prêts à combattre.

1. Texte arabe, IVe partie, p. 62.

Dès qu'il apprit ce qui se passait à Fès, le Sultan prépara une expédition et prit dans ce but toutes les dispositions nécessaires. Il quitta Méknès le 25 chouwâl 1141 et vint s'établir sous les murs de Fès. Il divisa toutes ses troupes en petits détachements, qu'il posta tout autour de la ville, et leur permit de dévaster les environs, de démolir les constructions, de couper les arbres et de ravager les terrains de culture. Il fit ensuite combler la rivière, de telle sorte que la ville fut privée d'eau. Les soldats commencèrent l'attaque. A toutes les portes de la ville, on combattait pendant tout le jour ; dès que le soir venait, les artilleurs et les convertis lançaient sur la ville des boulets et des bombes, et les catapultes envoyaient des pierres. Il n'y avait pas de repos pendant le jour : la nuit, on ne dormait pas. Bientôt, l'inquiétude devint considérable, et la population tomba dans le désespoir. On arriva ainsi jusqu'à l'année 1142, et la détresse ne fit qu'aller en augmentant. Le prix des denrées s'était élevé, les vivres devenaient rares, et le désordre ne faisait qu'augmenter. Les assiégés finirent par envoyer demander la paix au Sultan, qui imposa comme condition l'abandon des bastions et des qaṣbas. Mais ils ne voulurent pas y consentir et recommencèrent à lutter. Peu de temps après, la paix fut conclue par l'entremise du qâïd Aboû 'Abdallâh Mḥammed Esslaoui, au mausolée de Moûlay Idrîs (Dieu soit satisfait de lui !) Des chérîfs et des 'oulamâ de la ville accompagnèrent ce qâïd chez le Sultan qui était alors à Fès Eljedîd : celui-ci leur fit bon accueil et les gratifia de 1.000 dînars et de vêtements ; puis il leur donna comme gouverneur Elḥâddj Aboûlḥasan 'Ali Esslaoui. Le nouveau qâïd vint s'installer dans la qaṣba le 2 rabî' II 1142 et établit dans les bastions et les qaṣbas des combattants choisis parmi ses hommes. Le premier acte de son administration fut de mettre à mort le chéïkh Daḥmân Elmenjâd, un des chefs de Fès. Quand il eut connaissance de cet acte,

le Sultan le destitua et le remplaça par un des fils de Ḥamdoûn Erroûsi, appelé Elbâdési. Peu de temps après, celui-ci fut révoqué et 'Abdennébi ben 'Abdallâh Erroûsi fut nommé à sa place, puis destitué avant le départ du Sultan pour Méknès. Le Sultan quitta Fès le 20 rabî' Ier, en y laissant comme gouverneur Ḥamdoûn Erroûsi, l'ennemi juré de la population.

Cette année-là, il envoya au Ḥedjâz, pour y accomplir le pèlerinage, son fils Moûlay Moḥammed, qui était encore impubère, et sa mère, la *séyyida* Khenâtsa. L'auteur du *Nachr Elmatsâni* place ce pèlerinage en l'année 1143. Il ajoute : « La *séyyida* Khenâtsa Elmġafriya, fille du cheïkh Bekkâr, et mère du sultan Moûlay 'Abdallâh, supplia son fils de la laisser partir pour l'Orient afin d'y accomplir le pèlerinage à la maison sacrée de Dieu. Celui-ci accéda à cette demande, et lui prépara tout ce dont elle pouvait avoir besoin. Il fit partir avec elle son fils Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh, par lequel Dieu a affermi les affaires de ce monde et de l'autre. Il fit le pèlerinage avec elle en l'année 1143. »

Expédition du sultan Moûlay 'Abdallâh contre les Berbers, et leur défaite[1].

Rentré à Méknès, Moûlay 'Abdallâh se préoccupa de la situation des Berbers et constata qu'ils étaient revenus à leurs anciens errements : ils possédaient des chevaux et des armes et se livraient au brigandage sur les routes. Il ordonna alors aux 'Abîds de se préparer à entrer en campagne, afin de pacifier le pays et de mettre fin à leurs crimes. Puis il partit pour le Tâdla, dans le but de réduire les Aït Zemmoûr. Cette tribu était venue s'établir dans

1. Texte arabe, IVe partie, p. 62.

cette contrée après avoir été chassée de son territoire, à la source de la Melouiya, par les Aït Ou 'Mâlou qui s'en étaient emparés. Ils causaient un grand préjudice aux habitants de cette région, qui apportaient contre eux des plaintes continuelles à la porte du Sultan. Moûlay 'Abdallâh marcha donc contre eux, mais dès qu'ils apprirent son arrivée, ils s'enfuirent devant lui, sur le territoire des Aït Isri. Le Sultan les y poursuivit, et après les avoir battus sur l'Oued El'abid, leur tua des milliers d'hommes et leur enleva ce qu'ils possédaient. Après cette victoire, il revint dans le Tâdla.

Le sultan Moûlay 'Abdallâh commet des injustices néfastes pour la bonne administration et des actes de nature à discréditer le pouvoir [1].

Pendant son voyage au Tâdla, le sultan Moûlay 'Abdallâh fit tuer vingt des principaux archers de Fès, et écrivit ensuite à leurs concitoyens, pour s'excuser de leur meurtre et leur demander de lui envoyer un nouveau contingent. Ce contingent fut désigné et envoyé au Sultan, après avoir été passé en revue par le qâïd Ḥamdoûn Erroûsi à Râs Elmâ. Le lendemain, celui-ci mit à mort deux notables de Fès, 'Abdelouâḥéd Tibér et Moḥammed ben Elachhab, à la porte de la prison, et fit ensuite traîner leurs corps à travers les rues de la ville. Le surlendemain, il passa successivement devant les portes de Fès et les fit détruire. Il fit démolir ainsi Bâb Elmaḥroûq, Bâb Elfetoûḥ, Bâb Elguîsa, Bâb Beni Msâfer et Bâb Elḥadîd, et transporter tous leurs vanteaux à Fès Eljedîd. Puis, le 1er moḥarrem 1143, il fit commencer la démolition du mur d'enceinte de la ville, dont les matériaux furent également emportés à

1. Texte arabe, IVe partie, p. 62.

Fès Eljedid. Pendant ce temps, le Sultan écrivit qu'il pardonnait aux gens de Fès et qu'il ne leur reprochait plus rien ; ce que voyant, Ḥamdoùn Erroùsi, inquiet du sort qui l'attendait, s'enfuit au Zerhoùn.

Au retour de son expédition dans le Tàdla, le Sultan demeura peu de temps à Méknès, puis dirigea une autre campagne dans le Soùs. Il pacifia cette région et revint à Méknès victorieux.

La même année, il fit construire à Méknès la porte appelée Bàb Manṣoùr El'eulj, remarquable par ses grandes proportions et sa beauté, et termina dans les meilleures conditions le mur de la qaṣba. Dieu sait quelle est la vérité !

Le sultan Moûlay 'Abdallâh fait démolir Medînat Erriyâḍ à Méknès [1].

Medînat Erriyâḍ (la ville des jardins) était la parure et la beauté de Méknès. C'était là que se trouvaient les constructions élevées par les grands de l'Empire du Prince des Croyants, Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde!) Elle renfermait les maisons des gouverneurs, des qâïds, des secrétaires et de tous les hauts fonctionnaires de la Cour isma'ilienne : bref, quiconque possédait un emploi au service du Sultan y avait fait élever son habitation. Les grands et les hauts personnages avaient à l'envi construit de belles demeures, de beaux palais et avaient réussi. La maison de 'Ali ben Ichcho, par exemple, contenait vingt-quatre enceintes commandées par une seule porte. Celle du qâïd 'Abdallâh Erroùsi et de ses enfants était aussi considérable, peut-être même plus vaste et plus élégante, et formait à elle seule un véritable quartier. Les autres qâïds avaient des demeures du même genre, ou à peu

1. Texte arabe. IVᵉ partie, p. 63.

près : elles renfermaient des constructions immenses et des bâtiments somptueux, et chaque qâïd avait édifié une mosquée dans son quartier. Au milieu de cette ville, se trouvaient la grande mosquée de Moûlay Ismâ'îl, sa *mdersa*, son *ḥammâm*, ses *fondaqs* et ses marchés, dont il avait fait des biens inaliénables et où affluaient des marchandises qu'on n'aurait pas trouvées ailleurs. Mais, un jour de malheur, le sultan Moûlay 'Abdallâh monta à cheval dès le matin, et posté sur une colline élevée d'où il dominait toute cette ville, il ordonna aux chrétiens et aux Cha'âbniya de la démolir. Ces ouvriers se mirent aussitôt à l'œuvre de tous côtés, pendant que les habitants étaient endormis. Quand ils s'éveillèrent, ils virent leurs maisons tomber les unes après les autres : ceux qui se hâtèrent purent sauver leurs biens et leurs effets, mais ceux qui n'avaient personne pour les aider, ou qui ne se pressèrent pas d'emporter leurs biens, furent enfouis sous les ruines. Il y avait dans cette ville un certain nombre d'oncles du Sultan et d'Oûdêya. Les Oûdêya furent transportés à Fès Eljedîd, où ils allèrent rejoindre ceux de leurs contribules qui y étaient déjà installés ; les autres gens se dispersèrent dans Méknès. Dix jours à peine s'étaient écoulés que Medînât Erriyâḍ n'était plus qu'un monceau de décombres : les murs seuls restaient encore debout et s'affaissaient à vue d'œil. Les décrets appartiennent à Dieu seul !

On rapporte que cette année-là, le Sultan envoya en expédition le qâïd Aboû 'Amrân Moûsa Eljerrâri avec trois cents hommes. Quand cette colonne revint, le Sultan fit mettre à mort le chef et ses soldats. Une délégation, composée du même nombre d'hommes environ, qui avait été envoyée au Sultan par le bâcha Aḥmed ben 'Ali Errîfi pour lui apporter les présents de ce gouverneur, fut également mise à mort. Ce meurtre décida ce dernier à se révolter contre le Sultan et à tenter de renverser son gou-

vernement. Deux cents hommes de la tribu de Ḥajâoua furent tués à cause d'une réclamation pour un vol à main armée qui s'était produit sur leur territoire. Quand, leur exécution ordonnée, ces gens furent conduits à l'endroit où ils devaient être mis à mort, des curieux et des badauds de la ville étaient allés voir ce spectacle à Bâb Elbeṭioui. Le Sultan sortit inopinément par cette porte et, voyant cet attroupement, se dirigea de son côté. Effrayés, ces gens s'enfuirent vers une caverne proche de là et s'y cachèrent. Le Sultan les suivit jusqu'à la porte de la caverne près de laquelle se trouvaient des pierres qui avaient été placées là pour y faire des constructions. Il ordonna aussitôt aux *msakhrîn* qui l'accompagnaient de déposer leurs armes, et de boucher l'entrée de la caverne avec les pierres et de la terre. Cet ordre fut aussitôt exécuté, et les nombreuses personnes qui étaient là moururent étouffées : on n'a jamais su ce qu'elles étaient devenues et on n'a jamais connu leur nombre. En apprenant ces actes ignobles (Dieu les lui pardonne !) les 'Abîds du Diouân de Mechra' Erremla écrivirent au Sultan pour lui faire part de l'horreur que leur inspirait le meurtre immérité de ces musulmans : Moûlay 'Abdallâh leur répondit en leur envoyant leur solde et en leur donnant l'ordre de se préparer à partir en expédition contre les habitants du Fezzâz, afin de détourner leur attention.

Cette année-là, le Sultan envoya à Fès Moḥammed ben 'Ali ben Ichcho Ezzemmoûri Elqebli comme gouverneur, en lui faisant la recommandation suivante : « Prends l'argent de ces gens-là et jette-le dans l'Oued Boû Lkherâréb ; ne leur laisse rien : ce n'est que l'argent qui les a rendus tellement orgueilleux qu'ils ont méprisé le pouvoir. » Moḥammed ben 'Ali s'installa, à son arrivée, à Fès, dans la maison de Boû 'Ali Erroûsi à Elma'âdi. Il désigna par chaque quartier des espions connaissant bien les gens aisés, avec mission de les lui amener. Quand ils furent

tous réunis chez lui, il les fit mettre en prison. Ensuite, il imposa à la population d'abord 500.000 *mitsqâls* : chaque négociant ou propriétaire devait contribuer au paiement de ce chiffre par des sommes variant entre 1.000 à 10.000 *mitsqâls*. Quand il se mit à percevoir cette imposition, ceux qui montrèrent peu d'empressement à payer furent bâtonnés et mis en prison : quant à ceux qui s'enfuirent, il emprisonna soit leur fils, soit leur femme, soit leur frère ; il arriva ainsi à se faire verser la somme tout entière. Ce fut ensuite le tour des artisans, des ouvriers d'industries et des propriétaires de terrains en dehors de la ville, entre autres des laboureurs : ceux-ci durent payer une forte somme pour laquelle la part contributive de chacun variait de 100 à 1.000 *mitsqâls*. De cette façon, il n'y eut personne dans la ville qui n'eût été taxé. Il se produisit alors un grand exode des habitants vers les campagnes, les bourgades et les montagnes : des gens allèrent même jusqu'au Soudan, à Tunis, en Égypte et en Syrie. Il ne resta plus à Fès que les femmes, les enfants et les misérables. Ceux qui avaient été emprisonnés s'enfuyaient eux-mêmes, dès qu'ils avaient recouvré la liberté, sans s'occuper de leur famille et de leurs enfants. Moḥammed ben 'Ali se livra à ces actes pendant treize mois : au fur et à mesure qu'il recevait de l'argent, il l'envoyait au Sultan, à Méknès. Ces affaires se passèrent entre l'année 1143 ou 1144 et l'année 1145.

Le sultan Moûlay 'Abdallâh envoie le « guéïch » des 'Abîds contre les gens de Fezzâz qui le mettent en déroute[1].

En 1146, le Sultan réunit un corps de troupe composé de 15.000 hommes du *guéïch* des 'Abîds commandés par le bâcha Qâsém ben Reïsoûn, auquel il adjoignit 3.000 hom-

1. Texte arabe, IVe partie, p. 64.

mes du *guéïch* Eloûdêya, sous les ordres du qâïd 'Abdelmâlék ben Boû Chefra, et l'envoya dans les montagnes des Aït Ou 'Mâlou. Quand cette armée eut franchi l'Oued Oumm errabî' au pont d'Elbroûj et qu'elle se fût installée dans la plaine d'Adékhsân, les Berbers firent semblant de s'enfuir devant elle et allèrent se cacher dans les montagnes.

Les 'Abîds les poursuivirent et s'engagèrent dans les montagnes : ils dévalaient dans les ravins et les Berbers s'enfuyaient devant eux de tous côtés, tandis que la poursuite des 'Abîds continuait. Enfin, le soir, les Berbers envoyèrent des gens pour barricader les cols et les passes par lesquels était entrée l'armée du Sultan. Le lendemain matin, quand toutes les ouvertures furent complètement bouchées avec des troncs de cèdre et des blocs de rochers, les Berbers fondirent de tous côtés sur le *guéïch* et lui livrèrent combat avec impétuosité. Les 'Abîds furent mis en déroute, et quand ils arrivèrent aux cols par lesquels ils étaient entrés, ils les trouvèrent obstrués. Pris de peur, en pleine détresse, ils se poussèrent devant ces obstacles et durent descendre de leurs chevaux et abandonner leurs montures, leurs armes, leurs tentes et leurs bagages, qui tombèrent au pouvoir des Berbers. Les autres soldats furent dépouillés de leurs vêtements, mais pas un seul homme ne fut tué par les Berbers. Les 'Abîds revinrent à Méknès à pied et complètement nus. Cette défaite, jointe aux exécutions sanglantes dont leurs chefs avaient été victimes, provoqua la haine des 'Abîds contre le sultan Moûlay 'Abdallâh, à l'instigation duquel, disaient-ils, cette expédition avait été entreprise. Malgré cela, le Sultan leur donna de l'argent et des vêtements et leur promit de réparer toutes les pertes qu'ils avaient subies. Ils retournèrent ensuite à Mechra' Erremla, irrités de sa conduite à leur égard.

Révolte des 'Abîds contre Moûlay 'Abdallâh, qui s'enfuit à Oued Noûl ; ses conséquences[1].

En l'année 1147, les choses achevèrent de se gâter entre les 'Abîds et le sultan Moûlay 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !) qui avait tué presque tous leurs chefs pour venger le meurtre qu'ils avaient commis de son frère Moûlay 'Abdelmâlék, avec lequel il était en bons rapports. Il fit ainsi disparaître tous ceux qui avaient combiné cet assassinat, qui y avaient pris part ou qui l'avaient approuvé : plus de 10.000 'Abîds furent mis à mort pour cette raison. Il fut donc décidé entre eux qu'ils le déposeraient et le tueraient. Informé de ce dessein par l'un d'eux, Moûlay 'Abdallâh s'enfuit de Méknès, pendant la nuit ; le lendemain matin, il arriva au campement des Aït Idrâsén. Les gens de cette tribu furent heureux de le recevoir et le traitèrent avec déférence. Quand il voulut partir, ils l'accompagnèrent jusqu'au Tâdla ; là ils lui firent leurs adieux et retournèrent dans leur pays. Le Sultan continua sa route jusqu'à Morrâkch, et de là se rendit dans le Soûs où il s'arrêta chez ses oncles maternels, les Mġâfra à Oued Noûl. Il était accompagné de ses fils, Moûlay Aḥmed qui venait d'atteindre la puberté, et Moûlay Moḥammed qui devint plus tard Sultan et qui était encore enfant. Il resta chez les Mġâfra plus de trois ans.

Quant au gouverneur de Fès, Moḥammed ben 'Ali ben Ichcho, il s'enfuit de Fès pendant la nuit, dès qu'il apprit la fuite du Sultan de Méknès, et alla se réfugier dans le Zerhoûn, où il arriva le lendemain matin.

1. Texte arabe, IVe partie, p. 64.

Règne du Prince des Croyants Moûlay Aboûlḥasan 'Ali ben Ismâ'îl, surnommé Ela'réj (Dieu lui fasse miséricorde!)[1]

Après la fuite du Prince des Croyants, Moûlay 'Abdallâh ben Ismâ'îl de Méknès vers l'Oued Noûl, les 'Abîds du Dîouân se réunirent et se mirent d'accord pour mettre sur le trône Moûlay Aboûlḥasan ben Ismâ'îl, surnommé Ela'-réj. Comme ce prince était alors à Sijilmâsa, ils lui firent part de cette nouvelle et lui envoyèrent leur lettre par une troupe de cavaliers qui devaient le ramener. Il se mit en marche en toute hâte et trouva, en arrivant à Ṣefroû, une députation des notables de Fès, composée de chérîfs et de 'oulamâ, qui était venue pour lui prêter serment de fidélité. Il fit un accueil aimable à ces envoyés et leur témoigna de la bienveillance. Il arriva jusqu'à Fès Eljedîd, et leur donna comme gouverneur Més'oûd Erroûsi (rabî' II 1147), à qui il recommanda de ne percevoir sur les habitants que les *zekats* et *'achours* légaux et les petites taxes habituelles de *hédiyas*.

Ce prince (Dieu lui fasse miséricorde !) était clément et modéré, et n'avait aucun instinct sanguinaire : Dieu le protégea sur la fin de son règne et lui assura le salut.

De Fès, il se rendit ensuite à Méknès, où, dès son arrivée, il reçut le serment du *guéïch*. Tel est le récit que l'on trouve dans le *Boustân*. J'ai entre les mains la note suivante écrite de la main de mon aïeul paternel, le *fqîh*, le professeur Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben Qâsém ben Zerroûq Elḥasani Elidrîsi : « Le 1er djoumâda Ier 1147, les 'Abîds d'Erremel se révoltèrent contre le Prince des Croyants Moûlay 'Abdallâh ben Ismâ'îl et annulèrent sa *béï'a*. Ils proclamèrent à sa place son frère Moûlay 'Ali, dont la mère était 'Aïcha Mbârka. Moûlay 'Abdallâh quitta

1. Texte arabe, IVe partie, p. 65.

son palais de Méknès, en emportant des chevaux, des armes et de l'argent, sans qu'il y ait eu ni bataille, ni combat, et son frère, Moûlay 'Ali, y entra le vendredi 1er djoumâda II de la même année. Écrit le 2 du même mois, par Moḥammed ben Zerroûq, Dieu le protège de sa grâce ! »

Arrivé à Méknès, le Sultan reçut les députations de toutes les provinces, qui lui apportaient leur serment et leurs présents : il les en remercia, puis distribua au *guéïch* tout l'argent qu'il possédait. Il fit alors arrêter la noble dame Khenâtsa, fille de Bekkâr et mère du sultan Moûlay 'Abdallâh, et lui enleva tous ses biens. Il la tortura ensuite pour lui faire indiquer l'argent qu'elle pouvait avoir caché, mais sans résultat. Cet acte fut une de ses fautes. Dieu la lui pardonne ! Aboû 'Abdallâh Akensoûs dit que cette Khenâtsa qui fut la mère des Sultans (Dieu les glorifie !) était une femme vertueuse, dévote et savante, qui avait reçu les enseignements de son père, le chéïkh Bekkâr. J'ai vu, dit-il, son écriture en marge d'un exemplaire de l'*Iṣâba* de Ibn Ḥajar, certifiée par quelqu'un qui avait écrit : « Cette écriture est sans aucun doute celle de la noble Khenâtsa, mère du sultan Moûlay 'Abdallâh. »

Révolte des gens de Fès contre leur gouverneur Més'oûd Erroûsi : leur rupture avec le sultan Aboûlḥasan (Dieu lui fasse miséricorde !)[1]

Més'oûd Erroûsi, gouverneur de Fès, fit mettre à mort injustement Elḥâddj Aḥmed Boûdi, chef des Lemṭiyîn, et fit traîner son corps à Bâb Elfetoûḥ, pour le punir d'avoir inspiré le meurtre de son frère Boû 'Ali Erroûsi après la mort du sultan Moûlay Ismâ'îl : nous avons déjà parlé de

1. Texte arabe, IVe partie, p. 65.

ce fait. Cet acte de Més'oûd détermina les gens de Fès à se réunir et à s'armer pour se rendre chez le gouverneur, qu'ils voulaient tuer afin de lui faire expier le meurtre de leur ami. Mais Més'oûd s'enfuit, sans qu'ils pussent le rejoindre. Ils marchèrent alors sur la prison, en fracturèrent les portes, tuèrent les gardiens et les geôliers qui s'y trouvaient et mirent les prisonniers en liberté. Quand le Sultan apprit cela, il feignit de n'en rien savoir et envoya à Fès son frère Moûlay Elmouhtadi, accompagné du qâïd Ġâném Elḥâddji, et porteur d'une lettre annonçant aux habitants la destitution de Més'oûd Erroûsi et la nomination de Ġâném Elḥâddji. Mais ils ne voulurent pas accepter ce dernier, qui dut repartir le lendemain pour Méknès. Cependant, sur les observations de gens de bien, ils changèrent bientôt d'opinion, et firent partir avec Moûlay Elmouhtadi une députation de 'oulamâ et de chérifs, qui devaient présenter un cadeau considérable au Sultan, en réparation de leur inconduite. Dès qu'ils furent reçus par le souverain, celui-ci prit leur cadeau, leur énuméra leurs fautes, puis les fit mettre en prison. La nouvelle de cette arrestation produisit à Fès la révolution : la population ferma les portes de la ville et se déclara en rébellion. Les gens de Més'oûd Erroûsi et tous ceux qui avaient quelques rapports avec lui subirent tous les genres de mort. La guerre fut déclarée également aux Oûdéya sur tous les points. Au mois de ramaḍân de l'année suivante, le Sultan dépécha à Fès l'un des qâïds des 'Abids, le qâïd Aboû Moḥammed 'Abdallâh Elḥamri. Ce personnage réunit les habitants de la ville, excuse le Sultan auprès d'eux et leur demanda d'envoyer à leur souverain une députation pour renouer avec lui de bonnes relations. Ce conseil fut écouté : la population fit partir aussitôt des 'oulamâ et des chérifs, qui portaient au Sultan un cadeau très précieux. 'Abdallâh Elḥamri écrivit lui-même à Moûlay 'Ali, pour les disculper et plaider leur cause. Le Sultan reçut

ces envoyés, et après leur avoir adressé des reproches, leur pardonna et donna la liberté à leurs frères emprisonnés. Le qâïd 'Abdallâh Elḥamri fut nommé gouverneur de la ville, mais, l'année suivante (1148), il fut destitué et remplacé par 'Abdallâh ben Elachqar. Le calme revint et les choses rentrèrent à peu près dans l'ordre.

Expédition du sultan Aboûlḥasan avec les 'Abîds contre les habitants du Djebel Fezzâz ; sa défaite [1].

A la fin de cette année 1147, le Sultan fit ses préparatifs de campagne contre les Aït ou 'Mâlou ; il accédait aux désirs des 'Abîds qui voulaient prendre leur revanche de la dernière défaite que leur avaient infligée les Berbers, du temps du Sultan Moûlay 'Abdallâh. Le Sultan se mit en route au mois de moḥarrem 1149, à la tête d'une nombreuse armée de 'Abîds. Avertis de ses projets, les Berbers firent semblant de fuir, à son approche, comme ils l'avaient fait la première fois. A mesure qu'ils reculaient, le Sultan marchait derrière eux et faisait les mêmes étapes qu'eux. Ils franchirent ainsi l'Oued Oumm Errabî' et s'engagèrent dans leurs montagnes. Le Sultan traversa le fleuve derrière eux ; les 'Abîds s'avancèrent à leur tour et gravirent les montagnes et les pentes escarpées. Quand ils furent en pleine montagne, les Berbers les assaillirent tous à la fois, et fondant sur eux de tous les cols comme des aigles, ils les cernèrent de tous côtés. Les 'Abîds, mis en déroute, s'enfuirent aussitôt et se poussèrent auprès des gorges ; là ils furent traités comme à la défaite précédente, et durent abandonner leurs chevaux, leurs armes, leurs tentes et leurs bagages. Ils ne purent sauver que leur propre personne, car les Berbers les

1. Texte arabe, IVe partie, p. 66.

dépouillèrent même de leurs habits. Seul le cortège du Sultan et sa suite ne furent pas inquiétés : les Berbers se contentèrent de marcher derrière lui jusqu'à ce qu'il eût franchi l'Oued Oumm Errabi'. En rentrant à Méknès, les 'Abîds réclamèrent au Sultan leurs costumes, leurs armes et leur solde, mais celui-ci n'avait rien à leur donner, ce qui provoqua leur mécontentement contre lui et leur donna des velléités de révolte. L'auteur du *Nachr Elmatsâni* résume ces nouvelles de la façon suivante : En 1149, Dieu fit périr tous ceux qui s'étaient révoltés contre le sultan Moûlay 'Abdallâh : les séditions augmentèrent, le prix des denrées monta, la pluie fut rare, et la population eut beaucoup à souffrir de la cherté des vivres ; la graisse et la viande manquèrent ; enfin, nombre de personnes moururent, et, comme la situation empirait, les gens émigrèrent ailleurs.

Le sultan Moûlay 'Abdallâh quitte le Soûs ; le sultan Moûlay Aboûlhasan se réfugie chez les Ahlâf ; ce qu'il fait jusqu'à sa mort [1].

Au mois de doûlḥeddja 1149, on apprit que le sultan Moûlay 'Abdallâh avait quitté l'Oued Noûl, et était arrivé dans le Tâdla. Une grande émotion se produisit aussitôt chez les 'Abîds, et beaucoup d'entre eux parlaient de le ramener au pouvoir. Mais Sâlém Eddoûkkâli et ses partisans étaient d'un avis différent, et déclaraient qu'ils resteraient soumis à Moûlay 'Ali. C'étaient eux, en effet, qui avaient provoqué la déposition de Moûlay 'Abdallâh et qui avaient fait monter son frère Moûlay 'Ali sur le trône. Mais le parti de Moûlay 'Abdallâh, s'affermissant de plus en plus, finit par l'emporter et proclama ce prince. Sâlém

1. Texte arabe, IVe partie, page 66.

et les qâïds qui étaient avec lui durent s'enfuir à la Zâouya de Zerhoûn, où il se réfugia. Dès qu'il apprit ce qui se passait, le sultan Moûlay Aboûlḥasan quitta Méknès et s'enfuit à Fès Eljedid; les Oûdêya lui ayant refusé l'entrée de la ville, il descendit jusqu'au pont de l'Oued Sbou, où il demeura un jour, ou une demi-journée, pour régler quelque affaire, et prit le lendemain la route de Tâza. De cette ville, il se rendit chez les 'Arabs Elaḥlâf. Il s'installa chez eux, car ils lui avaient fait bon accueil et l'avaient traité avec égards. Comme ils lui offrirent même une de leurs filles en mariage, il resta plusieurs années dans cette tribu, ne songeant plus à la royauté et ne faisant aucun effort pour la reprendre. Plus tard il revint à Méknès, où il se fixa, sur l'ordre de son frère, le sultan Moûlay 'Abdallâh, qu'il était venu voir à Dâr Eddebîbaġ, près de Fès, en 1169, et qui lui avait donné de l'argent, des jardins et des terrains de culture appartenant au Makhzen à Méknès. Il y vécut dans sa maison, mais au bout de peu de temps, les 'Abids l'emprisonnèrent à l'improviste et l'envoyèrent à son frère, le sultan Moûlay 'Abdallâh, en lui disant que ce prince leur avait gâté leur pays. Le Sultan, après l'avoir maintenu auprès de lui, l'envoya en liberté au Tâfilêlt, où il demeura jusqu'à sa mort, que nous allons relater (Dieu lui fasse miséricorde !)

Deuxième règne du Prince des Croyants Moûlay 'Abdallâh ben Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !)

Quand le sultan Moûlay Aboûlḥasan s'enfuit de Méknès chez les Aḥlâf, les 'Abids et les Oûdêya se mirent d'accord pour proclamer Sultan Moûlay 'Abdallâh et lui prê-

1. Texte arabe, IVe partie, page 67.

tèrent serment de fidélité, au moment où il se trouvait encore dans le Tâdla : leur exemple fut suivi par les gens de Fès et par toutes les tribus. Ensuite Sâlém Eddoûkkâli, qui était dans le Zerhoûn, écrivit à la population de Fès que le *Dîouân* était unanime à décider la déposition de Moûlay 'Abdallâh et à reconnaître comme souverain Sîdi Moḥammed ben Ismâ'îl, surnommé Ben 'Arbiya, et demandait conseil à ce sujet aux 'oulamâ de cette ville. Ceux-ci répondirent qu'ils régleraient leur attitude sur celle du *Dîouân*. Dès qu'ils apprirent la conduite de Sâlém Eddoûkkâli et les propos qu'il leur avait attribués, les 'Abîds partirent d'Elmḥalla pour le Zerhoûn, et après s'être emparés de ce personnage et des qâïds qui étaient avec lui, ils les envoyèrent au Sultan dans le Tâdla. Moûlay 'Abdallâh demanda au qâḍi Boû 'Inân, qui était alors avec lui, quelle décision il convenait de prendre à leur égard : celui-ci ayant émis l'avis qu'il fallait les tuer, il les fit exécuter. Moûlay Moḥammed ben 'Arbiya, qui était dans le Tâfîlélt, eut connaissance des dires de Sâlém Eddoûkkâli. Il les considéra comme répondant à la réalité des faits, et s'empressa de se mettre en route. Mais quand il arriva à Ṣefroû, il apprit que son frère Moûlay 'Abdallâh avait été proclamé Sultan, et que la population s'était de nouveau soumise à lui. Tout décontenancé par cette nouvelle, il se rendit en cachette à Fès, où il demeura dans la maison du chéïkh Aboû Zéïd 'Abderraḥmân Echchâmi. Celui-ci, qui était son ami et en qui il avait confiance, lui promit qu'il monterait sur le trône. A son arrivée du Tâdla, le sultan Moûlay 'Abdallâh fut salué par les gens de Fès, parmi lesquels se trouvaient les 'oulamâ et les chérîfs, et aussi par les habitants de Méknès, à Qaṣbat Boû Fekrân. Quand ces députations furent en sa présence, le Sultan leur adressa des reproches, et après leur avoir rappelé tous les crimes qu'ils avaient commis, il fit mettre à mort les notables. Il agit de même envers les délégués de Méknès,

dont il confisqua les biens, et révoqua leur qâḍi Belqâsém El'amîri. Les chérîfs et les 'oulamâ de Fès s'en retournèrent, effrayés du sort qui les attendait, car le Sultan leur avait encore donné comme gouverneur Moḥammed ben 'Ali ben Ichcho. Moûlay 'Abdallâh resta encore quelque temps à Qaṣbat Boû Fekrân : il ne voulut pas venir à Fès, car il n'avait aucune confiance dans ses habitants.

Règne du Prince des Croyants Moûlay Mohammed ben Ismâ'îl surnommé Ben 'Arbiya : ses causes[1].

La conduite de Moûlay 'Abdallâh envers les notables de Fès et de Méknès qu'il avait tués et dont il avait confisqué les biens, et le séjour qu'il faisait à Qaṣbat Bou Fekrân pour éviter d'entrer en rapport avec la ville, enhardirent les meneurs des Oûdéya de Fès Eljedîd, qui se mirent à infester les routes de leurs brigandages. Un jeudi, ils fondirent sur les troupeaux de la ville et sur les animaux amenés au marché, et leur donnèrent la chasse : ils ne laissèrent aux gens de Fès ni vaches, ni moutons, ni mules. Voyant cela, la population se réunit et s'engagea par serment à déposer le sultan Moûlay 'Abdallâh et à choisir pour souverain Moûlay Moḥammed ben 'Arbiya. On se rendit aussitôt auprès de ce prince, qui était dans la maison du chéïkh Aboû Zéïd Echchâmi, on le pria de sortir et on conclut un pacte avec lui. Le 10 djoumâda Ier 1150, il fut proclamé. Tout ce dont il avait besoin en fait de chevaux, d'armes et d'appareils de guerre, lui fut fourni ; on vint à l'envi se soumettre à lui et le servir. La *béï'a* fut écrite le 15 du même mois et signée par tous les docteurs. Quelques-uns d'entre eux

1. Texte arabe, IVe partie, page 67.

ayant refusé de la signer en disant que, la *béï'a* de Moûlay 'Abdallâh étant encore obligatoire pour eux, ils ne pouvaient pas le déposer, furent révoqués de leurs fonctions et soumis à des vexations. Les gens de Fès écrivirent aux 'Abîds du Dîouân pour les aviser de ce qu'ils avaient fait et leur demander leur adhésion. Ceux-ci accueillirent favorablement cette proposition et proclamèrent Moûlay Moḥammed ben 'Arbiya. Voyant que le succès de son frère était complet, le sultan Moûlay 'Abdallâh s'enfuit dans les montagnes des Berbers, et y demeura. Les portes de Fès furent ouvertes ensuite, et le Sultan se rendit à Fès Eljedîd. Il partit le lendemain pour Méknès, où, dès son arrivée, il reçut le serment de fidélité des 'Abîds ; ce fut là que les députations de toutes les contrées vinrent lui apporter leurs présents. La réception terminée, le Sultan distribua aux 'Abîds tout l'argent qu'il possédait.

L'autorité du sultan Moûlay Moḥammed ben 'Arbiya commence à diminuer : conséquences de cette décroissance[1].

Les 'Abîds ne se contentèrent pas de l'argent que leur avait distribué le sultan Moûlay Moḥammed ben 'Arbiya, qui leur avait cependant donné tout ce qu'il possédait, et réclamèrent davantage. Il laissa alors (Dieu le lui pardonne !) piller les biens des musulmans, et se mit lui-même à faire enlever de force dans toutes les maisons de Méknès les grains et les provisions qui s'y trouvaient. Il fit fouiller tous les greniers et les silos. Si on lui signalait quelqu'un qui possédait du blé ou de l'orge, il le faisait arrêter et ne le relâchait qu'après avoir obtenu la remise de ce qu'il détenait. Il s'empara aussi des grains que les gens de la campagne apportaient à la ville. Le mé-

1. Texte arabe, IVe partie, page 67.

contentement devint général, et l'agitation se propagea partout. Les habitants de Méknès quittèrent la ville. Quiconque sortait était pillé : les routes furent coupées, et la population se trouva dans une situation très difficile. Les décrets appartiennent à Dieu seul !

Attaque de l'écurie de Méknès par le sultan Moûlay 'Abdallâh : ses conséquences [1].

Le sultan Moûlay 'Abdallâh, qui était chez les Berbers, entra pendant une nuit à Méknès, accompagné d'un certain nombre de ses gens ; il pénétra dans l'écurie, tua tous les 'Abîds qu'il y trouva, et partit après avoir mis le feu à leurs chaumières. Aussitôt qu'il apprit cela, le Sultan Moûlay Moḥammed ben 'Arbiya fit sonner la trompette pour mettre tout le monde sur pied, et montant à cheval, accompagné de ses cavaliers et de ses fantassins, marcha contre le sultan Moûlay 'Abdallâh qui était alors à Elḥâjéb. Quand celui-ci vit les soldats qui s'avançaient contre lui, et les cavaliers qui se pressaient à sa poursuite, il abandonna ses tentes et tout ce qu'elles contenaient, et prit la fuite. Les 'Abîds se livrèrent au pillage de son campement, et le suivirent jusqu'à l'Oued Melouiya, mais là, il s'engagea dans les montagnes et ils perdirent sa piste. A leur retour, les Berbers leur barrèrent la route, fondirent sur eux comme des torrents de tous les ravins et de tous les pics, et après les avoir mis en déroute, leur enlevèrent tous leurs bagages, si bien qu'ils dûrent se cacher pour revenir. L'auteur du *Boustân* ajoute que, lorsqu'ils arrivèrent aux environs de Ṣefroû, Moûlay Moḥammed ben 'Arbiya envoya un détachement du *guéïch* contre les faibles habitants de la région, notamment entre Elmzâdég

1. Texte arabe, IVe partie, page 68.

et autres bourgades, pour couper des têtes, qu'il envoya ensuite à Fès en les faisant passer pour des têtes de Berbers. Dieu sait quelle est la vérité !

Derniers événements du règne du sultan Moûlay Mohammed ben 'Arbiya ; troubles et misère qui les accompagnent [1].

A son retour de l'expédition qu'il avait conduite à la poursuite de son frère Moûlay 'Abdallâh, le sultan Moûlay Moḥammed ben 'Arbiya, qui était encore à l'endroit que nous avons indiqué, envoya à Fès son frère, Moûlay Elouâlîd ben Ismâ'îl. Ce prince avait pour mission d'imposer aux habitants de la ville l'envoi d'un contingent, mais ce n'était qu'un moyen d'arriver à prendre leur argent, car ceux qui donneraient de l'argent devaient rester dans leur maison ; mais ceux qui refuseraient partiraient avec le contingent. L'émoi fut grand dans la ville dès que Moûlay Elouâlîd y arriva. Il arrêta aussitôt Elḥâddj Boû Jîda Barrâda qui refusait de se soumettre, et après l'avoir tué, s'empara de ses biens et vendit ses propriétés. Il emprisonna aussi Elḥâddj 'Abdelkhaleq 'Adéyyil, dont il prit également les biens. Il s'attaqua ensuite aux gens des zâouyas, qu'il dépouilla, et à tous ceux qui lui étaient signalés comme ayant quelque aisance. Sa mission terminée, il se rendit à Méknès, où il se livra aux mêmes actes qu'à Fès envers les habitants, dont un petit nombre seulement échappèrent à ses exactions.

Avec cela, une autre épreuve non moins terrible était imposée en ce moment à la population, par la famine, les troubles et le pillage des maisons pendant la nuit. Les gens aisés ne dormaient pas. Presque tout le monde s'adonna au vol. Les Oûdéya passaient leur temps dans

1. Texte arabe, IVe partie, page 68.

les jardins en dehors de la ville ; ils attaquaient les foulons au bord de l'Oued Fès, et quand ceux-ci se mirent à blanchir leurs toiles à Meṣmoûda, ils les leur volèrent ; enfin ils allèrent jusqu'à s'emparer des caravanes dans les fondaqs eux-mêmes. Le Sultan ne faisait rien pour empêcher cela et n'en prenait nul souci.

Aussi que de monde mourut de faim dans le cours de cette période. Le gardien du Mâristân a raconté que pendant les mois de rejeb, cha'bân et ramaḍân, il avait fait enterrer plus de 80.000 personnes, sans compter celles qui avaient été inhumées par les soins de leurs familles et de leurs amis.

En résumé, le règne de ce Moûlay Moḥammed ben 'Arbiya fut une période néfaste et malheureuse pour les musulmans, de même que celui de son frère Moûlay Elmostaḍi, auquel notre récit va nous conduire. Tout cela était dû, Dieu sait si c'est vrai, à ce que les 'Abîds s'étaient emparés du gouvernement qu'ils menaient avec leurs intrigues, et dont ils se servaient pour satisfaire leurs passions et arriver à leurs fins. Il est bien certain, en effet, que les dépositions fréquentes suivies de nouvelles proclamations ne peuvent qu'amener un pareil résultat. Nous demandons à Dieu sa bienveillance et la sauvegarde de nos familles, de notre religion et de nos biens dans le présent et dans l'avenir.

En parlant de cette année-là (1150), l'auteur du *Nachr Elmatsâni* la dépeint ainsi : « Cette année-là, l'armée des révoltés contre Moûlay 'Abdallâh (les 'Abîds) subirent une défaite complète, après avoir provoqué des désordres considérables. Cette défaite leur fut infligée par les Berbers. Les prix des denrées atteignirent une hausse très élevée ; les voleurs venaient attaquer les gens, la nuit, dans leurs maisons, et les tuer : ils avaient beau appeler au secours, personne ne leur répondait. Il y avait du danger même aux portes des maisons qui forment la lisière

de Fès : ainsi personne n'osait dépasser Bâb Meṣmoûda, dans El'odoûa, ni la porte de la vieille qaṣba, à la Ṭâl'a, ni le quartier d'Elḥaffârîn, à Bâb Elguîsa. Un grand nombre de maisons furent démolies pour prendre les poutres : il y eut des ruines en masse ; des quartiers entiers se vidèrent : un *derb* qui comptait plus de 20 maisons était abandonné complètement. »

« Pendant cette période, le *fqîh* très docte Aboûl' baqâ l'îch Echchâoui fut mis à mort dans sa maison du quartier d'Eddoûḥ : sa mort fut le signal de l'évacuation de ce quartier. Des gens qui étaient considérés comme des hommes de bien et de piété se couvrirent de déshonneur. Tous ceux qui purent s'enfuir de Fès, partirent, mais bien peu restèrent sains et saufs après leur sortie de la ville. Un grand nombre d'habitants partirent pour Tétouan et les régions voisines, afin d'en rapporter des provisions de grains. Dieu avait bien voulu charger l'ennemi infidèle d'amener des vivres dans le pays des musulmans. Les gens de Fès leur avaient fait des achats considérables, mais les chameliers refusèrent de les transporter et ne leur firent à ce sujet que des promesses dilatoires. Le chef du pays, qui était à cette époque le bâcha Aḥmed ben 'Ali Errîfi, fut saisi de leur plainte, et tout en feignant de prendre leur défense, les trompa parce qu'il était en rébellion contre le Sultan et contre quiconque lui était attaché. Les chameliers, qui appartenaient à la tribu de Bdâoua, ne firent que s'enhardir dans leur refus et leur mauvais vouloir ; les gens de Fès ne purent expédier leurs provisions qu'au bout de cinq mois environ : ce qui fit périr de faim un grand nombre de gens, dont la mort pèse sur Aḥmed ben 'Ali Errîfi. On ne pouvait se procurer des vivres, ni avec de l'argent, ni avec d'autres biens, et si Dieu n'avait pas chargé l'ennemi infidèle d'apporter des approvisionnements de grains au Maġrib, je crois que la population tout entière aurait succombé.

« Cette situation était le résultat des émeutes et des révolutions contre les rois. Les propriétés et les marchandises n'atteignaient pas le dixième de leur prix habituel. Dieu ne fit revenir la tranquillité au Maġrib que le jour où il voulut bien rappeler au pouvoir le sultan Moûlay 'Abdallâh. »

Ici s'arrête le récit de l'auteur du *Nachr Elmatsâni*, le fqîh, l'historien Sîdi Moḥammed ben Eṭṭayyêb ben 'Abdesselâm Elqâdiri. Cet écrivain a été témoin des faits qu'il raconte, car il vivait à cette époque.

Le 24 ṣafar de l'année suivante (1151), alors que la population était dans la plus grande misère, les 'Abîds se révoltèrent contre le sultan Moûlay Moḥammed ben 'Arbiya ; ils s'emparèrent de ce prince et de son qâïd, le chérif Aboû Moḥammed 'Abdelméjîd Elmchâmri, gouverneur de Fès, et leur mirent les fers aux pieds. Ils chassèrent ensuite Ben 'Arbiya et sa famille du palais impérial et l'internèrent dans sa maison sur l'Oued Ouislén, à Djenân Ḥamriya, sous la surveillance d'un poste de 'Abîds. En même temps ils écrivirent à son frère Moûlay Elmostaḍi ben Ismâ'il, qui était au Tâfilélt, pour le prier de venir auprès d'eux afin de recevoir le pouvoir.

Règne du Prince des Croyants Moûlay Elmostadi ben Ismâ'il (Dieu lui fasse miséricorde!) [1]

Aussitôt après avoir emprisonné le sultan Moûlay Moḥammed ben 'Arbiya, les 'Abîds proclamèrent l'avènement de son frère Moûlay Elmostaḍi ben Ismâ'îl et écrivirent dans toutes les provinces pour faire part de cet événement : la population leur accorda son adhésion. Ils envoyèrent aussitôt, suivant leur habitude, une troupe de cava-

1. Texte arabe, IVe partie page 69.

liers pour ramener le nouveau souverain, qui se mit en route en toute hâte. A Ṣefroû, il reçut la députation de chérîfs et 'oulamâ envoyée par la ville de Fès, qui lui remit la *béï'a* et le ramena avec elle à Fès Eljedîd. Après s'y être reposé, le Sultan donna comme gouverneur, aux habitants de Fès, le qâïd Aboûl'abbâs Aḥmed Elga'ïdi, qui lui-même désigna, pour lui servir d'intermédiaire auprès d'eux, Cha'choû 'Eliâzġi. Mais la situation ne changea pas, et l'oppression continua. Le sultan Moûlay Elmostaḍi se transporta ensuite à Méknès, où il reçut le serment de fidélité des 'Abîds. Les députations des tribus et des villes apportèrent ensuite leurs cadeaux : elles furent bien accueillies. Le règne de ce Sultan commençait d'une manière régulière.

Le sultan Moûlay Elmostadi commet des actes d'injustice qui amènent des désordres[1].

Une fois installé à Méknès, le sultan Moûlay Elmostaḍi commença par envoyer son frère Moûlay Moḥammed ben 'Arbiya enchaîné à Fès et de là à Sijilmâsa, où il fut mis en prison. Il envoya ensuite son qâïd Sîdi 'Abdelméjîd Elmchâmri et le chéïkh Aboû Zéïd 'Abderraḥmân Echchâmi à Fès Eljedîd, pour y être emprisonnés. La maison d'Elmchâmri fut pillée, et lui-même subit la torture jusqu'à ce qu'il expirât.

Le Sultan envoya ensuite aux habitants de Fès une lettre qui devait être lue à Fès Eljedîd en présence des notables de la ville. Mais, soupçonnant un piège, ceux-ci ne se rendirent pas à la convocation qui avait été faite, sauf une vingtaine d'entre eux, qui furent arrêtés et emprisonnés.

1. Texte arabe, IVe partie page 69.

Une contribution très considérable leur fut ensuite imposée, mais ils ne purent pas la payer.

Pendant le règne de ce souverain, le gouvernement était très pauvre et le Sultan avait besoin d'argent pour réduire au silence les 'Abîds. Il se mit donc à fouiller les magasins de Moûlay Ismâ'îl, qu'aucun roi n'avait songé à toucher avant lui. Il commença par vider le magasin du fer, et vendit tout ce qu'il contenait. Puis il s'attaqua ensuite au grand magasin qui renfermait 1.000 quintaux de soufre et une grande quantité de salpêtre, d'alun, de *boqâm* et autres produits, qui avaient été apportés à la capitale et qui provenaient du butin fait sur les nations européennes : il vendit tout cela. Il arracha ensuite les grillages des fenêtres de la *qoubba* dite *Echchaṭrendjiya* qui étaient en cuivre doré, les *derboûz* de fer choisi qui se trouvaient à droite et à gauche de cette qoubba, depuis Bâb Errekhâm jusqu'au palais de Moûlay Yoûsef. Il fit acheter de force ces matériaux aux Juifs moyennant un prix exagéré. Il fit démonter après cela les canons de bronze des forts de la capitale, les fit briser, et se servit du cuivre pour faire frapper des *floûs*. Mais il ne retira en réalité aucun bénéfice de tout cela.

Durant cette période, le Sultan fit mourir plus de 80 'Arabs de la tribu des Beni Ḥsen. Il infligea la torture aux prisonniers de Fès pour leur faire verser de l'argent, ceux-ci payèrent ce qu'ils purent. Après cela, il ordonna l'arrestation des négociants de Fès, pour les forcer à acheter les propriétés de leurs prisonniers, et les fit torturer : ils ne purent payer qu'une partie de la somme. Les 'oulamâ décidèrent que la vente de ces propriétés était valable, la sauvegarde des personnes devant passer avant celle des biens.

Le Sultan arrêta ensuite un chérif 'irâqi, de la famille qui habite le quartier de Guernîz, qu'il soupçonnait d'avoir reçu un dépôt de la noble dame Khenâtsa, fille de Bekkâr.

Le chérif reçut la bastonnade et fut soumis à la torture.

Il nomma ensuite gouverneur de Fès, Moûlay Aboû Ḥafṣ 'Omar Elmadani, qui était son compagnon et son commensal habituel. Celui-ci se fit représenter auprès des habitants de la ville par un individu nommé Ben Ziyân El'aouar, à qui il recommanda de malmener les chérîfs de Fès et de s'emparer de leurs biens. Ces ordres furent strictement exécutés. La cause de tout cela était que Aboû Ḥafṣ avait eu sa maison à Fès pillée du temps de Moûlay Moḥammed ben 'Arbiya et que pas un habitant de Fès ne s'était opposé à cet acte. Il avait contenu son désir de vengeance jusqu'au jour où les gens de Fès furent en son pouvoir. Quand Ben Ziyân eut exécuté les ordres qu'il avait reçus, le sultan Moûlay Elmostaḍi le fit arrêter : on le promena par la ville sur un âne, et pendant qu'on lui donnait des coups de fouet dans le dos, on le forçait à dire : « Telle est la punition de ceux qui maltraitent les chérîfs. » Après cette tournée, on lui coupa la tête, et on la suspendit au-dessus de Bâb Elmaḥroûq. Néanmoins, la persécution contre les chérîfs continua.

Après cela, le Sultan ordonna de lui envoyer tous les prisonniers de Fès, et quand ils furent arrivés en sa présence avec leurs chaînes et leurs carcans, il les fit tuer jusqu'au dernier, à la porte de la qaṣba. Il donna aussi l'ordre de chasser du Ḥorm de Moûlay Idrîs Ould Mâmi, qu'il fit mettre à mort dès qu'on le lui eut amené. Le Sultan ne cessait de tuer et de tyranniser : il voulait qu'on pût le comparer à son frère Moûlay 'Abdallâh qui avait tiré le glaive, il est vrai, mais avait été très généreux, rachetant ainsi ses défauts par ses libéralités. Mais ce fut sans succès, car Moûlay Elmostaḍi était, dit-on, très avare et manquait de jugement. Que Dieu l'enveloppe de sa miséricorde, de son pardon et de sa clémence, lui, nous et tous les musulmans ! Le Sultan fit périr ensuite le qâïd Ĝânem

Elḥâddji, le qâïd Sa'doûn, gouverneur de Méknès, et six personnes de la famille d'Ezziyâti, gardiens de la prison. Pendant ce temps, les Berbers, à l'instigation du sultan Moûlay 'Abdallâh qui était chez eux, firent des incursions contre les Oûdéya et se livrèrent au brigandage sur les routes de leur territoire. Les chemins étant coupés, il fut difficile de se procurer des vivres. Moûlay Zîn El'âbidîn ben Ismâ'îl était emprisonné par son frère, le sultan Moûlay Elmostaḍi; celui-ci le fit un jour sortir de prison pour comparaître devant lui. Quand il fut en sa présence, il le fit rouer de coups, au point qu'il en faillit mourir, il le fit couvrir de chaînes et l'expédia à Tâfîlèlt sous la conduite d'un chérif de ce pays qui devrait le mettre en prison. Mais les 'Abîds envoyèrent des émissaires, qui enlevèrent le prisonnier des mains de ses gardiens et le conduisirent chez les Beni Yâzga, au qâïd Aboûl'abbâs Aḥmed Elga 'îdi, lequel fut chargé de veiller à sa sécurité et de prendre soin de lui.

Le bâcha Aboûl'abbâs Aḥmed ben 'Ali Errîfi réduit les habitants de Tétouan[1].

Nous avons déjà rapporté que le bâcha Aboûl'abbâs Aḥmed ben 'Ali Errîfi, gouverneur de Tanger, avait attaqué la population de Tétouan et que Aboûl Ḥafṣ Elouaqqâch lui avait infligé une défaite et tué ses gens. L'inimitié n'avait fait qu'augmenter depuis cette époque entre ces deux personnages, et Errîfi ne cessait de guetter l'occasion favorable de prendre sa revanche contre Elouaqqâch. Sur ces entrefaites, le sultan Moûlay Elmostaḍi fut proclamé; pas un habitant de Tétouan n'alla le saluer, et la ville tout entière refusa de se soumettre à lui. Aboûl'abbâs Errîfi

1. Texte arabe, IVe partie, page 70.

pensa que le moment de prendre sa revanche était arrivé. Excitant le Sultan contre les gens de Tétouan, il lui insinua qu'ils avaient fait acte d'insoumission et qu'ils s'étaient mis en état de rébellion. Ces propos et les rapports qui lui avaient été faits sur cette qaṣîda attribuée au fqîh Aboû Ḥafṣ, et où il déclarait qu'il convoitait la royauté, finirent par influencer Moûlay Elmostaḍi, qui écrivit à Errîfi pour lui ordonner de fondre sur la population de Tétouan. Saisissant aussitôt l'occasion, Aboûl'abbâs Errîfi vint à l'improviste prendre cette ville avec ses troupes : il la mit au pillage, fit périr environ 800 notables, et imposa aux survivants une très lourde contribution. Après avoir démoli les fortifications, il établit à Tétouan l'administration des villes dont il avait fait la conquête, et y construisit le palais du commandement, qui s'y trouve encore aujourd'hui.

Révolte des 'Abids contre Moûlay Elmostaḍi, qui s'enfuit à Morrâkch [1].

Vers le milieu du mois de doûlqa'da 1152, les 'Abids de Méknès se soulevèrent contre le sultan Moûlay Elmostaḍi, et décidèrent de le déposer et de se soumettre de nouveau à Moûlay 'Abdallâh. Dès qu'il pressentit leur décision, Moûlay Elmostaḍi s'enfuit de Méknès avec ses partisans et ses auxiliaires, et prit la route du mausolée du chéïkh Aboû Moḥammed 'Abdesselâm ben Mchîch (Dieu soit satisfait de lui !). Moûlay 'Abdallâh se mit à sa poursuite avec quelques 'Abîds et le rejoignit sur la route, mais il fut attaqué par son frère et forcé de le laisser continuer son chemin. Celui-ci finit par arriver à Tanger, où il séjourna près de deux mois chez Aḥmed ben 'Ali Errîfi, et partit ensuite pour Morrâkch : la population de cette ville,

1. Texte arabe, IVe partie, page 70.

où son frère, Moûlay Ennâṣer, le représentait, venait de le proclamer. Dès qu'il s'y fut installé, il écrivit aux tribus du Ḥoûz, pour leur demander leur appui contre Moûlay 'Abdallâh et les inviter à marcher avec lui contre son frère, mais les tribus de 'Abda et d'Errhâmna, ainsi que les gens du Soûs, qui étaient partisans de ce dernier, ne répondirent pas à son appel. Moûlay Elmostaḍi, voyant qu'il n'avait plus pour lui que les gens de Doûkkâla, ses oncles maternels et les Beni Ḥsen, 'Arabs du Ġarb, puisque les tribus du Ḥoûz l'abandonnaient, demeura à Morrâkch, attendant les événements, jusqu'à l'année 1155. Nous verrons plus loin, s'il plaît à Dieu, que le gouverneur de Tanger, le bâcha Aboûl'abbâs Errîfi, à force d'endoctriner les 'Abîds, qui avaient prêté serment de fidélité à Moûlay Zîn El'âbidîn, après avoir déposé le sultan Moûlay 'Abdallâh, finirent par le décider à proclamer de nouveau Moûlay Elmostaḍi.

Les 'Abîds se rangent de nouveau sous l'autorité du sultan Moûlay 'Abdallâh et embrassent son parti[1].

Nous avons vu que le sultan Moûlay 'Abdallâh, qui était demeuré pendant tout ce temps chez les Berbers, avait poursuivi Moûlay Elmostaḍi à sa sortie de Méknès et avait dû revenir sur ses pas. Quand il apprit que son frère était en route pour Morrâkch, il partit pour lui barrer le passage, mais, arrivé à la qâṣba de Oued Alzém et n'ayant aucune nouvelle de lui, il séjourna dans cet endroit pour guetter son arrivée. Pendant qu'il se trouvait dans cette localité, les 'Abîds décidèrent de le proclamer et lui jurèrent fidélité au commencement de l'année 1153. Après avoir rédigé leur *béï'a*, ils la lui firent porter par une députation

1. Texte arabe, IV[e] partie, page 71.

de leur choix. Les habitants de Fès et les Oûdêya, à qui ils écrivirent aussitôt, leur donnèrent leur adhésion : ils proclamèrent Sultan Moûlay 'Abdallâh, au nom duquel le prône fut fait dans les mosquées, et pavoisèrent la ville. En présence de cette situation, le vizir de Moûlay Elmostaḍi, Aboûlḥasan El'amîri, s'enfuit de Méknès, et son frère le qâḍi Belqâsém El'amîri se réfugia dans le mausolée d'un saint de cette ville. La ville de Fès envoya des chérîfs et des 'oulamâ pour porter sa *béî'a* au sultan Moûlay 'Abdallâh : ces délégués étaient accompagnés de négociants et de pèlerins de la caravane du Ḥedjâz qui lui apportèrent leurs présents. Le Sultan restait toujours à la qaṣba d'Alẓém et les 'Abîds, trouvant qu'il s'attardait trop, prirent le commandement de Méknès et agirent comme s'ils étaient indépendants vis-à-vis du gouvernement. Ils envoyèrent de leur propre autorité, à Fès, le qâïd Aboû Moḥammed 'Abdallâh Elḥamri, comme gouverneur de la ville, en déclarant que c'était par ordre du *Dîouân*. Les brigandages se multiplièrent sur les routes et les voleurs pullulèrent dans la ville. Les 'Abîds étaient retombés dans leurs anciens égarements.

Venue du sultan Moûlay 'Abdallâh à Méknès : sa conduite envers les habitants de cette ville[1].

Le 15 rejeb 1153, le sultan Moûlay 'Abdallâh quitta Alzém et se rendit à Méknès. Il fit arrêter aussitôt le qâḍi de cette ville, le fqîh Belqâsém El'amîri, Sî Aboûl'abbâs Aḥmed Echcheddâdi, El'abbâs ben Raḥḥâl, et le fqîh Elmlîti ; il leur arracha leurs turbans et les couvrit d'humiliation en leur disant : « Comment avez-vous osé marier mes femmes à mon frère, moi étant encore en vie ? » Puis,

1. Texte arabe, IVe partie, p. 71.

après les avoir abreuvés d'outrages, il les fit jeter en prison. Il donna ensuite la maison du qâḍi El'amiri à un des 'Abîds et dit à ces soldats que quiconque désirait une maison à Méknès n'avait qu'à la prendre. Les 'Abîds se mirent aussitôt à exercer leur cupidité sur la population ; ils venaient à la porte des maisons et disaient au propriétaire : « Mon Seigneur m'a donné ta maison, » ou « Mon Seigneur m'a donné ta fille, » et le propriétaire devait payer une rançon. On ne saurait décrire ce que les 'Abîds firent supporter aux habitants de la ville, qui étaient punis et emprisonnés s'ils portaient plainte. Le Sultan, pendant ce temps, n'entrait pas dans la qaṣba où avait résidé Moûlay Elmostaḍi : il demeurait à Bâb Erriḥ.

Durant cette période, il nomma comme gouverneur de Fès Elḥâddj 'Abdelkhâleq 'Adéyyil, chef de la caravane du pèlerinage, et comme qâḍi, le fqîh Aboû Ya'qoûb Yoûsef ben Boû 'Inân : il donna pour instructions à ce dernier de destituer dans tout l'Empire les qâḍis et les kheṭîbs qui avaient fait la prière au nom de Moûlay Elmostaḍi.

Quant aux Oûdéya qui n'avaient pas envoyé un seul d'entre eux auprès de Moûlay 'Abdallâh, ils ne lui prêtèrent pas serment de fidélité. Il en fut de même du bâcha Aḥmed ben 'Ali Errîfi, des gens du Rîf et du Faḥṣ, et des tribus du Djebel. Le Sultan en conçut un vif chagrin. Plus tard, sur les prières de sa mère, la noble dame Khenâtsa, il reçut une députation de ses contribules, les Oûdéya, que celle-ci lui envoya, et leur accorda son pardon.

Aboûl'abbâs Aḥmed ben 'Ali Errîfi met en déroute les tribus du Garb ; autres évènements de cette époque [1].

Bientôt après ce qui précède, le sultan Moûlay 'Abdal-

1. Texte arabe, IV[e] partie, p. 72.

lâh apprit que le qâïd Aboûl'abbâs Aḥmed ben 'Ali Errîfi était venu faire une incursion sur les territoires d'Elqṣar Elkébîr, et qu'il avait enlevé des richesses considérables aux habitants du Ġarb et à tous ceux qui n'étaient pas, comme lui, partisans d'un soulèvement contre le Sultan. Moûlay 'Abdallâh envoya aussitôt un nombreux corps de 'Abîds de Mechra' Erremla, pour tenir garnison à Elqṣar Elkébîr et protéger la ville et la contrée avoisinante. Dès qu'il avait appris cela, Errîfi avait distribué de l'argent à son armée et se préparait à marcher contre les 'Abîds, quand une troupe d'Oûdêya et de 'Abîd de Méknès vinrent lui annoncer que cette armée avait rebroussé chemin, parce que, « dans un pareil moment, on ne pouvait obéir à personne, ni parmi les sujets, ni parmi les soldats ».

Le gouverneur du Sulan, le qâïd Aboûl'abbâs Aḥmed Elqa'îdi, qui avait été chargé du commandement des 'Arabs Elḥayâïna et des habitants du Djebel Ezzebîb, pour leur faire payer leurs *zekâts* et leurs *'achoûrs*, fut assailli et tué chez les Hayâïna. Cette nouvelle causa une peine profonde au sultan Moûlay 'Abdallâh, car ce qâïd était le soutien de son gouvernement. Sa mort fut, en effet, le signal du désordre. Les routes furent infestées de brigands et partout on se livra au pillage.

Dès le commencement de l'année 1054, le Sultan ordonna aux *Msakhrîn* qui l'accompagnaient de faire main basse sur les céréales des habitants de Méknès. Une grande émeute s'en suivit, et le Sultan imposa aux gens de la ville la lourde contribution de lui payer sa *moûna* et celle de ses serviteurs et de lui fournir des manœuvres en vue de constructions à Bâb Errîḥ. A plusieurs reprises, ils implorèrent sa clémence, mais il fut inexorable. Dieu sait quelle est la vérité.

Révolte des 'Abids contre Moûlay 'Abdallâh, qui s'enfuit pour la seconde fois chez les Berbers[1].

Au mois de rabî' Ier 1054, les 'Abids se soulevèrent contre le sultan Moûlay 'Abdallâh, et songèrent à le déposséder et à s'emparer de sa personne. Avertie de leurs projets, sa mère, la noble dame Khenâtsa, fille de Bekkâr, quitta Méknès et s'enfuit à Fès Eljedîd. Le lendemain, son fils, Moûlay 'Abdallâh partit pour la rejoindre et campa à Râs Elmâ ; là il reçut les Oûdéya et les habitants de Fès, venus pour lui témoigner leur respect et leur joie à l'occasion de sa venue. Le Sultan chercha à se les concilier et leur dit : « Vous êtes mes soldats et mes armes, ma main droite et ma main gauche ; je vous demande de m'être entièrement fidèles. » Après des promesses réciproques, ils rentrèrent en ville. Au même moment, le Sultan apprit que Aḥmed ben 'Ali Errîfi, après un échange de correspondances avec les 'Abids de Mechra' Erremla, était tombé d'accord avec eux pour le déposer et proclamer à sa place son frère Zîn El'âbidîn, qui était son hôte à Tanger. Le Sultan en fut fort attristé, et, quand il vit ensuite le rapide succès de la cause de Moûlay Zîn El'âbidîn, il s'enfuit dans le pays des Berbers.

Règne du Prince des Croyants Moûlay Zîn El'âbidîn ben Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !)[2].

La première fois qu'il fut question du sultan Moûlay Zîn El'âbidîn, ce fut au moment où il vint à Méknès, sous le règne de son frère Moûlay Elmostaḍi, qui, à peine informé

1. Texte arabe, IVe partie, p. 72.
2. Texte arabe, IVe partie, p. 72.

de son arrivée, le fit mettre en prison avant de le recevoir. Après un assez long emprisonnement, il le fit sortir un jour de son cachot et le fit rouer de coups, au point qu'il faillit en mourir; il était resté tout le temps enchaîné et n'avait pas prononcé une seule parole. Après l'avoir remis en prison, le Sultan l'envoya, toujours enchaîné, à Sijilmâsa pour y être détenu avec d'autres chérîfs déjà incarcérés là. Des qâïds des 'Abîds, qui avaient appris la nouvelle, avaient envoyé aussitôt à sa suite des gens qui l'avaient rejoint à Ṣefroû et l'avaient ramené à Fès, puis l'avaient fait conduire chez les Beni Yâzga, auprès du qâïd Aboûl'abbâs Aḥmed Elqa'idi, en recommandant à ce dernier de le traiter avec égards et respect. Lorsque son frère, Moûlay Elmostaḍi s'étant enfui de Méknès, les 'Abîds s'étaient soumis de nouveau au sultan Moûlay 'Abdallâh, Moûlay Zîn El'âbidîn était revenu à Fès. La déposition de Moûlay Elmostaḍi et le retour au pouvoir de Moûlay 'Abdallâh l'avaient rempli de joie. Il était revenu à Méknès, d'où, après un séjour assez long, il était parti pour Tanger. Le bâcha Aḥmed ben 'Ali Errîfi, gouverneur de cette ville, chez qui il s'était rendu, lui avait fait une brillante réception et lui avait accordé une large hospitalité. Il demeura chez lui assez longtemps, jusqu'au jour où, ayant écrit à son sujet aux 'Abîds du *Dîoudn* et ayant reçu leur adhésion à sa proclamation, ce bâcha lui prêta serment de fidélité, et après lui, les populations de Tanger, de Tétouan, du Faḥṣ et des montagnes, qui firent la prière en son nom. Le bâcha Aḥmed lui prépara aussitôt une troupe de cavaliers, formée notamment de 'Abids du *Dîoudn*, pour l'accompagner jusqu'à Méknès. Il arriva dans cette ville au printemps de l'année 1154. Là, il fut l'objet d'une proclamation générale, et reçut les députations des tribus et des villes, qu'il traita avec tous les égards nécessaires. Le sultan Moûlay 'Abdallâh, en présence de son succès, quitta aussitôt Râs Elmâ et s'enfuit dans le pays des Berbers. Pa

un seul des Oûdêya, pas un seul habitant de Fès, ne se rendirent auprès du sultan Moûlay Zîn El'âbidîn.

Ce prince était doux et généreux. Il ne commit pas d'injustice et ne dépouilla personne de son bien, mais, comme il avait peu de ressources, il dut diminuer la solde des 'Abîds, ce qui les détacha de sa cause, comme nous le verrons bientôt.

Suite des faits se rapportant à Moûlay Zîn El'âbidîn, et décroissance de son pouvoir [1].

Après avoir séjourné près de deux mois dans la capitale de Méknès, le sultan Moûlay Zîn El'âbidîn se prépara à aller combattre les Oûdêya et les gens de Fès qui n'avaient pas participé à sa proclamation. Le 15 djoumâda Ier 1154, il quitta Méknès à la tête du *guéïch* des 'Abîds, qui vint camper à Sîdi 'Améïra afin de mettre le siège devant Fès. Mais dans la nuit la discorde se mit parmi les 'Abîds, qui, dès le lendemain matin, démontèrent leurs tentes et partirent pour Méknès, non sans avoir incendié les aires où se trouvaient les grains des Oûdêya au Khamês. Dieu préserva contre eux les Oûdêya et les gens de Fès. A peine arrivés à Méknès, ils pillèrent les fruits des jardins, et, après avoir fait tous les ravages possibles dans la ville, ils retournèrent à Mechra' Erremla. Ceux d'entre eux qui entrèrent à Méknès avec le Sultan, lui réclamèrent leur solde avec une vive insistance, et comme il n'avait pas de quoi les satisfaire, ils se soulevèrent contre lui et ne lui obéirent presque plus.

Pendant ce temps, le sultan Moûlay 'Abdallâh était dans les montagnes des Berbers, surveillant la capitale et prêt à agir à la première occasion. Dès qu'il sut dans quelle

1. Texte arabe, IVe partie, p. 73.

situation chancelante se trouvait Moûlay Zîn El'âbidîn, il descendit de la montagne et s'avança jusqu'à Fès Eljedîd où il entra, le 16 djoumâda II, salué par les Oûdêya et les habitants de la ville qui se réjouirent de son arrivée. Le même jour, il alla s'installer à Dâr Eddebîbag. En apprenant cela, son frère Moûlay Zîn El'âbidîn, se sentant trop faible, quitta dès le lendemain Méknès, et alla se réfugier en lieu sûr, abandonnant le pouvoir et tout ce qui l'accompagne. Il resta ignoré jusqu'à sa mort (Dieu lui fasse miséricorde !)

Troisième règne du Prince des Croyants, Moûlay 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !)[1].

Après la fuite du sultan Moûlay Zîn El'âbidîn de Méknès, les 'Abîds se réunirent et décidèrent de se soumettre de nouveau à Moûlay 'Abdallâh. Ils lui envoyèrent un détachement de cavaliers, qui arrivèrent auprès de lui le 15 ramaḍân. Il était alors à Dâr Eddebîbag. Après l'avoir salué, ces délégués lui firent connaître que leurs frères d'armes l'avaient proclamé et qu'ils avaient déposé Moûlay Zîn El'âbidîn. Leur arrivée fit un grand plaisir à Moûlay 'Abdallâh. Les Oûdêya se rendirent auprès des 'Abîds, et leur manifestèrent la joie que leur causait leur venue. Ils firent galoper les chevaux dans le champ de la course et du jeu de la poudre, et la ville fut pavoisée. On procéda aussitôt à la *béï'a* générale qui fut prêtée par les Oûdêya, les gens de Fès et les tribus arabes et berbères. La situation ne change pas jusqu'au dernier jour de doûlqa'da : il advint alors ce que nous allons rapporter.

1. Texte arabe, IVe partie, p. 73.

Moûlay Elmostaḍi vient de Morrâkch et combat son frère Moûlay 'Abdallâh; événements qui en sont la suite[1].

Le sultan Moûlay 'Abdallâh, sous l'obéissance duquel s'étaient rangés les Oûdêya et tous les habitants du Ġarb, demeurait à Dâr Eddebîbaġ, quand, à la fin du mois de doûlqa'da de l'année 1154, les 'Abîds s'inquiétèrent de le voir séjourner là aussi longtemps au lieu de venir résider au milieu d'eux à Méknès, capitale de l'époque, et lui tournant le dos impudemment, suivant leur habitude, ils firent venir de Morrâkch Moûlay Elmostaḍi pour le proclamer. Aussitôt avisé qu'ils avaient envoyé des cavaliers à ce dernier pour le ramener, Moûlay 'Abdallâh prit de suite les dispositions que comportait la situation, et décida de prendre des mesures énergiques. Il forma un parti avec les tribus arabes et berbères du Ġarb, qu'il unit entre elles, et leur fit faire cause commune avec les Oûdêya et les habitants de Fès. Il établit la fraternité entre tous ces éléments, qui s'engagèrent sur leur foi à mourir pour lui. Ses efforts dans ce sens furent couronnés de succès.

Sur ces entrefaites, arriva à Fès, venant de Morrâkch, Elḥâddj Aḥmed Essoûsi. On prétendit qu'il incitait les habitants de cette ville à se soumettre de nouveau à Moûlay Elmostaḍi et à embrasser son parti : le sultan Moûlay 'Abdallâh vint à le savoir et ordonna de le mettre à mort.

Au mois de moḥarrem de l'année suivante (1155), Elmostaḍi quitta Morrâkch pour se rendre dans le Nord. Il entra à Méknès à la tête des 'Abîds, des Beni Ḥsen et des autres tribus. Il était accompagné également du vizir Aboûlḥasan El'amîri et de son frère le qâḍi Belqâsém. A la fin du mois, le qâïd Aboûl'abbâs Aḥmed Errîfi écrivit aux habitants de Fès, pour les engager à reconnaître son maître

1. Texte arabe, IVe partie, p. 73.

Moûlay Elmostaḍi et à se ranger sous son obéissance, mais comme ils restèrent fermés à ces ouvertures et les écartèrent, Moûlay Elmostaḍi vint au mois de rabî' Ier camper avec le guéîch des 'Abîds à Ḍhar Ezzâoûya, près de Fès. Moûlay 'Abdallâh quitta aussitôt Dâr Eddebîbag pour se réfugier chez les Aït Idrâsén. Dès le lendemain, le combat s'engagea entre les 'Abîds et les Oûdêya, les gens de Fès, les Ḥayâïna, les Chrâga et les Oulâd Djâma'. De part et d'autre, on perdit beaucoup de monde. Mais, le 4 rabî' II, le sultan Moûlay 'Abdallâh arriva, amenant à sa suite des contingents berbères pris parmi les tribus de Zemmoûr, Beni Ḥkim, Guerouân, Aït Idrâsén et Aït Ou 'Mâlou, en nombre si considérable que leur créateur seul aurait pu les compter : la richesse de leurs costumes et la force de leurs armes étaient de nature à réjouir l'ami et à faire du mal à l'ennemi. En présence de si nombreuses troupes, Moûlay Elmostaḍi et ses 'Abîds, se rendant compte qu'ils n'étaient pas de force à lutter contre eux, profitèrent de la nuit pour s'enfuir en lieu sûr, et le lendemain matin, il ne restait là que la trace de leur campement. Tout le monde s'en réjouit et remercia Dieu de ce que ces troupes s'étaient dispersées sans combat.

Le 6 djoumâda Ier, mourut la noble dame Khenâtsa Elmgafriya, fille de Bekkâr et mère du Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) qui était une femme très versée dans les sciences et les belles-lettres. Elle fut enterrée dans le cimetière des chérîfs, à Fès Eljedid.

Au mois de djoumâda II, un conflit s'éleva à Fès entre Elḥâddj 'Abdelkhâleq 'Adéyyil et le chérîf Moûlay 'Abdallâh Moḥammed Elgâlî Elidrîsi. 'Adéyyil se plaignit au Sultan, qui ordonna d'arrêter le chérîf ; mais celui-ci parvint à se réfugier dans le tombeau de son ancêtre (Dieu soit satisfait de lui !) Le Sultan enjoignit alors aux gens de Fès de l'en faire sortir : ceux-ci le tinrent si étroitement bloqué, qu'il demanda l'*amân*. Ils le conduisirent alors,

sous le couvert de l'*amân*, auprès du Sultan, qui, après lui avoir adressé de vifs reproches, le fit bâtonner, puis mettre en prison, et enfin donna l'ordre aux gens de Fès de tuer ses gens.

Présent du sultan Moûlay 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde!) au sanctuaire du Prophète (les prières et le salut soient sur son noble habitant!)[1].

Cette année-là (1155), le Prince des Croyants, Moûlay 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde!) profita du départ de la caravane mağribine pour les deux sanctuaires pour envoyer un cadeau somptueux dans lequel figuraient vingt-trois exemplaires du Qorân de dimensions diverses, couverts d'or et parsemés de rubis. Au nombre de ces Qorâns se trouvait le grand *Mouṣḥaf El'oqbâni* que les princes se transmettaient par héritage, en même temps que le *Mouṣḥaf El'olsmâni*, que possédaient les Beni Oméyya de l'Andalousie et qui avait été apporté sur cette rive mağribine par 'Abdelmoûmén ben 'Ali. Nous nous sommes déjà longuement étendus sur ce livre. Le *Mouṣḥaf El'oqbâni* avait appartenu à 'Oqba ben Nâfi' Elfihri, l'illustre conquérant du Mağrib. Il avait été copié à Qaïrouân, sur le *Mouṣḥaf El'olsmâni*, dit-on, et avait appartenu à divers personnages du Mağrib : il était tombé enfin entre les mains des chérifs saadiens. Ce fut sur ce Qorân que Elmanṣoûr fit promettre à ses fils d'obéir à leur frère Echchéïkh. Quand le sultan Moûlay 'Abdallâh en fut possesseur, il lui fit quitter le Mağrib pour le noble sanctuaire : ainsi la perle revint à son pays d'origine, et l'or pur fit retour à sa mine. Le chéïkh Aboû 'Abdallâh Elmesnâoui (Dieu lui fasse miséricorde!) dit : « J'ai pu voir ce *Mouṣḥaf* au mo-

1. Texte arabe, IVe partie, p. 74.

ment où Moûlay 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !) le sortit pour l'envoyer à la Noble Pierre : il m'a semblé que la date de sa copie à Qaïrouân était discutable, en raison de la différence existant entre les deux exemplaires. » En même temps, le Sultan envoya deux mille sept cents pierres précieuses de diverses couleurs pour la tombe du Prophète (sur celui qui l'habite soient les meilleures prières et le salut le plus pur !) Puisse Dieu agréer la belle œuvre du Sultan et lui accorder une large récompense ! Ainsi soit-il.

Alliance du bâcha Aboûl'abbâs Errîfi avec Moûlay Elmostaḍi contre Moûlay 'Abdallâh ; arrivée de ce bâcha à Fès, et ce qui s'en suivit[1].

Dès le début de l'année 1156, le bâcha Aboûl'abbâs Aḥmed ben 'Ali Errîfi, à la tête des contingents du Faḥṣ, du Djebel et du Rîf, marcha sur Fès et la région environnante, et vint camper dans les champs de culture de cette ville à El'assâl (21 moḥarrem). Il chercha à persuader les habitants de secouer le joug de l'obéissance à Moûlay 'Abdallâh, mais sans succès. Le 22 ṣafar, Moûlay Elmostaḍi vint camper près de lui avec les 'Abids qui étaient commandés par le qâïd Fâteḥ ben Ennouïni. L'arrivée de ces deux bandes provoqua une grande émotion dans la région, et la population fut effrayée de voir venir ce Rîfi, à la tête de troupes plus nombreuses que jamais. Les Ḥayâïna, les Chrâga et les Oulâd Djâma' vinrent jusque sous les murs de Fès et établirent leurs campements à l'intérieur et à l'extérieur de la ville. Leurs terrains de culture et leurs jardins furent dévastés et leurs troupeaux pillés. Nombre de gens moururent de faim et de misère. Le désordre res-

1. Texte arabe, IVe partie, p. 74.

semblait aux vagues de la mer. Le prix des denrées monta. La population se trouva dans la plus grande détresse. Matin et soir, le canon tonnait, et les tambours battaient dans les *mḥallas* de Moûlay Elmostaḍi et d'Errîfi. Tout le monde se préparait à la guerre.

Quant au sultan Moûlay 'Abdallâh, il quitta Dâr Eddebîbag̊ et, accompagné d'une dizaine de cavaliers, s'enfuit en toute hâte chez les Aït Idrâsén, dans la plaine de 'Achâr. Arrivé aux campements de 'Abdallâh ben Ichcho, il retourna sa selle en présence des gens de cet endroit. Ceux qui se trouvaient là se réunirent autour de lui et lui dirent : « Qu'est-il arrivé à notre Maître ? — « Je suis venu, leur répondit-il pour que vous me prêtiez votre appui contre ce *Jebli*, qui était mon serviteur et mon esclave. L'argent qu'il a amassé à mon service l'a rendu arrogant. Il a voulu, depuis lors, me couvrir de honte, et mon frère Elmostaḍi l'a excité contre moi, parce qu'il veut s'emparer de mon pays, qui est le vôtre en réalité. C'est vous qu'il veut insulter : vous serez les premiers à prêter votre appui aux descendants du Prophète, pour empêcher le scandale. Le salut soit sur vous. » Et remontant à cheval, il reprit sa route et rentra le soir même à Dâr Eddebîbag̊.

Le lendemain, Aḥmed Errîfi se dirigea vers le territoire des Ḥayâïna pensant que cette tribu y était restée, mais n'y ayant trouvé personne, il revint sur ses pas. Le jour suivant, un combat sans importance eut lieu entre les Oûdêya et leurs alliés, les Ḥayâïna, les Chrâga et les Oulâd Djâma'. Le troisième jour, Aḥmed Errîfi se mit en route, accompagné de ses archers, et vint se poster sur la colline de Tamzazît, au-dessus du pont ; ses troupes traversèrent la rivière et s'établirent à Aroûrât. A son tour, Moûlay Elmostaḍi, laissant à son camp les archers, les canons et les bagages, franchit la rivière avec les 'Abîds et échelonna ses troupes dans la plaine. Les Oûdêya, les gens de Fès, les Ḥayâïna, les Chrâga et les Oulâd Djâma', puis les Berbers

en troupes nombreuses, s'établirent sur les hauteurs qui dominaient leurs ennemis, depuis El'aïn Elmqaboûwa jusqu'à Dâr Ben 'Amar. Apercevant dans la plaine les troupes de Moûlay Elmostaḍi et de son vizir Errîfi, les partisans de Moûlay 'Abdallâh poussèrent de grands cris, et fondant sur elles comme un seul homme, les mirent en déroute, semant avec acharnement le meurtre et le pillage. Celles-ci vinrent se presser sur le pont et nombre d'hommes tombèrent dans la rivière où ils se noyèrent : les Berbers les suivirent et continuèrent à tuer et à piller. Quant à Errîfi, lorsqu'il vit que la bataille allait être perdue, il monta à cheval et se sauva « sur un coursier bridé » dans l'état dépeint par Aboû Eṭṭayyéb, quand il dit :

« L'homme ne compte pas sur le maximum et il l'atteint. Il veut s'emparer du minimum, mais il est pris au piège. » Mais ni lui, ni aucun des vaincus, ne put atteindre la mḥalla avant les Berbers, qui, abandonnant leur poursuite, se précipitèrent pour les devancer, et s'emparèrent des tentes, des chevaux et des effets. Ils n'y laissèrent que les canons, les mortiers et les munitions de guerre, boulets, bombes et poudre, qui furent pris par le qâïd Boû 'Azza, *Ṣâḥeb Echcherbîl.*

Tous les partisans de Moûlay 'Abdallâh revenaient chargés de butin, quand ils furent assaillis par des Berbers qui n'avaient pas pris part au combat, et qui leur enlevèrent tout ce qu'ils rapportaient.

L'auteur du *Boustân* raconte à cet égard ce qui suit : Feu le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh m'a fait le récit suivant, au sujet de cette affaire à laquelle il avait assisté, encore adolescent : « Mon père, dit ce prince, m'avait envoyé avec nos oncles maternels, les Oûdéya : Quand le vent de la victoire commença à souffler, et que l'ennemi fut rapidement mis en déroute, nous allâmes de suite à la mḥalla. J'avais avec moi des Oûdéya et des gens à mon service, en tout, cinquante cavaliers. Nous recon-

nûmes la *qoubba* du bâcha Aḥmed et nous nous en emparâmes. Je fis venir les muletiers, qui chargèrent vingt mules de caisses pleines de douros. Je fis emporter du drap et de la toile sur trente chameaux qui appartenaient aux chameliers arabes Bdâoua. Ils transportèrent aussi deux qoubbas ; l'une était celle de Aḥmed Errîfi, et l'autre était, je crois, celle de Moûlay Elmostaḍi. Quant aux 'Arabs, aux Berbers, aux Oûdêya et aux gens de Fès, ils prirent, chacun de leur côté, tout ce qu'ils purent emporter. Mais en quittant la mḥalla, nous fûmes assaillis par des troupes de Berbers qui n'avaient pas pris part au combat. A peine nous avaient-ils rejoints, qu'ils se précipitèrent sur notre butin : nous ne savions plus où étaient les mules et les chameaux, car autour de chaque mule et de chaque chameau il y avait plus de cinquante ou de soixante cavaliers. Nous fûmes tous dispersés et nous revînmes comme nous étions venus. Ce furent seulement ceux de nos partisans qui se mirent du côté des Berbers qui purent rapporter quelque chose du pillage. » Quand le pillage fut terminé, les 'Abîds du Sultan rassemblèrent les têtes des ennemis : il s'en trouva entre les noirs et les blancs, environ neuf cents, parmi lesquelles la tête du bâcha Fâtéḥ ben Ennoutni. Le sultan Moûlay 'Abdallâh envoya ensuite des mulets pour traîner les canons et les mortiers, et charger les boulets et les bombes : tout cela fut amené à Dâr Eddebîbag. Il envoya ensuite d'autres muletiers pour chercher la poudre : on trouva trois cents barils, chacun d'un quintal de poudre excellente. On les déposa au magasin de Fès. Feu le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !) ajoute : « Ce fut la première fois que mon père m'envoya en expédition, et le premier combat auquel j'assistai. J'avais atteint alors l'âge de l'adolescence. J'étais passionné pour jouer et frapper de la lance, et je devins ensuite très adroit. »

A leur passage au Djebel Ezzebîb, les vaincus furent

arrêtés par les gens de cette région, qui leur livrèrent combat et tuèrent, entre autres, Sîdi Moḥammed fils d'Elmostaḍi, qu'ils prirent pour un Rifain. Errifi et ses gens gagnèrent Tanger avec de grandes difficultés. Cette bataille fut une victoire pour le Prince des Croyants Moûlay 'Abdallâh et pour ses partisans. L'auteur du *Nachr Elmatsâni* dit : « Un grand nombre de 'Abîds rentrèrent sous l'obéissance de Moûlay 'Abdallâh et les tribus lui apportèrent leurs présents de toutes parties du Magrib. Il les reçut avec douceur et amabilité. Il ordonna ensuite aux 'Abîds de partir pour Tanger afin de combattre Errîfi. Mais ils revinrent bientôt sans avoir trouvé le moyen de l'atteindre. »

Nouvelle expédition de Ahmed Errîfi contre Fès ; ses démêlés avec le sultan Moûlay 'Abdallâh jusqu'à sa mort [1].

Arrivé à Tanger, Aḥmed Errîfi s'occupa de réparer les pertes que lui et ses troupes avaient subies en chevaux, armes, tentes, etc. Après avoir remplacé au *guéïch* des 'Abîds et aux gens du Rîf ce qu'ils avaient perdu, il se prépara à faire une nouvelle expédition contre Fès, et jura de ne pas manger de viande ni de boire de lait caillé, tant qu'il ne serait pas entré à Fès et n'aurait pas pillé cette ville, comme ses habitants avaient pillé sa *mḥalla*. Il envoya à son sultan Moûlay Elmostaḍi deux cents chevaux, deux cents tentes, mille fusils et cinquante mille *mitsqâls* pour les distribuer aux 'Abîds, et lui fixa le lieu où l'on se réunirait pour aller livrer combat au sultan Moûlay 'Abdallâh et à ses partisans, les Oûdêya et les gens de Fès. Il advint des dépenses d'Errîfi ce qu'a dit Dieu Très-Haut : « Ils dépenseront, puis subiront des revers et seront vaincus. »

1. Texte arabe, IVe partie, p. 76.

Au mois de djoumâda Ier 1156, Aḥmed Errîfi quitta Tanger. Il se dirigeait sur Fès à la tête d'une armée puissante et aguerrie. Dès que le sultan Moûlay 'Abdallâh apprit son départ, il ne put tarder davantage à se porter à sa rencontre. Il écrivit aussitôt aux 'Arabs Elḥayâïna, Chrâga et Oulâd Djâma', aux 'Arabs du Ġarb, Sefiân et Beni Mâlék, et à tous ses partisans, pour les appeler au combat et les inviter à lui apporter leur appui. Il distribua le *rateb* aux 'Abîds, aux Oûdêya et aux Zirâra, et reçut de la population de Fès le contingent qu'elle fournissait habituellement. Il prévint également les tribus des Aït Idrâsén et des Guerouân de sa résolution d'attaquer Errîfi et de se porter contre lui : Il ajoutait : « Si vous voulez de l'argent et du butin, préparez-vous à marcher contre Tanger. » Malgré quelques défections, ces tribus envoyèrent 2.000 cavaliers et un plus grand nombre de fantassins. Dans les derniers jours de djoumâda Ier, le Sultan sortit de Fès, et s'arrêta à l'Oued Sboû pour avoir le temps de passer en revue ses troupes et de les organiser. Il forma un *reḥa* avec les fantassins, 'Abîds et un *reḥa* avec ceux de Fès ; ces deux *reḥas* furent placés sous le commandement du qâïd Boû 'Azza, l'homme au *cherbîl*. Il organisa, avec les fantassins et les cavaliers des Oûdêya, des Zirâra et d'Ehl Soûs, un seul *reḥa*, à la tête duquel il mit son *ḥâjéb*, le qâïd 'Abdelouahhâb Elyimmoûri. Il se mit en route avec ce corps d'armée, et rencontra en chemin les Chrâga, les Oulâd Djâma' et les Oulâd 'Isa dont il fit un *reḥa* sous les ordres du chéïkh Aboûl'abbâs Aḥmed ben Moûsa Echchergui. Après avoir franchi l'Oued Ouarga, il trouva les contingents du Ġarb qui l'attendaient : ils campèrent la nuit avec lui à 'Aïn Gerouâch. Le lendemain, il fit un *reḥa* des Beni Mâlek, avec leur qâïd Boû Selḥâm Elḥammâdi pour chef, et un autre des Sefiân avec leur qâïd 'Abdallâh Essefrâni pour chef. Il partit ensuite à la tête de toute cette armée, à l'aube de la victoire et de la félicité.

Quant à Moûlay Elmostaḍi, il était avec les 'Abîds et les Beni Ḥsen. Quand il apprit que le sultan Moûlay 'Abdallâh avait quitté Fès, il prit le chemin de la résidence royale de Méknès, et y pénétra à l'improviste. Il se mit à piller et à saccager les maisons, et les Beni Ḥsen se livrèrent à des actes monstrueux, comme d'enlever des femmes et des enfants. Mais les gens de la ville se ressaisirent bientôt, et, se groupant pour combattre leur ennemi, ils luttèrent au milieu de la ville contre les Beni Ḥsen, qu'ils mirent en déroute et qu'ils chassèrent après leur avoir tué un nombre considérable d'hommes.

Pendant ce temps Aḥmed Errîfi était arrivé à Elqṣar, où il attendait son sultan Moûlay Elmostaḍi qui devait se joindre à lui. Il avait avec lui des troupes innombrables, formées de gens du Rîf, du Faḥṣ, du Djebel, de El'arêîch, d'Elqṣar, et des tribus d'Elkhloṭ, de Ṭlîg et de Bdâoua. Ne voyant pas venir son allié, et apprenant que le sultan Moûlay 'Abdallâh s'était mis en marche contre lui, il quitta Elqṣar pour aller à la rencontre de son ennemi. Les deux armées se trouvèrent en présence le soir même, à Dâr El'abbâs, sur le bord de l'Oued Loukkos. « La rencontre eut lieu, dit l'auteudur *Nachr Elmatsâni*, dans les environs d'Elqṣar, à l'endroit appelé Elmenzêh, le 4 djoumâda II 1156. » Quand les deux partis se trouvèrent en présence, l'armée du sultan Moûlay 'Abdallâh voulut mettre pied à terre, mais il dit à ses hommes : « Nous ne camperons qu'après avoir pris du butin ou avoir été battus. » Il franchit ensuite la rivière avec ses troupes, et fondit avec ses 'Abîds et les Oûdeya sur l'armée d'Aḥmed Errîfi, avant qu'elle n'ait pu mettre pied à terre. Il défit d'abord l'avant-garde qui se composait de gens du Faḥṣ et des tribus de Bdâoua, Ṭlîg et Elkhloṭ. Quand se présenta ensuite le corps des gens du Rîf qui formaient le cœur de l'armée ennemie et où se trouvait le bâcha Aḥmed ben 'Ali, le Sultan chargea sur eux et leur fit subir le même sort qu'à l'avant-

garde. Les troupes d'Errîfi se dispersèrent de tous côtés et furent mises rapidement en déroute. Elles prirent la fuite, et furent poursuivies par les soldats du Sultan, qui leur tuèrent du monde et firent des prisonniers jusqu'à la nuit. Errîfi avait été tué dans le combat; ses troupes avaient laissé les tentes et les bagages au pouvoir du Sultan, qui en profita pour installer son campement à Dâr El'abbâs. Le soir, les soldats revinrent chargés de butin et rapportant la tête du bâcha Aḥmed ben 'Ali Errîfi. Le cadavre de celui-ci avait été reconnu parmi les morts par un soldat du Sultan, qui lui avait coupé la tête pour l'apporter à son maître. Moûlay 'Abdallâh se réjouit en la voyant, et l'expédia à Fès, où elle fut suspendue à Bâb Elmaḥroûq. Ainsi finit Aḥmed Errîfi, dont les jours étaient arrivés à leur terme. La vie est éphémère ; seul demeure ton maître qui possède la gloire et la générosité.

Errîfi a laissé à Tanger, à Tétouan et dans la région de ces villes, de nombreuses constructions, qui témoignent de la grandeur de sa situation. Dieu lui fasse miséricorde !

Le sultan Moûlay 'Abdallâh se porte sur Tanger et s'en empare [1].

Après s'être débarrassé des soucis que lui causait Errîfi, le sultan Moûlay 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !) partit le lendemain matin pour Tanger. A peine était-il en vue de la ville que la population alla à sa rencontre, les hommes portant des Corans sur leurs têtes, et les enfants tenant devant eux leurs planchettes, pour implorer son pardon et exprimer leur repentir. Le Sultan leur pardonna, sauf à ceux qui formaient, pour ainsi dire, la doublure d'Errîfi. Il fit son entrée dans la ville et en prit possession.

1. Texte arabe, IVe partie, p. 77.

Et faisant établir une garde autour de la maison d'Errîfi et de ses propriétés, il ordonna au négociant 'Adéyyil et à un certain nombre de marchands de Fès de dresser l'inventaire de ce qui s'y trouvait. Ils pénétrèrent dans sa maison, fouillèrent tous les magasins, et rassemblèrent tout ce qu'ils trouvèrent en fait d'argent, d'armes, de selles, de vêtements, de draps, de toile, de matelas, d'ustensiles de ménage et d'effets mobiliers. Il y en avait une quantité considérable. Il fit l'inventaire de tout, et dressa également une liste des esclaves, des négresses, des chevaux, des mules, et de tout le bétail, chameaux, bœufs et moutons. Le tout atteignait un chiffre élevé. Le bétail fut donné aux Berbers. Quant aux *mers*, ils furent abandonnés au *guéîch* ; les soldats s'emparèrent de tout le blé et l'orge qu'ils y trouvèrent. Le Sultan s'occupa ensuite des qâïds, des secrétaires et de tous les gens qui avaient des liens avec Errîfi, et leur enleva leur argent et leurs trésors. Ce Rîfi avait fait de Tanger et de toute la région le siège de la gloire. Son influence avait grandi du fait de l'appui que son père et lui, dans la suite, avaient donné au gouvernement, après la conquête. En s'emparant de ses magasins, le Sultan fit une capture comparable à celle des trésors de Qâroûn.

Pendant ce temps, le Sultan reçut des députations des tribus de la région, auxquelles il pardonna en leur donnant l'*amân*. Il resta quarante jours à Tanger, et partit ensuite pour Fès, victorieux et plus fort car la protection vient de Dieu.

Moûlay Elmostaḍi suscite au sultan Moûlay 'Abdallâh des difficultés dont il est victime; carnage des Beni Ḥsen[1].

Moûlay Elmostaḍi, qui, après avoir bataillé contre les

1. Texte arabe, IVe partie, p. 77.

gens de Méknès, avait été ensuite battu, se rendit aux campements des Beni Ḥsen, et vécut dans cette tribu. Il apprit la mort d'Aḥmed Errîfi, son auxiliaire, et de son vizir : cette nouvelle affaiblissait son bras et détruisait tout l'édifice qu'il avait élevé. Quand il sut ensuite que Tanger avait été pris, et que le Sultan s'en était emparé, il s'arma de décision, et pressa les Beni Ḥsen et les 'Abîds de fournir de nouveaux contingents, afin d'aller couper la route à son frère, le sultan Moûlay 'Abdallâh, à son retour de Tanger. Le chef des Beni Ḥsen, qui était alors Qâsém Boû 'Eurîf, se mit à parcourir la tribu, pour réunir des combattants en vue de la guerre. Moûlay Elmostaḍi, accompagné d'une partie des principaux chefs des 'Abîds, se rendit à Machra' Erremel, et y réunit un contingent de 10.000 cavaliers. Qâsém Boû 'Eurîf alla l'y rejoindre avec un nombre égal de Beni Ḥsen. Ses troupes formaient donc un total de 20.000 hommes, sans compter les renforts qui vinrent ensuite se joindre à eux. Ils se mirent aussitôt en marche pour aller barrer le passage au Sultan, qui ignorait la venue de ses adversaires. Moûlay Elmostaḍi envoya devant lui des espions, qui revinrent avec la nouvelle que le Sultan devait passer cette nuit-là à Dâr El'abbâs. Il se porta aussitôt au-devant de lui avec ses troupes pour le surprendre. Dès que Moûlay 'Abdallâh vit s'avancer l'avant-garde des cavaliers, il disposa son armée à la hâte et fit garder tout le pourtour de la Mḥalla par les fantassins. Puis, marchant contre ses adversaires avec sa cavalerie, il leur livra combat : au bout d'une heure, les Beni Ḥsen, qui formaient l'aile droite, étaient battus et se repliaient en arrière. Il attaqua ensuite Moûlay Elmostaḍi, qui tenait bon avec son aile gauche formée des 'Abîds, et lui livra combat. Le vent de la victoire commença à souffler, et, mis en déroute, Moûlay Elmostaḍi et ses 'Abîds prirent la fuite en toute hâte, sans avoir remporté le moindre avantage. Le Sultan envoya aussitôt à leur poursuite le qâïd

Boû 'Azza, l'intendant du *cherbîl*, avec une troupe de cavaliers, en leur recommandant de ne pas tuer un seul des 'Abîds, mais seulement de les dépouiller. Pas un seul homme des 'Abîds ne fut tué dans cette affaire : tout l'effort fut dirigé contre les Beni Ḥsen, qui perdirent plus de 1.000 hommes tués et se virent enlever environ 5.000 chevaux et un nombre d'armes aussi considérable. Cette bataille anéantit la puissance des Beni Ḥsen. Moûlay Elmostaḍi parvint à s'échapper dans la déroute et alla s'établir dans leur campement, attendant un revirement de la fortune. Chez cette tribu qui, avec les gens de Doûkkâla et de Morrâkch, formait son parti, nous avons déjà vu que son frère Moûlay Ennâṣer était son khalîfa dans cette ville.

Le sultan Moûlay 'Abdallâh prit la route de Fès Eljedîd, où il ne tarda pas à entrer. Après avoir distribué de l'argent à ses oncles maternels et à ses 'Abîds, ainsi qu'aux gens de Fès, il alla s'installer à Dâr Eddebibag. Il y reçut, au mois de rabî' II de l'année 1157, une députation de qâïds des 'Abîds, qui vinrent lui exprimer leur repentir et réprouver leurs actes en faisant leur soumission. Il leur adressa de vifs reproches et leur dit : « Je n'ai rien à vous dire aujourd'hui : il faut avant tout que j'extermine les Beni Ḥsen et tous les autres partisans de Moûlay Elmostaḍi. » Il leur pardonna ensuite et leur distribua leur solde, puis leur ordonna de venir le rejoindre à Méknès pour aller combattre les Beni Ḥsen. Tandis que les 'Abîds retournaient à Mechra' Erremla, avec le projet de se conformer aux ordres du Sultan, celui-ci commença des préparatifs d'entrée en campagne. Il quitta Fès, à la tête du *guëich* des 'Abîds, des Oûdêya, des gens de Fès, des Ḥayâïna, des Chrâga, des Oulâd Djâma' et des tribus arabes du Ġarb. En arrivant à Méknès, il y trouva les 'Abîds de Mechra' Erremla, qui étaient venus avec leurs chefs et leurs principaux nota-

bles : ceux-ci lui renouvelèrent l'expression de leur repentir et jurèrent fidélité, en présence des qâḍis et des 'oulamâ, lui promettant tous obéissance. Dieu finit toujours par l'emporter.

Le sultan Moûlay 'Abdallâh part pour le Hoûz et le subjugue; Moûlay Elmostaḍi s'enfuit effrayé [1].

Moûlay Elmostaḍi était chez les Beni Ḥsen, comme nous l'avons dit, pendant que les 'Abids juraient fidélité au sultan Moûlay 'Abdallâh. Celui-ci partit à la poursuite de son frère et de ses partisans les Beni Ḥsen. Il suivit la route du défilé, de façon à couper aux Beni Ḥsen le chemin de la montagne. L'armée les surprit ainsi dans la plaine de Zbéïda, au moment où ils faisaient la sieste : Moûlay Elmostaḍi était avec eux. Avant qu'ils eussent eu le temps de se reconnaitre, les cavaliers fouillèrent leurs tentes, chassèrent devant eux leurs bestiaux et leurs moutons, et pillèrent leurs effets et tout ce qu'ils possédaient. Les Beni Ḥsen se dispersèrent dans toutes les directions, Moûlay Elmostaḍi eut lui-même grand' peine à s'enfuir. Les soldats se partagèrent les prisonniers. Alors les Beni Ḥsen revinrent en toute hâte demander pardon au Sultan, qui ordonna de les laisser tranquilles, leur rendit leurs prisonniers et leur laissa leurs chevaux.

De là, le Sultan se rendit chez les tribus de Doûkkâla, chez lesquelles il avait appris que Moûlay Elmostaḍi s'était réfugié. A peine eut-il installé son campement à Qaṣbat Boûl'aouân, et celui de ses troupes devant lui dans cette plaine de Doûkkâla, que les habitants s'enfuirent avec Moûlay Elmostaḍi du côté des montagnes, et allèrent

1. Texte arabe, IVe partie, p. 78.

camper près de Demnât. Les soldats se mirent alors à retirer les grains des *mers*, à enlever les trésors de la terre, à détruire les villages et à couper les arbres. Ils restèrent environ une année dans cette plaine : quand ils avaient fini de dévaster un endroit, ils allaient dans un autre. Le Sultan demeurait pendant ce temps à la qaṣba. Quand il eut fini de raser complètement la région de Doùkkâla, qu'il laissa plus dénudée que la paume de la main, car un oiseau n'aurait pu y trouver de quoi manger, ni un égaré de quoi s'abriter, il se transporta dans le pays de Serâgna. A peine était-il arrivé au milieu de ce territoire, que les délégations de ce pays et des autres tribus de ces montagnes vinrent lui apporter leurs *moûnas* et leurs *hédiyas*. Le Sultan les accepta et leur pardonna. De là, il alla à Demnât; Moûlay Elmostaḍi et les gens de Doùkkâla s'enfuirent devant lui et se fortifièrent dans les montagnes des Mesfîoua, qui avaient proclamé Moûlay Elmostaḍi et embrassé son parti. Le Sultan s'avança jusqu'à Oued Ezzât où il établit son campement. Les 'Arabs Errḥâmna, Zemrân et tous les gens du Ḥoûz qui lui obéissaient, vinrent camper auprès de lui. Les soldats ravagèrent le pays des Mesfîoua, où ils semèrent le pillage et la destruction. La lutte continua avec tant d'acharnement contre Moûlay Elmostaḍi que Oued Ezzât devint plus pelé que le ventre d'un âne. De là le Sultan transporta son campement à Oued Kigui : les soldats y recommencèrent leur œuvre de destruction, et les gens du pays ne purent les repousser : leurs forteresses furent démolies, leurs villages brûlés et leurs arbres coupés. Oued Kigui devint plus dévasté que Oued Ezzât. Les habitants finirent par demander l'*amân* : ils proclamèrent leur soumission et amenèrent leurs enfants pour intercéder en leur faveur. Le Sultan leur ayant déclaré qu'il leur pardonnerait s'ils lui livraient Moûlay Elmostaḍi, ils lui répondirent qu'il s'était enfui la veille, sans quoi ils le lui auraient amené. Le Sultan leur accorda

néanmoins son pardon. Les gens de Doùkkâla vinrent ensuite, avec leurs femmes et leurs enfants :

« Voici nos femmes et nos enfants, lui dirent-ils. Nous n'avons plus d'argent, nous n'avons même plus de quoi nous nourrir. Faites de nous ce que vous voudrez. »

Le Sultan leur accorda sa grâce et leur permit de retourner dans leur pays. Ces événements se passaient vers la fin de l'année 1157.

L'année suivante (1158), le Sultan quitta le pays des Mesfìoua et vint camper à Qaṣbat Alzam, où il reçut, comme nous allons le voir, une députation de Morrâkch.

Quant à Moùlay Elmostaḍi, après s'être enfui de chez les Mesfioua, il avait tenté d'entrer à Morrâkch, mais les gens de la ville, qui avaient abandonné son parti, lui avaient fermés leurs portes et avaient proclamé leur soumission au sultan Moùlay 'Abdallâh. Comme il n'avait plus rien à faire à Morrâkch, car son frère Moùlay Ennâṣer venait de mourir, on lui envoya les effets laissés par ce dernier. Après en avoir pris possession, il reprit le chemin du Faḥṣ. Il fut repoussé de contrée en contrée, jusqu'à son arrivée à Tanger, se contentant de son exil grâce à la santé de son corps. Nous verrons bientôt, s'il plaît à Dieu, le reste de son histoire.

Les habitants de Morrâkch envoient une députation à Alzam auprès du sultan Moùlay 'Abdallâh, qui leur donne comme khalifa son fils Sidi Moḥammed [1].

Après avoir chassé de leur pays Moùlay Elmostaḍi, les habitants de Morrâkch s'étaient consultés et avaient décidé de se soumettre au sultan Moùlay 'Abdallâh. Ils désignè-

1. Texte arabe, IVe partie, p. 79.

rent un certain nombre de notables pour les envoyer au Sultan, qui était à Qaṣbat Alzam ; cette députation se rendit auprès de lui et lui apporta le serment de fidélité de la ville, en lui faisant part du sort subi par Moûlay Elmostaḍi et de la façon dont ils l'avaient éloigné. Le Sultan leur ayant pardonné, après leur avoir adressé des reproches, ils le prièrent, eux et toutes les tribus du Ḥoûz, de venir sur leur territoire et d'entrer dans leur ville. Le Sultan le leur promit. Il reçut également les délégations de toutes les tribus du Dîr, qui vinrent le saluer lorsqu'il était à son campement.

Mais, quand il voulut se rendre compte de l'état de l'armée avec laquelle il avait quitté Méknès, il s'aperçut qu'il n'avait plus que la moitié des troupes du Makhzen, et que, sur les contingents des tribus, il n'avait plus avec lui que les notables qui étaient restés avec leurs tentes ; le reste avait déserté, à cause de la longueur de l'expédition, des nombreux combats qu'il avait fallu livrer, et du manque de provisions. Dans ces conditions, il lui était impossible d'entrer à Morrâkch, mais, pour témoigner de ses bonnes dispositions envers les habitants de cette ville, il leur laissa son fils Sîdi Moḥammed (Dieu lui fasse miséricorde !) en leur disant qu'il l'avait désigné pour être son mandataire auprès d'eux ; ils en furent satisfaits et s'en réjouirent. L'arbre de la dynastie 'Alaouie était planté pour la première fois à Morrâkch, qui devint capitale et résidence royale : auparavant, les Sultans n'avaient voulu rien changer à la situation de Méknès.

Le Sultan envoya ensuite son autre fils, Moûlay Aḥmed, qui était plus âgé que Sîdi Moḥammed, comme *khalîfa* à Rabâṭ Elfetḥ, en plaçant sous son commandement les tribus d'Echchâouiya et de Beni Ḥsen.

Peu de temps après, il autorisa 'Abdelkhâleq 'Adéyyil, gouverneur de Fès, à retourner à son poste, mais celui-ci tomba malade en route et mourut après son arrivée à

Fès : il fut enterré dans la zâouya de Sîdi 'Abdelqâder Elfèsi.

Le Sultan prit ensuite le chemin de Méknès par le Tâdla, après un séjour de près d'une année dans le Ḥoûz. Il arriva à sa capitale dans le mois de rabî' II 1158. Quand il fut en vue de Méknès, il ne voulut pas y entrer, et établit son campement à Qaṣbat Boû Fekrân. Là, il reçut une députation de guerriers de la foi venue de Tanger et composée de plus de cent Rifains ; avec eux se trouvaient la veuve du bâcha Aḥmed Errîfi et ses deux enfants. Le Sultan accepta le présent considérable que lui apportait cette députation, mais mit à mort les deux enfants et tous les Rifains venus avec eux. Il fit tuer en même temps trois cents Beni Ḥsen, qui étaient venus le féliciter de son retour. Ces actes de cruauté détachèrent de lui la population, et provoquèrent de fâcheux commentaires de la part de son armée et de ses sujets, qui ne craignaient pas de les proférer en plein marché. Toute la population et les gens de Fès eux-mêmes, sans compter les autres, se montrèrent très froids à son égard.

Le sultan Moûlay 'Abdallâh maltraite les notables Berbers, en trahissant les engagements pris par Moḥammed Ou 'Aziz envers eux ; il les remet ensuite en liberté[1].

Le meurtre des Rifains et des Beni Ḥsen provoqua même chez les Berbers un refroidissement vis-à-vis du sultan Moûlay 'Abdallâh : pas un d'entre eux ne vint le saluer. Aussi, comme ils possédaient des terrains de culture dans les environs de Méknès, le Sultan ordonna aux 'Abîds de les saccager, quand la récolte serait mûre. Les 'Abîds procédèrent à la moisson et au battage de leurs grains, et se les approprièrent. Cette attitude n'ayant fait qu'augmenter les

1. Texte arabe, IVe partie, p. 79.

velléités de révolte des Berbers contre lui, le Ṣultan, qui s'apercevait de leur froideur à son égard, s'adressa à leur chef Moḥammed Ou 'Azîz. Ce personnage avait des rapports très amicaux avec le Sultan, qui l'appelait son père. Moḥammed Ou 'Azîz avait en effet réuni, pour l'appuyer, les contingents berbers et avait pris son parti contre son ennemi Aḥmed Errîfi, qui avait fini par être tué. Le Sultan lui écrivit pour lui reprocher sa réserve vis-à-vis de lui et le retard apporté par ses adeptes à venir se présenter à son poste, puisqu'ils étaient ses partisans et ses affranchis. En recevant cette lettre, Moḥammed Ou 'Azîz se vit dans l'obligation d'y répondre ; il consulta cependant à ce sujet les gens de son clan. Ceux-ci ne partagèrent pas son avis. Comme il insistait, ils lui répondirent : « N'as-tu donc pas vu ce qui est arrivé à ceux qui se sont rendus auprès de lui ? — Mais tout ira bien », répondit Moḥammed, qui les pressa tant qu'ils finirent par accéder à son désir et se séparèrent pour aller réunir leurs cadeaux et désigner les membres de la délégation. Quand ils eurent rassemblé ce qu'ils purent, ils revinrent auprès de Moḥammed et lui firent part une seconde fois de leur crainte de guet-apens. « Cela ne sera pas, leur dit celui-ci ; vous n'êtes point dans les mêmes conditions que les autres. » Ils durent se rendre à cette raison et se mirent en route avec Moḥammed Ou 'Azîz pour la Qaṣbat Boû Fekrân, où se trouvait le Sultan. Ils eurent d'abord une entrevue avec le *ḥâjéb*, Aboû Moḥammed 'Abdelouahhâb Elyimmoûri. En les voyant arriver, celui-ci n'en put croire ses yeux, et se sentit pris de compassion pour ses frères berbers ; mais il était trop tard pour les renvoyer. Ils étaient une centaine environ, tous notables. Ils descendirent de cheval, et après avoir déposé leurs armes, ils furent introduits auprès du Sultan. Celui-ci était assis sur son trône au milieu de la citadelle. Quand ils eurent terminé leurs salutations, le Sultan leur répondit qu'ils étaient les bienvenus, et les invita à s'asseoir

devant lui. Aussitôt les gardes et les sbires du Sultan vinrent se poster derrière eux et les entourèrent. Le Sultan se mit alors à leur reprocher de se livrer au brigandage sur les routes, de faire des incursions sur les faibles tribus, arabes et autres, de voler les marchandises des négociants ; il leur reprocha aussi la façon dont ils avaient traité les soldats des souverains qu'ils avaient dévalisés et enlevés. Après leur avoir rappelé les anciennes inimitiés et tous leurs méfaits, il ordonna à ses gardes de saisir les envoyés ; ceux-là fondirent aussitôt sur eux comme des oiseaux de proie, et, en un clin d'œil, ils furent présentés au Sultan liés avec des cordes. Moḥammed Ou 'Azîz seul ne fut pas arrêté : « Sire, s'écria-t-il, si c'est une trahison après l'*amân*, je ne l'ai pas méritée ! — Ces gens, répondit le Sultan, ont désobéi à la religion : il est donc licite de prendre leurs biens et leur vie. Ils se sont soustraits à l'obéissance et sont révoltés. Je suis fatigué d'eux. Si je reviens maintenant à d'anciens errements, la faute en est à eux seuls. Je veux mettre face à face ce bouc noir (les 'Abîds) et ce bélier blanc (les Berbers) ; l'un des deux périra et alors je serai débarrassé de ses fureurs ; quant à l'autre, je saurai le tenir dans ma main. Si tu n'étais pour moi comme un père, je ne t'aurais pas dévoilé le secret de mon cœur. Va-t'en, maintenant, sous la protection de Dieu : aucun mal ne te sera fait. — Je ne partirai pas d'ici, répondit Moḥammed ; je veux rester avec mes frères partout où ils seront : s'ils meurent, je mourrai avec eux et votre trahison sera complète ; s'ils restent sains et saufs, je serai sauvé avec eux. On ne pourra pas dire que je les ai amenés ici pour les faire égorger, et que moi je suis resté sain et sauf. Comment puis-je maintenant m'en retourner auprès de leurs enfants ? Quel pays pourra me protéger contre leurs familles ? Où pourrai-je aller ? Si leur meurtre est inévitable, il vaut mieux pour moi que vous me tuiez avec eux. Il n'y aura pas de faute, ni de honte pour vous à le

faire, puisque c'est moi qui vous les ai amenés, qui les ai poussés devant vous, quoiqu'ils m'eussent prévenu de tout ce qui allait arriver, et que je ne les aie pas écoutés. » En entendant ces paroles magnanimes, le Sultan fut saisi par la force de leur vérité et se mit à y réfléchir. Puis se tournant vers le ḥâjéb 'Abdelouahhâb, il lui dit : « O 'Abdelouahhâb, il n'y a pas de bien à espérer d'un homme qui en appelle un autre son père, et qui refuse d'accueillir son intercession en faveur de ses gens : mettez-les en liberté ! » Ces Berbers furent élargis : ils sortaient pour ainsi dire de leurs tombeaux. Reprenant aussitôt leurs chevaux, ils rentrèrent dans leurs campements. Ils auraient pu dire ces paroles de l'Arabe qui avait été bâtonné et emprisonné par Elḥaddjâdj pour avoir uriné à Ouâsiṭ, puis mis en liberté :

« Quand nous aurons dépassé la ville de Ouâsiṭ, nous pourrons c... et uriner, nous n'aurons plus rien à craindre. »

Les Berbers viennent attaquer à Boû Fekrân le Sultan, qui s'enfuit à Méknès[1].

Une fois arrivés à leurs campements, les Berbers allèrent trouver Moḥammed Ou 'Azîz, et lui reprochèrent de les avoir exhortés à se rendre auprès du Sultan et à se rapprocher de lui, puisqu'ils avaient été traités ainsi, alors qu'ils auraient pu se passer de cette démarche. « Nous étions morts et nous voici ressuscités, lui dirent-ils : maintenant, il faut que nous nous vengions ! — Faites comme il vous plaira, répondit Moḥammed Ou 'Azîz. » Après avoir délibéré et s'être concertés sur ce qu'il y avait à faire, ils convinrent de se mettre en campagne contre le Sultan trois jours après et de brûler la tente de quiconque dans la tribu refuserait de marcher. Moḥammed Ou 'Azîz leur dit :

1. Texte arabe, IVe partie, p. 80.

« Gardez-vous d'attaquer sur les routes ; pour le reste, faites ce que vous voudrez. » Après cette délibération, chacun rentra dans son *douwar* pour se préparer au combat. Le quatrième jour, tous, jeunes et vieux, furent exacts au rendez-vous. Le Sultan, qui était à Boû Fekrân, fut tout surpris quand il vit des étendards apparaître du côté d'Elḥâjéb, et avec eux des cavaliers descendant les vallées et les ravins. Il n'eut que le temps de faire charger ses bagages, de faire monter ses femmes sur des mules et de les expédier devant lui avec un *reḥa* de *msakhrîn* à pied, qu'il fit suivre d'un *reḥa* de *msakhrîn* à cheval. Il partit ensuite avec son cortège, et un troisième *reḥa* de 'Abîds à cheval, qui venait derrière lui. Il marcha dans le lit de la rivière ; les troupes le flanquaient à droite et à gauche en côtoyant la rivière, et chaque fois que les cavaliers berbers venaient charger les *msakhrîn*, le *reḥa* des cavaliers et le cortège du Sultan, ils recevaient une grêle de plomb, qui abattait de 40 à 50 hommes. Ce combat ne cessa qu'au moment où la colonne arriva à Bâb Elqasdîr et entra à Méknès. Les 'Abîds avaient perdu environ 300 hommes et les Berbers près de 500, à ce que l'on dit. Ceux-ci ramassèrent leurs morts et les enterrèrent après les avoir enveloppés dans les tentes des 'Abîds, qui étaient entre leurs mains (ils n'avaient pu s'emparer d'autre chose). Cette affaire eut lieu dans le milieu de l'année 1159.

Nous avons dû employer ici différents vocables, entre autres *reḥa* et *msakhrîn*. Ces mots servent à désigner des portions de l'armée de cette dynastie fortunée. Il est nécessaire d'en indiquer ici la signification usuelle.

L'armée impériale de la dynastie chérifienne se divise actuellement en trois groupes, qui sont : les *aṣḥâb*, les *msakhrîn*, et le *guéïch*.

Les *aṣḥâb* sont cette partie des troupes qui accompagnent le Sultan dans ses séjours à la capitale et dans ses voyages, et ne l'abandonnent jamais. Ce sont ceux qui

remplissent les diverses fonctions *makhzéniennes*. Parmi les aṣḥâb, il y a les secrétaires (*kouttâb*) qui sont placés sous la surveillance du grand-vizir (*elouzîr ela'ḍam*), et les diverses catégories de serviteurs, qu'il serait trop long d'indiquer, et qui ont chacune leur chef : nous citerons cependant les gens chargés du lit (*ferrâch*) du Sultan, les intendants qui s'occupent de la nourriture et de la boisson, les gens de l'ablution, etc.

Les *msakhrîn* demeurent également auprès du Sultan, quand il séjourne à la capitale, ou quand il voyage. Ils sont le plus souvent montés, mais il y en a aussi qui sont à pied. Puissants et avantagés, ce sont eux qui sont envoyés pour s'occuper des affaires importantes, car ils sont experts dans les questions qui touchent le Makhzen, ainsi que l'indique leur nom de *msakhrîn*. Lorsque le Sultan sort à cheval, ou fait une expédition, ils se séparent en deux groupes : l'un, dans lequel se trouvent des 'Abîds, marche derrière lui, parce que ce sont des affranchis, et l'autre, qui comprend des Oûdêya et des Chrâga, marche devant lui.

Le *guéïch*, comme l'indique son nom, est la pépinière du tout : c'est dans son sein que sont choisis les groupes (*ṭâïfa*) précédents. Il forme l'armée du Sultan et son Diouân. La majorité des hommes qui le composent sont dispersés dans des campements ou dans des villes spéciaux, et quand le Sultan veut faire une expédition, il les convoque en totalité ou en fractions, à tour de rôle, suivant une règle établie entre eux.

Le *reḥa* est le nom appliqué à un groupe de mille hommes du *guéïch*, à cheval ou à pied. Ce chiffre peut être augmenté ou diminué suivant les cas. Dieu sait quelle est la vérité !

Révolte des 'Abids contre le sultan Moûlay 'Abdallâh qui se transporte à Fès, tandis que les 'Abids du *Dîouân* quittent Mechra' Erremla pour se fixer à Méknès [1].

En revenant à Méknès, les 'Abîds qui étaient à Boû Fekrân avec le sultan Moûlay 'Abdallâh retrouvèrent leurs frères qui étaient restés dans la capitale, et leur communiquèrent leurs ressentiments contre le Sultan. Exhalant toute la haine qu'il leur avait inspirée, ils leur rapportèrent les paroles qu'il avait dites à Moḥammed Ou 'Azîz : « Je veux mettre aux prises ce bouc noir et ce bélier blanc. » Ces mots, passés de bouche en bouche, causèrent parmi eux une grande émotion. « Nous ne pouvons plus douter, dirent-ils, que cet homme n'a d'autre désir que de nous exterminer : examinez ce que vous avez à faire, ou bien laissez-le agir. » Ils écrivirent ensuite au *Dîouân*, pour annoncer à leurs contribules les propos tenus à leur sujet par le Sultan et les consulter sur la décision à prendre à son sujet. Prévenu par un des 'Abîds de Méknès, espion du Sultan, des conciliabules qui avaient eu lieu entre les soldats, et de leur lettre aux hommes du *Dîouân*, le Sultan écrivit en toute hâte aux Oûdêya de Fès Eljedîd, en leur disant que s'ils tenaient au fils de leur sœur, 'Abdallâh, ils devaient immédiatement se rendre auprès de lui. Puis il fit réunir ses effets mobiliers, ses matelas, charger son argent, seller ses chevaux et réunir son infanterie, et dit à ses *aṣḥâb* que le lendemain on retournerait à Boû Fekrân. Au moment du *'achâ*, 400 cavaliers du guéîch des Oûdêya arrivaient à Bâb Elqasdîr. Il leur confia ses bagages, son argent et ses femmes, et monta à cheval avec ses fidèles. On marcha toute la nuit ; le soleil n'était

1. Texte arabe, IVe partie, p. 81.

pas encore levé quand on arriva à Fès Eljedîd. Le Sultan se rendit à sa maison et s'y mit à l'abri.

Quant aux ʿAbîds du *Dîouân*, en recevant la lettre de leurs camarades de Méknès, ils se dirent après l'avoir lue : « Il ne convient pas que nous demeurions au milieu des Beni Ḥsen : nous ne servons de rien à nos camarades, qui, eux, ne nous servent pas davantage. » Ils résolurent alors de décamper et d'aller s'établir à Méknès. Trois jours après, ils se mettaient en route, abandonnant Mechraʿ Erremla, pour le grand repos des habitants de cette contrée, et principalement de Salé et de ses environs, qui avaient à se plaindre de leur oppression et avaient subi plusieurs affronts de leur part. Arrivés à Méknès, ils s'établirent dans la ville, à la qaṣba dans l'écurie (*ṣṭabl*), à Berrîma, à Hedrâch, et dans toutes les places étendues, et retrouvèrent leurs contribules.

Le jour de la fête de la rupture du jeûne de l'année 1159, ils envoyèrent auprès du Sultan, à Fès, une députation composée de leurs qâïds, accompagnés du qâḍi, des savants et des chérîfs de Méknès. Après avoir assisté à la fête selon l'usage, ils lui demandèrent de revenir à Méknès et s'excusèrent en lui demandant grâce. Le Sultan le leur promit et leur distribua de l'argent ; puis ils retournèrent à Méknès. Arrivés à Eljedîda, près de la ville, ils furent assaillis par les Berbers, qui les dépouillèrent entièrement et ne respectèrent que le qâḍi Belqâsém, auquel ils laissèrent sa mule. Le matin, toute la députation était à la porte de Méknès : ils étaient complètement nus les uns en présence des autres.

Complot de Mohammed Ou 'Aziz contre le Sultan, qui est abandonné par les gens de Fès et par les tribus[1].

Quand les Berbers furent revenus dans leur pays après l'affaire de Boû Fekrân, Moḥammed Ou 'Azîz écrivit aux gens de Fès, pour se plaindre de la tyrannie du sultan Moûlay 'Abdallâh et leur faire part de la façon dont il avait trahi les engagements qu'il avait pris envers ses contribules en les faisant tomber dans un guet-apens. Il leur demandait de plus de s'allier à lui. Les gens de Fès acceptèrent et entrèrent dans le clan des Berbers. Ou 'Azîz écrivit dans le même sens aux 'Arabs du Ǵarb, Sofiân et Beni Mâlék, dont le chef était alors Ḥabîb Elmâlki ; ils lui répondirent : « Nous vous suivrons : nous ferons la guerre et la paix avec vous. » De tous côtés, la rupture fut complète et la lutte commença entre les Oûdéya et les gens de Fès. Peu de jours après, on apprit que la caravane des pèlerins était arrivée à Tâza et qu'elle s'y trouvait retenue. Les gens de Fès demandèrent aussitôt assistance aux Berbers, qui leur envoyèrent de suite cinq cents cavaliers pour marcher sur Tâza. Ils passèrent par le pays des 'Arabs Elḥayâïna, qui se joignirent à eux et entrèrent dans leur clan. Ils partirent tous pour Tâza et délivrèrent les pèlerins qu'ils ramenèrent à Fès. La caravane fit son entrée dans la ville par Bâb Elfetoûḥ, et les Berbers campèrent avec les Ḥayâïna dans les oliviers. Un certain nombre d'entre eux entrèrent en ville pour y faire des achats. Les Oûdéya en profitèrent pour les disperser et en tuèrent un certain nombre. Le Sultan ordonna de suspendre les têtes des morts au mur de la qaṣba des Chrâga.

Peu après, les gens de Fès commencèrent à obéir de nouveau au Sultan et firent effectuer une démarche auprès

1. Texte arabe, IVe partie, p. 82.

de lui. Moûlay 'Abdallâh leur fit répondre de venir le trouver. Les 'oulamâ, les chérîfs et les notables se rendirent auprès de lui ; après les avoir reçus, il leur retraça leurs méfaits, leur adressa des reproches et leur imposa diverses conditions, parmi lesquelles, celle de lui remettre les grains appartenant aux gens du Ġarb qui étaient emmagasinés chez eux, de détruire leurs maisons, de construire avec les matériaux de démolition Dâr Eddebîbaġ, et de choisir entre être *guéïch* ou *nâïba*. Ils lui répondirent qu'ils allaient conférer de ces propositions avec leurs concitoyens, et qu'ils lui feraient connaitre ensuite leur décision. Mais aussitôt arrivés en ville, ils fermèrent les portes et dirent qu'ils n'accepteraient rien de tout cela. La guerre recommença une nouvelle fois, le prix des denrées augmenta, et les calamités s'appesantirent sur la population.

Le 7 doûlḥeddja 1159, la populace de Fès s'empare des caftans appartenant au Makhzen qui étaient au Fondaq Ennejjârîn, et dont l'amîn Elḥâddj Elkhayyâṭ 'Adéyyil avait la garde. On voulut le contraindre à livrer l'argent appartenant au Makhzen qu'il avait entre les mains : il se débarrassa de cette exigence moyennant 3.000 *mitsqâls*, et fut relâché ensuite, car il avait été emprisonné. Il y avait 3.000 caftans, que l'on distribua aux soldats de la ville, qui les revêtirent pour la fête des victimes.

La guerre continuait entre les gens de Fès et les Oûdéya qui avaient avec eux tous les partisans du Sultan. Dans les premiers jours du mois de djoumâda Ier 1160, les tribus berbères et les tribus du Ġarb vinrent participer avec les gens de Fès à la lutte contre le Sultan. Moḥammed Ou 'Azîz et les Berbers installèrent leur campement au Djebel Ṭgât, tandis que Ḥabîb Elmâlki, avec les gens du Ġarb, les Ṭlîg et Elkhloṭ, s'établissait à Dâr Eḍḍiyâf. Les Oûdéya se retirèrent à Fès Eljedîd et les 'Abîds à la Qaṣba des Chrâga. Le Sultan était à Dâr Eddebîbaġ. La situation était critique pour lui et pour son parti.

Dès le lendemain matin, Ḥabîb monta à cheval avec ses 'Arabs et alla attaquer le Sultan à Dâr Eddebîbaġ, suivi par les Berbers. En arrivant au fossé qui entoure cette résidence, il apprit que les Berbers se livraient au pillage de sa Mḥalla. Il revint aussitôt sur ses pas, traversa la rivière et retourna dans son pays. Quant aux Berbers, lorsqu'ils eurent fini de piller la Mḥalla des gens du Ġarb, ils s'en fuirent dans la direction de Sâïs. On prétend que le Sultan avait, pendant la nuit, soudoyé à prix d'argent Moḥammed Ou 'Azîz pour qu'il préparât la défection de ces troupes et les dispersât. Il y réussit en faisant piller la Mḥalla des gens du Ġarb. Avec une tête d'âne on peut racheter le sabot d'un cheval.

Après la dispersion de toutes ces troupes qui retournèrent dans leur pays, les gens de Fès combattirent encore pendant plus de deux ans, comme nous le verrons. Dans l'intervalle, ils envoyèrent des émissaires auprès de Moûlay Elmostaḍi qui était dans les environs de Tanger, pour lui dire que, s'il venait chez eux, ils le proclameraient et lui obéiraient tous. Mais ce prince renvoya ces délégués avec la *moelle des jarrets* et avec une *promesse de 'Ourqoub.*

Motifs pour lesquels le sultan Moûlay 'Abdallâh envoya des armées contre les habitants du Ġarb, qui rentrèrent sous son obéissance[1].

Dans l'année 1160, tandis que les Oûdéya faisaient la guerre aux gens de Fès, une députation de 'Arabs Beni Ḥsen vint se plaindre au sultan Moûlay 'Abdallâh de ce que les gens du Ġarb, en s'en retournant avec tous leurs contingents dans leur pays, avaient passé par leurs campements et les avaient attaqués et pillés. Le Sultan,

1. Texte arabe, IVe partie, p. 83.

oubliant les ressentiments qu'il nourrissait contre eux, leur envoya une armée nombreuse, composée de soldats des 'Abîds et des Oûdêya, avec mission de se jeter sur les gens du Ġarb, de piller leurs biens et de ne leur rien laisser. Quand ils apprirent que l'armée se mettait en marche contre leur pays, les habitants du Ġarb s'enfuirent rapidement de leur territoire et, suivis par les tribus de Ṭlîg et d'Elkhloṭ, se sauvèrent à El'arêïch, où ils se fortifièrent. L'armée suivit leurs traces et vint investir la ville, qu'elle assiégea pendant trois mois, durant lesquels périrent de faim tous les troupeaux des habitants. Un détachement d'Oûdêya vinrent après cela leur apporter l'*amân* du Sultan, en même temps que son Coran et son chapelet, et conclurent la paix avec les assiégés. L'armée se retira et les tribus se rendirent avec les Oûdêya auprès du Sultan, qui, après avoir accepté leurs *hédiyas*, leur pardonne et leur donne comme gouverneur leur chef Ḥabîb Elmâlki, auquel fut également confié le commandement des tribus du Djebel.

L'armée d'El'arêïch alla camper devant Qṣar Ketâma; les habitants de la ville lui donnèrent toute l'hospitalité possible, en pourvoyant à la nourriture des hommes et des animaux. Malgré cela, le lendemain, les troupes pénétraient dans la ville et la mirent à sac : elles se livrèrent au pillage, à des enlèvements et à des meurtres, et commirent pendant six jours les plus graves excès. La population tout entière fut attristée de ces actes et les désapprouva (moḥarrem 1161).

Attaque des Oûdêya par les Berbers, soutenus par la population de Fès[1].

Au mois de djoumâda II 1161, le Sultan décida une expé-

1. Texte arabe, IVe partie, p. 83.

dition contre les Berbers, et se rendit à Boû Fekrân où il établit son campement. Il espérait que ses soldats viendraient l'y rejoindre comme d'habitude, mais personne ne répondit à son appel. Il fit convoquer les 'Abîds, qui lui répondirent qu'ils ne se rendraient auprès de lui que lorsque les Oûdêya et les tribus seraient allés se joindre à lui. En présence de la résistance générale, il rentra dans son palais et abandonna son projet. En apprenant son départ, les Berbers réunirent une expédition pour tenter de s'emparer de sa personne. Sur les conseils de Moḥammed Ou 'Azîz qui leur dit : « Mon avis est que nous devons descendre dans la plaine de Sâïs, et couper les communications entre le Sultan et les 'Abîds », ils s'avancèrent jusqu'à la plaine de Sâïs et y établirent leur campement. Ils vinrent jusqu'auprès de Fès Eljedîd saccager les cultures et attaquer les Oûdêya, dont ils pillèrent les troupeaux et les grains, et qu'ils tinrent étroitement bloqués. Ils arrivèrent ainsi à rejoindre les gens de Fès et entrèrent dans la ville, où ils se mirent à faire du commerce, vendant et achetant, pendant dix jours ; après quoi ils s'en retournèrent, pleins de joie, dans leurs tribus.

Le 1er rejeb, on reçut la nouvelle que les Rifains de Tanger avaient arrêté Moûlay Elmostaḍi, qui vivait dans leur pays, lui avaient enlevé ses chevaux, ses effets et son argent, en attendant le moment de le remettre à son frère Moûlay 'Abdallâh. Ils avaient ainsi agi envers lui parce qu'il opprimait la population du Faḥṣ et de Tanger, et parce qu'il avait fait arrêter le qâïd 'Abdelkérîm ben 'Ali Errîfi, frère de Aḥmed ben 'Ali dont nous avons parlé, lui avait pris son argent et lui avait crevé les yeux. Quant aux gens de Tétouan, ils ne lui avaient pas juré fidélité et n'avaient pas fait un seul pas vers lui.

Au mois de cha'bân, les Oûdêya vinrent brûler les battants de Bâb Elmaḥroûq pendant la nuit, mais les gardiens s'en aperçurent à temps et les empêchèrent de fran-

chir la porte. Le lendemain, on plaça deux nouveaux battants.

Retour des gens de Fès à l'obéissance du sultan Moûlay 'Abdallâh; établissement de la paix entre eux et les Oûdêya[1].

Las de ce siège qui durait depuis si longtemps, ruinés par l'hostilité de leurs voisins les Oûdêya, et fatigués de la guerre, les gens de Fès se rendirent compte qu'il fallait faire la paix et obéir au Sultan. Comme parmi eux se trouvait un chérîf du Tâfîlêlt, ils l'envoyèrent auprès du Sultan en qualité de négociateur, et le chargèrent d'une lettre où ils présentaient leurs excuses et exprimaient leur repentir. Le Sultan s'en montra satisfait et heureux, et leur écrivit une lettre destinée à écarter leurs appréhensions et calmer leurs haines. Il leur jura que jamais il n'avait donné l'ordre de les combattre, ni de leur faire du mal, et que tout cela provenait des Oûdêya, qui l'avaient fait spontanément. A la réception de la lettre du Sultan, le calme se fit dans leurs cœurs et ils furent remplis de joie. Ils désignèrent aussitôt un certain nombre de docteurs, de chérîfs et de gens respectables pour se rendre auprès du Sultan à Méknès. Cette députation arriva dans la capitale au mois de chouwâl. Le Sultan leur fit un accueil aimable et leur distribua des cadeaux; il leur déclara qu'il leur pardonnait et était satisfait d'eux. Cette réception leur fut agréable, et ils retournaient auprès de leurs compatriotes, pour leur apprendre la bonne nouvelle.

Puis la paix fut faite entre eux et les Oûdêya au tombeau de Moûlay Idrîs (Dieu soit satisfait de lui !) Les portes de la ville furent alors ouvertes, après un siège qui avait duré deux ans et trois mois. Ces faits se passaient pen-

1. Texte arabe, IVe partie, p. 88.

dant le mois de doûlqa'da 1161. Lors de la fête, les gens de Fès voulurent aller porter cette nouvelle au Sultan qui était à Méknès, mais rebroussèrent chemin, parce qu'ils avaient peur des Berbers.

Les 'Abids se révoltent contre le sultan Moûlay 'Abdallâh et proclament son fils Sidi Moḥammed ; motifs de leur conduite[1].

Les Berbers avaient vu d'un mauvais œil les habitants de Fès obéir de nouveau au sultan Moûlay 'Abdallâh et se réconcilier avec les Oûdêya, parce que le désordre cessait. Quand ils apprirent en outre que le Sultan convoquait les 'Abîds en vue d'une expédition contre eux, ils cherchèrent un moyen de semer la division parmi leurs ennemis. Ils commencèrent à se livrer à des incursions sur les 'Abîds de Méknès, à les bloquer dans la ville, et à voler leurs enfants dans les potagers et les vergers. Les 'Abîds leur écrivirent pour leur demander à vivre en paix et en bonne harmonie avec eux : ils leur répondirent qu'ils agissaient ainsi d'après les ordres du Sultan. Les 'Abîds ne conçurent aucun doute sur leur sincérité ; ils crurent aussitôt que le Sultan voulait les punir de leur conduite envers lui et du peu d'empressement qu'ils avaient mis à se rendre auprès de lui pour combattre les Berbers, lorsqu'il était campé à Boû Fekrân, ce qui l'avait forcé à rentrer à Méknès. Tous furent d'avis de se saisir du Sultan et de le déposer. Mais le Sultan, informé de leur résolution, s'enfuit de Méknès à Dâr Eddebîbag, où il était en lieu sûr. Ceci se passait au mois de ṣafar 1162.

Se sentant impuissants contre les Berbers, les 'Abîds leur proposèrent la paix. Les Berbers accueillirent favorablement leur proposition, à condition qu'ils proclame-

1. Texte arabe, IVe partie, p. 84.

raient Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh. Les 'Abîds jurèrent aussitôt fidélité à ce prince à Méknès et lui firent porter leur *béï'a* à Morrâkch, où il se trouvait alors, par un groupe de notables d'entre eux ; ils firent en même temps prononcer la *khoṭba* en son nom à Méknès et dans le Zerhoûn. Le Sultan était pendant ce temps, à Dâr Eddebîbaġ, réduit à l'impuissance. Quand la députation des 'Abîds arriva, Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh repoussa leur *béï'a* et leur reprocha leur conduite envers son père. Il les concilia en leur donnant un peu d'argent, mais refusa de prêter la moindre attention à leur serment, car il avait une grande piété filiale et faisait tous ses efforts pour faire plaisir à son père, à qui il envoya en cadeau, dans le mois de ṣafar de cette année-là, une somme d'argent s'élevant, dit-on, à 30.000 mitsqâls. La députation des 'Abîds revint, désespérée de la réponse que leur avait faite Sîdi Moḥammed. Malgré cela, on continua à prononcer la khoṭba au nom du prince à Méknès et dans le Zerhoûn.

Se voyant abandonné, tandis que les 'Abîds et les Berbers tournaient leurs regards vers son fils Sîdi Moḥammed en qui ils plaçaient leurs espérances, le sultan Moûlay 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !) voulut sauver sa situation, et chercha à se réconcilier avec ses sujets et à les attirer à lui. Dès le mois de cha'bân, il fit proclamer dans les marchés de Fès que les 'Abîds qui ne se rendraient pas auprès de lui à Dâr Eddebîbaġ, à un moment donné, n'auraient à faire des reproches qu'à eux-mêmes.

Les 'Abîds qui étaient à Fès se présentèrent tous : le Sultan donna cinq dinars à chacun d'eux en lui disant : Faites prévenir vos frères de Méknès : tous ceux d'entre eux qui viendront à moi recevront la même chose que vous. » Mais ces propositions ne firent qu'augmenter leur aversion pour le Sultan, car ils écrivirent aux Berbers qui étaient à Sâïs pour leur dire de tuer tous les 'Abîds

qu'ils rencontreraient sur le chemin de Fès, et proclamèrent la déposition du Sultan. Moûlay 'Abdallâh convoqua alors Moḥammed Ou 'Azîz, chef des Berbers. Séduit par ses promesses, celui-ci se rendit avec une députation de ses contribules, dans le mois de ramaḍân, auprès du Sultan, qui leur donna 10.000 dînars, et leur fit encore remettre pareille somme lorsqu'ils vinrent assister à la fête. Les Oûdèya et les gens de Fès reçurent également 10.000 dînars. Les 'Abîds persistèrent dans leur rébellion contre le Sultan, mettant autant d'impétuosité à s'éloigner de lui qu'à s'en rapprocher.

Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh vient de Morrâkch à Méknès et intervient pour réconcilier les 'Abîds avec son père (Dieu leur fasse miséricorde à tous deux!)[1]

Dans les derniers jours de djoumâda Ier 1163, Moûlay Moḥammed, fils du sultan Moûlay 'Abdallâh, partit de Morrâkch et vint à Méknès : comme les 'Abîds faisaient encore prêcher en son nom, il leur adressa des reproches à ce sujet et leur dit : « Je n'ai rien à voir avec vous, et je ne suis pas responsable de ce que vous faites, car je ne suis qu'un serviteur de mon père. » Ils cessèrent de faire la prière en son nom et, revenant de leur égarement, renouvelèrent leur serment de fidélité au Sultan. En se soumettant de nouveau à lui, ils sauvaient leur situation. C'était la septième fois que les 'Abîds juraient fidélité à Moûlay 'Abdallâh : ils l'avaient déjà déposé six fois, comme nous l'avons rapporté.

Quand Sîdi Moḥammed eut accompli la mission qu'il s'était donnée de faire rentrer les 'Abîds dans l'obéissance à son père, il quitta Méknès à la tête de l'armée qu'il avait

1. Texte arabe, IVe partie, p. 84.

amenée avec lui de Morrâkch et qui se composait d'environ 4.000 hommes, sans compter les délégués des 'Abîds qui étaient revenus avec lui. Il se rendit auprès de son père à Dâr Eddebîbag. Les Oûdêya et les gens de Fès allèrent à sa rencontre et se réjouirent de son arrivée. En arrivant auprès du Sultan, il le salua et, après lui avoir offert un présent somptueux, intercéda en faveur des 'Abîds. Le Sultan leur accorda leur grâce, mais lui demanda de ne pas passer la nuit à Dâr Eddebîbag. Sîdi Moḥammed obéit respectueusement et alla camper à Râs Elmâ ; le lendemain, il se mettait en route de bonne heure pour Morrâkch. Les 'Abîds se présentèrent alors. En même temps le Sultan reçut une députation envoyée par les Guerouân et les Beni Mṭir, auxquels il donna une gratification de 20.000 mitsqâls. Quand il reçut les qâïds des 'Abîds de Méknès, il ne leur fit aucun don.

Cette année-là, mourut à Fès Moûlay 'Aḥmed, fils du sultan Moûlay 'Abdallâh ; il fut enterré dans le cimetière des chérîfs. (Dieu lui fasse miséricorde !)

Les 'Abîds s'éloignent pour la seconde fois du sultan Moûlay 'Abdallâh et vont chercher protection auprès de son fils Sîdi Moḥammed à Morrâkch ; motifs de leur conduite [1].

Mécontents de voir que le sultan Moûlay 'Abdallâh, qui avait gratifié les Beni Mṭîr et les Guerouân de 20.000 *mitsqâls*, ne leur avait rien distribué, les 'Abîds se révoltèrent comme d'habitude contre lui et prirent à son égard une attitude insolente. Ils convinrent de se rendre auprès de son fils Sîdi Moḥammed à Morrâkch. Arrivés dans le mois de doûlqa'da de l'année 1164, ils tinrent à ce prince le langage suivant : « Vous serez notre Sultan, sinon nous proclame-

1. Texte arabe, IVe partie, p. 85.

rons votre oncle Moûlay Elmostaḍi. » Puis ils se plaignirent de l'attitude indifférente de son père qui les tenait à distance, réservant toute sa générosité pour les Berbers, pour les ennemis du gouvernement. Sîdi Moḥammed, pour les calmer, leur distribua un peu d'argent, puis leur remit pour son père une lettre, dans laquelle il les recommandait à sa bienveillance. Ils s'en retournèrent satisfaits. Pendant ce temps, le Sultan, à la nouvelle du départ des 'Abîds pour Morrâkch, avait donné 10.000 douros aux Oûdêya et 3.000 douros aux 'Abîds qui étaient avec lui. Lorsque les 'Abîds de Méknès lui apportèrent la lettre de son fils, il leur pardonna et leur distribua 20.000 douros. La réconciliation ainsi effectuée entre le Sultan et les 'Abîds, ceux-ci partirent pour Méknès entièrement gagnés à sa cause.

Dans cette même année, Sîdi Moḥammed envoya de Morrâkch à son père un présent, qu'il lui fit apporter par un certain nombre de ses serviteurs. Le Sultan fit à cette occasion l'éloge de son fils et prononça des vœux pour lui.

On apprit aussi dans le courant de cette année que les gens de Tétouan avaient assassiné leur gouverneur, Elḥâddj Moḥammed Atmîm. « Vous aviez vous-même choisi cet homme pour gouverneur, dit le Sultan aux habitants de cette ville qui vinrent lui demander pardon de cet acte, et vous l'avez tué. Désignez maintenant qui vous voudrez. » Leur choix s'étant porté sur Aboû 'Abdallâh Elḥâddj Moḥammed ben 'Omar Elouaqqâch, celui-ci fut nommé gouverneur, et ils s'en retournèrent dans leur pays.

En 1165, les gens de Tétouan vinrent auprès du sultan Moûlay 'Abdallâh pour assister à la fête du Mouloûd glorieux, et lui apportèrent une *hédiya* de 30.000 *mitsqâls*. Ils étaient accompagnés de l'ambassadeur d'Espagne, qui venait demander la liberté des captifs de sa nation et qui offrit au

Sultan un présent de 100.000 douros et des pièces de soie, de drap et de toile en rapport avec cette somme. Le Sultan accepta l'argent, mais répondit à l'ambassadeur qu'il n'accèderait à sa demande que lorsqu'il lui amènerait leurs captifs musulmans. Il distribua une partie de cet argent aux 'Abîds et à leurs femmes, à raison de 2 douros par tête : ils étaient 2.200.

Dans l'année 1166, les 'Abîds de Méknès étant venus célébrer la fête avec le Sultan, celui-ci leur donna 10.000 douros.

Les gens de Fès se mirent à acheter des chevaux et des armes en très grande quantité.

Dans cette année-là, un traité fut conclu entre le Sultan et la nation des *Eṣṭados*, qui sont formés de sept tribus flamandes. Ce traité comprend vingt-deux articles, qui stipulent la conclusion de la paix et de la sécurité entre les deux pays, à la faculté pour la nation des *Eṣṭados* d'établir où ils voudront, dans notre pays, des consuls qui doivent donner leur signature, appelée *passeport*, à nos bateaux qui se rendront dans leur pays, la réciprocité des mêmes avantages en notre faveur, etc.

Dans la même année approximativement, les chrétiens d'Eljedîda attaquèrent Azemmoûr et pénétrèrent pendant la nuit dans le mausolée du chéïkh Boû Cha'ib, où ils tuèrent près de 50 habitants de la ville. Ceci eut lieu dans la nuit du vendredi, que les habitants d'Azemmoûr ont l'habitude de passer dans le mausolée de ce chéïkh. Les chrétiens d'Eljedîda étaient au courant de cet usage, c'est ainsi qu'ils purent pénétrer à l'improviste avec leurs armes ; après avoir éteint les lampes, ils se mirent à tuer ; et comme on était dans l'obscurité, les musulmans eux-mêmes se tuèrent entre eux. Les chrétiens partirent ensuite. Luiz Maria, historien d'Eljedîda, rapporte ainsi cet incident : « Dans la nuit du 12 novembre de l'année 1752 de l'ère chrétienne, 10 Portugais d'Eljedîda allèrent à Azem-

moûr et pénétrèrent dans le tombeau du chéïkh Boû Cha'îb et y tuèrent 40 musulmans. L'épouvante se répandit dans la ville et, bon gré mal gré, chacun courut aux armes. Les chrétiens s'en retournèrent aussitôt, mais rejoints en route par les musulmans, les uns furent blessés et les autres purent se sauver, mais avec beaucoup de peine. » Luiz prétend que les chrétiens étaient au nombre de 10 : mais les gens d'Azemmoûr assurent qu'ils étaient beaucoup plus nombreux. Dieu sait quelle est la vérité.

Dans l'année 1167, il ne se passa rien dans le gouvernement. L'année suivante (1168) mourut Moḥammed Ou'Azîz, chef des tribus des Aït Idrâsén, qui obéissaient à ses ordres et dont toutes les affaires étaient conduites suivant ses indications.

Révolte des Aït Idrâsén et des Guerouân qui s'allient aux Oûdêya : motifs de ces événements [1].

Moḥammed Ou'Azîz mort, il n'y avait plus personne chez les Aït Idrâsén pour lui succéder. La discorde éclata aussitôt entre ces tribus et celle de Guerouân. Les Aït Idrâsén attaquèrent les gens de Guerouân, qui s'enfuirent en déroute et allèrent se réfugier à Dâr Eddebîbag, où ils demandèrent protection au Sultan. Ne sachant plus où vivre et n'ayant plus de pâturages, ils se mirent à vendre leurs animaux : sur le marché de Fès, les vaches se vendaient 5 onces, et les brebis 1 once. Le sultan Moûlay 'Abdallâh ordonna alors aux Oûdêya de leur venir en aide, et établit entre eux une alliance fraternelle. Les Oûdêya les prirent aussitôt sous leur protection et leur défense, et livrèrent combat à leurs ennemis. Les Aït Idrâsén furent battus ; leurs cavaliers s'enfuirent détruits et, de tous côtés, leurs

1. Texte arabe, IVe partie, p. 86.

combattants furent tués ; ils perdirent environ cinq cents hommes dans cette affaire. Ceux qui purent s'échapper allèrent chercher asile dans le pays des Chrâga. Telle fut l'origine de l'alliance entre les Oûdéya et les Guerouân.

En 1169, les 'Abîds de Méknès vinrent demander au Sultan de revenir avec eux dans cette ville, qui était sa résidence royale, après avoir été celle de son père. « Comment puis-je partir avec vous, leur répondit le Sultan, alors que parmi vous se trouvent un tel et un tel » ; et il leur nomma un certain nombre d'entre eux qui lui refusaient leur soumission. En rentrant dans leurs campements, les 'Abîds, la nuit venue, assaillirent dans leurs tentes tous ceux que le Sultan leur avait désignés et leurs semblables, et les mirent à mort pour être agréables à Moûlay 'Abdallâh et le gagner. Parmi les morts, étaient le qâïd Moḥammed Esslaoui, le qâïd Slimân ben El'asri et le qaïd Za'boûl. Quand il sut cela, le Sultan leur fit porter 40.000 mitsqâls de solde, et les renvoya à Méknès en leur promettant que, dès qu'il aurait terminé ses affaires, il irait les rejoindre.

Cette année-là, le qâïd Aboû 'Abdallâh Moḥammed Elouaqqâch vint, accompagné de gens de Tétouan, apporter au Sultan un cadeau de 1.000 douros, ainsi que des captifs et des marchandises que ses corsaires avaient enlevés aux chrétiens. Le Sultan reçut ce qâïd avec générosité et lui fit don de deux *djârias* : il s'en retourna plein de joie auprès de ses compatriotes.

Cette année-là, le Sultan reçut également à Dâr Eddebîbag la visite de son frère Moûlay Aboûlḥasan 'Ali qui avait été déposé. Après lui avoir donné de l'argent et des objets mobiliers pour une valeur de 10.000 mitsqâls, il lui offrit le choix entre la résidence de Tâfîlélt et celle de Méknès. Moûlay 'Ali ayant choisi Meknès, le Sultan lui concéda les revenus du *meks* de cette ville et ceux des jardins du Makhzen, ainsi que des terrains de culture.

Moûlay Aboûlḥasan alla se fixer à Méknès et trouva cette ville agréable à habiter. Lors de la saison du labour, il fit labourer ses terres, mais les 'Abîds l'attaquèrent, et, après lui avoir mis les fers aux pieds, l'envoyèrent au Sultan en lui disant : « Cet homme a gâté notre pays ; décide entre lui et nous. » Le Sultan lui donna la liberté et l'envoya à Sijilmâsa.

Les Berbers volèrent, cette année-là, tous les troupeaux des Oûdêya, et ravagèrent leurs champs et leurs potagers.

Dans l'année 1170, une guerre sanglante éclata entre les Aït Idrâsén et la tribu de Guerouân, qui fut soutenue par les Oûdêya. Les Aït Idrâsén furent battus dans la plaine d'Ennkhîla, qui fait partie de la plaine de Sâïs. Dieu sait quelle est la vérité.

Mort du Prince des Croyants Moûlay 'Abdallâh ben Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !)[1].

Le Prince des Croyants, Moûlay 'Abdallâh ben Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !) mourut à Dâr Eddebîbag, le jeudi 27 du mois de ṣafar béni de l'année 1171. Il fut enterré à Fès Eljedîd, au cimetière des chérifs où était enseveli son fils Moûlay Aḥmed (Dieu leur fasse à tous deux miséricorde !). « Le Prince des Croyants Moûlay 'Abdallâh, dit l'auteur du *Boustân*, était dur et violent : c'est pourquoi il était détesté de l'armée et de la population. Il demeura plusieurs années dans l'abandon à Dâr Eddebîbag, sans que personne se rendît auprès de lui : les habitants du pays avaient sa *béï'a* suspendue à leur cou et ils le fuyaient, à cause du sang qu'il versait sans raison apparente. Il demeura dans cette situation pendant douze ans,

1. Texte arabe, IVe partie, p. 86.

de 1159 à 1171. Dieu lui fasse miséricorde et lui accorde son pardon, ainsi qu'à tous les musulmans ! »

Parmi les panégyriques qui ont été faits de ce Sultan, nous citerons le suivant :

« Salut à toi, ô lumière de l'univers, ô gloire des chérîfs de la famille de Hâchem ;

« O toi qui t'es élevé pour abattre tous les ignorants ; toi par qui chaque monde s'est réveillé enchanté ;

« Toi qui, ombre de Dieu sur la terre, est venu regarder les malheureux d'un œil charitable ;

« Toi que Dieu a revêtu d'un respect mêlé de crainte pour humilier les étrangers ;

« Toi qui possèdes l'énergie, la résolution et la force qui écrase sous l'effroi les cœurs des lions.

« Il doit suffire à ta gloire de posséder une puissance évidente et une générosité qui fait oublier celle de Ḥâtém ;

« Et d'avoir les qualités naturelles dont la bonne odeur s'est répandue, et qui font les rois glorieux et généreux.

« J'en jure par ma vie ! Toutes les grandeurs t'ont tendu leurs rênes pour les conduire, car tu es le résolu des résolus ;

« Tu es monté sur le trône aux angles solides, vers lequel on est chassé par les épées et les lances.

« Le Dieu des hommes a dispensé de réunir des soldats en te donnant un jugement droit qui met les armées en déroute ;

« Au moment où tu es venu, le mal dans le Ġarb avait dépassé toutes les limites ; les marchés étaient des foires de crimes ;

« Le feu de la discorde brûlait dans tous les défilés, et les mauvais sujets pouvaient à leur aise profaner les choses sacrées.

« Tu l'as subjugué, au moment où le plus petit oiseau de proie pouvait devenir un aigle, et où de simples pasteurs de troupeaux devenaient les maîtres.

« Tu nous as donné la sécurité contre les agresseurs, et tu nous as protégés contre les astucieux assaillants. »

Retour en arrière pour raconter l'histoire de la fin de Moûlay Elmostaḍi (Dieu lui fasse miséricorde!)[1].

Nous avons déjà raconté que le sultan Moûlay 'Abdallâh était parti, en 1157, à la poursuite de son frère Moûlay Elmostaḍi; qu'il avait ravagé les pays du Ḥoûz à cause de lui, qu'il l'avait forcé à s'enfuir des montagnes de Mesfîoua, que celui-ci s'était sauvé à Morrâkch, dont les habitants l'avaient repoussé; que, ne trouvant pas d'abri sûr dans le Ḥoûz, il avait poursuivi sa route à travers les campagnes et les bourgs, obligé de voyager la nuit, qu'il avait traversé le Doûkkâla, le Tâmena, les Beni Ḥsen qui n'avaient pas voulu l'accueillir, et qu'il était enfin parvenu à Tanger, où il avait fixé sa résidence, et où, après avoir opprimé la population pendant longtemps, il avait fini par s'emparer du qâïd 'Abdelkerîm Errifi, l'avait emprisonné, lui avait crevé les yeux et s'était emparé de ses biens. Nous avons vu que les Rifains l'avaient arrêté, lui avaient pris ses chevaux, ses matelas et ses effets, et avaient dévalisé ses gens, qu'ils l'avaient soumis à la torture, et voulaient l'envoyer à son frère Moûlay 'Abdallâh, et qu'enfin, changeant d'idée, ils l'avaient mis en liberté. Alors, débarrassé de leurs persécutions, il écrivit à son frère Moûlay 'Abdallâh, qui était à Fès, pour s'excuser sur sa conduite passée et demanda de lui assigner un endroit où il pourrait s'établir. Le sultan Moûlay 'Abdallâh lui répondit : « Tu n'as commis aucune faute envers moi, et tu ne m'as fait aucun mal car tu n'as cherché, comme moi, qu'à recouvrer le trône de ton père. Si maintenant tu veux, comme

1. Texte arabe, IVe partie, p. 87.

moi, vivre sans éclat, établis-toi à Aṣéïla, cela vaudra mieux que Dâr Eddebîbaġ où je suis. Repose-toi comme moi. Si, au contraire, tu recherches le pouvoir, c'est ton affaire, et quant à moi, je ne te le diputerai pas. » Quand il reçut la lettre de son frère, Moûlay Elmostaḍi se mit en route pour Aṣéïla. Il s'y établit, s'occupa d'y faire les améliorations nécessaires, et, après l'avoir fait réparer, s'installa dans la maison d'Elkhaḍir Ġeïlan, qui se trouve dans la qaṣba. Cédant ensuite aux instigations de certains aventuriers cupides qui l'entouraient, il se mit à embarquer des grains pour les infidèles. Ces aventuriers lui servirent d'intermédiaires pour s'entendre à ce sujet avec un négociant chrétien de Tanger, et conclurent un traité avec ce dernier. Ce négociant vint en personne à Aṣéïla ; il chargea des grains sur son bateau et paya la *ṣâka* afférente à cette marchandise, c'est-à-dire les droits. Moûlay Elmostaḍi, voyant que cette opération était avantageuse, voulut gagner davantage, et chercha à faire le commerce des grains avec tous les négociants qui se présentaient. Les chrétiens furent bientôt tous informés qu'on pouvait embarquer des grains dans le port d'Aṣéïla, et au bout de peu de jours leurs bateaux vinrent de tous côtés mouiller dans le port, qui se remplit de vaisseaux. Les 'Arabs de la région apportèrent leur blé et leur orge : Moûlay Elmostaḍi les leur achetait et les revendait aux chrétiens, de sorte que les bateaux embarquaient tout ce qu'ils pouvaient. De cette façon, le prince avait un bénéfice double, celui qu'il réalisait sur les prix et la *ṣâka*. La situation devint bientôt très florissante ; il s'enrichit et le nombre de ses partisans augmenta. Il se mit alors à acheter des armes à Tétouan, pour armer ses gens et les rendre puissants.

Apprenant ce qui se passait, le sultan Moûlay 'Abdallâh se repentit d'avoir autorisé son frère à résider à Aṣéïla. Il écrivit au qâïd Aboû Moḥammed 'Abdallâh Essefiâni, pour l'inviter à aller assiéger Moûlay Elmostaḍi dans

Aṣéïla et l'en expulser. Il manda en même temps à son fils Sîdi Moḥammed à Morrâkch, d'envoyer quelqu'un pour le chasser de cette ville, de concert avec le qâïd 'Abdallâh Essefiâni, qui aurait avec lui cinq cents cavaliers. Sîdi Moḥammed fit partir avec cent cavaliers son cousin et ami, Moûlay Idrîs ben Elmontaṣir, et lui donna ordre de rejoindre d'abord en chemin 'Abdallâh Essefiâni et ses cinq cents cavaliers, conformément au plan établi par son père, puis d'aller bloquer Moûlay Elmostaḍi dans Aṣéïla jusqu'à ce qu'ils l'en fissent sortir. Moûlay Idrîs et Essefiâni vinrent donc camper devant la ville et assiégèrent Moûlay Elmostaḍi. Celui-ci se rendit auprès d'eux et chercha à persuader son cousin Moûlay Idrîs de lever le siège et de le laisser en paix. Il s'excusa en disant que le Sultan lui avait permis de demeurer à Aṣéïla et lui avait permis de percevoir à son profit les revenus du port. Mais Moûlay Idrîs resta inflexible et finit par faire sortir de la ville Moûlay Elmostaḍi. Il s'empara de tout ce qu'il trouva dans sa maison, argent, armes, poudre, etc., et le porta à son oncle Moûlay 'Abdallâh.

Moûlay Elmostaḍi, en quittant Aṣéïla, partit pour Fès, où il demeura dans le mausolée du chéïkh Boû Bkeur ben El'arabi (Dieu soit satisfait de lui!) Il envoya son fils auprès du sultan Moûlay 'Abdallâh, pour se plaindre de la conduite à son égard de son fils Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh, qui avait levé des troupes pour marcher contre lui et l'avait expulsé d'Aṣéïla. Le Sultan répondit : « Dis à ton père que je n'ai aucun pouvoir sur mon fils, car il est plus puissant que lui et moi. Que ton père aille donc au pays de son père et de ses ancêtres, et qu'il ne se donne pas tant de peine, car ni lui, ni moi n'avons plus longtemps à vivre. »

Quand les paroles du Sultan lui furent rapportées, Moûlay Elmostaḍi partit pour Ṣefroû, où il s'installa dans la maison du gouverneur de cette ville. Il laissa sa famille à

Fès, dans la maison du chérif Moûlay Ettahâmi, dans le quartier d'Eldjoûṭiyîn. Lorsque Moûlay Idrîs ben Elmontaṣir apporta les effets et l'argent de Moûlay Elmostaḍi au Sultan, celui-ci conserva pour lui la poudre et les armes, et pour le reste il manda au Gouverneur de Fès d'écrire au prince, pour l'inviter à envoyer un délégué de sa part pour prendre possession de son avoir. Moûlay Elmostaḍi expédia aussitôt quelqu'un, qui prit livraison de son argent et de ses effets, et les remit à ses femmes, qui étaient dans la maison de Moûlay Ettahâmi.

Après avoir séjourné quelque temps à Ṣefroû, Moûlay Elmostaḍi convoqua les notables de la tribu d'Aït Yoûsi, qui vinrent le trouver. Il leur proposa de le proclamer et de prendre sa cause en mains, mais ils ne lui montrèrent aucun empressement et lui répondirent qu'il fallait d'abord qu'il se rendît chez les Aït Idrâsén et les Guerouân, et que si ceux-ci accédaient à ses propositions, ils régleraient leur attitude sur la leur. Voyant qu'il n'obtenait aucun résultat à Ṣefroû, Moûlay Elmostaḍi envoya quelqu'un à Fès pour lui ramener sa famille et ses effets, et partit pour Sijilmâsa, où il se fixa (1166). Il resta désormais à l'écart du pouvoir et cessa de le rechercher. Il demeura au Tâfîlèlt jusqu'à sa mort, qui survint en 1173. Dieu lui fasse miséricorde et lui pardonne !

Retour en arrière pour raconter l'histoire des 'Abids réunis par le sultan Moûlay Ismâ'îl, depuis la mort de ce prince jusqu'au règne du sultan Sidi Moḥammed[1].

Nous avons rapporté avec quel soin le sultan Moûlay Ismâ'îl avait réuni les 'Abîds, dont le nombre avait atteint le chiffre de 150.000, et les avait fait instruire et entraîner.

1. Texte arabe, IVe partie, p. 88.

Sous le règne de ce prince, leur puissance et leur richesse, la grandeur de leurs maisons et de leurs palais, le nombre de leurs chevaux de race, le choix de leurs armes, l'étendue de leur fortune et la beauté de leurs costumes, avaient atteint un degré auquel personne n'était parvenu avant eux.

A la Mḥalla de Mechra' Erremla, il y en avait 70.000, tant cavaliers que fantassins. Les *yégchâriya*, qui étaient sous les ordres du bâcha Msâhél, étaient au nombre de 25.000 ; ils étaient tous à pied, et leurs qâïds seuls étaient montés. A Tânoût et à Oujéh 'Aroûs, il y avait 5.000 'Abîds qui avaient tous le titre de qâïd et étaient montés. Les 50.000 autres étaient fractionnés dans les qaṣbas, dont ils formaient les garnisons et où ils veillaient à la garde des routes et à la défense des places. Ils jouissaient d'une très grande aisance, car chaque tribu venait apporter ses *'achour* à la qaṣba bâtie sur son territoire, où ils servaient à nourrir la garnison et les chevaux.

Cet état de choses se maintint jusqu'à la mort de Moûlay Ismâ'îl (Dieu lui fasse miséricorde !). Après lui, les garnisons des qaṣbas cessèrent de recevoir ces vivres nécessaires à leur entretien. Ses fils, au cours des discussions qui se produisirent entre eux, négligèrent de s'occuper des 'Abîds et ne firent pas attention à eux, si bien que leurs ressources diminuèrent, que leur situation s'affaiblit beaucoup, et qu'ils finirent par se répandre dans les tribus voisines de leurs garnisons, où ils se mirent à posséder pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs enfants. Dès qu'ils eurent abandonné ces qaṣbas, les tribus arabes et berbères, sur le territoire desquelles elles se trouvaient, se mirent à les piller et à les démolir, enlevèrent les portes et les poutres de bois, ainsi que tous les matériaux légers qu'ils y trouvèrent, et les laissèrent entièrement vides. Les murailles seules restèrent debout.

Il en fut de même à la Mḥalla de Mechra 'Erremla.

Dès que les 'Abîds l'eurent quittée pour aller se fixer à Méknès, sous le règne du sultan Moûlay 'Abdallâh, les Beni Ḥsen se mirent à piller et à démolir. Ils dévalisèrent entièrement tous les retardataires qu'ils trouvèrent et s'emparèrent des objets pesants que les 'Abîds y avaient laissés dans l'espoir de les retrouver quand ils reviendraient de nouveau à Mechra' Erremla. Les Beni Ḥsen allèrent même jusqu'à démolir les maisons et les palais et à transporter à Salé les portes et les poutres de bois, qu'ils vendirent à vil prix. Il y avait, en effet, à la Mḥalla des maisons et des palais comme on n'en voyait pas dans les grandes villes. Les qâïds rivalisaient entre eux de magnificence en construisant des maisons plus solides, mieux ornementées et plus brillamment peintes que celles de leurs collègues. Mais les Beni Ḥsen saccagèrent toutes ces constructions, les renversèrent de fond en comble et les anéantirent en moins de temps qu'il n'en faut à un chien pour se lécher le nez. Ils ne laissèrent debout que les murailles, qu'ils démolirent dans la suite petit à petit. Ils pratiquèrent même des fouilles dans le sol, pour chercher des trésors, et en découvrirent une très grande quantité.

Lorsque les 'Abîds de Elmḥalla se transportèrent à Méknès, il en arriva jusqu'à la ville moins de la moitié : les autres se dispersèrent dans les tribus au moment du départ, retournant les uns à leur tribu, les autres à leur village d'origine. Ceux qui s'établirent à Méknès n'y demeurèrent pas longtemps. Leurs ressources étaient modiques, le prix des denrées très élevé, et les famines et les troubles très fréquents dans cette période. Il ne resta plus à Méknès que les qâïds qui étaient dans l'aisance, et les artisans qui pouvaient gagner leur vie en travaillant. De plus, leur séjour dans la ville devint plus dangereux encore, à cause des incursions des Berbers, plus forts qu'eux, qui vinrent plus d'une fois leur voler leurs enfants dans les potagers et les vergers. La plupart allèrent petit à petit chercher de

quoi vivre dans les bourgades et les tribus, et finirent par oublier le service militaire et la manœuvre individuelle et en groupes nombreux. Ainsi se dispersa cette forte troupe. A Dieu revient la fin de toutes choses. Un grand nombre de 'Abîds (on en compte 5.000) périrent dans le tremblement de terre qui se produisit à Méknès en 1169, et dont nous parlerons dans les faits divers.

C'est ainsi qu'ils allèrent toujours en diminuant et en s'affaiblissant jusqu'au règne du grand sultan Moûlay Moḥammed ben 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !) qui, les ayant trouvés réduits à néant et formant une misérable troupe, s'intéressa à eux, les rappela des tribus où ils s'étaient dispersés, leur donna de la vigueur, leur rendit l'importance qu'ils avaient perdue, les monta avec des chevaux de prix, releva leurs drapeaux et leurs étendards, et en fit une légion des plus puissantes. Ce fut lui d'ailleurs qui, par sa bonne administration et son intelligence fortunée, sut restaurer et vivifier ce gouvernement isma'îlien qui était tombé, qui avait perdu son éclat, et dont toutes les franges s'étaient déchirées. Dieu Très-Haut lui fasse miséricorde et soit satisfait de lui !

Ici finit ce que nous avons à dire sur les nobles chérîfs, fils de Moûlay Ismâ'îl (Dieu leur fasse miséricorde !) Akensoûs dit : « Il est hors de doute que ceux des fils de ce prince qui se sont emparés du pouvoir après la prestation de serment au sultan Moûlay 'Abdallâh doivent être considérés comme des révoltés sans qualité d'Imâm. Leur histoire doit être comprise dans celle du règne de Moûlay 'Abdallâh. » Il faut porter le même jugement en ce qui concerne le sultan Moûlay Aḥmed ben Ismâ'îl, qui fut un imâm remarquable, et Moûlay 'Abdelmâlék qui se révolta contre lui, car on sait par les théories des *Ach'ariyâ* que le fait de libertinage ne suffit pas pour provoquer la déchéance de l'imâm. Dieu sait quelle est la vérité, et est le meilleur juge !

Retour en arrière pour raconter, du commencement à la fin, la vice-royauté que Sidi Mohammed ben 'Abdallâh exerça à Morrâkch[1].

Nous avons dit précédemment que le sultan Moûlay 'Abdallâh était parti en l'année 1057 à la poursuite de son frère Moûlay Elmostaḍi et finalement l'avait chassé du territoire de Mesfioua. Les habitants de Morrâkch s'étaient alors rendus auprès de lui et l'avaient sollicité de venir dans leur ville, mais les circonstances ne le lui avaient pas permis. Décidé à rentrer dans le Ġarb, il avait envoyé Moûlay Aḥmed, son fils aîné, à Rabâṭ Elfetḥ pour l'y représenter, et avait placé sous son autorité les tribus d'Echchâouya, de Beni Ḥsen et les tribus intermédiaires. Puis il avait dirigé son jeune fils, Sîdi Moḥammed, avec les gens de Morrâkch, avec mission de le représenter dans cette ville : par cet acte commença la plantation à Morrâkch de l'arbre de la dynastie *'alaouie* et le choix de cette ville comme capitale de la famille impériale.

En arrivant à Morrâkch, Sîdi Moḥammed s'installa dans la qaṣba, qui tombait en ruines. On n'y trouvait plus que quelques vestiges des constructions des Saadiens et des Almohades, démolies par l'action du temps et servant de nids aux chouettes et aux hiboux. Il dressa ses tentes au milieu de ces ruines, et fit creuser les fondements de sa demeure dans un vaste emplacement éloigné des palais détruits, en dedans de la muraille. A peine avait-on commencé les travaux, que les 'Arabs Errḥâman, qui depuis longtemps répandaient la terreur autour de Morrâkch et qui ne voulaient pas y voir s'installer un gouvernement susceptible de les contenir, se mirent d'accord pour faire obstacle à ses projets. Une troupe de mauvais sujets de

1. Texte arabe, IVe partie, p. 89.

cette tribu marchèrent contre Sîdi Moḥammed et, le surprenant à l'improviste, le chassèrent de la qaṣba. Sîdi Moḥammed se rendit alors à Asfi.

Quant à Moûlay Aḥmed, gouverneur des Deux-Rives, il s'était établi dans la qaṣba de Rabâṭ, ayant sous ses ordres les 'Abîds de la qaṣba. Il exerça ses fonctions de khalîfa dans cette ville, jusqu'au jour où les habitants des Deux-Rives, ayant appris la façon dont les Rḥâmna avaient traité le khalîfa, de Morrâkch, convinrent de le chasser de leur pays. Ils lui déclarèrent la guerre, assiégèrent la qaṣba où il se trouvait avec les 'Abîds Foullân qui y tenaient garnison depuis l'époque du sultan Moûlay Ismâ'îl; ils leur coupèrent les vivres et l'eau, si bien que, exténués et ravagés par le siège, les assiégés durent demander l'*amân* pour leurs personnes et l'obtinrent. Moûlay Aḥmed se rendit à Asfi où il rejoignit son frère Sîdi Moḥammed. On a vu précédemment ce qu'il advint de lui : il mourut à Fès en 1160. Dès qu'il fut parti, les gens de Rabâṭ se précipitèrent sur les 'Abîds de la *qaṣba*, les en chassèrent et les dispersèrent dans la ville, afin d'annihiler leur force et leur cohésion. Ainsi se passa le khalifat de Moûlay Aḥmed.

Quant à Sîdi Moḥammed, pendant son voyage de Morrâkch à Asfi, il avait été salué par les tribus de 'Abda et de Ḥmar, qui lui avaient donné l'hospitalité sur leur territoire, lui avaient offert des présents, avaient exécuté des fantasias en son honneur, avaient joué le jeu de la poudre pour marquer la joie que leur causait sa venue et le respect qu'ils professaient pour sa personne, et l'avaient accompagné jusqu'à Asfi. Arrivé là, il fut bien reçu par la population et s'établit dans la qaṣba. Sa bonne étoile le suivait partout.

Aussitôt qu'il fut installé, les gens d'Asfi lui présentèrent leurs cadeaux. Les négociants chrétiens et juifs firent de même, rivalisant entre eux et redoublant d'empressement. Les 'Arabs de 'Abda, notables et simples particuliers,

arrivèrent en foule auprès de lui, lui offrant leurs enfants pour qu'il les prît à son service, et lui apportant tout ce qu'ils pouvaient. Il accorda aux négociants l'exportation des marchandises par le port. Aussi nombre de navires vinrent y débarquer des marchandises du pays des chrétiens, et les négociants affluèrent de tous côtés avec des cargaisons, pour vendre et acheter. Le bien-être augmenta et les richesses s'accrurent. La situation de Sîdi Moḥammed grossit ainsi, et sa renommée s'étendit dans tout le Ḥoûz. Les tribus d'Echchiâdhama et de Ḥâḥa se rangèrent alors sous son autorité et se mirent avec empressement à son service. Six mois ne s'étaient pas écoulés qu'il sortait déjà avec une escorte d'environ mille cavaliers. A leur tour, les Rḥâmna, apprenant le résultat qu'avaient obtenu leurs adversaires de 'Abda et de Ḥmar en lui servant d'auxiliaires et en venant le servir, leur portèrent envie et changèrent d'attitude. Un certain nombre de leurs notables se rendirent à Asfi, et envoyèrent des présents à Sîdi Moḥammed, pour chercher à rentrer en grâce auprès de lui. Quand ils furent introduits devant lui, ils s'excusèrent de leur conduite, et rejetant toute la responsabilité de leurs actes sur quelques mauvais sujets de la tribu, ils déclarèrent qu'ils n'avaient rien ordonné, ni approuvé de ce genre, et finirent par jurer que, dussent-ils rester à sa porte une année entière, ils ne quitteraient pas Asfi, sans l'emmener avec eux à Morrâkch. Le khalîfa céda à leurs instances et partit avec eux. Il fut accompagné par un millier de cavaliers de 'Abda. Quant à ses gens et à ses serviteurs, ils formaient un cortège d'environ 500 personnes, tous montés sur des chevaux de prix, magnifiquement habillés et armés de pied en cap.

Arrivé à Morrâkch, Sîdi Moḥammed s'établit dans la qaṣba, où les gens de la ville, les tribus du Ḥoûz, puis celles du Dîr, lui apportèrent leurs présents. Les Rḥâmna, rivalisant de zèle avec les 'Abda et les Ḥmar, lui amenèrent

leurs enfants pour qu'il les prît au service impérial. Les gens du Ḥoûz firent tous de même. Après cela, il reçut les 'Abîds de Doûkkâla qui s'étaient établis à Salé, et qui furent très bien traités. Apprenant cela, les 'Abîds de Méknès s'enfuirent à Morrâkch, où ils furent employés aux constructions et élevèrent des maisons pour eux-mêmes.

Sîdi Moḥammed fit construire de suite son grand palais dans la qaṣba et l'habita dès qu'il fut terminé. Puis il fit restaurer la partie de la muraille de la qaṣba qui était en mauvais état, y établit des portes, et la sépara du reste de la ville. Il emplanta également un grand parc attenant à son grand palais du côté de l'ouest et l'appela *Ennîl*. A l'extrémité ouest de ce parc, il construisit un autre palais qu'il nomma Elqṣar Elakhdar, et qui s'appelle aujourd'hui Elmanṣoûr. A chacun des coins de ce parc, il édifia quatre portes (il n'y en a plus que trois actuellement) et en éleva deux autres, l'une à l'est conduisant au grand palais, et l'autre à l'ouest, conduisant au *Qṣar Elakhdar*. Au milieu il fit construire un pavillon isolé, des quatre faces duquel partaient des allées conduisant à d'autres pavillons également isolés. La dimension de ce parc est d'environ 200 pas en longueur et en largeur. La même distance sépare les deux palais, Eddâr Elkoubra et Elqṣar Elakhdar.

Le khalîfa restaura ensuite la mosquée d'Elmanṣoûr qui se trouve dans la qaṣba et qui était alors en ruine. Il fonda pour la khoṭba à proximité de son palais une autre mosquée, qu'on appelle aujourd'hui la mosquée de Berrîma. Il fit construire également dans la qaṣba deux *mdersas* pour les *ṭolba* et d'autres mosquées pour les affranchis et les esclaves. Il distribua à ceux de ces derniers qui s'étaient attachés à lui, de l'argent pour édifier leurs habitations et construire en pierres leurs maisons, qui étaient auparavant en terre et en roseaux. Il organisa de petits et de grands corps de troupes, et vit ainsi se réunir autour de lui 1.500 'Abîds, tous montés et armés, autant de cavaliers

de 'Abda et de Ḥmar, et 1.000 cavaliers des Rḥâmna et des tribus du Ḥoûz.

Quand les 'Abîds de Méknès, qui s'étaient révoltés contre son père, vinrent lui prêter serment, il leur adressa de vifs reproches, se rendit dans cette ville et les réconcilia avec son père, comme nous l'avons vu précédemment.

En 1169, il fit une expédition dans le Sous qu'il subjugua et dont il calma les diverses régions. Il laissa une garnison à Târoûdânt. De là il se rendit à Agâdîr, où il arrêta le ṭâléb Sâlaḥ qui s'était révolté et s'était approprié les revenus du port. Il l'arrêta, lui enleva tous les bénéfices que le port lui avait procurés, et établit également une garnison à Agâdîr. Plus tard, le ṭâléb Sâlaḥ se coupa le cou dans sa prison. Il est resté très célèbre dans la région du Soûs : c'est son sceau qu'on trouve encore sur les fusils, sabres et poignards fabriqués dans ce pays, et qui y sont très recherchés.

Le khalîfa Sîdi Moḥammed rentra à Morrâkch, victorieux et plus fort. Au bout de quelques jours, il se mit en route cette même année pour la région d'Echchâouiya, dont les habitants étaient en révolte, coupaient les routes et se livraient au pillage. Il tua plusieurs notables et envoya les autres enchaînés à Morrâkch. Puis il se rendit dans la région de Salé, et passa d'abord la nuit à Rabâṭ Elfetḥ, dont les habitants allèrent au-devant de lui, lui apportant la *moûna* et des cadeaux, et se réjouirent de son arrivée. Mais pas un habitant de Salé ne se porta au-devant de lui ; le gouverneur de cette ville, 'Abdelḥaqq ben 'Abdel'azîz Fennîch lui ferma les portes de la ville. Sîdi Moḥammed laissa de côté Salé et traversa la rivière à un gué plus haut que les deux villes. Il se rendit à Qṣar Ketâma, dans la région d'Elhabṭ, où il fut rejoint par les 'Abîds de Méknès venus avec leur chef, le bâcha Ezziyâni. Le jour même, ceux-ci mirent à mort leur bâcha et tuèrent également le qâïd Yoûsef Essellâḥ ; ils leur reprochaient de les avoir

empêchés de se rendre à Morrâkch auprès de Sidi Moḥammed. Il leur donna pour chef le qâïd Sa'îd ben El'ayyâchi. Le lendemain, il se mit en route pour Tétouan. Il y fut bien reçu par la population et par le gouverneur Moḥammed ben 'Omar Elouaqqâch, qu'il mit d'abord en prison pour l'effrayer, et qu'il relâcha ensuite. De là il partit dans la direction de Ceuta, et après avoir considéré la ville, depuis les hauteurs, il alla à Tanger, d'où il se rendit à Morrâkch en passant par El'arêïch et par Salé, où, 'Abdelḥaqq ayant persisté dans son attitude à son égard à lui, il remit à plus tard sa décision. C'est à Morrâkch que vint le trouver la royauté, après la mort de son père.

Règne du Prince des Croyants Sidi Moḥammed ben 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde!)[1].

Lors de la mort du Prince des Croyants Moûlay 'Abdallâh ben Ismâ'îl, à la date précitée, c'est-à-dire le 27 ṣafar béni 1171, les populations étaient saturées du désordre et des séditions, fatiguées des difficultés et des troubles, et désiraient la fin de la guerre. Le règne de ce prince, surtout pendant la dernière période, avait été comme une époque d'interrègne où il n'y a pas de souverain : les sujets étaient plongés dans l'anarchie.

Ce fut la plus grande cause du mouvement qui entraîna les habitants du Magrib à proclamer Sultan Sîdi Moḥammed et à s'accorder sur son choix. De plus, pendant son khalifat, ce prince s'était signalé comme un habile politique, un homme énergique et intelligent, possédant un sens exact de la direction des affaires et les conduisant comme il convenait. On l'aimait, on mettait son espoir en

1. Texte arabe, IV[e] partie, p. 92.

lui. On lui reconnaissait des qualités que ne possédaient pas ses frères. Aussi fut-il proclamé à la fois par les bouches et par les cœurs.

Dès que son père fut mort, les gens de Fès s'empressèrent de rédiger leur *béï'â* : ils n'y mirent ni hésitation, ni lenteur. « Notre maître, notre père, le glorieux sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh, dit, dans son ouvrage intitulé *Dourrat Essouloûk*, son fils, le fqîh Aboû Moḥammed Moûlay 'Abdesselâm ben Moḥammed ben 'Abdallâh, reçut un serment de fidélité unanime valable et complet. Il fut prêté par un grand nombre de savants, comme Sî Sa'îd El'amîri, *qâdi-l-jamâ'a* de Méknès ; Sî 'Abdelqâder Boû Kheriṣ, *qâdi-l jamâ'a* de Fès ; Sî Moḥammed ben Qâsém Guessoûs, *chéïkh eljamâ'a* de Fès ; l'Imâm reconnu celui qui porte l'étendard des sciences spéculatives et des sciences pratiques, le chéïkh Aboû Ḥafṣ 'Omar Elfèsi ; le cousin de ce dernier, Sî Boû Médién Elfèsi, qui écrivit lui-même la *béï'a* ; le professeur Moûlay 'Abderraḥmân Elmendjra, imâm de la mosquée des Chorfa à Fès ; le chéïkh très docte Sî Ettâoudi ben Soûda Elmourri ; Sî 'Abdallâh Essoûsi, imâm de la grande mosquée de Fès Eljedîd ; l'imâm, le ḥâfiḍ Sîdi Aboûl'oulâ Drîs El'irâqi et une foule d'autres personnages qu'il serait trop long d'énumérer. » Le qâḍi de Méknès n'était pas Sî Sa'îd El'amîri, mais son fils, Belqâsém El'amîri.

La nouvelle de la mort de son père vint trouver Sîdi Moḥammed à Morrâkch : il en fut très attristé.

Les gens de Morrâkch, les tribus du Ḥoûz et du Dîr le proclamèrent en foule ; des députations vinrent du Soûs et de Ḥâḥa lui apporter des cadeaux. Puis ce fut le tour des 'Abîds, des Oûdéya, des 'oulamâ, des chérîfs et des notables de Fès, des tribus arabes et berbères, des tribus des montagnes et des habitants des ports : tous apportèrent leur *béï'a* et leurs cadeaux. Pas une seule population du Magrib ne manqua. Sîdi Moḥammed reçut toutes ces dépu-

tations jusqu'à la dernière, puis les autorisa à partir. Toutefois, pour témoigner de la place qu'il leur attribuait dans le gouvernement, il donna beaucoup de chevaux et d'armes aux 'Abîds qui s'en retournèrent satisfaits et pleins de dévouement à sa cause.

De la venue du sultan Sîdi Moḥammed à Fès après la *beï'a* et de ce qui lui arriva en cette circonstance[1].

Les préparatifs de départ pour le Ġarb commencèrent dès que Sîdi Moḥammed eut fini de recevoir les délégations. Accompagné des soldats et des notables du Ḥoûz, il quitta Morrâkch et s'arrêta à Méknès. Il s'y installa dans le palais impérial. Son premier soin fut de distribuer des chevaux, des armes et de l'argent aux 'Abîds, que les excès des Berbers avaient mis dans un état de grande détresse et de faiblesse, car ils venaient leur voler leurs enfants dans les jardins et les vergers, pour les vendre dans leurs tribus, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Dieu mit un terme à cette situation en élevant au pouvoir ce noble Empereur. Ses affaires terminées à Méknès, il partit pour Fès. Il s'arrêta avec ses soldats à Eṣṣefṣâfa, où il reçut la visite des Oûdêya et des gens de la ville. Il fut aimable pour tous et se mêla à la foule ; chacun l'entourait et baisait les pans de ses vêtements, en toute liberté. Il distribua de l'argent, des vêtements et des armes aux Oûdêya et aux 'Abîds d'Essloûqiya. Il fit des dons aux fqîhs, aux chérîfs, aux ṭolba, aux élèves des mdersas et des écoles, aux imâms, aux moueddins, aux pauvres et aux malheureux. Il satisfit tout le monde et ne négligea personne. Le vendredi, il quitta la Mḥalla, dans un cortège brillant et magnifique et, escorté des habitants des deux

1. Texte arabe, IVe partie, p. 92.

villes venus pour le voir, au milieu d'une foule de soldats et de spectateurs, il entra à Fès Eljedîd où il fit sa prière. Il reçut ensuite les fqîhs de l'époque et se les fit présenter les uns après les autres. Puis il alla visiter le mausolée de son père, et ordonna d'y répandre des aumônes et d'y établir des lecteurs. Il entra ensuite dans le palais des femmes, où il trouva ses sœurs. Il chercha à les consoler de la mort de leur père et les encouragea à la résignation. Le soir même, il rentra à la Mḥalla, où il passa la nuit.

Le lendemain, il alla à Dâr Eddebîbag, pour s'occuper de ce qu'avait laissé son père en fait d'argent, d'effets, d'armes et de chevaux. Il examina tous ces biens, en fit l'inventaire et les laissa entre les mains des serviteurs de son père à qui ils étaient déjà confiés. Il leur recommanda d'en prendre garde et chargea de la surveillance le *ḥâjéb* Aboû Moḥammed 'Abdelouahhâb Elyimmoûri. Il fut bienveillant envers les serviteurs de son père, les prit sous sa protection, leur parla avec beaucoup de douceur, et leur remit une somme d'argent qu'ils se partagèrent. Plus tard il se fit rendre par eux le dépôt qu'ils détenaient. La fortune laissée par son père consistait en grande partie en or : elle était contenue dans mille sacs (les Marocains appellent ces sacs *semâṭ* ; ils sont en cuir de Tâfîlêlt) fermés, de 2.000 dînars chacun. Ces sacs étaient portés sur les selles de ses chevaux dans les voyages ; dès l'arrivée de l'armée au campement, et aussitôt que les tentes étaient dressées, les hommes préposés à ce service enlevaient chacun le sac dont ils avaient la consigne, et le portaient à la *qoubba* du Sultan. Au départ il en était de même, et les sacs ne leur étaient remis qu'après que leur contenu avait été compté et pris en note.

Parmi ces biens se trouvaient aussi 100 cistres d'or pur, semblables à des rondelles de cire, du poids de 4.000 douros chacun. On les portait en voyage sur des mules, dans des paniers de charge recouverts de tapis

(les Marocains les appellent *ḥéndâbél*) serrés avec des cordes : comme dans chaque panier double on plaçait quatre disques, le tout était porté sur 25 mules qui marchaient devant Moûlay 'Abdallâh, et quand la colonne arrivait au camp, on le déposait dans la tente impériale, dans les mêmes conditions que les sacs. Moûlay 'Abdallâh ben Ismâ'il considérait comme très prudent de porter son argent avec lui partout où il allait, sans jamais s'en séparer. Dans l'héritage de son père, Sîdi Moḥammed trouva aussi 225.000 douros et environ 20.000 *mouzoûnas* minces de la frappe qu'il avait fait effectuer.

Voilà ce que laissa Moûlay 'Abdallâh comme biens « inanimés » ; il les confiait toujours à la surveillance d'un de ses *ouṣîfs*, le qâïd 'Allâl ben Més'oûd. Le Prince des Croyants prit possession de ces richesses, les transporta à la Mḥalla, où il les confia à ses gardiens. Il recommanda à ses gens de traiter avec égards les serviteurs de son père qu'il enrôla à son service. Ceux d'entre eux qui se distinguèrent, il les rapprocha de lui : quant aux autres, il les éloigna bientôt.

Il reçut ensuite une députation de toutes les tribus du Ǵarb, qui vinrent lui apporter des cadeaux et des présents : il fut généreux, comme il convenait, envers chacun des délégués.

Au début de son règne, Sîdi Moḥammed était d'un accès facile.

Il maintint en fonctions tous les qâïds des tribus et les gouverneurs des villes, qui pendant le règne de son père étaient pour ainsi dire indépendants. Il leur laissa leurs commandements et n'en écarta aucun sans avoir pris à son sujet des informations complètes. Seul, le gouverneur de Tétouan, Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben 'Omar Elouaqqâch, fut révoqué. Il n'avait pas voulu lui obéir quand il était khalîfa à Morrâkch, et s'il recevait une lettre de lui contenant un ordre, il la jetait derrière son dos et disait

à l'envoyé : « Une femme ne se marie pas avec deux hommes ! » ou tenait d'autres propos de ce genre. Ce qui signifiait : qu'il lui suffisait d'obéir déjà au sultan Moûlay 'Abdallâh. Aussi quand Sîdi Moḥammed fut proclamé Sultan et se rendit à Fès, Elouaqqâch, redoutant sa punition pour ses méfaits précédents, resta sur la réserve et alla se réfugier au mausolée du chéïkh 'Abdesselâm ben Mechîch, emmenant avec lui sa famille et emportant son argent. Les habitants de Tétouan se rendirent auprès du Sultan, protestèrent de leur soumission et de leur innocence des actes de leur gouverneur, et lui donnèrent des détails sur son compte. Le Sultan leur désigna comme gouverneur le fqîh Aboû Moḥammed 'Abdelkerîm ben Zâkoûr, l'un de ses secrétaires, qu'il avait déjà nommé gouverneur d'El'arêïch et qui avait déjà quitté Morrâkch. Il le donna néanmoins aux gens de Tétouan, car c'était comme eux un *ḥaḍari* raffiné.

Le sultan Sîdi Moḥammed prolongea encore son séjour à Fès de deux mois, et retourna ensuite à Méknès.

Établissements du *meks* à Fès et dans les autres villes, et opinions exprimées à ce sujet [1].

Lors du séjour que le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh fit dans la capitale de Fès après son avènement, les habitants de cette ville lui présentèrent leurs doléances au sujet des taxes qu'ils payaient à son père Moûlay 'Abdallâḥ et qui frappaient les balances, comme celles de Sîdi Fréj, du marché au beurre fondu, du marché aux huiles, etc. Ces taxes formaient un total de 300 mitsqâls par mois, soit 3.600 mitsqâls par an. Lorsque les jurisconsultes de Fès se rendirent auprès de lui, le Sultan les

1. Texte arabe, IVe partie, p. 93.

entretint de ces taxes et de son désir de baser sur leur *fetoua* la décision qu'il prendrait à ce sujet. Ceux-ci déclarèrent que si le Sultan n'avait pas d'argent, il avait le droit de percevoir sur ses sujets les sommes nécessaires pour payer la solde de l'armée. Le Sultan les ayant priés de lui donner cette réponse par écrit, ils établirent un rapport qui servit de base au Sultan pour taxer les portes, les produits de la terre et les marchandises. Le très docte professeur Ettâoudi ben Soûda, le très docte chéïkh Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben Qâsém Guessoûs, le maître Aboû Ḥafṣ 'Omar Elfèsi, le fqîh, le jurisconsulte Aboû Zéïd 'Abderraḥmân Elmendjra, le jurisconsulte Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben 'Abdeṣṣâdeq Eṭṭrâbelsi, et le jurisconsulte et qâḍi Aboû Moḥammed 'Abdelqâder Boû Kheriṣ furent parmi ceux qui rédigèrent ce rapport.

Le *meks* a toujours été une source de calamités dans tous les pays, sous toutes les dynasties, et depuis les temps les plus reculés. Il n'est donc pas sans intérêt de rapporter ce que les savants ont écrit à ce sujet.

Voici quelle est en cette matière l'opinion de l'Imâm, argument de l'Islâm, Aboû Ḥâmed Elġazzâli (Dieu soit satisfait de lui !) dans son livre intitulé *Chifâ Elġalîl* :

« La thèse que l'on soutiendra peut-être est la suivante : L'imposition du *kharâdj* et la taxation des immeubles sont une nécessité évidente. Sans elles les gouvernements n'ont pas de quoi subvenir à l'entretien de l'armée et ne peuvent ni profiter de son assistance, ni établir la puissance de l'Islâm. Aussi le *kharâdj* a-t-il existé à toutes les époques, et les souverains, quels que fussent leur politique ou leur caractère, l'ont tous imposé et n'ont pas pu y échapper. C'est que les intérêts spirituels et matériels ne peuvent être défendus avec fruit que par un prince obéi, un gouvernement respecté, qui réunit les éléments épars de la foi, qui assure l'autorité de la religion et la pureté de l'Islâm, qui défend le bien des musul-

mans et veille à leur prospérité. Il n'arrive à ce résultat que par l'énergie, l'autorité et l'armée. Celle-ci lui sert à combattre les infidèles, défendre les places frontières, contenir les impies révoltés, et les empêcher de porter atteinte aux richesses, aux choses sacrées et aux épouses. Elle est la gardienne de la religion : elle préserve ses colonnes de la ruine et l'empêche de se dissoudre sous l'effet de l'invasion des infidèles dans les pays musulmans. Elle protège le pouvoir temporel contre le désordre qui naît de la révolte et du pillage suscités par les mauvais sujets. Or l'on sait quelles dépenses considérables entraînent la nourriture des soldats, leur entretien et celui de leurs familles. Ceux-ci ont droit au dixième du butin et du tribut, mais cela ne suffit pas le plus souvent à couvrir leurs dépenses et à subvenir à tous leurs besoins. On ne saurait y faire face qu'en taxant les riches. Donc, si vous voulez faire face aux nécessités, vous devez admettre que cet impôt est permis dès que la nécessité se manifeste.

« Voici votre réponse à cette thèse : L'impôt dont il s'agit est légitime quand il est réclamé par la nécessité. Or en quoi consiste cette nécessité ?

« Nous dirons, en premier lieu, qu'à l'époque actuelle, le caractère de l'imposition et son application en font une pure injustice que rien ne légitime. En effet, si toute leur solde était versée à la plupart des soldats et qu'elle fût répartie également entre tous, elle leur suffirait pendant un certain temps. Mais combien en a-t-on vu qui ont pris des habitudes de bien-être et de fainéantise, et qui gaspillent leur superflu pour s'élever par la popularité et le luxe au-dessus des Chosroès ! Dans ces conditions comment évaluer leurs besoins, pour calculer la quotité du *kharâdj* qui doit les entretenir et les soutenir, puisque tous les riches eux-mêmes sont pauvres par rapport à eux. Mais, si nous envisageons l'hypothèse d'un prince obéi, qui aurait

besoin d'augmenter le nombre de ses troupes pour fortifier les places frontières et protéger un royaume agrandi et étendu, mais dont le trésor serait vide, et dont les troupes n'auraient ni ce qui leur serait suffisant, ni même ce qui leur est indispensable, nous pensons que ce prince devrait imposer aux riches ce qu'il jugerait suffisant temporairement, en attendant que l'argent revienne au Trésor. Ensuite il apprécierait l'opportunité de faire rendre cet impôt aux produits de la terre et aux denrées, de façon que le fait de rejeter les charges sur une minorité ne provoquât pas de mécontentement, ni de récriminations. De cette façon le peu viendrait du superflu, aucun dommage ne serait causé, et le résultat proposé serait atteint. »

Le chéïkh Aboû Ḥâmed appuie cette opinion sur des arguments scientifiques et philosophiques, qu'il serait trop long de rapporter.

Dans son livre intitulé *Elmostaṣfâ*, il dit encore :

« L'imposition de *kharâdj* étant une question d'intérêt public, par quel moyen l'établir, dira-t-on ? Je répondrai : par aucun, si les troupes sont dans une grande aisance. Mais si elles ne possèdent rien, que le Trésor ne contienne pas de quoi payer la solde des soldats, alors même que ceux-ci ne sont pas licenciés et occupés à gagner de l'argent, et si l'on craint l'invasion des infidèles dans le pays de l'Islâm, il est permis au Prince de faire supporter aux riches les sommes suffisantes pour l'armée. Ensuite, s'il le juge possible, il n'y a pas d'inconvénient dans la répartition à imposer uniquement les terres. Nous savons, en effet, qu'en présence de deux maux, il faut écarter le pire : or la part payée par les contribuables sera peu de chose en comparaison du danger que courront leurs personnes et leurs biens. Tandis que si le gouvernement de l'Islâm est dépourvu d'un prince qui par sa puissance fasse respecter le bon ordre des choses et coupe le mal dans sa racine, c'est la perte du pays et de ses habitants. » Notre

auteur veut dire par les riches, ceux qui ont la possibilité et les moyens de payer quelque chose sans en souffrir.

Le qâḍi Aboû 'Omar ben Manṣoûr indique, dans une réponse, que, dans l'établissement du *kharâdj* et dans son application aux denrées, il faut observer certaines conditions :

1° Il faut que le Trésor public soit vide et qu'il soit nécessaire d'avoir des troupes. En effet, si le Trésor est en mesure d'assurer cette dépense, il n'est pas légal d'imposer quoi que ce soit aux sujets. Le Prophète (que Dieu prie sur lui et lui donne le salut!) a dit : « Celui qui aura établi le *meks* n'entrera pas au paradis, car il aura fait payer de l'argent injustement. »

2° Le prince doit employer les fonds d'une façon juste : il lui est interdit de les dépenser pour d'autres que pour les musulmans, de les gaspiller, de les donner à ceux qui n'y ont pas droit, ou de donner à quelqu'un plus que sa part.

3° Il doit baser l'emploi de ces fonds sur l'utilité et les besoins, et non sur l'arbitraire ou sur l'intérêt : (cette troisième condition rentre dans la seconde).

4° La taxe doit être imposée à ceux qui sont à même de la payer sans en souffrir : ceux qui ne possèdent rien, ou n'ont que de faibles ressources, doivent en être exempts.

5° L'Imâm doit exercer une vigilance constante, car le moment peut arriver où il n'est plus nécessaire de rien ajouter aux revenus habituels du Trésor.

De même si le bien public réclame l'assistance corporelle, et que les ressources pécunières soient insuffisantes, les gens seront contraints de la fournir personnellement en vue de l'objet qui la rend nécessaire, mais à condition que leurs forces le leur permettent, que le bien public la réclame et que ce soit une nécessité. Dieu sait quelle est la vérité.

Mise à mort de Boû ṣekhoûr Elkhomsi : ce qu'était ce personnage [1]

A son retour de Fès, le sultan Moḥammed ben 'Abdallâh demeura quelque temps à Méknès. Puis il se mit en route pour les montagnes de Ġomâra, où on lui avait annoncé que le *mrâbeṭ*, Aboû 'Abdallâh Moḥammed El'arbi Elkhomsi, surnommé Boûṣṣekhoûr, qui jouissait d'une influence et d'une renommée considérables parmi les tribus de ces montagnes, annonçait la fin prochaine de son règne. Ce personnage se faisait remarquer par son ascétisme et sa piété : il prétendait se faire servir par les djinns, et les paysans avaient en lui la plus grande croyance. Le Sultan se saisit de lui, le tua et envoya sa tête à Fès ; le bâcha El'ayyâchi fut nommé gouverneur des tribus de Ġomâra, d'Elkhemâs et de toute la région environnante, avec Chefchâoun pour résidence.

Le Sultan retourna à Méknès : il y arriva malade (1er moḥarrem 1172). Les perturbateurs disaient que sa maladie était la punition du meurtre de Boûṣṣekhoûr et la réalisation de la prédiction de ce mrâbeṭ sur la fin prochaine du règne du Sultan. Mais Dieu le guérit bientôt, à la confusion des mauvais sujets.

Après avoir séjourné à Méknès pendant tout le mois de moḥarrem, au cours duquel il fit transporter dans cette capitale les 'Abids d'Esslouqiya qu'il réunit à leurs contribules, il se mit en route pour Morrâkch en ṣafar, accompagné de 1.000 cavaliers pris parmi eux. Aussitôt arrivé à Morrâkch, il les renvoya à Méknès, après les avoir habillés, armés et montés. 1.000 autres 'Abîds, revinrent les remplacer, et furent à leur tour pourvus d'armes, de chevaux et de costumes. Il continua ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent tous pourvus de chevaux, d'armes et de vêtements,

1. Texte arabe, IVe partie, p. 94.

et ne leur demanda pas compte de ce qu'ils possédaient aux jours de la révolte.

Voyage du sultan Sidi Moḥammed ben 'Abdallâh aux places frontières, et inspection de leur situation[1].

Le Prince des Croyants quitta Morrâkch dès le début de l'année 1173 et se rendit à Méknès. Là il distribua aux 'Abîds leur *râteb*, et envoya le leur aux Oûdêya, qu'il invita à se mettre en route avec lui pour une tournée dans les places maritimes du Mag̃rib. Il alla d'abord à Tétouan, où il séjourna. Il y fit construire le *bordj* de Martîl et distribua de l'argent aux 'Abîds qui y tenaient garnison depuis l'époque du sultan Moûlay Ismâ'îl. Ces nègres étaient les derniers 'Abîds de Ceuta, c'est-à-dire de ceux qui avaient fait le siège de cette ville. A la mort de ce prince, l'empire était livré à l'anarchie, les 'Abîds qui assiégeaient Ceuta s'étaient dispersés et avaient gagné leurs tribus respectives. Comme il en restait un millier qui n'avait pas de tribu, ils avaient été transportés à Martîl par Aboû Ḥafṣ Elouaqqâch, qui avait été généreux pour eux et les avait employés à tenir en respect les tribus du voisinage.

Le Sultan se mit ensuite en route pour Tanger, en passant par Ceuta qu'il voulait reconnaître. Il vit que cette place était forte et inaccessible, et se rendit compte que ce serait une sérieuse affaire que de la convoiter. Sur son ordre, les soldats qui étaient auprès de lui firent avec leurs fusils le feu de salve, qu'on appelle communément *ḥâḍroûn*. Les chrétiens répondirent par une salve de canons et de mortiers, qui fit trembler les montagnes. Le Sultan en fut charmé.

1. Texte arabe, IVe partie, p. 95.

Son voyage à Ceuta n'avait eu d'autre but que de reconnaître cette place, qu'il n'avait pu étudier d'une façon complète lors de son premier voyage. Après cet examen, il remit cette affaire à plus tard.

Il ne partit pas sans avoir recommandé aux gens d'Andjera de désigner un certain nombre d'hommes armés, pour garder les abords de Ceuta et surveiller la frontière, et sans leur avoir donné de l'argent pour leur permettre d'assurer ce service.

Le Sultan campa dans le voisinage de Tanger. Les notables et les principaux Rifains de la ville vinrent auprès de lui, sous la conduite de leur bâcha 'Abdeṣṣâdeq ben Aḥmed ben 'Ali Errîfi, qui s'était déjà rendu auprès de lui à Morrâkch quand il était khalîfa. Après les avoir reçus, cette fois, le Sultan leur fit des cadeaux, et leur distribua de l'argent et des vêtements. Le bâcha 'Abdeṣṣâdeq reçut l'ordre d'envoyer son frère 'Abdelhâdi à Tétouan, pour y surveiller la construction des galiotes.

A El'arêïch, le Sultan trouva la ville déserte, il n'y restait pas plus de deux cents Rifains environ, qui étaient sous la protection des gens du Ġarb. 'Abdesselâm ben 'Ali Ou 'Addi fut nommé gouverneur de la ville, où le Sultan fit venir cent 'Abîds de Méknès.

De là il alla à Salé, franchit la rivière et campa à Rabâṭ Elfetḥ, où il demeura quelques jours. Il ordonna au gouverneur, Aboûlḥasan 'Ali Mârsîl, de bâtir une *ṣqâla*, c'est-à-dire un grand fort dominant la mer : il ordonna également au gouverneur de Salé, 'Abdelḥaqq Fennîch, d'en élever un second à Salé, en face de celui de Rabâṭ. L'ordre fut également donné de construire deux vaisseaux, l'un pour les gens de Salé, l'autre pour les habitants de Rabâṭ. Jusqu'alors, ces deux villes n'avaient possédé qu'un seul navire, qu'elles avaient construit pour leur usage commun lors de l'interrègne. Il leur avait servi à se rendre à la place d'Agâdîr, d'où leur députation était allée

saluer Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh au moment où il était khalîfa à Morrâkch : celui-ci les avait bien reçus et leur avait remis de fortes sommes d'argent pour les *moujâhidîn* des Deux-Rives. Pendant son séjour à Rabâṭ, le Sultan renvoya dans leurs foyers le *guéïch* des 'Abîds et les Oûdêya.

Reparti pour Morrâkch, il écrivit, dès son arrivée, aux négociants chrétiens d'Asfi pour les inviter à lui acheter les agrès nécessaires aux bateaux corsaires, comme des mâts, des câbles, des ancres, des cordages, des voiles, des barils, etc. Les marchands rivalisèrent entre eux pour ces achats et s'empressèrent de faire venir ces agrès et de les choisir pour le Sultan.

Sîdi Moḥammed convoqua ensuite les *Ḥarrâṭîn* du Ṣaḥâra des tribus d'Eljebâbra, Elma'ârka et Oulâd Boû Aḥmed, qui vivaient à Errêteb et à Tâfîlêlt ; il avait appris qu'ils prêtaient leur appui à son oncle Moûlay Elḥasan pour faire la guerre aux chérîfs de cette région. Il les transporta à Méknès, les habilla, leur donna des armes et les inscrivit sur le *Dîouân* du *guéïch*.

Cette année-là, le Sultan reçut la nouvelle de la mort de Moûlay Elmostaḍi ben Ismâ'îl au Tâfîlêlt, comme nous l'avons déjà vu.

Répression par le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh de la révolte des Oûdêya et ses causes [1].

Les Oûdêya étaient un des corps les plus importants de l'armée isma'îlienne, comme nous l'avons rapporté précédemment. Moûlay Ismâ'îl s'était intéressé à eux et s'en était servi. Il les avait groupés et enrichis, et leur avait assigné comme résidence Fès Eljedîd et les environs. Ils

1. Texte arabe, IVe partie, p. 96.

y vécurent et s'y habituèrent si bien, qu'ils devinrent plutôt que les autres troupes les véritables habitants de cette ville. Ils se distinguaient par leur grande richesse. Ils habitaient des palais. Chaque mois, chaque année, leur apportait plus de force, plus de fierté arrogante.

A sa mort (Dieu lui fasse miséricorde !) ils étaient parvenus, à Fès Eljedîd, au faîte de la puissance et de la cohésion, étaient en mesure de résister au gouvernement, et leur force se montra dans toute sa rigueur envers ceux qui, étant au pouvoir, voulaient leur nuire. Aussi ils n'obéissaient pas aux ordres des fils de Moûlay Ismâ'il, surtout quand ils purent se glorifier d'être devenus les oncles du sultan Moûlay 'Abdallâh, qui fut le plus puissant et le plus populaire de ces princes. Celui-ci, néanmoins, tantôt se servait d'eux, et tantôt les faisait attaquer.

Les désordres furent continuels pendant cette période : nous les avons déjà exposés en détail.

A la fin du règne du sultan Moûlay 'Abdallâh, la discorde était survenue, après la mort de Moḥammed Ou 'Azîz, entre les Aït Idrâsén et les Guerouân.

La lutte avait éclaté entre eux par deux fois, et les gens de Guerouân, soutenus par les Oûdêya, avaient harcelé les Aït Idrâsén, qu'ils tuaient et pillaient, et les avaient chassés de ce pays. Quand le sultan Sîdi Moḥammed fut proclamé, les Aït Idrâsén vinrent se réfugier auprès de lui, car ils avaient été les partisans de son père, au temps de Moḥammed Ou 'Azîz. Il leur donna comme gouverneur le fils de celui-ci et leur assigna comme résidence la banlieue de Méknès. Le Sultan n'ignorait pas comment les Guerouân et les Oûdêya s'étaient comportés vis-à-vis d'eux, la façon dont ils les avaient battus. Il savait de plus que ces derniers attaquaient les voyageurs sur les routes et leur faisaient payer de l'argent pour obtenir leur protection. Ils avaient, à ce moment, pour chef un individu

nommé Jebboûr, qui était un brigand consommé. Le sultan Sîdi Moḥammed établit une alliance entre les Aït Idrâsén et les Aït Zemmoûr, dont il forma un clan, et les recommanda au gouverneur de Méknès. En même temps, il invita les Guerouân à cesser de tourmenter les Aït Idrâsén, mais, loin de changer d'attitude, ceux-ci ne firent que les combattre de nouveau, soutenus par les Oûdêya, qui voulaient continuer à les traiter comme du temps du sultan Moûlay 'Abdallâh ; ils pensaient pouvoir arriver à leurs fins avec son fils Sîdi Moḥammed, et cependant :

« Si le lion montre ses dents, ne crois pas que le lion sourie. »

Quand il apprit ce qui se passait, le Sultan donna l'ordre au qâïd des 'Abîds et à celui des Aït Zemmoûr de prêter leur appui aux Aït Idrâsén, et d'aller les secourir contre les Guerouân, puisque ceux-ci étaient soutenus par les Oûdêya.

La guerre commença avec impétuosité, découvrant ses dents et relevant son manteau au-dessus de ses cuisses. Les Oûdêya vinrent au complet camper sur l'Oued Fès, le 1er ramaḍân, et demeurèrent là, sans jeûner, profanant le respect dû au jeûne par ce voyage illicite.

Après avoir opéré leur jonction avec les Guerouân, ils marchèrent dans la direction de Méknès. Les Aït Idrâsén s'avancèrent contre eux avec les 'Abîds et les Aït Zemmoûr, leurs alliés. La rencontre eut lieu sur les bords de l'Oued Ouîslén, où une bataille fut livrée. Les Aït Idrâsén furent victorieux et mirent leur ennemi en déroute. Ils pillèrent les campements des Guerouân et la *Mḥalla* des Oûdêya ; près de 500 de ces derniers furent tués et les têtes des notables furent coupées et suspendues à Méknès, au-dessus de Bâb Eljedîd. Les Oûdêya revinrent à Fès en déroute : ils n'avaient jamais essuyé une pareille défaite.

Quand il apprit cela, le Sultan fut très irrité contre les Oûdêya, qui lui avaient désobéi et avaient violé les droits

de leurs voisins, et conçut le projet de se venger d'eux, mais il dissimula cette résolution.

Le Sultan demeura à Morrâkch jusqu'à l'année 1174. A cette époque il quitta cette ville pour se rendre à Méknès, avec l'intention cachée de réduire les Oûdêya. Ceux-ci se doutaient de ses dispositions, et quand il arriva à Méknès, ils lui envoyèrent leurs femmes âgées, pour intercéder en leur faveur et lui présenter leurs excuses. Elles le rejoignirent en route, et firent appel à leurs liens de famille et à leur parenté avec lui. Le Sultan leur témoigna de la bienveillance et leur distribua des vêtements et de l'argent. Elles revinrent avec lui à Fès. Le Sultan établit son campement et celui de ses soldats à Eṣṣefṣâfa. Les gens de Fès et les Oûdêya allèrent le saluer : il leur adressa des paroles aimables et leur fit bon accueil. Le lendemain, il donna l'ordre de tenir le *Mechouar* à Dâr Eddebîbag. Les gens de Fès lui apportèrent, suivant l'usage, les victuailles de l'hospitalité, que le Sultan fit porter à l'intérieur de Dâr Eddebîbag. Après la prière du *'aser*, il se rendit au *Mechouar* pour la réception et se tint là pour recevoir les députations qui lui apportaient leurs présents. Il avait posté dans un coin de la place un millier de *Msakhrîn*, qui devaient s'emparer des notables Oûdêya. Quand ceux-ci entrèrent, les portes furent fermées et les Msakhrîn se précipitèrent sur eux, leur enlevèrent leurs armes, les ligottèrent et les couchèrent par terre. Lorsque le *guéïch* et toutes les autres personnes eurent terminé leur repas, le Sultan envoya des cavaliers pour attaquer le campement des Oûdêya et des Mgâfra, à Lemṭa. Ces cavaliers se mirent en route, et le Sultan, accompagné de son cortège, ne tarda pas à les suivre. Avant le coucher du soleil, au moment où il passait à l'est de Fès Eljedîd, les Oûdêya lancèrent des boulets sur lui du haut des borjs, mais sans résultats. A peine était-il arrivé à l'endroit appelé Dâr Errekhâ, qu'il vit s'avancer les soldats qui ramenaient des

prisonniers, des bagages et des tentes, car ils avaient entièrement dévalisé le campement des Oûdêya. Les notables d'entre eux qui étaient à Fès Eljedîd profitèrent de la nuit pour se sauver, chacun de leur côté : les uns allèrent se réfugier au mausolée du chéïkh Aboûl'abbâs Aḥmed Echchâoui, les autres à la zâouya du chéïkh Elyoûsi, d'autres enfin au mausolée de Sîdi Boû Serĝîn à Ṣefroû. Il ne restait plus à Fès Eljedîd que les plus misérables d'entre eux, qui demeurèrent sur la muraille de la ville, demandant l'*amân*. Attendri par les liens de famille, le Sultan se montra bienveillant et leur pardonna. Il les envoya à Fès-le-Vieux et mit à leur place, à Fès Eljedîd, 1.000 familles de 'Abîds, qui vinrent y tenir garnison. C'est ainsi que le Sultan se débarrassa des Oûdêya, qui avaient été pendant si longtemps ses favoris.

Bientôt le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) fit mettre en liberté quatre prisonniers Oûdêya. L'un d'entre eux était le célèbre qâïd Qaddoûr ben Elkhaḍir. Il leur donna l'ordre de faire une enquête au sujet de leurs camarades emprisonnés, de déterminer ceux d'entre eux qui étaient des mauvais sujets et de lui en apporter la liste : il leur recommanda en même temps de faire ce travail avec sincérité. Ils désignèrent cinquante prisonniers, comme étant des batailleurs et des mauvais sujets. Le Sultan leur fit mettre les *kebâl* aux pieds et ordonna de les accoupler deux à deux avec une chaîne. Il les envoya ensuite à Morrâkch, hissés par couple sur des chevaux. Le pays fut ainsi purifié de leurs diableries.

Peu de temps après, le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) ordonna au qâïd Qaddoûr ben Elkhaḍir de mettre en liberté ses autres contribules encore prisonniers, d'en prendre un certain nombre pour compléter, avec les Oûdêya et les Mĝâfra, le chiffre de 1.000 et de renvoyer les autres dans leurs tribus et leurs campements. Ces mille hommes furent ensuite envoyés à l'écurie de Méknès

qui devait leur servir de qaṣba. Ils transportèrent leurs familles à Méknès et s'y fixèrent avec les 'Abîds ; ils étaient toutefois seuls à habiter l'écurie.

Le qâïd Qaddoûr ben Elkhaḍir reçut du Sultan le commandement de cette troupe ; bien que le plus jeune de tous, il était le plus intelligent et le serviteur le plus dévoué. Il eut pour mission de les instruire et de les administrer. Ils finirent par s'habituer à l'obéissance au gouvernement et se soumirent à ses ordres, observant ses prescriptions et ses défenses. Le Sultan leur fournit peu à peu des chevaux, des armes et des vêtements, et finit par leur donner à tous des montures. Leur situation devint prospère, et ils se développèrent par la suite. Ils demeurèrent à Méknès et furent transportés de nouveau à Fès Eljedîd par Moûlay Yazîd ben Moḥammed, au début du règne de ce prince, comme nous le verrons, s'il plaît à Dieu.

Cette année-là (1174), le Sultan vendit les *meks* de Fès, pour une somme annuelle de 12.000 *mitsqâls*, au gouverneur de cette ville, Elḥâddj Moḥammed Eṣṣeffâr. Il se rendit ensuite à Morrâkch ; nous allons rapporter ce qu'il fit après son entrée dans cette ville.

Nouveau voyage du sultan Sîdi Moḥammed de Morrâkch au Ġarb et incidents qui marquèrent ce déplacement[1].

En 1175, le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh, Dieu lui fasse miséricorde ! quitta Morrâkch pour se rendre dans le Ġarb. Mais il se détourna de sa route pour passer chez quelques tribus qui se livraient encore à des méfaits, les réduisit et les désunit. En arrivant chez les Châouiya, il livra les habitants au pillage, leur enleva tous leurs

1. Texte arabe, IVe partie, p. 97.

biens, en tua un certain nombre, et fit de nombreux prisonniers, qu'il envoya enchaînés à Morrâkch. Il s'écarta ensuite de son chemin pour aller du côté de Tâdla. Il passa par le pays des Brâbér Chqîrén, qui font partie des Aït Ou 'Mâlou, les livra au pillage et tua tous ceux qu'il put saisir. Puis il se mit en route pour les pays du Ġarb, dans le but de soumettre les Ḥayâïna, qui commettaient des méfaits et s'étaient révoltés. Il commença d'abord par piller les Aït Skâto, puis les Beni Sâddén, et enfin les Ḥayâïna, qui s'enfuirent devant lui vers les montagnes des Ġayyâtsa, où ils se fortifièrent. Le Sultan laissa ses troupes dans leur pays pour ravager leurs cultures, et se rendit à Tâza. Il attaqua les Ḥayâïna dans les montagnes des Ġayyâtsa, leur tua un certain nombre de gens et les mit en déroute, tandis que ses soldats ravageaient leurs cultures, brûlaient leurs *douwars* et fouillaient le sol pour trouver leurs trésors. Quand ils eurent entièrement rasé leur territoire, le Sultan revint à Méknès.

Pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, il fit arrêter le chéïkh Maḥmoûd Echchenguîṭi, qui faisait profession de soufisme et agitait la population de Fès. Ce personnage était venu de son pays se fixer dans la sacristie de la mosquée d'Elqarouiyîn et affectait une grande piété. Les notables de Fès et les négociants se réunissaient autour de lui et avaient foi en lui. « Il ne se bornait pas, dit l'auteur du *Boustân*, à recevoir les gens, ce qui était son affaire, mais il se mit à parler du gouvernement, à correspondre avec les Berbers et à prétendre que le Sultan d'alors n'était pas légitime, puisque pas un seul personnage saint ne l'avait reconnu. Le Sultan fut informé de ces propos et le fit emprisonner. Il le fit envoyer à la prison de Morrâkch. Plus tard il fut soumis à la torture et mourut, sans que ni la terre, ni le ciel ne le pleurassent. » « Il disait, raconte Akensoûs, que le Sultan mourrait au bout d'un mois. Ses paroles se répandirent parmi les

gens du peuple, qui se mirent à acheter du charbon et du bois et à faire des provisions. Une émeute ayant éclaté à la suite de cela à Fès, le Sultan écrivit aussitôt au gouverneur de cette ville d'arrêter ce personnage et de l'envoyer à Morrâkch. »

Pendant qu'il était encore à Méknès, le Sultan fit aussi emprisonner l'amîn Elḥâddj Elkhayyâṭ 'Adéyyil et ses frères, qui lui devaient de l'argent. Une partie des sommes qu'il leur réclamait était due par leur père. A la fin de l'année, il les fit mettre en liberté. L'un d'entre eux, Elḥâddj Elkhayyât, et Si Eṭṭâhar Bennâni Errebâṭi furent envoyés comme ambassadeurs auprès du Sultan de Constantinople, Mouṣṭafa ben Aḥmed Elotsmâni.

Le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) nomma son cousin Moûlay Idris ben Elmontaṣir, khalîfa à Fès, et lui donna le commandement de toutes les tribus du Djebel.

Dans la même année, il donna l'ordre de constituer en *ḥabous*, en faveur de toutes les mosquées du Magrib, les livres de la Bibliothèque Isma'îlienne, qui se trouvait à la Doueïrat Elkoutoub à Méknès, et qui contenait plus de 12.000 volumes. Les bibliothèques des mosquées sont, encore de nos jours, remplies de ces livres, sur lesquels est inscrit l'acte établissant leur constitution en *ḥabous* au nom de ce Sultan.

Sîdi Moḥammed retourna ensuite à Méknès. Cette année-là, le gouverneur de Fès, Elḥâddj Moḥammed Eṣṣeffâr acheta les *meks* de la ville pour une somme annuelle de 23.000 *mitsqâls*.

Le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh châtie la tribu de Mesfîoua ; motifs de cette répression [1].

Les Mesfîoua avaient embrassé, comme nous l'avons vu,

1. Texte arabe, IVe partie, p. 98.

le parti de Moûlay Elmostaḍi, mais ils avaient fait leur soumission à Moûlay 'Abdallâh, quand celui-ci, au cours de l'expédition qu'il avait conduite dans le Ḥoûz, avait obligé Moûlay Elmostaḍi à s'enfuir de chez eux, et leur avait infligé la répression que nous avons rapportée. Cependant leur soumission au Sultan n'était qu'apparente, leurs ressentiments couvaient toujours dans leurs cœurs, et l'obéissance qu'ils avaient manifestée n'était qu'un armistice conclu avec une arrière-pensée. Aussi, quand commença le règne du sultan Sîdi Moḥammed (Dieu lui fasse miséricorde !) ils recommencèrent leurs méfaits. « Ces Mesfîoua, dit l'auteur du *Boustân*, étaient d'audacieux rebelles, qui manifestèrent pour le gouvernement, dès le jour où Sîdi Moḥammed fut nommé khalîfa à Morrâkch, un dédain qui atteignit un degré inouï. Ce prince employa, pour guérir leur maladie, tous les remèdes possibles : aucun antidote ne réussit. Quand il vint à Morrâkch, lors de ce voyage, il reçut une députation de cent cinquante notables de cette tribu. Il saisit l'occasion qui se présentait et mit à mort tous ces délégués, à l'exception du qâḍi. En même temps, des cavaliers furent envoyés pour attaquer leurs campements, les saccagèrent et leur causèrent des dommages considérables. Cette opération anéantit leurs forces ; dans la suite, leur soumission fut réelle, et leur situation devint normale. »

En 1176, le Sultan quitta Morrâkch et se mit en route pour le Ġarb. Sur son passage, il pilla les Aït Sîbér, qui font partie des Zemmoûr Echchleuḥ, et les dissémina. Arrivé à Méknès, il ordonna aux tribus de payer leurs *zekâts* et leurs *'achours*. Les Ḥayâïna, les Chrâga et toutes les tribus du Ḥoûz vinrent remettre leurs contributions au *heri* de Fès, et les gens du Ġarb, les Beni Ḥsen et les Berbers les apportèrent au *heri* de Méknès. Le Sultan partit ensuite en expédition contre les Mermoûcha : ses soldats ayant subi un premier échec, il prit lui-même

(Dieu lui fasse miséricorde!) le commandement des troupes et, accompagné de ses *Msakhrîn* des 'Abîds, il battit cette tribu, pilla ses biens, s'empara de ses qaṣbas et lui tua un grand nombre d'hommes. Les ayant ainsi défaits et mis en déroute, il partit pour Tâza, dont il rétablit les affaires, et pacifia les environs, puis rentra victorieux et sain et sauf.

Cette année-là, mourut le qâïd des qâïds, qui jouissait auprès du Sultan du rang de vizir, Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben Ḥaddo Eddoûkkâli. Sîdi Moḥammed avait d'abord donné à ce personnage le commandement de Doûkkâla, au début de son règne; plus tard il adjoignit à son commandement celui du Tâmesna et du Tâdla, en remplacement d'Elboûzirâri Eljâbri, qui fut une des colonnes du règne de ce prince (Dieu lui fasse miséricorde!) Le Sultan nomma à sa place son cousin, le qâïd Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben Aḥmed.

L'année suivante (1177), le Sultan fit construire la *qoubba* du chéïkh Aboûlḥasan 'Ali ben Ḥirzihim, à Fès. A la même époque, eut lieu, dans le Ṣaḥâra de Fîguîg, la révolte d'un individu appelé Aḥmed Elkhaḍir, qui prétendait être Moûlay 'Abdelmâlék et déclara ensuite qu'il était son agent. Il répandit le désordre parmi les populations de cette région et fut la cause de nombreux combats. Le Sultan manda aux 'Arabs de cette contrée de le tuer : ils lui envoyèrent sa tête à Méknès. Il se trouvait encore dans cette ville retenu par la maladie, mais Dieu le guérit.

Il se mit en route ensuite pour Morrâkch. A son passage à Rabâṭ Elfetḥ, il envoya le réïs Elḥâddj Ettahâmi Mdouwar Errebâṭi comme ambassadeur en Suède, pour lui rapporter les agrès de navires et de la poudre. Il fit partir également comme ambassadeur en Angleterre le réïs Aboû 'Abdallâh Moḥammed El'arbi Elmestîri Errebâṭi, pour réparer ses corsaires et les gréer à neuf. Ce per-

sonnage partit, répara ses corsaires et revint avant la fin de l'année, rapportant des agrès pour deux vaisseaux, des canons de bronze, etc.

Au cours de l'année 1178, furent célébrées à Morrâkch les noces de Moûlay 'Ali, fils du Sultan, avec la fille de son oncle Moûlay Aḥmed ben 'Abdallâh, et celles du fils de son frère, Sîdi Moḥammed ben Aḥmed, avec la fille du Sultan. Il y eut un repas somptueux, auquel assistèrent tous les gens du Magrib, qui apportèrent leurs cadeaux les plus riches. Tout alla bien, dès lors, pour le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !)

Construction de la ville d'Eṣṣouéïra (Dieu la garde !) [1]

Après avoir terminé la célébration des noces de ses enfants, le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !) se mit en route pour le pays où se trouve Eṣṣouéïra, afin de construire cette ville et de la peupler. Il s'occupa de la tracer et de faire creuser les fondations, et laissa au travail les maçons et les divers artisans. Il donna l'ordre à ses gouverneurs et à ses qâïds d'y construire leurs maisons. Il retourna ensuite à Morrâkch. Dans sa *Riḥla*, le secrétaire Aboûl'abbâs Aḥmed ben Elmehdi Elgazzâl dit, en résumé, que le motif de la fondation d'Eṣṣouéïra fut le suivant : Le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh était passionné pour la guerre sainte. Dans cette pensée, il avait fait construire des corsaires de guerre qui, le plus souvent, étaient ancrés dans le port des Deux-Rives et dans celui d'El'arëïch. Pendant deux mois de l'année, au moment de la saison des pluies, ces navires ne pouvaient pas prendre la mer, parce que ces ports ne faisaient qu'un avec les rivières. Dans

1. Texte arabe, IVe partie, p. 99.

les autres saisons, il y avait trop peu d'eau et le sable obstruait l'embouchure des rivières, de telle sorte que les bateaux ne pouvaient les franchir. Le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde!), après avoir réfléchi aux moyens susceptibles d'assurer le voyage de ses corsaires à n'importe quel moment de l'année, s'appliqua à construire Eṣṣouéïra, dont le port ne présentait pas de pareils inconvénients.

Un autre auteur qu'Elġazzâl prétend que le Sultan décida la fondation d'Eṣṣouéïra pour une autre raison. La place d'Agâdîr était le refuge de révoltés du Soûs, comme ṭâléb Ṣâlaḥ, entre autres, qui laissaient faire par là une exportation clandestine des marchandises et conservaient pour eux les bénéfices réalisés. Le Sultan pensa qu'il ne pouvait y avoir d'autre moyen de mettre fin à cette situation que de créer un autre port, également rapproché de cette région et du centre de l'Empire, afin de diminuer petit à petit les gains qu'Agâdîr procurait à ces rebelles, car personne n'avait plus intérêt à s'y rendre. Il fonda donc Eṣṣouéïra, la construisit solidement et s'appliqua à en faire une ville bien bâtie. Il arma de canons les deux îles, la grande et la petite, qui forment comme l'enceinte du port, et fit élever un fort bien armé sur le rocher qui avance dans la mer, de telle sorte qu'on ne peut entrer dans le port sans être à portée des canons à la fois de l'île et du fort.

Quand la ville fut terminée, le Sultan y fit venir des négociants chrétiens pour faire du commerce et, pour les attirer, les dispensa de toute taxe douanière. Les commerçants affluèrent bientôt de tous côtés et vinrent s'établir dans ce port, qui fut peuplé en peu de temps. L'abandon des droits de douane dans ce.te ville dura encore nombre d'années : plus tard, les droits de *ṣâka* et autres contributions y furent établis comme dans les autres ports. La même situation existe encore de nos jours. Dieu sait quelle est la vérité !

Les Français attaquent Salé et El'arêïch et s'en éloignent après avoir subi un échec[1].

Nous avons rapporté précédemment que le Sultan était passionné pour les choses maritimes et pour la guerre sainte sur mer. Ses corsaires allaient et venaient le long de toutes les côtes, et surveillaient les abords des places de l'infidélité, pour tuer, faire des captifs et prendre du butin. Bientôt, les infidèles ne surent plus où naviguer, et peu s'en fallut qu'on fût complètement débarrassé d'eux. Il y en eut parmi eux qui, effrayés, demandèrent la paix et des relations de bon voisinage, et d'autres qui, s'illusionnant sur leur sort, voulurent prendre leur revanche. Parmi ces derniers se trouvaient les Français. Les corsaires du Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) avaient capturé un de leurs bateaux et l'avaient amené dans le port d'El'arêïch : ce n'était pas d'ailleurs la seule capture qu'ils leur avaient faite : il y en avait eu beaucoup d'autres. Cette dernière les détermina à venir attaquer Salé vers la fin de l'année 1178. Dans sa *Riḥla*, Elġazzâl dit : « Les Français lancèrent sur Salé des obus et des bombes, avec lesquelles ils pensèrent produire un résultat effectif, mais on leur en renvoya le double, et il ne se passa pas beaucoup de temps avant que leurs bateaux ne prennent la fuite, les derniers retardant la marche des premiers ; l'ennemi s'échappa en déroute, amenant son pavillon et couvert de honte. » Le fqih très docte Aboûl'abbâs Aḥmed ben Elmékki Essedrâti Esslaoui (Dieu lui fasse miséricorde !) raconte cette affaire de la façon suivante, dans une note écrite de sa main qui m'a été communiquée : « Les Français vinrent mouiller devant la ville de Salé, le vendredi 11 doûlḥeddja 1178. Ils restèrent en vue, sans rien faire

1. Texte arabe, IVe partie, p. 99.

le vendredi et le samedi. Le dimanche, leurs vaisseaux se rapprochèrent et lancèrent 178 bombes. Des maisons furent démolies ; les femmes et les enfants se sauvèrent en dehors de la ville où il ne resta que peu de monde. Ce fut une journée mémorable. Le lundi matin, Dieu fit souffler contre eux un vent qui dissipa leurs bateaux ; et le Très-Haut soulagea les musulmans. Les Français revinrent le samedi suivant et lancèrent encore 120 bombes : le mardi, 23 doûlḥeddja, ils en jetèrent encore plus de 130. Un seul musulman périt pendant toute cette période. »

« Après avoir réparé les avaries faites à leurs navires pendant le bombardement de Salé, les Français, dit Elġazzâl, allèrent attaquer la place d'El'arèïch. » « Ils lancèrent sur cette place, dit Esseddrâti, d'après ce que l'on raconte, plus de 4.030 obus, qui démolirent les maisons et la mosquée. » Cette attaque eut lieu le premier jour de l'année 1179. Le jeudi 2 moḥarrem, et suivant une autre version le 9, dans la nuit de 'achoûra, ils entrèrent dans le port avec 15 canots, montés par environ mille hommes et armés d'un grand nombre de soldats et d'officiers. Puis, remontant le cours de la rivière, ils s'avancèrent vers les bateaux du Sultan qui étaient à l'ancre, et mirent le feu à l'un d'eux, qui était précisément celui que les musulmans leur avaient capturé. Ils s'attaquèrent ensuite à un autre vaisseau avec des barres de fer et des haches. Mais bientôt les musulmans les entourèrent : les Beni Gorfeṭ et les gens du Sâḥel leur livrèrent combat et les forcèrent à se retirer. Au moment où ils retournaient vers leurs bateaux, ils trouvèrent devant eux les 'Arabs du Ġarb, commandés par leur qâïd Ḥabîb Elmâlki, qui leur barraient le passage, à l'entrée du port où ils s'étaient postés sur les rochers. Dieu envoya du côté de la mer un vent qui fit enfler les vagues et les empêcha de sortir du port, de telle sorte que, lorsqu'ils allaient au milieu de la rivière pour s'échapper, le vent les repoussait, et que, s'ils vou-

laient suivre l'une des deux rives, les musulmans leur lançaient des balles. Ils furent tous exterminés, car les musulmans abordèrent ensuite leurs barques à la nage et s'emparèrent de onze canots : quatre seulement purent se sauver. Les musulmans se partagèrent les morts et les prisonniers, qui furent dispersés chez les 'Arabs et dans la campagne. Plus tard, le Sultan ordonna de les réunir et donna à quiconque lui en amenait un de l'argent et un vêtement. Il en réunit ainsi une cinquantaine, qui demeurèrent en captivité jusqu'au jour où le despote d'Espagne s'entremit dans cette affaire et les racheta moyennant une somme considérable.

Environ quatre-vingts têtes de ceux qui avaient été tués furent, sur l'ordre du Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) envoyées à Salé et suspendues à la ṣqâla voisine du mausolée du chéïkh Ben 'Âcher (Dieu soit satisfait de lui !) Dans la suite, la paix fut faite avec les Français, et un traité fut conclu, comme nous allons le raconter, s'il plaît à Dieu.

Après cette affaire, le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) se rendit à El'arêïch, où il demeura un mois, pour y faire construire des forts et des batteries : cette place devint une des plus fortes de l'Empire. Les changements de la destinée sont entre les mains de Dieu !

Correspondance échangée entre le sultan Sîdi Mohammed ben 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !) et le despote d'Espagne ; ses résultats[1].

La correspondance qui fut envoyée par le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !) au despote d'Espagne fut motivée par de nombreuses lettres que lui avaient envoyées un certain nombre de

1. Texte arabe, IVe partie, p. 100.

captifs musulmans qui se trouvaient en Espagne, pour lui faire connaître la détresse où les avait réduits leur captivité, et les traitements insultants et avilissants que leur faisaient subir les infidèles. Parmi eux se trouvaient des gens de science et qui récitaient le Qorân. Leurs lettres avaient été lues au Sultan, qui en avait été vivement impressionné. Il fit aussitôt écrire au despote d'Espagne, en lui disant : « Il n'est pas permis dans notre religion de négliger les captifs et de les abandonner aux liens de la captivité. Celui qui a reçu de Dieu le pouvoir n'a pas le droit de les laisser de côté. Nous pensons qu'il en est de même dans votre religion. » Il lui recommandait aussi d'avoir des égards principalement pour les musulmans qui, parmi eux, étaient adonnés à la science et avaient entre leurs mains le Qorân, et de ne pas les traiter comme des captifs ordinaires. « C'est ainsi, ajoutait-il, que nous agissons envers les religieux qui se trouvent parmi vos captifs. Nous ne leur imposons aucun travail, et nous ne leur faisons payer aucun tribut. »

En recevant cette lettre, le despote d'Espagne, tout en témoignant sa vénération, faillit bondir de joie. Il ordonna sur-le-champ de rendre la liberté aux captifs qui se trouvaient dans sa capitale et les envoya au Sultan, en lui promettant de lui mander bientôt ceux qui se trouvaient dans les autres pays. Le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) fut très satisfait de ce résultat, qu'il regarda comme très important, et comme il avait l'âme généreuse et qu'il ne voulait pas se laisser surpasser en générosité, il accorda au despote d'Espagne la liberté de tous les captifs de sa nation qui se trouvaient auprès de lui, et y joignit de plus des captifs d'autres nations, pour lui permettre de recueillir tous les avantages de cette mesure vis-à-vis des autres pays. Il les lui fit conduire par l'intermédiaire du gouverneur de Ceuta, en même temps qu'un présent, dans lequel figuraient un certain nombre de lions.

Égaré par la joie qui le saisit en recevant cet envoi, le despote prépara en toute hâte un cadeau aussi riche qu'il lui fût possible, et le fit porter au Sultan par des religieux et des officiers d'un rang élevé, qui furent chargés de remettre au Sultan une lettre où il lui exprimait toute son amitié, reconnaissait sa générosité et sa bienveillance, et lui demandait de vouloir bien lui envoyer un des grands de son Empire, pour honorer son pays de sa visite et consacrer aux yeux des nations européennes ces bonnes relations et ces rapports bienveillants, ce qui grossirait son prestige et mettrait le comble à sa gloire. Le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) accéda à son désir. Il lui envoya deux de ses oncles les Oûdêya, les réïs Aboû Ya'lâ 'Amâra ben Moûsa et Aboû 'Abdallâh Moḥammed ben Tâṣer, auxquels il se borna à adjoindre, en qualité de secrétaire, son *kâtéb* Aboûl'abbâs Aḥmed Elġazzâl. Lorsque cette ambassade fût arrivée à Gibraltar, Elġazzâl écrivit à un des vizirs du Sultan pour le prier de prévenir le Prince des Croyants que, ces deux envoyés n'ayant aucune connaissance des usages des chrétiens, il redoutait les conséquences de leur façon d'envisager les choses, et que le Prince des Croyants ne devrait pas lui faire supporter la responsabilité de ce qui pourrait arriver.

Le vizir donna connaissance de ce message au Sultan, qui répondit : « Il a raison : j'ai déjà regretté de leur avoir donné le pas sur lui, mais je n'avais envisagé que leur rang hiérarchique. Écrivez de suite au despote, dites-lui que je lui ai envoyé mon secrétaire Aḥmed Elġazzâl, en qualité d'ambassadeur, et faites parvenir la lettre à celui-ci, qui devra s'en saisir, se faire remettre la première lettre qui est entre les mains de mes oncles, et prendre lui-même la direction de l'ambassade. » En recevant la lettre du Sultan, Elġazzâl se conforma à ces instructions et régla les affaires dans les conditions désirées, laissant ainsi une bonne renommée (Dieu lui fasse miséricorde !).

Cette année-là (1179), le Sultan invita les gens de Fès à fournir pour Eṣṣouéïra une garnison, composée de cinquante hommes à pied, avec un qâïd, un *fqîh* pour leur enseigner la religion, un *mououqqit*, un *moueddin* et deux notaires, et les dispensa à l'avenir du contingent de 500 fantassins qu'ils avaient dû donner à ses prédécesseurs. Les gens de Fès, après beaucoup de tergiversations, désignèrent ce contingent et l'envoyèrent à Morrâkch au Sultan, qui les fit partir pour Eṣṣouéïra, où il leur assigna leur *moûna* et divers bénéfices. Ils assurèrent le service du port et eurent une part dans ses revenus. Leur situation devenant prospère, ils s'attachèrent à ce pays. Ils s'y trouvent restés encore dans les mêmes conditions.

Dans la même année, le Sultan envoya en France le réïs Aboûlḥasan 'Ali Mârsîl Errebâṭi, pour rédiger la paix avec les Français, se faire payer la rançon des prisonniers d'El'arêïch et acheter des agrès. Les Français se soumirent à donner l'argent et les agrès.

Le Sultan fit partir également, comme ambassadeurs auprès du sultan ottoman Mouṣṭafa, souverain de Constantinople, les fqîhs Sî Eṭṭâhar ben 'Abdesselâm Esslaoui et Sî Eṭṭâhar Bennâni Errebâṭi. Ces envoyés emmenèrent avec eux des présents somptueux, consistant en chevaux de race dont les selles étaient surchargées d'or et rehaussées de perles, de rubis et de pierres précieuses, des sabres ornés d'or et garnis de pierres de diverses couleurs, et des bijoux à la façon du Magrib. Le sultan ottoman accepta ce cadeau avec joie et, en échange, envoya un bateau chargé de tous les appareils de guerre, canons, mortiers, poudre, et d'une grande quantité de tous les agrès nécessaires aux navires corsaires.

La même année, le Sultan fit un voyage dans le Rîf, il passa par Tétouan, puis par le pays de Ġomâra et se rendit de là dans le Gârét et dans le Rîf. Il pacifia toute cette région et revint par la route de Tâza. Moûlay 'Ali, fils et

khalîfa du Sultan, vint voir son père : il s'établit à Fès Eljedîd et reçut, en plus de son commandement, celui des tribus du Djebel et du Rîf.

Cette année-là, la maîtresse du palais impérial, la Moûlât Fâṭma, fille de Solîmân, vint de Morrâkch à Fès pour y faire des visites pieuses. Dans une seule nuit, elle se rendit successivement, sur sa monture, aux mausolées de Moûlay Idrîs (Dieu soit satisfait de lui !), du chéîkh Aboûlḥasan 'Ali ben Ḥirzihim et du chéîkh Aboû 'Abdallâh Ettâoudi. Elle y fit ses dévotions, immola plus de cent taureaux et répandit de nombreuses aumônes. Après cela, elle alla à Ṣefroû, y visita les tombeaux du chéîkh Sîdi Boû Serĝîn et de Sîdi Aboû 'Ali, immola des victimes et fit des aumônes, puis revint à Fès. Puis elle partit en pèlerinage au chéîkh 'Abdesselâm ben Mechîch (Dieu soit satisfait de lui !) accompagnée des notables, des chérîfs et des 'oulamâ de Fès. Elle fut saluée en route par les gouverneurs du Ĝarb, qui vinrent au-devant d'elle avec leurs présents et dans leurs plus beaux costumes. Les qâïds des villes la rejoignirent au mausolée du chéîkh 'Abdesselâm, entourés de leur cortège, de leurs cavaliers et de leurs hommes à pied. Le Sultan leur avait donné des instructions à cet effet. « J'étais, à cette époque, dit l'auteur du *Boustân*, gouverneur d'El'arêîch et je me trouvais là avec mes collègues. » Lorsqu'elle eut terminé son pèlerinage, elle distribua de l'argent aux chérîfs du Djebel El'alam et prodigua ses dons à tout le monde. De là elle se rendit à Elqṣar, puis à El'arêîch, où elle demeura trois jours. A ce moment les qâïds rejoignirent leur poste, tandis qu'elle se remettait en route pour rentrer à Morrâkch, avec une escorte de 1.000 cavaliers 'Abîds qui l'avaient accompagnée dans tout son voyage et qui étaient commandés par le qâïd Meṣbâḥ. Ses actes peuvent être cités parmi les grandes œuvres et les faits glorieux. Dieu lui fasse miséricorde !

Intérêt porté par le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh à la place d'El'arêïch, qu'il pourvoit de l'armement nécessaire pour la guerre sainte [1].

Nous avons vu que le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde!) s'était rendu à El'arêïch après l'affaire des Français, s'était occupé de cette place à laquelle il s'intéressait, et y avait fait construire des forts, des batteries et des murailles. Dans la suite, son fils, Moûlay Yazîd, arriva à cette date à Fès, amenant avec lui un certain nombre de capitaines de bateaux et d'artilleurs expérimentés dans le tir. Il avait été convoqué par le Sultan pour présider au transport des canons et des mortiers de bronze qui étaient à Fès Eljedîd et à Méknès et qui devaient être traînés à El'arêïch. Les tribus placées sur la route reçurent l'ordre d'assurer la traction de ces canons, et chacune d'elles les traîna sur son territoire jusqu'au territoire voisin. Les canons parvinrent ainsi au gué de Msi'îda (Seboû). « Je reçus, dit l'auteur du *Boustân*, l'ordre du Sultan de quitter El'arêïch et d'aller au-devant de ces canons avec les troupes et les tribus du Ḥoûz », c'est-à-dire du Ḥoûz d'El'arêïch : « je les trouvai au Seboû. Les gens du Ġarb traînèrent ces canons et ces mortiers jusqu'à l'Oued Edderdâr, près de Taguâout. Puis les gens d'El'arêïch et les tribus des environs les traînèrent jusqu'à la ville. Le jour où ils arrivèrent, ce fut une grande fête. Des coups de canon et des coups de fusil furent tirés. Les tribus firent des courses de chevaux et se livrèrent au jeu de la poudre jusqu'au soir. Moûlay Yazîd retourna ensuite auprès du Sultan à Méknès, accompagné des chefs de la marine et de l'artillerie, après avoir terminé cette opération.

1. Texte arabe, IVe partie, p. 102.

Le sultan Sidi Moḥammed ben 'Abdallâh réduit les Aït Zemmoûr du Tâdla et les transporte à Selfât : motifs de cette expédition[1].

Une fois débarrassé des affaires d'El'arêïch, le Sultan eut le loisir de régler les dernières questions ayant trait à ses sujets. Il quitta Méknès et se rendit dans le Tâdla, sans laisser voir qu'il voulait châtier les Aït Zemmoûr, dont les méfaits lui avaient été rapportés. Arrivé au Tâdla, il usa de ruse envers eux, en leur envoyant demander de lui fournir leurs cavaliers et leurs fantassins, comme s'il avait résolu de préparer secrètement une expédition contre les Aït Ou 'Mâlou. Dès qu'ils se présentèrent devant lui, il ordonna une revue de toutes les troupes. Il se tint près de la qaṣba et fit défiler devant lui les soldats de l'armée, puis les tribus les unes après les autres. Dès qu'une tribu avait défilé, il la faisait placer dans un endroit qu'il indiquait. Il fit de même avec le *guéïch*, de telle sorte que la place était couverte de cavaliers et de fantassins et cernée de tous côtés. Quand les Aït Zemmoûr, qui restaient les derniers, eurent défilé, il ordonna à son *reḥa* de tirer sur eux un feu de salve, qui en fit tomber un grand nombre. Les troupes qui les cernaient avaient l'ordre de tirer dès qu'ils s'approcheraient d'eux, dans n'importe quelle direction. Aussi chaque fois qu'ils s'avançaient pour se sauver, ils recevaient des coups de fusils de la troupe voisine. Un nombre considérable fut tué successivement : les autres finirent par s'échapper du côté des gens de Doûkkâla. Il en mourut ainsi plus de 800. Le Sultan fit couper les têtes des morts et les envoya à Fès, où elles furent suspendues au-dessus des murailles. Les soldats pillèrent leurs campements et firent une *soûfa* de leurs bestiaux, de leurs

1. Texte arabe, IVe partie, p. 102.

tentes et de leurs effets. Ceux qui parvinrent à s'échapper s'enfuirent dans la montagne des Aït Isri.

Le Sultan se remit ensuite en route et, peu de jours après son arrivée à Morrâkch, il reçut une députation des Aït Zemmoûr, qui venaient humblement lui exprimer leur repentir. Il leur pardonna et les transporta au Djebel Selfât, dans les environs de Fès, où ils s'établirent pendant un certain temps.

Le sultan Sîdi Mohammed ben 'Abdallâh fait organiser une expédition contre les Aït Idrâsén : motifs de cette décision [1].

Le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh avait témoigné beaucoup de bienveillance aux Aït Idrâsén, car il avait châtié à cause d'eux les Oûdéya, qui étaient cependant le noyau de l'armée et l'appui du gouvernement. Mais sa bonté les avait encouragés au mal et ils en avaient abusé. Comme ils avaient commis nombre d'actes répréhensibles, le Sultan se vit obligé de les punir. Pendant son séjour à Morrâkch, il écrivit aux Oûdéya de leur faire la guerre, et enjoignit en même temps aux 'Abîds et aux Guerouân de se joindre à eux, pour combattre les Aït Idrâsén et les réduire. Les Oûdéya n'avaient pas de plus grand désir : aidés de leurs auxiliaires, ils les attaquèrent sur leur territoire et leur livrèrent de sanglants combats. Les Aït Idrâsén finirent par être battus, leurs campements furent pillés, et nombre d'entre eux furent tués ou faits prisonniers et envoyés enchaînés auprès du Sultan à Morrâkch.

Cette année-là (1179). le Sultan ordonna la formation du corps des *Yégchériga*, qui devait être composé de gens des tribus du Ḥoûz. Le qâïd 'Abdennébi Elmnébbébi reçut mission de réunir les contingents et de les inscrire dans

1. Texte arabe, IVe partie, p. 102.

le *Dîouân* de l'infanterie. Il devait également inscrire tous les célibataires qui voudraient s'engager dans l'armée. Il réunit ainsi 4.500 hommes. Le Sultan leur donna des vêtements et des armes et les utilisa pendant un certain temps. Mais ils finirent par retourner dans leurs tribus et auprès de leurs contribules, et furent, comme eux, soumis aux contributions.

Dans le courant de cette année-là, mourut Elḥâddj Moḥammed Eṣṣeffâr, gouverneur de Fès ; le Sultan désigna, pour le remplacer, son fils, El'arbi ben Moḥammed Eṣṣeffâr.

L'année suivante (1180), le Sultan vint à Méknès, il fit arrêter le qâïd 'Abdeṣṣâdeq ben Aḥmed Errîfi, gouverneur de Tanger, et une centaine de ses proches et des gens de sa famille, et les jeta en prison. Il alla ensuite à Tanger, pilla la maison de 'Abdeṣṣâdeq, et transporta les gens de sa tribu et leurs enfants à Elmehdiya, où ils demeurèrent sous les ordres d'un des leurs, Moḥammed ben 'Abdelmâlék. Il ne laissa en fait de Rifains, à Tanger, que ceux qui étaient honnêtes et sérieux, et établit à côté d'eux 1.500 'Abîds d'Elmehdiya, qui, se trouvant ainsi en nombre égal à celui des Rifains restés dans cette ville, ôtèrent à ceux-ci toute velléité de révolte.

Suivant une note écrite de la main du fqîh Aboûl'abbâs Aḥmed Esseddrâti, le transfert des Rifains à Elmehdiya aurait eu lieu quatre ans plus tard. Dieu sait quelle est la vérité !

Exécution de 'Abdelḥaqq Fennich Esslaoui et déchéance de sa famille [1].

Nous avons parlé, à la fin du règne du sultan Moûlay

1. Texte arabe, IVe partie, p. 103.

'Abdallâh, des troubles qui s'étaient produits dans les villes et les campagnes du Magrib, et qui avaient permis à certains qâïds et gouverneurs des villes de se déclarer indépendants. Parmi eux était 'Abdelḥaqq ben 'Abdel'azîz Fennîch, gouverneur de Salé. Il avait fini par gouverner pour son propre compte à Salé et dans la région environnante, grâce à ses compagnons et à ses partisans. Lorsque Sîdi Moḥammed avait passé par Salé, en allant de Morrâkch à Elqṣâr, du temps de son père, 'Abdelḥaqq lui avait fermé les portes de la ville et ne lui avait témoigné aucun égard, ni à l'aller, ni au retour. Quand Dieu l'eut nommé, plus tard, Prince des musulmans, Sîdi Moḥammed voulut oublier les fautes passées de 'Abdelḥaqq et lui laissa le commandement de sa ville. Mais, au bout d'un certain temps 'Abdelḥaqq, qui était un homme cruel et barbare, fit mettre à mort un des notables de Salé. Les uns disent que la victime était un de ses proches, les autres que c'était une personne de la famille Znîbîr. Les parents du mort allèrent se plaindre au Sultan à Méknès, 'Abdelḥaqq comparut avec eux, et il fut établi que la mise à mort de cet homme était injuste. Le Sultan, qui ne put retenir la haine qu'il nourrissait contre 'Abdelḥaqq, le fit arrêter et le livra aux parents de la victime, pour qu'ils le missent eux-mêmes à mort. Mais ceux-ci n'ayant pas osé commettre un pareil acte, le Sultan le fit exécuter en leur présence par ses sbires, qui le firent périr, dit-on, à coups de manches de haches. Le Sultan envoya ensuite quelqu'un pour s'emparer des biens de 'Abdelḥaqq et de tous les Fennîch, et fit vendre leurs propriétés, après avoir fait établir des actes constatant que les Fennîch étaient perdus de dettes, que tout leur avoir avait été acquis au moyen de rapts et par d'autres procédés illicites, car ils imposaient des taxes aux pauvres et aux malheureux, même à l'occasion de leurs mariages. Toutes les propriétés de 'Abdelḥaqq et de ses familiers, qui étaient au nombre de

plus de cent maisons ou terrains, furent vendues aux Beni Ḥsen (1180).

Le Sultan les exila ensuite à El'arêïch, où ils demeurèrent en prison pendant assez longtemps. Plus tard, quelques-uns d'entre eux furent envoyés à Eṣṣouéïra. Le Sultan leur pardonna dans la suite et les rapprocha de lui. Il leur confia le commandement du tir au mortier et au canon connu sous le nom de commandement des *ṭobdjiya*, et les nomma dans les diverses places. Ils furent ainsi envoyés à El'arêïch, à Tanger, à Rabâṭ Elfetḥ et à Eṣṣouéïra. Il leur donna de belles maisons et des immeubles de rapport, et leur attribua des traitements élevés. Ils acquirent dès lors par leur richesse, leur puissance et leur influence, une situation qu'aucun d'eux n'avait atteinte sous son règne (Dieu lui fasse miséricorde !). Ces renseignements sont puisés dans le *Boustân*.

Parmi les qâïds qui s'étaient rendus indépendants sous le règne du sultan Moûlay 'Abdallâh, et qui furent poursuivis au bout de peu de temps par le sultan Sîdi Moḥammed, il y eut aussi le qâïd Aboûlḥasan Elḥâddj 'Ali ben El'aroûsi Eddoûkkâli Elboûzirâri. Ce personnage avait été nommé par Moûlay Elmostaḍi après son avènement. Lorsque Sîdi Moḥammed prit le pouvoir, il le fit arrêter et emprisonner dans un souterrain pendant plusieurs années. Il lui rendit ensuite la liberté et le nomma gouverneur de la ville de Chefchâoun. Ses fils lui succédèrent plus tard. Ils ont laissé des constructions dans la place d'Eljedîda, entre autres la mosquée, sur laquelle est encore inscrit le nom de celui qui l'édifia.

Au nombre de ces qâïds, il y eut aussi le gouverneur de Tâmesna, nommé Ould Elmejjâṭiya et celui de Tâdla, Erraḍi Elourdîgi. Le sultan Sîdi Moḥammed les destitua et donna le commandement de Tâdla au qâïd Moḥammed ben Ḥaddo Eddoûkkâli, dont nous avons déjà parlé. Il y eut encore Boû 'Eurîf, qâïd des Beni Ḥsen, qui fut destitué

par le Sultan et remplacé par Aboû 'Abdallâh Moḥammed Elqasṭâli, et le bâcha Ḥabîb Elmâlki, gouverneur du Ǵarb. Ce dernier était le plus grand chef du temps de Moûlay 'Abdallâh. Sîdi Moḥammed l'emprisonna dans un souterrain, fit démolir son palais, dont les matériaux furent transportés à El'areïch, et s'empara de son argent et de ses troupeaux. Quand il fut jeté dans le souterrain, le bâcha Elḥabîb ne voulut ni manger ni boire, et finit par mourir d'une mort de païen. Dieu nous en préserve !

Ces gouverneurs avaient entre les mains les tribus. Le Sultan poursuivit leurs partisans l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il eût entièrement débarrassé le gouvernement du préjudice qu'ils lui causaient. Dieu sait quelle est la vérité !

Cette année-là (1180), un traité fut conclu entre le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh et la nation des Français. Il contenait 20 articles, qui étaient relatifs à la conclusion de la trêve et de la paix et aux relations commerciales. Il stipulait des égards et des marques de respect réciproques. Si un de leurs bateaux quittait un de leurs ports pour venir dans notre pays, il devait être muni d'un papier, nommé passeport, délivré par le grand-amiral établi dans chacun de leurs ports, indiquant le nom du bateau, celui du capitaine, la nature des marchandises chargées sur lui, le port de départ et celui de destination, et portant le sceau du grand-amiral, c'est-à-dire le sceau du gouvernement. De même, si un de nos bateaux partait d'un de nos ports pour aller dans leur pays, il devait également emporter un certificat signé du consul de cette nation dans le port de départ, scellé du cachet de son gouvernement, et indiquant le nom du bateau, celui du capitaine et son chargement. La règle était que leurs bateaux devaient posséder notre cachet et notre signature pour être respectés, et que nous devions être munis de leur cachet et de leur signature, pour

être respectés par eux. Mais comme nous n'avions pas l'habitude d'établir des agents consulaires dans leurs ports, leur cachet fut bientôt reconnu suffisant pour les deux pays, car le résultat était le même. Les capitaines de bateaux savent, en effet, distinguer les uns des autres les sceaux des nations, et, lorsque deux bateaux se rencontrent, ils savent, par la production de leurs papiers, quelle est leur nationalité respective et sont traités en conséquence.

Arrivée des présents envoyés par le sultan ottoman Mouṣṭafa au sultan Sidi Moḥammed ben 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !)[1]

Dans cette même année (1180) le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh envoya son serviteur, le reïs 'Abdelkerîm Râgoûn Ettéṭâouni, en qualité d'ambassadeur, auprès du sultan ottoman Mouṣṭafa. Il le chargea de porter à ce prince des présents somptueux, en échange des cadeaux qu'il lui avait envoyés par Sî Eṭṭâhar ben 'Abdesselâm Esslaoui et Sî Eṭṭâhar Bennâni Errebâṭi, ainsi que nous l'avons rapporté. Elḥâddj 'Abdelkerîm Râgoûn revint de son ambassade auprès du Sultan Ottoman en 1181; il ramenait un cadeau plus considérable que le précédent. Il consistait en un navire chargé de canons et de mortiers de bronze avec leurs munitions, et de tous les agrès nécessaires pour les bateaux corsaires, comme mâts, ancres, voiles, câbles, cordages, barils et autre matériel naval. Ce bateau amenait également des maîtres très experts dans la fonte des canons et des mortiers, bombes et boulets, et dans la construction des navires. Parmi eux se trouvait un maître des plus expérimentés

1. Texte arabe, IVe partie, p. 104.

dans le tir au mortier. Ils débarquèrent à El'arêïch. « J'étais alors, dit l'auteur du *Boustân*, gouverneur de cette ville. Je reçus du Sultan l'ordre d'envoyer ces maîtres à Fès, où ils devaient attendre l'arrivée du Sultan de Morrâkch et aller le rejoindre à Méknès. » Lorsque le Sultan arriva à Méknès, ils se rendirent auprès de lui. Il s'entretint avec eux des travaux à effectuer, car il avait l'intention de rétablir l'arsenal de construction de navires de guerre sainte qui avait existé à Salé du temps des Almohades et des Beni Mrîn. « Il faudrait nous construire, lui dirent-ils, un arsenal de telle et telle forme et dans telles et telles conditions. » Et ils lui dressèrent sur le papier le plan de cet arsenal. Le Sultan se rendit compte qu'il fallait vingt ans au moins pour terminer ces travaux, et que de très fortes sommes seraient à peine suffisantes. Il abandonna donc son projet. Il envoya les maîtres pour les bombes à Tétouan : l'un d'eux pouvait fondre des bombes de deux quintaux. Il expédia les maîtres constructeurs de navires à Salé, où ils établirent trois escadrilles. Quant au maître artilleur, il fut envoyé à Rabâṭ Elfetḥ et fut chargé de l'instruction des canonniers de Salé et de Rabât. Il forma de très bons élèves. Les gens d'El'odouatéïn se transmirent la connaissance de ce métier pendant longtemps, mais aujourd'hui il ne leur en reste plus que le nom. Les fondeurs de canons et de mortiers furent renvoyés à Fès, où ils demeurèrent jusqu'à leur mort. Dieu leur fasse miséricorde !

Cette année-là, le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh conclut un traité avec le Danemark. Il contenait vingt articles, stipulant également l'établissement de la paix et de la sécurité entre les deux puissances. Le premier article stipulait que l'administration des ports marocains cesserait d'appartenir désormais aux négociants danois, en raison de la dissolution de la compagnie qui avait le monopole des ports, que le consul de cette nation s'enga-

geait à payer 12.500 douros, qui restaient dus de ce fait par les négociants de son pays, et que désormais les ports ne pourraient en aucune façon retourner entre leurs mains. Le dernier article contenait pour le despote de Danemark l'obligation de fournir annuellement au Sultan vingt canons de fer, dont les boulets devaient peser de 18 à 24 livres, trente câbles, deux mille panneaux de bois de « *Roubli* » de diverses dimensions, et 6.500 douros, le tout livrable à l'endroit que voudrait le Sultan. Le despote de Danemark avait la faculté de se libérer de cette obligation moyennant 25.000 douros.

Le même traité fut conclu avec la Suède, sauf toutefois que la somme annuelle qu'elle devait payer n'était que de 20.000 douros. D'autres traités furent passés avec d'autres nations, moyennant d'autres charges.

Ces dispositions restèrent en vigueur jusqu'à l'année 1261 : elles cessèrent d'être appliquées sous le règne du sultan Moûlay 'Abderraḥmân ben Hichâm (Dieu lui fasse miséricorde) dans les conditions que nous rapporterons en temps utile.

La même année (1180) eut lieu l'insurrection de l'imposteur Kelkh à Morrâkch. Cet individu était un gueux nommé 'Omar, qui se prétendait disciple du cheïkh Aboûl'azm Sîdi Raḥḥâl. Il opérait devant la populace des miracles simulés, et s'était formé un parti considérable de campagnards ignorants, en leur promettant de leur ouvrir le Trésor où ils pourraient prendre à leur aise l'or et l'argent qu'il contenait. La population accourut auprès de cet imposteur, qui rentra un beau jour à Morrâkch, à la tête d'une foule de mauvais sujets. Leur cri de ralliement était ces deux mots : « *Kellekh, Chellekh !* » qu'ils criaient à tue-tête. Ils étaient comme un torrent se précipitant des hauteurs. Un grand tumulte se produisit dans la ville et les marchés furent fermés. Averti aussitôt, le Sultan, qui était dans son palais, fit partir les hommes de sa garde et

les 'Abîds qui se saisirent de Kelkh, au moment où il allait entrer dans la qaṣba. Dès qu'il fut entre leurs mains, les émeutiers prirent immédiatement la fuite ; il fut amené au Sultan, qui le fit mettre à mort. Le désordre fut calmé sur-le-champ.

Alliance entre le sultan Sîdi Mohammed ben 'Abdallâh et le chérîf Seroûr, sultan de la Mekke (Dieu lui fasse miséricorde !)[1]

Le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh aimait et recherchait la renommée ; il désirait faire le bien et avait du penchant pour ceux qui le faisaient. Ses yeux se portaient sur le lieu que Dieu avait attribué comme résidence et comme territoire au chérîf Seroûr, sultan de la Mekke, (Dieu lui fasse miséricorde !) Il voulut s'unir à lui par une alliance et accorda sa noble fille. En 1182, lorsque la caravane du pèlerinage magribin se disposa à se mettre en route pour le Ḥedjâz, le Sultan envoya sa fille avec les pèlerins auprès de son mari. Il fit partir en même temps son fils aîné et khalîfa, Moûlay 'Alî ben Moḥammed, pour accomplir l'obligation du pèlerinage, et le fit accompagner par son frère Moûlay 'Abdesselâm, qui n'était pas encore pubère et qui devait tenir compagnie à sa sœur. Il les chargea en même temps d'un cadeau pour le prince de Tripoli, pour le prince d'Égypte et de Syrie, de présents considérables pour les deux nobles sanctuaires, de fortes sommes d'argent destinées à être distribuées entre les chérîfs du Ḥedjâz et du Yémen, et de dons très riches pour les 'oulamâ, les naqîbs et les fonctionnaires de la Mekke et de Médine. Enfin le Sultan envoya avec eux des personnages importants du Magrib, des fils de gouverneurs et de cheïkhs de tribus, et un grand nombre de ses servi-

1. Texte arabe, IVe partie, p. 103.

teurs et de ses gens, montés sur des chevaux de prix, armés de pied en cap et portant de beaux costumes. Dans tout l'Orient, on en parla pendant un certain temps. Le trousseau de la fille du Sultan était composé de bijoux, de pierres précieuses et de perles valant plus de 100.000 dinars. Le jour de son entrée à la Mekke fut une journée mémorable, tous les pèlerins venus de toutes les contrées y assistèrent ; les caravanes et les voyageurs s'en transmirent le récit.

Le sultan Sîdi Mohammed ben 'Abdallâh s'intéresse aux 'Abîds du Soûs et de la *Qibla*, et les fait venir dans l'Agdâl de Rabâṭ Elfetḥ[1].

Cette année-là (1182) le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh envoya dans le Soûs son cousin Moûlay 'Ali ben Elfḍîl et son secrétaire, Aboû 'Otsmân Sa'îd Echchlîḥ Elguezoûli, pour réunir les 'Abîds du Makhzen qui s'y trouvaient. En même temps, il envoya son *ouṣîf* Elmaḥjoûb, fils d'un qâïd sans commandement, dans les régions de Ṭâṭa, Aqqa et Tîchît, qui font partie des pays de la *Qibla*, pour y réunir également les 'Abîds. Ils ramenèrent 2.000 'Abîds du Soûs avec leurs enfants et 2.000 de la *Qibla* avec leurs enfants également. Le Sultan les fit camper à l'extérieur de Morrâkch, leur donna des armes et des vêtements, mit à leur tête le qâïd Elmaḥjoûb, et quand il partit pour Rabâṭ Elfetḥ, il ordonna de raser les jardins d'Agdâl qui se trouvaient en dehors de la ville pour y installer les 'Abîds. Il leur fit construire des maisons, une mosquée, une école, un bain et un marché, et établit avec eux 2.500 Oûdêya qu'il fit venir des tribus. Tous ces hommes furent inscrits dans le *Dîouân* ; ils faisaient pen-

1. Texte arabe, IVe partie, p. 105.

dant aux 'Abîds et aux Oûdêya de Méknès. Il leur distribua beaucoup d'argent, pour qu'ils s'établissent dans cet avant-poste de l'Islâm.

Prise d'Eljedîda [1].

Luiz Maria a raconté cette conquête : nous résumerons le récit qu'il en a fait :

Depuis son avènement à l'Empire du Magrib, le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh ne se sentait pas en repos, à cause du voisinage du Portugal qui détenait une parcelle de son territoire. C'était un homme énergique, plein d'initiative et d'orgueil. Il consulta les conseillers du gouvernement sur les conditions dans lesquelles il pourrait diriger une expédition contre Eljedîda et en faire la conquête. « Que notre Seigneur, répondirent-ils, ne s'imagine pas qu'il pourrait s'emparer de cette ville en dirigeant contre elle un seul effort des musulmans. Ce moyen n'amènerait d'autre résultat que de faire tuer des hommes, comme cela a eu lieu du temps du sultan Elgâlib billâh Essa'di. Il n'arrivera à en faire la conquête qu'en organisant un siège prolongé par terre et par mer. » Le Sultan adopta cette manière de voir, qu'il avait repoussée au début.

Quand il eut décidé de marcher contre Eljedîda, il forma une armée nombreuse, formée de contingents de diverses tribus, notamment des tribus de Morrâkch, du Ḥoûz et du Soûs. Selon Luiz, il aurait réuni ainsi environ 70.000 combattants, mais il y a lieu de croire que c'est là une des exagérations habituelles de cet auteur. Cette armée vint camper devant Eljedîda le 4 mars du calendrier étranger de l'année 1768 de J.-C. Les histoires islamiques

1. Texte arabe, IVe partie, p. 106.

fixent cet événement au 1er ramadân de l'année arabe 1182. Le Sultan commença par faire creuser tout autour de la ville des fondements de redoutes, sur lesquelles furent établis 35 canons de divers calibres. Pendant plusieurs jours de suite, il fit lancer des boulets et des bombes : il en tomba dans la place plus de 2.000, qui détruisirent un grand nombre de constructions et tuèrent des quantités de gens. Parmi les habitants de cette ville, se trouvait un soldat âgé de plus de 70 ans, qui avait femme et enfants. Il n'avait pas pu prendre part au combat. Quand il vit les bombes tomber les unes après les autres comme la pluie, il voulut se sauver lui et sa famille, et alla se cacher dans un magasin, au-dessus duquel étaient des dépôts de blé. D'autres personnes s'y cachèrent avec lui. Ils pensaient que les bombes ne pourraient pas traverser le dépôt de blé, percer son plancher et arriver jusqu'au magasin. Mais Dieu décréta qu'une bombe pénétrât à travers le blé et le plancher et vint tomber sur le vieillard qu'elle tua. Les autres personnes qui étaient avec lui furent atteintes également : neuf d'entre elles furent tuées, et les autres blessées.

Voyant que le siège se prolongeait, les habitants d'Eljedîda écrivirent à leur despote, qui leur donna l'ordre d'évacuer la place s'ils étaient impuissants à la défendre. Cette lettre avait été envoyée à l'insu de la population, qui vit un beau jour arriver un bateau venant de Lisbonne. Tout le monde pensait qu'il amenait des renforts, tandis qu'il n'apportait qu'une lettre du despote ordonnant aux habitants d'évacuer la ville, de s'embarquer avec leurs enfants et leurs femmes dans ses navires, et de livrer la place aux musulmans. Quand la populace sut la vérité, elle refusa de se soumettre et se mit à insulter la lettre et celui qui l'envoyait. « Nous ne quitterons pas la place, dirent les gens du peuple, nous mourrons jusqu'au dernier, car ce sol nous a été légué par nos ancêtres, il a été arrosé de leur sang ; nos chefs et nos nobles ont donné leur vie pour

lui. » Mais, grâce à l'intervention de leurs religieux entre la populace et le gouverneur, la conciliation se fit et le peuple se laissa convaincre. Le gouverneur de la place écrivit au sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh pour lui demander de cesser le feu et de lui accorder un délai de trois jours pour lui livrer la ville. Le Sultan accéda à cette demande, en imposant comme condition que les habitants emporteraient seulement avec eux les vêtements qu'ils avaient sur le dos, et rien d'autre. Les Portugais acceptèrent cette condition. « Un soldat portugais, dit Luiz, avait emporté un second vêtement qu'il ne voulait pas abandonner. Le gouverneur s'en aperçut au moment où il allait s'embarquer, lui enleva son costume et le jeta à la mer. Comme ils ne pouvaient rien emporter avec eux, ils brûlèrent leurs effets et leurs meubles, coupèrent le jarret à leurs chevaux, tuèrent leurs troupeaux, brisèrent leur vaisselle et leurs armes, et mirenthors d'usage plus de cent canons. » A la fin, ils creusèrent dans tous les quartiers de la ville des mines qui contenaient chacune plus de 40 barils de poudre, et laissèrent un forgeron, nommé Petros, qui, dit-on, mit le feu à la mine au moment où les musulmans entrèrent dans la ville. Cinq mille personnes périrent et la muraille septentrionale de la ville fut démolie.

Quand les Portugais arrivèrent à Lisbonne, leur despote les envoya dans une petite ville, nommée Baylen, où plus de trois cents d'entre eux moururent d'ennui. Ils partirent ensuite pour le Brésil et y fondèrent une ville, à laquelle ils donnèrent le nom de Nouvelle-Mazagan, en souvenir d'Eljedîda.

Tel est le résumé du récit de Luiz.

Suivant une note écrite de la main du très docte fqîh Aboûl'abbâs Aḥmed Esseddrâti, la prise d'Eljedîda eut lieu le samedi matin 2 doûlqa'da 1182, qui correspond au 28 février du calendrier étranger et qui était le troisième jour du délai fixé.

Parmi les personnes qui assistèrent à la prise de cette ville, il y eut le maître Elḥâddj Slîmân Ettourki, qui était très habile au tir du mortier et qui fit des prodiges de valeur, et un certain nombre de gens de la famille Fenntch de Salé, qui se distinguèrent par leur bravoure.

Le Sultan repeupla la ville avec des gens de Doùkkâla, puisqu'elle était située dans leur territoire, et leur adjoignit une garnison recrutée parmi les Yégchêriya de son armée. Leurs descendants se trouvent encore de nos jours à Eljedîda. Dieu sait quelle est la vérité !

Efforts déployés par le sultan Sidi Mohammed ben 'Abdallâh pour obtenir la liberté des captifs musulmans ; ce que Dieu accorda par son intermédiaire[1].

Nous avons rapporté précédemment que le Sultan avait envoyé auprès du tyran d'Espagne ses oncles les Oûdéya, 'Amâra ben Moûsa et Moḥammed ben Nâṣer, accompagnés de son secrétaire Aboûl'abbâs Elġazzâl, que ce dernier avait négocié la paix et avait accompli heureusement sa mission. Au cours de cette ambassade eut lieu, comme nous l'avons vu, l'échange des captifs entre le Sultan et le despote.

Dans le courant de cette année-là (1182), le despote d'Espagne écrivit au Sultan qu'il ne restait plus dans son pays un seul captif musulman et que les seuls captifs qu'il possédait encore étaient des gens d'Alger, où se trouvaient encore des captifs espagnols, et lui demanda d'intercéder auprès du possesseur d'Alger pour le décider à un échange ; or les captifs espagnols étaient de beaucoup plus nombreux que ceux d'Alger ; le roi d'Espagne exprimait le désir que l'échange eût lieu par son intermédiaire ; un capitaine

1. Texte arabe, IVe partie, p. 107.

serait échangé contre un capitaine, un pilote contre un pilote, un commissaire contre un commissaire, un marin contre un marin, un soldat contre un soldat, et si l'un ou l'autre possédaient encore des captifs, un marin serait racheté moyennant 500 douros et un capitaine de bateau pour 1.000 douros. Le Sultan consentit à cette démarche et déploya ses efforts pour délivrer les musulmans des mains des infidèles, afin de plaire à Dieu, dans l'espoir d'en être récompensé. Bien qu'il eût écrit aux Espagnols par l'intermédiaire d'Elġazzâl et de ses deux compagnons pour demander la liberté de tous les captifs musulmans, le roi d'Espagne ne lui envoya que les Maġribins, disant qu'il gardait encore les captifs algériens pour les échanger contre les captifs espagnols. Le Sultan correspondit alors avec les gens d'Alger, pour leur faire part de la demande du despote d'Espagne. Comme on lui répondit par un refus, il écrivit de nouveau au bey d'Alger, qui repoussa encore sa demande. Il lui écrivit une troisième fois, pour l'exhorter à sauver les captifs musulmans, en lui faisant craindre le châtiment de Dieu et en lui donnant l'espoir d'une récompense céleste. Les Algériens finirent par se soumettre et demandèrent au Sultan de leur envoyer, pour présider au rachat, une personne de son entourage à qui ils livreraient leurs prisonniers, et qui se ferait remettre un nombre égal de leurs compatriotes. Dès qu'il reçut la réponse des habitants d'Alger; le Sultan écrivit au despote pour lui donner l'ordre de faire conduire à Alger, dans un bateau, les captifs musulmans qui se trouvaient chez lui. De son côté, il désigna, pour remplir cette mission, son secrétaire Aboûl'abbâs Elġazzâl et ses deux compagnons. Au moment même de l'arrivée de ces délégués à Alger, le bateau espagnol vint mouiller en vue du port, et plus de 1.600 captifs musulmans en furent débarqués. Les Algériens remirent à leur tour plus de 1.600 captifs chrétiens, et comme il leur restait encore des captifs, les Espagnols

les rachetèrent et se retirèrent ensuite. L'ambassadeur et ses compagnons s'en retournèrent à la Cour du Sultan. Dieu a écrit sur les pages du livre de Sîdi Moḥammed la récompense de cette œuvre.

En 1183, le Sultan dirigea une expédition contre les tribus de Tâdla, qui avaient commis des méfaits et luttaient constamment entre elles : il pilla leurs biens, les dispersa de tous côtés et leur donna pour gouverneur le qâïd Ṣâlaḥ ben Erraḍi Elourdîġi. Celui-ci les pressura, si bien qu'il les réduisit à une misère telle qu'ils ne pouvaient même plus se rendre d'un lieu à un autre, faute d'animaux.

En 1184, il fit une expédition contre les Brâbér Guerouân, qui avaient commis des méfaits et qui, réunis autour de Moḥammed Ou Nâṣer, surnommé Mhâouch, le chef de la révolte, et tout dévoués à son service, avaient encouragé son fils Moulay Yazîd à convoiter le pouvoir. Venu de Morrâkch, il les attaqua à Oued Gourîgra, les tailla en pièces, les pilla et leur tua environ 500 hommes. Réduits à mendier à Fès et à Méknès, ils furent ensuite transportés dans la plaine d'Azġâr au milieu des 'Arabs. Le mal qu'ils faisaient fut ainsi coupé dans sa racine.

Le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh assiège la ville de Melilla, place forte espagnole [1].

A la fin de l'année 1184, le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh dirigea une expédition contre la ville de Melilla, qui était au pouvoir des chrétiens d'Espagne. Il fit cerner la ville par ses troupes et dressa contre elle ses canons et ses mortiers. Le siège commença le premier jour du mois de moḥarrem 1185 et dura plusieurs jours. Le despote d'Espagne adressa des représentations au Sultan au sujet

1. Texte arabe, IVe partie, p. 108.

de ce siège, en lui rappelant la trêve et la paix conclue entre eux : « Voici, disait-il, la signature de votre secrétaire Elġazzâl, qui a servi d'intermédiaire entre vous et moi pour la conclusion de la paix. » (Dieu lui fasse miséricorde !) Le Sultan répondit : « La paix que j'ai faite avec vous ne concerne que la mer ; en ce qui concerne les villes que vous possédez sur notre territoire, il n'y a pas de paix entre nous à ce sujet. Si la paix avait englobé ces villes, vous seriez venus auprès de nous et nous serions entrés chez vous. Comment pouvez-vous invoquer la paix quand vous recourez à une pareille tromperie ? » Le despote d'Espagne ayant envoyé l'original du traité, qui s'appliquait, en effet, aussi bien à la terre qu'à la mer, le Sultan fit cesser l'attaque et lever le siège, et laissa sur place tout son matériel de guerre, canons, mortiers, chariots, bombes, boulets et poudre. Comme les musulmans auraient eu beaucoup de peine à transporter tout ce matériel par la voie de terre, il posa comme condition de son départ au despote d'Espagne qu'il le ferait remporter sur ses bateaux dans les ports d'où il avait été amené. Celui-ci lui accorda cette faveur et expédia ses navires, qui conduisirent ce matériel, partie à Tétouan, partie à Eṣṣouéïra, d'où il était venu.

A la suite de cette affaire, Elġazzâl perdit ses fonctions de secrétaire. Resté sans emploi, il mourut après avoir perdu la vue. (Dieu lui fasse miséricorde !)

Dans une conversation sur les conditions dans lesquelles cette paix était intervenue, j'ai entendu un fqîh contemporain dire : « En signant la paix, Elġazzâl (Dieu lui fasse miséricorde !) écrivit ces mots sur le traité : la paix conclue entre nous est sur « mer et non sur terre » (*baḥran lâ berran*). Quand ils eurent sa signature entre les mains, les chrétiens grattèrent le *lâm-aléf* (*lâ*) et écrivirent à sa place un *ouâou* (*oua*), ce qui fit « sur mer et sur terre » (*baḥran oua berran*). Le Sultan (Dieu lui fasse miséri-

corde !) ne disgracia son secrétaire que parce qu'il avait adopté un texte trop concis, ce qui avait permis aux Chrétiens de l'altérer. Il aurait dû rédiger une phrase longue et détaillée qui n'aurait pas pu être modifiée, et dire par exemple : la paix conclue entre nous ne sera que sur mer ; quant à la terre, il n'y régnera pas de paix entre nous et vous, ou toute autre phrase qu'il n'eût pas été possible de changer. Les gens expérimentés dans la science de la rédaction des actes disent, en effet : « Celui qui écrit une convention doit détailler autant que possible, et éviter une concision dangereuse et tout ce qui peut y conduire d'une façon quelconque. » Dieu sait quelle est la vérité.

Expédition du sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh contre les Brâber Aït Ou Mâlou ; ses motifs [1].

En 1187, le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh partit en expédition dans les montagnes des Aït Ou Mâlou. Il décida cette campagne pour soutenir son qâïd, Belqâsém Ezzemmoûri. Celui-ci avait reçu le gouvernement de ces tribus, mais avait été repoussé par elles. Il avait demandé des renforts au Sultan, qui lui avait donné 3.000 cavaliers, en plus de ses contribules des Zemmoûr et des Beni Ḥkim. Il s'était mis en route, quand, arrivé à l'Oued Oumm Errabi' près de Tâdla, il fut attaqué par les Aït Ou Mâlou et obligé de se replier sans avoir pu prendre sa revanche. La nouvelle de sa défaite était parvenue au Sultan, qui, vivement irrité contre les Aït Ou Mâlou, se prépara à marcher contre eux et fit sortir ses soldats en dehors de Méknès. Les chefs des tribus arabes et berbères auxquelles il envoya l'ordre de participer à la campagne, vinrent le

1. Texte arabe, IVe partie, p. 103.

rejoindre à Méknès, bon gré, mal gré, et quand ses troupes furent toutes réunies, il se mit en route.

L'auteur du *Boustân*, le secrétaire Belqâsém Ezzayâni (dont le nom s'écrit avec un *sâd* prononcé comme un *zâ* palatal, comme le mot Ṣirât, suivant la prononciation de Ḥamza), qui faisait partie de cette expédition, a dit au cours de son récit : « Je me trouvais avec le Sultan qui me tenait à l'écart à cette époque, au point que chaque jour je craignais qu'il ne me fît mettre à mort, à cause des lettres que lui avait écrites à mon sujet ce qâïd Belqâsém Ezzemmoûri, qui prétendait que c'était moi qui avait soulevé ses administrés contre lui. » Le Sultan ayant rejoint la Mḥalla de Belqâsém et ayant fait camper ses troupes dans la plaine de Gourigra, ce dernier lui conseilla de diviser ses forces en trois groupes : l'un d'eux s'installerait à Tâsmâkt, sur les derrières des ennemis ; le second à Zâouyat Eddilâ, sur la route qui conduit dans leur pays ; et le troisième irait avec lui sur la route de Tiqit. Quant au Sultan, il marcherait avec ses soldats jusqu'à Adékhsân, où il camperait. De cette façon l'ennemi devait être cerné de tous côtés. Ezzemmoûri représenta au Sultan comme étant très proches des points très éloignés, car il ne connaissait point le pays.

Le lendemain, les troupes se disloquèrent et chaque groupe marcha dans la direction qui lui avait été indiquée. Le Sultan s'avança dans la direction d'Adékhsân. Arrivé à l'Oued Oumm Errabi', il envoya devant lui les Guerouân pour faire une attaque contre les Aït Ou Mâlou. Les Guerouân partirent : arrivés à Qaṣbat Adékhsân, ils n'y trouvèrent pas le moindre réchaud et y attendirent l'arrivée du Sultan. « Où sont-ils ? demanda celui-ci. — Nous n'avons vu personne, répondirent-ils, et nous sommes pourtant à Qaṣbat Adékhsân. » Le Sultan ordonna aux troupes de mettre pied à terre et demeura seul à cheval en proie à ses réflexions. Il fit appeler Belqâsém Ezzayâni.

« Je m'empressai, dit celui-ci, d'arriver auprès du Sultan, qui me dit : « Connais-tu ce pays ?

— Je le connais parfaitement.

— Où sont ses habitants ?

— Dans leur montagne.

— Mais leur montagne n'est-elle pas là ? Ne sommes-nous pas à Adékhsân.

— Nous sommes, en effet, à la Qaṣbat du Makhzen, mais leur montagne se trouve au delà de ces cols si noirs, lui dis-je en lui montrant les cols.

— Où est la Zâouya par laquelle le gueïch est parti avec Qaddoûr ben Elkhaḍir et Mesroûr ?

— Elle est à droite des cols dans la plaine.

— Où est Tâsmâkt, que doivent gagner les Berbers avec Ould Moḥammed Ou ʿAzîz ?

— Tâsmâkt est au delà des cols : d'ici il faut deux étapes pour y arriver.

— D'où doit venir le qâïd Belqâsém ?

« Lui montrant le col par lequel il devait remonter, je lui dis :

« Il ne peut être ici que demain, s'il ne lui arrive pas malheur.

— Et qu'avons-nous fait, nous ?

— Nous avons donné des coups sur du fer à froid : ceux qui sont à la Zâouya ne serviront à rien, pas plus que ceux qui sont à Tâsmâkt, et pendant ce temps les Aït Ou Mâlou sont fortifiés dans leur montagne. Belqâsém est un homme qui porte malheur. Dieu préserve notre Maître de l'adversité qu'il fait naître ! »

« Le Sultan se rendit alors compte que Belqâsém était tout autre qu'on le lui avait dépeint, et fut convaincu du mauvais conseil qu'il lui avait donné ; il ne douta plus qu'il s'était rendu coupable d'avoir conduit aveuglément les Musulmans à une défaite. Je lui expliquai les raisons pour lesquelles les Aït Ou Mâlou évitaient Belqâsém, et il les comprit.

« Écris aux Ẓayân tes contribules, me dit le Sultan, de venir auprès de moi. Je leur pardonne. »

« Je leur écrivis aussitôt et leur envoyai ma lettre d'Adékhsân par un chérîf et deux hommes du Sultan. Ils marchèrent toute la nuit et arrivèrent chez les Ẓayân assez tôt pour que quatre hommes de cette tribu puissent se présenter le lendemain matin avec leurs cadeaux. Je les introduisis auprès du Sultan, qui les accueillit aimablement et accepta leurs cadeaux en leur disant : « Je vous fais grâce en considération de mon secrétaire un tel. » Puis il les renvoya, remplis de joie, auprès de leurs contribules. Cette nuit-là, les soldats n'eurent ni orge, ni paille.

« Le lendemain, on vit paraître la Mḥalla de Belqâsém, accompagné de Mokhtâr et des 'Abîds, qui avaient passé toute la nuit à combattre. Quand ils arrivèrent, le Sultan fit camper les 'Abîds à côté de lui, et ordonna à Belqâsém, auquel il ne témoignait aucune attention, de camper avec ses tribus, Zemmoûr et Beni Ḥkim. Il lui donna ensuite l'ordre de renvoyer ses contribules dans leurs pays, et autorisa les tribus à s'en retourner. Une fois ces troupes disloquées, il se mit en route pour rentrer dans le Tâdla. »

Ceux qui étaient allés camper à Tâsmâkt avec Ould Moḥammed Ou 'Azîz furent attaqués pendant la nuit et dispersés dans toutes les directions par les Aît Ou Mâlou, qui pillèrent leur camp et leur tuèrent un grand nombre d'hommes. Ils retournèrent en déroute à Méknès.

Quand le Sultan arriva à Ezzerhoûniya pour y passer la nuit, des gens de Qaddoûr ben Elkhaḍir vinrent lui apporter une lettre, où ce dernier disait : « Les Berbers nous cernent de tous côtés : si notre Seigneur ne vient pas nous rejoindre, nous sommes perdus. » « Le Sultan m'ordonna, dit Eẓẓayâni, de me rendre auprès d'eux et de trouver un moyen quelconque pour les sauver. Avec cent cavaliers qu'il m'avait donnés, j'atteignis la Zâouyat Eddilâïya, où je trouvai les Berbers réunis autour de nos

troupes. J'eus une entrevue avec les Aït Isri et je leur promis que le Sultan leur ferait un riche cadeau s'ils ouvraient une issue à son armée et la faisaient passer par leur pays. Ils y consentirent, et, dès l'aube, l'armée leva le camp; nous nous éloignâmes avec elle des Aït Ou Mâlou et, après avoir traversé la rivière, nous entrâmes sur le territoire des Aït Isri, accompagnés de cent notables de cette tribu qui nous escortèrent jusqu'à l'Oued Tâqbâlt dans le Tâdla. Arrivés là, ils s'en retournèrent. Je me rendis alors auprès du Sultan, et lui annonçai que l'armée était sauvée et qu'elle était arrivée à l'Oued Tâqbâlt. Il s'en réjouit et me remercia, puis, m'ordonnant de retourner auprès de l'armée, il me donna de l'argent pour le distribuer aux hommes, et me chargea de leur indiquer les étapes qu'ils auraient à faire pour rentrer à Méknès, où ils devraient attendre le Sultan. Je retournai aussitôt auprès d'eux et leur appris que le Sultan ordonnait la mise en marche sur Méknès. Je leur désignai leurs étapes, comme j'en avais reçu l'ordre, et le lendemain, après que je leur eus distribué l'argent, ils levèrent le camp pour rentrer à Méknès. Je revins vers le Sultan, que je trouvai à Qaṣbat Tâdla, malade de la fièvre. Il était soigné par le médecin Aboûl'abbâs Aḥmed Aderrâq : seuls, ce dernier, Elḥâddj 'Abdallâh, son officier de bouche et moi, nous entrions auprès du Sultan. Quand il fut guéri, il fit cadeau au médecin de 1.000 dînârs. Il rentra ensuite à Méknès. A peine arrivé, il fit arrêter Belqâsém Ezzemmoûri et lui confisqua ses biens. Il nomma Ould Moḥammed Ou 'Aziz gouverneur des Zemmoûr et des Beni Ḥkim.

« Depuis cette époque, le Sultan me donna le pas sur mes collègues, et me chargea, dans la suite, des missions importantes. »

L'année suivante (1187), un traité fut conclu entre le Sultan et le Portugal. Ce traité renferme vingt-deux articles stipulant, comme les traités précédents, la paix et la sécurité.

Ce qu'il advint des Yégchêriya, que le Sultan avait fait entrer au service et choisis dans les tribus du Ḥoûz [1].

Nous avons vu que le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !) avait restauré le corps d'infanterie du *guéîch*, appelé les Yégchêriya (du nom de celui qui l'avait précédé), et qu'il en avait chargé le qâïd 'Abdennebi Elmnebbehi. Mais cette troupe causait un tort considérable aux populations, qui en souffraient dans leurs femmes et dans leurs biens. Quand ils étaient en campagne, ils détruisaient les récoltes des vergers partout où ils passaient. Ces méfaits étaient devenus chez eux une telle habitude, que, partout où ils campaient une nuit, ils imposaient aux habitants de l'endroit des exigences que ceux-ci étaient impuissants à satisfaire, et si les notables du pays les invitaient à plus de douceur, ils répondaient que c'était chez eux une habitude à laquelle ils resteraient fidèles et qui était une des règles du gouvernement.

Quand le Sultan fut informé de la tyrannie qu'ils exerçaient, il les raya de l'armée, leur enleva leurs armes, et les envoya auprès de leurs contribules, où ils durent comme eux payer des impôts. Le pays fut ainsi débarrassé de leurs méfaits.

En 1188, le Sultan enleva au qâïd Moḥammed ben Aḥmed Elboûzirâri le commandement des tribus de Tâmesna, de Tâdla et des régions voisines, et ne lui laissa que celui des Doûkkâla, ses contribules. Il nomma Aboû 'Abdallâh Moḥammed, surnommé Eṣṣeġîr, gouverneur des Serâġna, Ṣâlaḥ ben Erraḍi Elourdîġi, gouverneur des habitants de Tâdla, le qâïd Ṣâḥeb Eṭṭâba' Elmzâbi, gouverneur des Ouled Boû Rzeg, et 'Omar ben Boû Selhâm Elmzâbi, gouverneur des Ouled Boû 'Aṭiya. Il donna l'ordre à

1. Texte arabe, IVe partie, p. 110.

Moḥammed ben Aḥmed de faire restituer à ceux de ses contribules qui avaient été gouverneurs de ces tribus les sommes qu'ils avaient volées pendant qu'ils étaient en fonctions : il leur fit payer ainsi 150.000 douros.

Les 'Abîds se révoltent contre le sultan Sîdî Moḥammed et proclament son fils Moûlay Yazîd ; ce qui en résulte [1].

En 1189, eut lieu la grande insurrection : ce fut la révolte des 'Abîds contre le sultan Sîdî Moḥammed ben 'Abdallâh et la proclamation de son fils Moûlay Yazîd. Voici l'origine de ces événements :

Le Sultan, se trouvant à Morrâkch, leur avait envoyé l'ordre de désigner parmi eux mille familles, pour se transporter à Tanger où elles habiteraient. Il leur avait fait porter la lettre contenant cet ordre par le qâïd Echchâhéd, qui devait les prendre sous son commandement. Ce fut lui qui fut la cause de la révolte, car, lorsqu'il apporta la lettre aux 'Abîds, il leur dit :

« Je n'emmènerai avec moi que les notables parmi vous, ceux qui possèdent une maison, des terres et des propriétés, et je ne partirai qu'avec les gens de mon rang. » En apprenant ses prétentions arbitraires, ces ignorants se lancèrent tête basse dans l'opposition, et le démon les appela à son aide, si bien que, revenant à leurs anciens errements et imitant la conduite honteuse de leurs pères, ils déclarèrent qu'ils déposaient le Sultan. Quand cette nouvelle parvint au Sultan, il leur envoya son fils Moûlay Yazîd qui était auprès de lui à Morrâkch, avec mission de rétablir l'ordre parmi eux, mais leur mauvaise conduite ne fit qu'augmenter et leur opposition que s'aggraver.

« J'étais alors, dit l'auteur du *Boustân*, à Rabâṭ Elfetḥ.

1. Texte arabe, IVe partie, p. 110.

En me rendant à Morrâkch, je rencontrai Moûlay Yazîd à Essânia, à une demi-journée environ de cette ville. Comme il me demandait des nouvelles des 'Abîds, je lui racontai ce que je savais. Il s'en réjouit et pressa sa marche. Je compris aussitôt ses intentions, et je sus ce qui allait se passer. » Cet auteur prétend, que lorsqu'il fut reçu par le Ṣultan, il le blâma d'avoir fait partir Moûlay Yazîd, et que Sîdi Moḥammed reconnut son erreur.

Quand Moûlay Yazîd atteignit Méknès, la première chose que firent les 'Abîds fut de le proclamer et de prononcer la *khoṭba* en son nom. Il ouvrit le trésor public et leur donna tout l'argent qu'ils purent désirer. Ensuite il ouvrit les magasins où se trouvaient les armes et la poudre, et leur en fit une distribution. Les tribus arabes et berbères du voisinage le reconnurent, à l'exception des Oûdêya, des Aït Idrâsén et des Guerouân, qui refusèrent de se joindre à lui, parce qu'ils étaient les partisans du Sultan. « Trois jours après, raconte l'auteur du *Boustân*, Sîdi Moḥammed me chargea de me rendre auprès des Oûdêya et de leurs alliés pour leur remettre des lettres : ce que je fis. Je restai auprès d'eux jusqu'au moment où Moûlay Yazîd, à la tête des 'Abîds, marcha contre eux. Les 'Abîds se trouvaient à Erroua. Les Aït Idrâsén et les Guerouân étaient entrés dans la ville avec les Oûdêya pour les soutenir contre leurs adversaires. Un combat eut lieu à Elmechtehi, à l'intérieur de la qaṣba. Les 'Abîds et leur Sultan furent battus et mis en déroute, perdant 500 hommes tués, sans compter un nombre incalculable de blessés. » A la nouvelle de ces événements, le Sultan quitta Morrâkch à la tête de ses troupes et des tribus du Ḥoûz, pour se rendre à Méknès. A peine était-il parvenu à Salé que Moûlay Yazîd, apprenant son arrivée, s'enfuit au mausolée du chéïkh Aboûlḥasan 'Ali ben Hamdoûch, puis à celui de Moûlay Idrîs l'aîné (Dieu doit être satisfait de lui !) dans le Zerhoûn. Le Sultan se rendit au Zerhoûn, et quand il

entra dans le noble mausolée, les chérifs de Zerhoûn lui amenèrent son fils Moûlay Yazid, à qui il fit grâce. Il le ramena ensuite avec lui à Méknès. Au moment où il allait entrer dans la ville, une centaine de 'Abîds des plus hauts placés, suivis de leurs enfants et de leurs femmes, vinrent au devant de lui, accompagnés des chérifs et des marabouts. Il leur pardonna, mais à la condition de quitter Méknès; ils se soumirent à cette condition. Le Sultan demeura dans cette ville pour régler le sort des 'Abîds et les répartit dans les ports. Il en envoya deux *rehas* à Tanger, deux à El'arêîch et un à Rabâṭ Elfetḥ. En les dispersant ainsi, il voulait se garantir contre le retour de leurs méfaits et affaiblir leur esprit de corps. Plus tard, il sépara encore les 'Abîds du Rabâṭ Elfetḥ et en envoya 1.000 dans le Soûs, tout en maintenant 2.000 d'entre eux dans cette ville auprès des 'Abîds de Méknès qui y étaient en exil. Le gouvernement fut ainsi débarrassé de leurs iniquités pour quelque temps.

Ensuite, les 'Abîds de Tanger se révoltèrent contre leur gouverneur, le qâïd Echchéïkh, et contre le qâïd des Rifains, Moḥammed ben 'Abdelmâlék, et voulurent les mettre à mort; ces derniers s'enfuirent à Aṣéîla. A cette nouvelle, le Sultan, qui était encore à Méknès, écrivit une lettre de menaces aux notables des 'Abîds, qui arrêtèrent les instigateurs de cette mutinerie et les lui envoyèrent, pour témoigner de leur innocence. Le Sultan fit couper une main et un pied alternés à chacun des coupables. Les 'Abîds étant revenus à une attitude plus pacifique, les deux qâïds rentrèrent à Tanger.

Le Sultan se rendit ensuite à Morrâkch et emmena avec lui les 'Abîds de Méknès. Il installa à Elmanṣoûriya, près de l'Oued Ennefîfékh, les 'Abîds de la Qaṣba, qui étaient les principaux rebelles, et conduisit les autres avec lui à Morrâkch. Il leur assigna cette ville comme résidence, destitua ceux de leurs qâïds qui avaient pris part à l'affaire de

Moûlay Yazîd, et les laissa à l'écart, puis leur donna des qâïds choisis en dehors des 'Abîds.

Remarquables mesures de répression prises par le sultan Sîdî Moḥammed ben 'Abdallâh à l'encontre des 'Abîds. [1]

Dans les ports, les 'Abîds se livrèrent au brigandage, et firent beaucoup de tort à la population, en portant atteinte aux jardins des gens, à leurs biens et à leur honneur. Prévenu de leur conduite, le Sultan, las de leurs excès et voyant qu'il n'avait obtenu aucun résultat en les dispersant pour les punir, recourut à un autre genre de châtiment tout nouveau, qui fut comme un antidote pour couper la maladie, et comme un cautère pour faire disparaître la racine même du mal. Voici à quel procédé il recourut.

Quand il apprità quel degré étaient parvenues leur tyrannie et leur audace, il quitta Morrâkch, décidé à les exterminer. Arrivé à Rabâṭ Elfetḥ, il écrivit aux 'Abîds de Tanger et d'El'arêïch la lettre suivante : « Je suis satisfait de vous, et je suis revenu sur le serment que j'avais fait de vous éloigner de Méknès dans les ports. Maintenant, dès qu'arriveront auprès de vous les chameaux et les mules que je vous envoie, ceux d'entre vous qui sont à Tanger doivent charger sur ces animaux leurs familles et leurs bagages, et se rendre à Dâr 'Arbi, dans le pays de Sefiân, où ils s'installeront. Ils renverront ensuite les chameaux et les mules à ceux d'entre vous qui sont à El'arêïch, et qui devront charger leurs enfants et leurs bagages et se rendre également à Dâr 'Arbi. Quand vous serez tous réunis, je vous enverrai mes mulets, dont vous vous servirez pour revenir tous à Méknès. » Quand ils reçurent cette lettre, ils bondirent de joie, car ils désiraient vivement retour-

1. Texte arabe, IVe partie, p. 111.

ner à Méknès. Dès que les chameaux et les mules furent arrivés, ils quittèrent Tanger. Dans l'intervalle, le Sultan envoya le qâïd Sa'îd ben El'ayyâchi, qu'ils avaient déposé pendant leur révolte, à Dâr 'Arbi avec mission de demeurer là et d'y attendre les 'Abîds de Tanger et d'El'arêïch. Il était déjà arrivé quand se présentèrent les 'Abîds de Tanger, qui vinrent camper près de lui. Lorsque les chameaux et les mules furent arrivés à El'arêïch, les Abîds de cette ville vinrent à leur tour et campèrent à côté de leurs compagnons, comme l'avait ordonné le Sultan.

Celui-ci (Dieu lui fasse miséricorde !) quitta alors Rabâṭ Elfetḥ ; il franchit l'Oued Sbou au gué de Msî'ida et vint jusqu'au Soûq Elarba'a, dans le pays de Sefiân. Il ordonna alors aux tribus du Ġarb et aux Beni Ḥsen de marcher contre les 'Abîds et de camper autour d'eux, de façon à les cerner de tous côtés. Quand les tribus eurent formé un cercle autour des 'Abîds et les eurent entourés d'aussi près que le blanc de l'œil est proche de la prunelle, le Sultan arriva et convoqua les chefs des tribus. Dès qu'ils furent réunis, il leur dit : « Je vous fais cadeau de ces 'Abîds, de leurs enfants, de leurs chevaux, de leurs armes et de tout ce qu'ils possèdent. Partagez le tout entre vous. Chacun de vous prendra un homme, une femme et leurs enfants : le mari labourera, la femme pétrira, et l'enfant gardera les troupeaux. Prenez-les, ceignez-vous de leurs armes, montez sur leurs chevaux et revêtez-vous de leurs habits : que Dieu les fasse ainsi servir à votre prospérité ! Ce ne sont plus eux qui sont mes soldats et mon armée. Mes soldats et mon armée, c'est vous. » Aussitôt après avoir entendu ces paroles du Sultan, les tribus du Ġarb et les Beni Ḥsen se ruèrent sur les 'Abîds sans la moindre hésitation, et se les partagèrent avec plus de rapidité que le chien ne se lèche le museau ; ils en firent un exemple pour ceux qui s'instruisent par des exemples.

Le Sultan regagna ensuite Rabâṭ Elfetḥ et, à peine arrivé

dans cette ville, expédia à Morrâkch des 'Abids qui s'y trouvaient, après avoir révoqué leurs qâïds et les avoir remplacés par d'autres.

Les 'Abids de Tanger et d'El'aréïch restèrent dispersés dans les tribus pendant quatre ans. Le Sultan leur pardonna ensuite et les fit revenir des tribus pour les réintégrer dans l'armée. Il leur donna alors des chevaux, des vêtements et des armes, mais sans les réunir. Il les groupa toutefois par tribus. Ceux des tribus d'Elkhloṭ et de Tlîg durent résider à Qṣar Ketâma ; ceux des tribus de Sefiân et de Beni Mâlék à Msî'ida ; ceux des Beni Ḥsen à Sîdi Qâsém ; et ceux des Ḥayâïna et des tribus du Djebel à Tâmdart, dans la région de Fès. Ils demeurèrent dans ces postes pendant de nombreuses années, envoyant leurs contingents dans les expéditions et faisant colonne avec le Sultan quand celui-ci avait besoin d'eux. Après cela, le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) les réunit de nouveau et les transporta à Morrâkch où il leur fit beaucoup de largesses : ils devinrent meilleurs qu'ils ne l'avaient jamais été. Changeant ensuite d'idée, il envoya les 'Abids du Soûs à Târoûdânt, ceux de Ḥâḥa et d'Echchebânât à Eṣṣouéïra, ceux des Serâgna, de Tâdla et de Demnât à Tîṭ Elfiṭr, ceux de Doûkkâla à Azemmoûr, ceux de Châouiya à Ânfa, ceux de Za'îr et d'Eddogmâ à Elmanṣoûriya, et ceux des Beni Ḥsen à Elmehdiya. Il ne conserva avec lui à Morrakch que les 'Abîds des tribus de Sefiân, Beni Mâlék, Elkhloṭ et Ṭlîg et les *Msakhrîn* commandés par El'abbâs.

La révolte de ces 'Abîds avait amené la désorganisation de l'empire du Magrib et la division : leurs méfaits avaient donné le mauvais exemple à toutes les tribus, berbères et arabes, et les insurrections étaient nombreuses.

Le manque de pluies occasionna une disette qui dura près de sept ans, depuis l'année 1190 jusqu'à l'année 1196. La famine fut si grande que les gens en furent réduits à manger des animaux morts, du sanglier et même de la

chair humaine. La majeure partie de la population mourut de faim. Pendant tout ce temps, le Sultan avait à lutter contre les plus grandes difficultés. Il dépensa pour l'armée des sommes considérables, donnant aux soldats solde sur solde et cadeaux sur cadeaux ; il les sauva ainsi de la famine et travailla en même temps au bien général. Dans toutes les villes, il fixa pour chaque quartier une certaine somme qui devait être distribuée aux malheureux. Il prêta beaucoup d'argent aux tribus, qui le répartirent entre les pauvres ; elles devaient le rendre au Sultan quand l'abondance serait revenue. Mais quand les gens furent sauvés de la famine et voulurent lui rembourser cet argent, il leur en fit grâce, en disant : « Je ne vous l'ai pas donné dans l'intention de vous le réclamer. Je vous ai dit que c'était un prêt, uniquement pour que cet argent ne fût pas accaparé par vos chéïkhs et vos notables, ce qu'ils eussent fait s'ils avaient su que c'était un don de ma part. »

Il dégreva aussi (Dieu lui fasse miséricorde !), pendant tout ce temps, les tribus du Maġrib de toutes leurs contributions et redevances, jusqu'au moment où elles purent revivre et s'enrichir. Il donna de l'argent aux négociants pour faire venir des vivres de chez les Chrétiens : quand ces provisions arrivaient, il leur faisait vendre au prix d'achat, par bienfaisance envers les Musulmans, et par charité envers les pauvres et les malheureux. Enfin, en 1197, la pluie tomba au Maġrib ; les populations se sentirent revivre ; les terres furent labourées, le grain semé arriva à maturité : les prix baissèrent et tout fut à bon marché. Les impôts furent abondants, et le Prince des Croyants (Dieu lui fasse miséricorde !) se remit, pour la seconde fois, à rétablir l'ordre dans le Maġrib et recommença ses travaux avec le plus grand soin.

Le sultan Sidi Mohammed ben 'Abdallâh réduit les Ouled Bessebâ' et les disperse dans le Saḥâra ; événements suivants [1].

Tandis qu'avait lieu au Maġrib la révolte que nous avons rapportée, et que le Sultan était trop occupé à faire vivre les malheureux pour tenir fermement les districts éloignés et en punir les perturbateurs, les fauteurs de troubles semèrent la sédition dans certaines tribus, qui revinrent à leurs anciens égarements. Parmi ces tribus était celle des Ouled Bessebâ' dans la région de Morrâkch. Depuis longtemps, ces gens commettaient les crimes les plus odieux : en révolte à chaque instant, ils attaquaient leurs voisins et venaient les piller jusque sur leurs territoires, et même dans leurs demeures. Aussi, cette année-là (1197), le Sultan dirigea une expédition contre eux : on leur livra combat, et quand on en eut tué un certain nombre et qu'on leur eut pillé leurs biens, on les repoussa en déroute dans le Soûs. Le Sultan arrêta un grand nombre de leurs notables, les jeta en prison à Méknès, où ils restèrent jusqu'à leur mort. Il prescrivit aux tribus du Soûs de chasser les derniers survivants de cette tribu et de les repousser jusque dans les contrées du Sud, leur terre natale, d'où était sortie leur puissance avec leur malfaisance. Ses ordres furent exécutés. Après avoir battu la tribu de Zemrân, il la transporta dans le pays des Ouled Bessebâ', pour le repeupler. Il fit ensuite partir pour le nord, où elles vinrent résider à Fès Eljedîd et dans les environs, les tribus de Tekna, Mejjâṭ et Doûi Blâl qui étaient dans le Ḥaôz, à Choûchâoua. Il fit revenir, après cela, les Aït Yimmoûr du Djebel Selfât au Tâdla, tandis qu'il renvoyait dans le Ġarb les Gṭâïa, Semket et Mejjâṭ,

1. Texte arabe, IVe partie, p. 112.

qui étaient dans le Tâdla. Les Guerouân furent rappelés de Azgâr, pour rentrer dans leur montagne.

Ce fut aussi dans cette année-là qu'eut lieu l'affaire de l'imposteur Moḥammed Ou lḥâddj Elyimmoûri. Ce personnage se prétendait un saint; il parlait des choses du monde invisible et déclarait qu'il attendait le *Maître de l'heure*. Le mal provoqué par lui se répandit d'abord dans toute sa tribu, puis gagna les autres tribus. De tous côtés, les ignorants Berbers se rendirent auprès de lui. Il excita contre les 'Arabs des tribus voisines les Aït Yimmoûr, qui étaient encore à Selfât à cette époque. Le gouverneur de la tribu de Sefiân, Aboû 'Abdallâh Moḥammed Elhâchmi Essefiâni, voulut marcher contre eux et, accompagné de nombreux contingents fournis par les tribus du Ġarb, partit pour attaquer l'imposteur qui était dans sa tribu, les Aït Yimmoûr. Il franchit le Sbou et organisa l'attaque contre cette tribu, mais il fut vaincu, et les troupes du Ġarb furent mises en défaite. Le qâïd Elhâchmi ainsi qu'un grand nombre de notables de sa tribu furent tués. Leur Mḥalla resta au pouvoir des Berbers, avec tout ce qu'elle contenait. La renommée de l'imposteur ne fit qu'augmenter; les gèns de sa tribu n'en devinrent que plus arrogants et la contagion de leur égarement se répandit. Dès que le Sultan arriva à Méknès, il envoya quelqu'un pour arrêter l'imposteur et le lui ramener. Il le fit alors mettre à mort, débarrassant ainsi la population de ses suggestions diaboliques.

Cette année-là, le Sultan envoya aussi son fils Moûlay 'Abdesselâm accomplir l'obligation du pèlerinage : il n'était pas arrivé à l'âge de la puberté lorsqu'il avait accompagné son frère Moûlay 'Ali.

En 1198, le Sultan fit une expédition contre les Zemmoûr et les Beni Ḥkim. A son approche, ils se réfugièrent dans les défilés de Tâfoûdâït, où ils se fortifièrent. Il usa de ruse avec eux : il leva le camp et invita les Aït Idrâsén

et les Guerouân à les guetter et à les razzier au moment où ils descendraient dans la plaine. Dès qu'il se mit en route pour regagner Morrâkch, les Zemmoûr sortirent de leurs retraites ; aussitôt les Beni Idrâsén et les Guerouân les entourèrent et leur enlevèrent tous leurs biens, qu'ils se partagèrent. Ils en furent réduits à aller tendre la main.

Voyage du sultan Sîdî Mohammed ben 'Abdallâh au Tâfîlèlt, qu'il pacifie : motifs de cette expédition[1].

Soutenu par les Berbers du Ṣaḥâra, Aït 'Aṭṭa et Aït Yafelmâl, le chérîf Moûlay Ḥasan ben Ismâ'îl, oncle du Sultan, qui résidait au Tâfîlèlt, se servait de ces tribus pour combattre les chérîfs de Sijilmâsa, dès qu'un différend survenait entre ces derniers et lui. Il aurait même tué l'un d'eux. Le Sultan, qui savait un peu ce qui se passait, en était très affligé et il lui eût été pénible d'user de rigueur vis-à-vis de son oncle, d'autant plus qu'il était retenu par des affaires plus graves. Mais bientôt il reçut des chérîfs de Sijilmâsa des plaintes si nombreuses contre son oncle, qu'il ne put faire autrement que de l'éloigner du pays et de dégager les chérîfs de ses partisans berbers. Il résolut donc de se rendre lui-même à Sijilmâsa. Mais ne voulant pas laisser derrière lui son fils Moûlay Yazîd qui était alors dans le Ġarb, de peur qu'il ne soulevât quelque révolte, il l'éloigna en l'envoyant au Ḥedjâz accomplir l'obligation du pèlerinage. Pour éviter ses intrigues, il le fit partir seul, en dehors de la caravane du pèlerinage, accompagné seulement d'un amîn, qui devait subvenir à ses dépenses, et de quelques personnes pour le servir. Le Sultan se mit ensuite en route pour Sijilmâsa,

1. Texte arabe, IVe partie, p. 118.

pour aller visiter la patrie de son ancêtre Moûlay 'Ali Echchérif (Dieu soit satisfait de lui!) et pour mettre un terme aux agissements coupables de son oncle Moûlay Ḥasan et de ses partisans. Quand il fut en vue de Tâfilêlt, il envoya en avant Belqâsém Ezzayâni, pour expulser les Berbers de leurs *qsoûr* sous le couvert de l'*amân*, et leur payer, le cas échéant, leurs grains et leurs dattes, s'ils prétendaient ne pouvoir les abandonner, afin qu'ils ne puissent pas invoquer pareille excuse. Il devait les prévenir que s'ils restaient dans leurs *qsoûr* jusqu'à ce que le Sultan vînt les y chercher, ils n'auraient à s'en prendre qu'à eux-mêmes. Les Berbers se soumirent à cet ordre et vinrent dans le Ṣaḥâra; il ne restait plus un seul homme dans leurs *qsoûr* quand le Sultan arriva, à l'exception de Moûlay Ḥasan, dont la puissance était ainsi détruite. Le Sultan lui envoya alors Belqâsém Ezzayâni, pour lui proposer de résider à Méknès, auquel cas il recevrait les animaux nécessaires pour transporter sa famille et ses bagages. « Je me rendis auprès de lui, dit Ezzayâni, et l'entretins de cette proposition, qu'il finit par accepter. Le lendemain, je partis avec lui pour Méknès, où le Sultan m'avait donné l'ordre de lui donner une maison pour son habitation et de lui fixer une somme de 300 *mitsqâls* par mois pour ses besoins et ceux de sa famille. J'avais l'ordre également, dès que j'aurais accompli ma mission relative à son oncle, de lui ramener ses trois enfants, Moûlay Slîmân, Moûlay Ḥasan et Moûlay Ḥouséïn, de lui rapporter de l'argent, et en même temps de revenir avec un certain nombre de canons, de mortiers et de bombes, que je devais faire traîner par une troupe de canonniers renégats allemands et un millier de bons soldats des ports. Je m'acquittai convenablement de cette mission, et je rejoignis le Sultan à Sijilmâsa, ayant avec moi tout ce que j'avais charge de lui amener. En route, nous apprîmes la mort de Moûlay 'Ali ben Moḥammed, fils du Sultan et son khalîfa

à Fès. » Ce prince fut un des Alaouis les plus marquants. C'était un homme de bien et qui était cité pour son intelligence, sa science, ses connaissances littéraires, sa générosité et sa noblesse de caractère. L'auteur du *Boustân* ajoute : « Sa salle de réception était le rendez-vous des gens vertueux, des littérateurs et des personnages de distinction. Par sa générosité et son instruction littéraire, il rappelait le caractère de Moûlay Moḥammed El'âlém, fils de Moûlay Ismâ'îl. Il aimait à copier les livres de sciences rares et les ouvrages de littérature. Il envoyait souvent ses poésies et ses discours aux gens de son temps et aux lettrés de son époque, comme les Fèsiyîn, les Bekriyîn et les Qâdiriyîn, de même que Moûlay Moḥammed El'âlém était passionné pour les poésies des descendants du sultan Ṣalâḥ Eddîn ben Eyyoûb Elkourdi. Dieu leur fasse à tous miséricorde ! »

Quand les enfants du Sultan furent arrivés dans les environs de Sijilmâsa, ils en avisèrent leur père et lui demandèrent la permission de se rendre auprès de lui. Le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) se porta à leur rencontre et ordonna à tous les chérifs et à tous les gens du pays d'aller les saluer, pour voir des appareils de guerre inconnus dans leurs contrées. Le Sultan était au milieu de son cortège, suivi de ses soldats à cheval dans leurs plus beaux costumes et en ordre parfait. Cette journée fut un jour de fête.

Après avoir terminé ce qu'il avait à faire à Sijilmâsa, contenu les abords de cette région, pacifié les 'Arabs et les Berbers et mis fin aux actes malfaisants des Aït 'Aṭṭa et des Aït Yafelmâl, auxquels il donna comme gouverneur un de ses principaux qâïds et un des grands de son gouvernement, le qâïd 'Ali ben Ḥamîda Ezzirâri, le Sultan se mit en route pour Morrâkch, après un séjour d'un mois à Sijilmâsa, en passant par le chemin d'Elfâïja.

« Le Sultan, dit l'auteur du *Boustân*, m'avait envoyé de

nouveau dans le Ġarb, pour former un *guëïch* composé des enfants des 'Abîds des ports. Je devais le lui ramener à Morrâkch, où ils devaient être incorporés dans son armée et recevoir leurs armes et leurs vêtements. »

Arrivé au col d'Elglâoui, le Sultan fut arrêté par une tourmente de neige qui obstruait le chemin. L'armée fut dispersée de tous côtés, et la neige l'empêcha de rejoindre ses tentes et ses bagages. Le Sultan passa la nuit loin de ses matelas et de ses tentes, sans manger ni boire. Pas un seul groupe de l'armée ne put retrouver son chef. Quand le soleil s'éleva sur l'horizon, Dieu les débarrassa de la neige : c'était le matin de la fête des victimes. La khoṭba fut prononcée au nom du Sultan, qui exprima ses vœux pour le sultan ottoman 'Abdelḥamîd ben Aḥmed.

Le Sultan arriva à Morrâkch, sain et sauf. Dieu délivra l'armée de cette neige : pas un seul homme ne mourut. Dieu soit loué !

Voyage que fit le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh à Eṣṣouëïra pour se distraire et se reposer, et ce qui lui arriva au cours de ce déplacement[1].

A son retour de Sijilmâsa, le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !) demeura à Morrâkch jusqu'au printemps. Il résolut alors d'aller à Eṣṣouëïra, pour se rendre compte de son état et voir ses constructions, car il aimait cette ville qu'il avait fondée et en était satisfait. Il voulait en profiter pour visiter les saints de Regrâga dans le Sâḥel et recueillir la bénédiction de leurs tombeaux. Il effectuait ce voyage pour son agrément, pour le repos de son esprit et pour sa distraction. Il emmena avec lui un certain nombre de 'oulamâ et d'imâms

1. Texte arabe, IVe partie, p. 114.

de l'époque, auxquels il devait dicter des extraits des *ḥadîts* du Prophète, et qui devaient les réunir suivant ses indications. Parmi eux, étaient le fqîh très docte et universel, Aboû 'Abdallâh Moḥammed, fils de l'imâm Sîdi 'Abdallâh Elġarbi Errebâṭi, le fqîh très docte; le scrutateur Aboû 'Abdallâh Moḥammed Elmîr Esslâoui; le fqîh très perspicace Aboû 'Abdallâh Moḥammed Elkâmél Errechîdi et le fqîh très docte Aboû Zéïd 'Abderraḥmân Boû Kheriṣ. Ces personnages lui tenaient compagnie : ils rédigeaient pour lui et mettaient en ordre tous les extraits qu'il tirait des livres de *ḥadîts* qu'il avait fait venir d'Orient, entre autres le *Mesned* de l'imâm Aḥmed, le *Mesned* de Aboû Ḥanîfa. Il avait également avec lui un très grand nombre de secrétaires habiles dans la rédaction et la correspondance, comme Sî Elmehdi Elḥakkâk Elmorrâkchi, Sî 'Abderraḥmân ben Elkâmel Elmorrâkchi, Sî Aḥmed ben 'Otsmân Elmèknèsi, Sî Aḥmed Elġazzâl Elfèsi, Sî Moḥammed Skîrêj Elfèsi, Sî Eṭṭâhar Bennâni Errebâṭi, Sî Eṭṭâhar ben 'Abdesselâm Esslâoui, Sî Sa'îd Echchliḥ Elguezoûli, Sî Brâhîm Agbîl Essoûsi, Belqâsém Ezzayâni, auteur du *Boustân*, et plusieurs autres.

Il sortit de Morrâkch pour cette excursion au printemps de l'année 1198. Au préalable, il fit dresser ses tentes autour de la ville, et les entoura du mur d'enceinte appelé *Afrâg*. Au centre de toutes ces tentes, était la grande (*qoubba* que lui avait donné le despote des Frendj). Elle était doublée de brocart; les panneaux muraux, découpés en forme de miḥrâbs. étaient de velours fin de diverses couleurs, ses garnitures en galon d'or, et les cordes qui la tendaient, de soie pure. On prétend que le despote avait dépensé, pour la faire fabriquer, près de 25.000 dînârs. La preuve en est que la pomme qui surmontait le poteau central, et qu'on appelle communément *djâmoûr*, était en or pur et pesait 4.000 *mitsqâls* or. Le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) s'en servit à cette occasion pour s'en réjouir

la vue. Les qâïds, les secrétaires et tous ceux qui partirent avec lui emportèrent leurs tentes les plus belles et les plus riches. Dans ce cortège merveilleux, il visita les contrées pittoresques et les beaux sites qui sont agréables à la vue, qu'on est impuissant à décrire, qui dilatent l'âme et tiennent compagnie. Après une excursion de deux mois employés à parcourir ces plaines, à satisfaire toutes les délices, à se promener dans ces contrées, et à chasser le gibier de plume et de poil, il arriva à Eṣṣouéïra. Quand il eut examiné la ville et réalisé entièrement le but qu'il s'était proposé, il reprit la route de sa capitale. Il passa par Ribâṭ Châkér, qui est une des *mzâra* les plus célèbres du Magrib, et qui est, depuis les anciens temps, le rendez-vous des saints. Dans le *Tachawouf,* Châkér, qui a donné son nom à ce *ribâṭ*, est indiqué comme ayant été un compagnon de 'Oqba ben Nâfi' Elfihri, conquérant du Magrib, et c'est là que se trouve son tombeau. A son passage dans cette localité, lors de ce voyage, le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh ordonna de restaurer la mosquée et de faire des fondations et des murs nouveaux.

En revenant, il remonte le cours de l'Oued Neffîs, jusqu'à la ville d'Agmât, où il visita le mausolée du chéïkh Aboû 'Abdallâh Elhezmîri et les autres saints de cette cité. Sa *mḥalla* était installée en dessous de la ville. Lorsque son campement fut établi, un certain nombre d'habitants du pays vinrent, avec leur qâḍi, lui apporter un superbe bélier et des vases contenant des rayons de miel. Le qâḍi fut introduit auprès du Sultan, qui se mit à parler avec lui, et lui demanda quels avaient été ses professeurs. Celui-ci lui fit des réponses extravagantes. Se tournant alors vers le *Ḥâjib*, le Sultan lui dit : « Conduis ce qâḍi à la tente du qâḍi Aboû Zéïd 'Abderraḥmân ben Elkâmél ; c'est lui qui s'en ira comme qâḍi avec la *mḥalla* au Soûs, s'il plaît à Dieu ! Fais-le installer dans sa tente

et remets-lui ce bélier et ce miel. » Le *Ḥâjib* conduisit le qâḍi à la tente du qâḍi de l'armée Aboû Zéïd ben Elkâmél, emmenant en même temps le bélier et le miel. Il recommanda à ce dernier de bien traiter le qâḍi pendant la nuit qu'il passerait chez lui.

Le lendemain, le Sultan se mit en route pour regagner Morrâkch. Arrivé à l'Oued Neffis vers le milieu de la journée, il fit dresser le pavillon de repos au bord de la rivière et convoqua le qâḍi Aboû Zéïd et tous les secrétaires. Quand ils furent tous assis devant lui, il se mit à interroger le qâḍi pour plaisanter : « Comment as-tu traité ton hôte pour le remercier de son bélier et de son miel ? » lui dit-il. Le qâḍi balbutia une réponse quelconque : il comprit que le Sultan voulait le mettre dans l'embarras en lui posant une pareille question, bien qu'il n'eût cependant pas négligé son hôte d'une nuit. Le voyant embarrassé, le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) lui dit : « Je crois que tu ne l'as pas traité comme il fallait. Si tu lui avais fait au moins son éloge pour son bélier et son miel, tu aurais réalisé ce qu'on attendait de toi, et ta responsabilité eût été dégagée, car je ne t'ai envoyé ce qâḍi qu'à cause de ce bélier et de ce miel. J'ai passé toute la nuit sans dormir, me rappelant ce qui s'était passé entre Elmanṣoûr Essa'di et ses secrétaires, à propos d'un incident semblable. Je vois bien qu'aujourd'hui il n'y a plus de secrétaires, plus de fins lettrés ni de princes. Je vais vous faire entendre ce qu'il survint à Elmanṣoûr lors de sa visite dans ce bourg d'Aġmât. » Il fit alors lire par son secrétaire Ben Elmbârek le récit donné par Elfichtâli, dans les *Menahîl Eṣṣafâ*, du voyage que fit Elmanṣoûr Essa'di à Aġmât pour y faire un pèlerinage et se distraire. les poésies qui furent échangées entre le qâḍi Aboû Mâlék 'Abdelouâḥed Elḥamîdi et celui qui lui fit cadeau du bélier et du miel, enfin tout ce que les secrétaires du gouvernement lui attribuent à ce sujet. Nous avons réuni

toutes les informations relatives à ce voyage d'Elmanṣoûr en traitant précédemment de son règne. L'auteur du *Nozha* cite les vers d'Elḥamîdi : celui qui désire les lire doit se reporter à cet ouvrage. Quand le secrétaire eut fini de lire le récit contenu dans le livre d'Elfichtâli, le Sultan leur reprocha l'insuffisance dont ils avaient fait preuve dans un incident semblable à celui dont il venait de leur être donné lecture. Je crois que le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) leur ordonna de copier ce récit et de l'étudier, pour leur servir de leçon. Dieu sait quelle est la vérité !

Motif de la colère du sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh contre son fils Moûlay Yazîd (Dieu lui fasse miséricorde !) [1].

En 1199, Moûlay 'Abdesselâm, fils du Sultan, revint du Ḥedjâz ; il reçut alors de son père le commandement de Târoûdânt, du Soûs et des régions adjacentes. Puis, quand vint le moment du départ de la caravane du Ḥedjâz, le Sultan fit partir son neveu et son gendre Moûlay 'Abdelmâlék ben Drîs, ses secrétaires Aboû 'Abdallâh Moḥâmmed ben 'Otsmân Elméknâsi et Aboû Ḥafṣ 'Omar Elouzireq, ainsi que le *Chéïkh Errekb* Aboû Moḥammed 'Abdelkérîm ben Yaḥya, et leur confia une somme de 350.000 douros pour être remise aux chérîfs de la Mekke, de Médine, du Ḥedjâz et du Yémen. Il les chargea de porter également, pour différentes personnes, des cadeaux qui étaient contenus dans des cassettes cachetées ; sur chacune d'elle était écrit le nom du destinataire. Il leur ordonna de se rendre d'abord à Constantinople, d'où ils devaient se mettre en route pour le Ḥedjâz avec l'*Amîn Eṣṣourra*, envoyé chaque année par le Sultan ottoman aux deux sanctuaires. Toutes

1. Texte arabe, IVe partie, p. 115.

ces précautions furent prises à cause de Moûlay Yazîd qui aurait pu couper la route à la caravane et la dépouiller de son argent. Le Sultan envoya les voyageurs par mer sur un corsaire du sultan 'Abdelḥamîd, à qui il écrivit pour lui demander de les faire partir avec son *Amîn Eṣṣourra*. Mais lorsqu'ils arrivèrent à Constantinople, l'*Amîn Eṣṣourra* était déjà parti avec la caravane pour le Ḥedjâz, et ils restèrent dans cette ville. Ils n'effectuèrent leur voyage que l'année suivante, en compagnie de la caravane. Dès leur arrivée à Médine l'éclatante, ils distribuèrent aux gens de cette ville et à tous les chérîfs du Ḥedjâz l'argent qui leur était réservé. Quand ils arrivèrent à la Mekke, Moûlay Yazîd était là, guettant leur venue. Ils remirent de suite aux gens de cette ville leurs cadeaux, ne conservant que les présents destinés aux chérîfs du Yémen et les cassettes d'or. Mais, profitant de l'heure de la sieste, Moûlay Yazîd, accompagné de plusieurs de ses gens, s'introduisit auprès des voyageurs dans la maison de 'Abdelkérîm ben Yaḥya, *Chéïkh Errekb;* il prit tout ce qu'il put emporter, s'empara des cassettes et partit. Le *Chéïkh Errekb*, Moûlay 'Abdelmâlék et les deux secrétaires allèrent aussitôt trouver le chérîf Seroûr, émir de la Mekke et lui firent part de ce qui s'était passé. Celui-ci envoya immédiatement ses gardes chercher Moûlay Yazîd, et quand on l'eut amené, il l'invita à rendre l'argent et lui adressa des menaces. Le coupable rendit une partie de ce qu'il avait pris, et nia s'être emparé du reste. Telle fut, dit-on, la cause de la colère contre lui du Sultan, qui renia Moûlay Yazîd, et fit part de ce reniement dans des manifestes qu'il envoya dans toutes les contrées, et qui furent suspendus à la Ka'ba, à la pierre du Prophète, à Jérusalem, au mausolée de Moûlay 'Ali Echchérîf à Tâfîlêlt, au mausolée de Moûlay Idrîs dans le Zerhoûn et à celui de Moûlay Idrîs à Fès. Le Sultan écrivit de plus au sultan 'Abdelḥamîd de ne pas donner asile à son fils s'il se réfugiait chez lui. Moûlay

Yazid, qui ne pouvait plus se présenter devant son père après sa mauvaise action, demeura en Orient jusqu'à l'année 1203, comme nous allons le rapporter s'il plaît à Dieu.

La même année (1109), les gens d'Alger enlevèrent une chrétienne, parente du despote d'Espagne qui allait, dans son bateau, d'Espagne à Naples pour visiter son cousin, possesseur de cette ville. Les Algériens refusèrent de la rendre contre n'importe quelle rançon, lorsqu'ils surent quel était son rang parmi les siens. Le despote d'Espagne écrivit alors au Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) pour le prier de s'occuper de son rachat au prix que demanderaient les Algériens. Le possesseur d'Alger repoussa les prières du Sultan. Celui-ci fit part de ce qui se passait au sultan 'Abdelḥamîd, qui adressa (Dieu lui fasse miséricorde !) au possesseur d'Alger des remontrances énergiques pour n'avoir pas accédé aux demandes du Sultan. « Il faut, lui écrivit-il, que vous accordiez au Sultan sa liberté sans argent. Quel que soit le prix de cette chrétienne, si le Sultan du Maġrib me demandait mille chrétiennes, je les lui enverrais. Maintenant, je vous ordonne de lui envoyer cette chrétienne, même si c'est une reine, et je vous défends de vous faire payer quoi que ce soit pour sa rançon. Vous repoussez les demandes du roi du Maġrib en faveur d'une chrétienne sans importance : vous avez donc oublié qu'il a fait rendre la liberté aux captifs turcs de toute origine, si bien qu'il n'y a plus un seul Musulman qui soit captif chez les infidèles. Ne commettez pas une nouvelle action de ce genre, sans quoi mes sentiments à votre égard changeraient. Salut. » Quand ils reçurent le firman du sultan 'Abdelḥamîd, les Turcs ne purent qu'envoyer la chrétienne auprès du Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) et s'excusèrent en disant : « Nous n'avons pas voulu la rendre, de peur que notre souverain n'en fût informé, car nous ne voulions pas le tromper :

c'était le devoir que nous imposaient nos fonctions et notre obéissance. Nous prions notre Seigneur d'accepter notre excuse et de ne pas croire que nous avons été guidés par d'autres motifs. Salut ! »

De ce qui eut lieu entre le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh et les gens de la zâouya de Boûlja'd (Dieu le protège !)[1].

Cette zâouya est une des plus célèbres du Mag̣rib ; ses mérites sont exprimés par le langage des faits ; depuis des siècles, elle est dirigée par des hommes éminents qui se sont transmis l'un à l'autre l'héritage de la sainteté et de la prééminence. Les humbles et les rois, les riches et les mendiants lui ont reconnu ces vertus, et les princes de cette dynastie et de celles qui l'ont précédée l'ont toujours traitée avec beaucoup d'égards et de respect. Toutefois, cet illustre Sultan, si glorieux et si noble, eut à sévir pendant son règne contre le chef de cette zâouya, qui était le *mrâbeṭ baraka* Aboû 'Abdallâh Sîdi Moḥammed El'arbi, fils du grand chéïkh Sîdi Elma'ṭi ben Eṣṣâlaḥ : le chef n'a-t-il pas à sévir contre celui qu'il commande ? L'homme n'est pas impeccable. Toute créature a ses imperfections, sauf celles que Dieu a créées parfaites. Il arriva donc que le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !), en retournant, cette année-là, de Rabâṭ Elfetḥ à Morrâkch, passa par le Tâdla et alla camper à la zâouya de Boûlja'd. Il fit détruire, à ce que l'on raconte, la zâouya et chassa les étrangers qui se trouvaient réunis autour de la famille du Chéïkh. Il fit conduire Sîdi El'arbi et toute sa clientèle à Morrâkch qu'il leur assigna comme résidence. Ils y demeurèrent jusqu'au moment où mourut le sultan Sîdi Moḥammed (Dieu lui fasse miséricorde !) et où fut proclamé son fils Moûlay

1. Texte arabe, IVe partie, p. 116.

Hichâm ben Moḥammed, qui leur permit de rentrer dans leur pays. Ils retournèrent à leur zâouya et y vécurent tranquillement pendant un certain temps. Après lui, le sultan Moûlay Slîmân ben Moḥammed maltraita à son tour Sîdi El'arbi, en raison de divers propos que quelque intrigant lui avait attribués pour lui nuire. Après des correspondances et des lettres de reproches qu'il serait trop long de rapporter ici, ce Sultan ordonna à Sîdi El'arbi de se rendre à Fès, où il demeura quelque temps. Il lui permit ensuite de retourner dans son pays.

En 1200, le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !) envoya son secrétaire, Belqâsém Ezzayâni, comme ambassadeur auprès du sultan ottoman 'Abdelḥamîd. Il était chargé de lui remettre un présent, dans lequel figuraient des charges de lingots d'or pur ayant la forme de barres de fer. Le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) voulait par là faire reconnaître sa gloire par les rois et témoigner de sa richesse et de sa grande opulence, politique étrange de la part de celui à qui Dieu l'a décrétée. A son arrivée à Constantinople, Belqâsém trouva Moûlay 'Abdelmâlék ben Drîs, le *Chéîkh Errekb* et les deux secrétaires qui attendaient le moment du pèlerinage de l'année suivante. « Je demeurai, dit-il, trois mois et dix jours à Constantinople, et, quand j'eus rempli ma mission, je revins auprès du Sultan : le sultan 'Abdelḥamîd envoya, en même temps que moi, un de ses serviteurs offrir un présent à mon souverain (Dieu lui fasse miséricorde !). Lorsque nous fûmes rendus auprès du Sultan, il me félicita en me disant : « Jamais je n'enverrai par d'autre que par toi des présents à l'Ottoman », et, comme le *réïs* Eṭṭâhar ben 'Abdelḥaqq Fennîch était présent, il ajouta, pour lui donner une marque de satisfaction : « De même, je ne confierai jamais mes bateaux de guerre qu'à Eṭṭâhar. » Il me demanda à combien s'élevait la solde trimestrielle des soldats turcs : je lui répondis qu'ils recevaient individuel-

lement 60 onces. Comme il trouvait que c'était peu, je lui fis savoir qu'en temps d'expédition, ils n'avaient pas à fournir leur nourriture ni celle de leurs chevaux, car toutes les dépenses de voyage étaient à la charge du Sultan. » Eẓẓayâni s'étend ensuite très longuement sur la description de Constantinople et sur la situation de ses habitants : mais ce serait sortir du cadre de notre ouvrage que de rapporter ce qu'il dit à ce sujet. Dieu est le protecteur.

Nombre des soldats des ports durant le règne du sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh, et montant de leur solde[1].

Pendant le règne du sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh, il y avait à Eṣṣouéïra, en comptant le *guéïch*, les artilleurs et les marins, 2.500 hommes; à Asfi, 200 artilleurs et 200 marins; à Tîṭ, 500 'Abîds; à Azemmoûr, 500 'Abîds; à Ânfa, 2.000 'abîds; aux Deux-Rives, 2.000 artilleurs et marins; à Elmehdiya, 2.500 'Abîds; à El'arêïch, en comptant le *guéïch*, les artilleurs et les marins, 1.500 hommes; à Aṣéïla et dans le Sâḥel, 200 artilleurs et marins; à Tanger, 3.600 Rifains ; et à Tétouan, en comptant le *guéïch*, les artilleurs et les marins, 800 hommes. Le nombre total des soldats des ports était de 10.500 hommes : leur solde individuelle était de 30 onces par trimestre, c'est-à-dire d'un *mitsqâl* par mois. Tout d'abord, ils touchaient leur solde à la fin de chaque mois, mais en l'année 1200, le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !), pour leur venir en aide et améliorer leur situation, accorda aux soldats des ports l'avance de leur solde de quinze années, à raison de un *mitsqâl* par mois et par homme, ce qui représentait une somme considérable, environ trois millions.

Le Sultan fit ensuite établir, dans tous les ports du

1. Texte arabe, IVe partie, p. 117

Magrib, un trésor qu'on aurait, à la fin de chaque trimestre, pour payer aux soldats de la place présents ou absents 30 onces par tête, pour leur permettre de subvenir aux besoins de leurs familles. Quant aux cadeaux d'expédition et de 'achoûra, aux gratifications et aux aumônes, le Sultan les prélevait sur ses biens propres : les trésors n'en supportaient pas la charge. Il en fut ainsi jusqu'à sa mort (Dieu lui fasse miséricorde !) où les 'Abîds des ports, à l'instigation de Moûlay Yazîd, s'emparèrent des trésors, les ouvrirent, et, après avoir enlevé ce qu'ils contenaient, retournèrent à Méknès, leur patrie commune.

En 1201, le Sultan dirigea une expédition contre la tribu des Chrâga, dans les environs de Fès ; il les pilla et les mit en déroute, mais leur pardonna ensuite, quand ils se réfugièrent au mausolée de Moûlay Boûchcheta, chez les Fichtâla. Il marcha ensuite contre les Ḥayâïna ; après avoir fait moissonner et dépiquer leurs récoltes par le *guéïch*, qui enleva leurs grains jusqu'au dernier, il envoya des cavaliers à leur poursuite, qui pillèrent leurs campements et leurs effets. « A cette époque, dit l'auteur du *Boustân*, j'avais été chargé de conduire une armée au gouverneur d'Oujda. A mon retour, je rejoignis le Sultan chez les Ḥayâïna : il me nomma gouverneur de Tâza. Je m'y rendis et y restai une année entière. »

La même année, Moûlay Moslama ben Moḥammed, fils du Sultan, revint d'Orient, où il avait abandonné son frère Moûlay Yazîd.

En 1202, le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) dépêcha aux Aït 'Aṭṭa l'ordre de lui fournir 600 hommes pris parmi eux et de les lui envoyer avec les 'Abîds de Tâfîlêlt, ce qui faisait un chiffre de 1.000 hommes ; il voulait les vêtir, les armer et les employer à la navigation, en les enrôlant en même temps dans l'armée. « Quand ces hommes furent arrivés auprès de lui à Méknès, dit l'auteur du *Boustân*, le Sultan me fit venir de Tâza. Dès mon arrivée, il me

donna l'ordre de les conduire à Tétouan, d'où ils devaient recevoir des vêtements et des armes, et de là à Tanger, où ils devaient résider. J'étais chargé de les embarquer sur les vingt galiotes qui étaient dans le port de cette ville, et de les faire naviguer dans le détroit, sur les côtes d'Espagne, pour les habituer à la mer et les exercer aux manœuvres navales. Je les conduisis à Tétouan, comme j'en avais reçu l'ordre du Sultan (Dieu lui fasse miséricorde!). Quand ils furent habillés et armés, je les emmenai à Tanger, où nous demeurâmes deux mois. Tous les jours, ils s'embarquaient sur les vaisseaux et faisaient la course entre eux. Tantôt ils sortaient dans le détroit, tantôt ils se rendaient sur les côtes d'Espagne et puis revenaient. A la fin, la mer ne les effrayait plus et ne les faisait plus souffrir; ils s'y étaient tout à fait accoutumés. L'hiver approchait, quand le Sultan m'écrivit de les lui amener. A notre arrivée à Méknès, il donna des ordres pour qu'il y eût réunion au *Mechouar* pour notre réception. Lorsque nous fûmes en sa présence, il s'approcha et vint jusqu'au milieu de notre groupe. Il adressa la parole aux Berbers dans leur langue et leur demanda comment ils avaient effectué leurs voyages. Ceux-ci répondirent qu'ils étaient satisfaits. D'aussi bonnes dispositions de leur part firent plaisir au Sultan, qui en fut très content et leur dit ensuite : « Voici mon secrétaire et mon ami ; je vous le donne comme gouverneur et il aura sous son autorité mes enfants, mes cousins, et tous les gens du Ṣaḥâra. Écoutez ce qu'il vous dira et obéissez-lui. » A ces mots, mon émotion fut si grande que je ne pus prononcer un seul mot. Le Sultan comprit que j'avais de la répugnance pour ces fonctions, et, quand il fut entré dans son jardin, il m'envoya chercher, et me dit, dès que je fus auprès de lui : « Ne crains rien, si je ne t'aimais, je ne t'aurais pas chargé de gouverner mes enfants et les gens de ma famille. Je ne puis pas me passer de toi. Ce Ben Ḥamîda, que j'ai nommé gouverneur de

Sijilmâsa, n'est bon à rien; tous les jours, il m'envoie des plaintes contre mon fils Ḥouséïn, qui opprime la population, sans qu'il puisse l'en empêcher. Ce n'est que pour cette raison que je te nomme leur gouverneur, car ils te redoutent à cause de la faveur dont tu jouis auprès de moi. » Il écrivit ensuite à ses enfants et aux principaux personnages de Sijilmâsa, et donna des ordres qu'une somme, dont il indiqua le montant, me fut remise en vue de certaines dépenses et pour des constructions. Après cela, je lui fis mes adieux et pris congé de lui. J'allai d'abord de Méknès à Fès et de là à Sijilmâsa; je pris possession de mon poste et m'y installai. Le gouverneur qui me précédait retourna auprès du Sultan, qui le fit arrêter immédiatement et le maltraita. »

Moûlay Yazîd revient d'Orient et se réfugie dans le mausolée du chéïkh 'Abdesselâm ben Mechich (Dieu soit satisfait de lui !). Motifs de sa conduite[1].

En 1203, le fils du Sultan, Moûlay Yazîd ben Moḥammed, revint d'Orient en compagnie de la caravane des pèlerins de Tafîlêlt et se rendit à Sijilmâsa. Arrivé au bourg de Boû Ṣemgoûn, il rencontra une caravane de gens de Sijilmâsa et les interrogea sur le pays et sur les gens : il leur demanda qui était gouverneur. En entendant prononcer le nom de Belqâsém Eẓẓayâni, Moûlay Yazîd fut très troublé et eut un moment d'abattement. Puis, s'adressant au *Chéïkh Errekb*, le chérîf Moûlay 'Abdallâh ben 'Ali et aux chérîfs qui étaient avec lui : « J'avais l'intention, leur dit-il, d'aller avec vous jusque dans votre pays et de me réfugier dans le mausolée de mon ancêtre Moûlay 'Ali Echchérîf, d'où j'aurais envoyé un émissaire, accompagné de mes princi-

1. Texte arabe, IVe partie, p. 118.

paux cousins et de leurs égaux, auprès de mon père pour intercéder en ma faveur. Mais, maintenant que le gouverneur de ce pays est Ezzayâni, je n'arriverai à rien avec lui et ce n'est pas lui qui favorisera un rapprochement entre mon père et moi. Voici mes femmes, je vous serai reconnaissant de les emmener avec mes gens : ils iront chez mon frère Moûlay Slîmân, et demeureront auprès de lui. Quant à moi, je me rendrai au mausolée du chéïkh 'Abdesselâm ben Mechîch, où je resterai jusqu'à ce que Dieu ait décrété ce que j'aurai à faire. » Il fit partir ses femmes et ses gens avec la caravane du pèlerinage et écrivit à son frère Moûlay Slîmân pour lui recommander sa famille. Il écrivit aussi à sa sœur utérine Moûlât Ḥabîba, qui habitait Erreteb, et à ses cousins de cette région. Il chargea ses gens de leur remettre ces lettres. A l'arrivée de la caravane dans le pays d'Elqenâdsa, un de ses gens remit à Moûlay Slîmân les lettres qui lui étaient destinées; celui-ci fut très embarrassé et, ne sachant que faire, porta ces missives à Belqâsém Ezzayâni en l'informant de ce qui se passait. « Mon père, lui dit-il, est fâché contre lui, et si j'accepte ses femmes, je m'expose à mon tour à sa colère : que faire ? » Belqâsém envoya au *Chéïkh Errekb* l'ordre de ne pas emmener avec lui les femmes de Moûlay Yazîd, en le prévenant qu'il encourrait la colère du Sultan. « Si tu veux être sain et sauf, ajoutait-il, envoie les femmes à Moûlât Ḥabîba, à Erreteb. Salut. » En recevant cette lettre, le *Chéïkh Errekb*, qui ne savait pas à quoi s'en tenir, fut vivement impressionné par sa teneur; il fit arrêter la caravane pour attendre l'arrivée des gens de Moûlay Yazîd et de ses femmes, et les fit partir avec quelqu'un qui leur indiqua le chemin d'Erreteb. Ils passèrent par l'Oued Ketsîr et s'arrêtèrent chez Moûlât Ḥabîba. Belqâsém Ezzayâni informa le Sultan de tout ce qui s'était passé : il prétend que le Sultan approuva sa conduite, et lui ordonna de préparer des animaux et des provisions de route pour les faire con-

duire aux femmes de Moûlay Yazîd par cinquante 'Abîds qui devaient les amener à Dâr Eddebîbag. Elles devaient y habiter avec sa mère, que le Sultan avait transportée du palais à cette résidence. Tout cela était l'œuvre d'Ezzayâni. Moûlay Yazîd lui garda rancune de cette affaire; aussi, quand il eut le pouvoir entre les mains, il le fit arrêter et bâtonner, et lui fit subir de mauvais traitements.

Arrivé au mausolée du chéïkh 'Abdesselâm (Dieu soit satisfait de lui!), Moûlay Yazîd envoya un certain nombre de chérîfs d'El'alam pour intercéder en sa faveur. Le Sultan leur ordonna de lui amener son fils. Ceux-ci supplièrent Moûlay Yazîd de venir, mais il s'y refusa. Deux autres fois, le Sultan l'envoya chercher, il ne voulut pas venir. Le Sultan lui écrivit plusieurs fois pour lui pardonner, mais il n'accepta pas ce pardon. Au contraire, il manifesta sa désobéissance et se mit nettement en état de révolte, écrivant même à son père des lettres où il manifestait ses dispositions. — C'est, du moins, ce que prétend Ezzayâni. Mais l'on sait que cet auteur était son ennemi : aussi ne faut-il pas ajouter foi à toutes ces affirmations contre ce prince. Dieu sait quelle est la vérité ! Le Sultan envoya alors son frère utérin Moûlay Moslama avec des soldats pour camper auprès de Moûlay Yazîd et le serrer de près; il ne devait pas le laisser descendre de l'enceinte sacrée. Une autre colonne, commandée par le qâïd El'abbâs Elboukhâri, alla aussi s'installer dans le voisinage du *horm*, sur l'autre versant de la montagne, pour bloquer Moûlay Yazîd et paralyser entièrement son action. Pendant son séjour dans cette localité, Moûlay Yazîd commença à creuser les fondations de sa maison et à bâtir une mosquée, dont on voit encore les restes au pied de la montagne. Il demeura assiégé là jusqu'au moment où lui parvint la nouvelle de la mort de son père (Dieu lui fasse miséricorde !).

Nous raconterons plus loin, s'il plaît à Dieu, ce qui advint de lui.

Mort du Prince des Croyants Sidi Moḥammed ben 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !) [1].

Voyant que Moûlay Yazîd s'obstinait à rester dans le mausolée du chéïkh 'Abdesselâm ben Mechîch (Dieu soit satisfait de lui !) malgré ses exhortations répétées, le Sultan quitta Morrâkch, pour se rendre en personne auprès de son fils, dans l'espoir de le rassurer et de dissiper ses craintes et ses appréhensions. Il sortit de Morrâkch légèrement malade. La maladie ne fit que s'aggraver en route, sous l'influence de la fatigue occasionnée par une marche rapide, qui le conduisit, en six jours, dans le voisinage de Rabâṭ Elfetḥ. Ce fut là que la mort vint l'atteindre (Dieu lui fasse miséricorde !). Il était dans sa litière et se trouvait à une demi-journée environ de Rabâṭ Elfetḥ. Le même jour, qui était le dimanche 24 rejeb 1204, on porta son cadavre en toute hâte à son palais. Le lendemain, toute la population se réunit pour célébrer ses funérailles : les gens vinrent de tous côtés pour y assister. Après la cérémonie, il fut enterré dans une des salles de son palais. La population tout entière fut affligée de sa mort. Dieu lui fasse miséricorde et soit satisfait de lui !

Derniers renseignements sur le sultan Sidi Moḥammed ben 'Abdallâh ; ses œuvres ; sa politique [2].

Le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !) aimait et recherchait les savants et les gens de bien ; à tout instant, il en était entouré. C'est ainsi que l'on voyait chez lui tous les savants et les imâms de l'époque,

1. Texte arabe, IVe partie, p. 119.
2. Texte arabe, IVe partie, p. 119.

comme le fqîh très docte et universel, Aboû 'Abdallâh Moḥammed, fils de l'*imâm* Sîdi 'Abdallâh Elġarbi Errebâṭi ; le *fqîh* très docte, le scrutateur Aboû 'Abdallâh Sîdi Moḥammed Elmîr Esslâoui; le *fqîh* très perspicace, Aboû 'Abdallâh Moḥammed Elkâmel Errechîdi, et le *fqîh* Sî Aboû Zéïd 'Abderraḥmân, surnommé Boû Kherîṣ. Ceux-ci étaient ceux avec qui il s'asseyait pour converser : ils lui faisaient la lecture des livres de *ḥadîts*, en discutaient le sens et rédigeaient pour lui, suivant ses indications, les interprétations qu'il en tirait. Il avait un tel goût pour cette étude qu'il avait fait venir d'Orient des livres précieux de *ḥadîts* qui ne se trouvaient pas dans le Maġrib, entre autres, le *Mesned* de l'imâm Aḥmed, le *Mesned* d'Aboû Ḥanîfa, etc. Il composa même sur la science des *ḥadîts*, avec l'aide des fqîhs qui viennent d'être nommés, divers ouvrages, parmi lesquels le *Kitâb Masânid Ela'im-mati-l'arba'a*. C'est un ouvrage précieux qui, forme un gros volume. Dans ce livre, il a formé un recueil des ḥadîts sur la *rioudya* desquels les quatre imâms sont d'accord, ou seulement trois ou deux d'entre eux : il a laissé de côté les *ḥadîts* rapportés par un seul des imâms, ou par un autre qu'eux. Un tel recueil n'avait pas encore été composé (Dieu lui fasse miséricorde !).

Souvent, le vendredi, après la prière, il réunissait, dans la *maqṣoûra* de la mosquée, à Morrâkch, les fqîhs de cette ville et ceux de Fès ou des autres villes qui se trouvaient là, pour converser sur les *ḥadîts* du Prophète et leur interprétation ; ces conversations lui faisaient beaucoup de plaisir. Il regrettait souvent, dans ces réunions, d'avoir « perdu ma vie à ne rien faire » et poussait des soupirs en songeant à tout ce qu'il aurait pu apprendre pendant sa jeunesse.

Comme il ne s'était occupé d'aucune branche de la science quand il était jeune, il commença par étudier avec ardeur les livres d'histoire, les chroniques des peuples,

l'histoire des Arabes et ses principaux faits. Il était imprégné de cette étude, dans laquelle il était arrivé à un degré très avancé. Il savait presque par cœur les proverbes arabes et les poésies des poètes antéislamiques et postislamiques qui se trouvent dans le *Kitâb Elaġâni*, d'Aboûlfaraj Eliṣbahâni. Mais quand Dieu le chargea du gouvernement des Musulmans après la mort de son père, il abandonna l'histoire et la littérature, qu'il aimait pourtant passionnément, pour entreprendre la lecture des *ḥadîts*, rechercher ceux qui sont étranges, les tirer des sources, converser avec les savants et s'entretenir avec eux sur ces matières. Il avait organisé, pour cela, des séances régulières qui auraient pu certainement supporter la comparaison avec celles d'Elmanṣoûr Essa'di, que raconte Elfichtâli dans le *Menâhil Eṣṣafâ*. S'il allait faire un pèlerinage, ou s'il faisait une chasse ou une partie de plaisir, au printemps, et qu'il restât dehors à peu près une semaine, il campait, de préférence, dans les endroits où campait Elmanṣoûr, lorsqu'il se rendait en pèlerinage à Aġmât ou qu'il en revenait. Et il disait : « C'étaient les campements d'Elmanṣoûr (Dieu lui fasse miséricorde !). Il est mon maître en pareille matière. »

Voici une chose curieuse à son sujet (Dieu lui fasse miséricorde !) : Il jugeait que les ṭolba qui passaient leur temps à étudier des abrégés (*mokhtaṣar*) sur la science du droit ou sur d'autres sciences, en laissant de côté les ouvrages fondamentaux qui contiennent des développements clairs, perdent leur temps sans profit. Il ne voulait pas qu'on étudiât ainsi et ne laissait personne lire le *Mokhtaṣar* de Khelîl, celui de Ibn 'Arafa, et autres ouvrages du même genre. Il ne ménageait pas les humiliations à ceux qui faisaient la lecture de ces ouvrages, si bien que le *Mokhtaṣar* de Khelîl fut sur le point d'être entièrement abandonné. Il recommandait, au contraire, l'étude de la *Risâla* et du *Tehdîb*, et autres traités simi-

laires. Il écrivit même, à ce sujet, un ouvrage très développé, avec l'aide de Aboû 'Abdallâh Elgarbi, de Aboû 'Abdallâh Elmîr, et d'autres savants assidus de ses réunions. Le sultan Moûlay Slîmân, quand il arriva au pouvoir, encourageait, au contraire, l'usage du *Mokhtaṣar* et donnait beaucoup d'argent pour ceux qui l'apprenaient par cœur et l'enseignaient. Chacun est récompensé suivant ses intentions et le but qu'il s'est proposé.

Je dirai, cependant, que l'opinion du sultan Sîdi Moḥammed (Dieu lui fasse miséricorde !) était la bonne. On trouve, en effet, dans les écrits d'un certain nombre de grands savants, comme l'imâm, le *ḥâfiḍ* Boû Bkeur ben El'arabi, le chéïkh circonspect Aboû Isḥâq Echchâṭbi, le très docte, l'érudit Aboû Zéïd 'Abderraḥmân ben Khaldoûn, et tant d'autres, que le dessèchement de l'eau de la science et la décroissance du savoir des gens d'étude dans l'Islâm sont dus à ce qu'on ne se sert plus que des abrégés qui sont difficiles à comprendre, et qu'on laisse de côté les ouvrages des auteurs anciens, dans lesquels les idées sont longuement développées et les arguments très clairs, et qui permettent à celui qui les étudie d'arriver à posséder leur contenu. J'en jure par ma vie, ceux-ci seuls qui en ont fait eux-mêmes l'expérience peuvent être certains de ce qui précède. Nous avons dit aussi, au commencement de cet ouvrage, que les rois descendant de 'Abdelmoûmén prêchaient le retour aux prescriptions du Coran et de la *Sounna*, témoignant ainsi de l'importance de la science antique et de leur respect des principes qui en découlent. Dieu conduit qui bon lui semble dans la voie droite.

Le sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !) interdisait l'étude des livres de Touḥîd établis sur les bases de la théologie dogmatique ('Ilm Elkalâm) et rédigés suivant l'esprit de la secte de l'imâm Elach'ari. Il recommandait aux gens de s'en tenir à la doctrine

primitive, qui consiste à suivre simplement le dogme tel qu'il dérive du sens extérieur du Coran et de la *Sounna*, sans se préoccuper des interprétations. C'était ce qu'il pratiquait lui-même : ainsi, à la fin de son livre relatif aux ḥadîts extraits des quatre imâms, il dit : « Je suis *mâleki* de rite et *ḥanbali* de dogme », ce qui signifie qu'il jugeait inutile de s'engager dans la science du sens des mots, comme le font les modernes. On cite de lui de nombreuses anecdotes à ce sujet. Sur cette matière il avait encore raison, à mon avis : en effet, l'imâm Aboû Ḥâmed Elǵazzâli (Dieu soit satisfait de lui !) dit, dans le *Kitâb Elaḥiâ'*, que la science du sens des mots est comparable à un remède dont on n'a besoin qu'en cas de maladie : on ne doit y recourir qu'en cas d'hérésie. D'ailleurs, on a établi dans quelle mesure il convient d'en user vis-à-vis du peuple et des autres classes de la société, des commençants et de ceux qui ont achevé leurs études, des médiocres et des intelligents. Mais ce serait sortir de notre sujet que de nous étendre sur cette question.

Le sultan Sîdi Moḥammed (Dieu lui fasse miséricorde !) avait une grande noblesse de caractère : il aimait la gloire et voulait arriver au faîte de la splendeur. Il tenait aux souverains turcs le langage d'un égal, et ceux-ci, à leur tour, le traitaient en seigneur. Les nombreuses sommes d'argent et les cadeaux qu'il leur envoyait lui donnèrent une haute situation auprès d'eux : ils le considéraient comme plus puissant qu'eux par la richesse et le nombre d'hommes. Il donnait en prince qui ne craint pas l'appauvrissement, et savait placer ses générosités. Il connaissait la valeur des hommes, les traitait en conséquence, et savait leur passer leurs fautes, tenant compte de leurs antécédents à ceux qui avaient rendu des services. Il s'intéressait toujours à ses serviteurs, qu'ils fussent bien portants ou malades, et ne dédaignait pas ceux qu'il avait connus avant d'être au pouvoir.

Il était reconnu comme un des hommes les plus courageux de son temps : il conduisait lui-même les expéditions, et la crainte qu'il inspirait suffisait à mettre en déroute les troupes ennemies. Il gardait les hommes de valeur et les employait à son service, les réservant pour les jours difficiles. Il les appelait par leur nom quand il les rencontrait ou qu'ils se présentaient chez lui. Il les expédiait à la tête d'une tribu, ou d'un groupe de l'armée. Dans ses guerres, il se conformait toujours aux règles de la politique de douceur. S'il chargeait de mission un homme dont il connaissait l'habileté et la valeur, il lui disait ce vers d'Ibn Doréïd : « Mille hommes ne sont pas plus qu'un seul ; un seul homme est autant que mille s'il a reçu ses ordres de nous. »

En résumé, ce Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) était un grand roi.

Les œuvres qu'il a laissées dans le Magrib sont nombreuses. On lui doit à Morrâkch la reconstitution du mausolée du chéïkh Bel'abbâs Essebti avec sa mosquée et sa *mdersa*, du mausolée du chéïkh Ettebbâ' avec sa mosquée, du mausolée du chéïkh Elguezoûli avec sa mosquée, du mausolée du chéïkh Eljezouâni avec sa mosquée, du mausolée du chéïkh Ben Ṣâlaḥ avec sa mosquée, du mausolée de Moûlay 'Ali Echchérîf avec sa grande mosquée, du mausolée du chéïkh Méïmoûn Eṣṣaḥrâoui, de la mosquée des rois et de ses deux *mdersas* à Berrîma, de la mosquée d'Elmanṣoûr, de la grande mosquée de Bâb Doukkâla, de la grande mosquée de Bâb Héïlâna, de la grande mosquée d'*Erraḥba*, de la mosquée et des six *mdersas* de la qâṣba. Il restaura aussi la mosquée de la Zâouyat Echcherrâdi et celle de Ribâṭ Châkér. Il fonda la ville d'Eṣṣouéîra avec ses mosquées, ses *mdersas*, ses forts, ses batteries et tout ce qu'elle renferme. On lui doit encore la mosquée et la *mdersa* d'Asfi ; la mosquée de la ville de Tîṭ ; la ville d'Ânfa, sa mosquée, sa *mdersa*,

son bain, ses *ṣqâlas* et ses batteries ; la ville de Fḍâla, sa mosquée et sa *mdersa;* Elmanṣoûriya et sa mosquée ; la mosquée *Essounna* à Rabâṭ Elfetḥ, et les six mosquées ainsi que les forts d'Agdâl ; les deux grandes *ṣqâlas* de Salé et de Rabâṭ Elfetḥ ; la mosquée d'El'aréïch, sa *mdersa*, ses *ṣqâlas*, ses batteries et son marché, les *ṣqâlas* et les batteries de Tanger ; la mosquée Elazhar et sa *mdersa* à l'*Iṣṭabl* de Méknès ; dans cette ville, la mosquée d'Elberda'iyîn, le mausolée du chéïkh Ben 'Isa, celui du chéïkh Aboû 'Otsmân Sa'îd avec sa mosquée, la *mdersa* Eṣṣahrîj, la *mdersa* Eddâr Elbaïḍâ, la mosquée et la *mdersa* de Berrîma, la mosquée de Hedrâch, la mosquée de Bâb Meraḥ ; trois arches du pont du Sbou, près de Fès, le mausolée du chéïkh 'Ali ben Ḥirzihim, celui du chéïkh Derrâs ben Ismâ'îl, celui d'Aboû 'Abdallâh Ettâoudi, la *mdersa* de Bâb Elguîsa ; la mosquée et la *mdersa* de Tâza ; à Sijilmâsa, le mausolée de Moûlay 'Ali Echchérîf et la qaṣba d'Eddâr Elbaïḍâ avec sa mosquée et sa *mdersa*, et la mosquée et la *mdersa* d'Erréïṣâni. Il fit également de pieuses fondations en faveur du *Mâristân* de Fès et de celui de Morrâkch.

Toutes ces œuvres sont assez glorieuses pour perpétuer la mémoire de son noble génie : parmi ces monuments, les uns ont été édifiés par lui, les autres réparés, d'autres enfin reconstruits.

Il assigna aux chorfa de Tâfîlêlt une somme annuelle de 100.000 *mitsqâls*, dans laquelle n'étaient pas compris les dons divers qu'il leur faisait dans le courant de l'année. Il servit également une somme annuelle de 100.000 *mitsqâls* aux notables des deux nobles sanctuaires et aux chorfa du Ḥedjâz et du Yémen. Les chorfa du Maġrib recevaient la même somme. A chaque fête, il envoyait des dons aux *ṭolbas*, aux *moueddins*, aux lecteurs et aux *imâms* des mosquées. On ne saurait calculer les sommes qu'il payait, en vue de la guerre sainte, aux réïs de la mer

et aux artilleurs, ni ce qu'il dépensait pour les bateaux de guerre et les appareils de combat dont il remplit les contrées du Maġrib. Mais ces sommes furent encore dépassées par celles qu'il employa à faire mettre en liberté les captifs musulmans, puisqu'il ne restait plus dans les pays de l'infidélité un seul prisonnier de l'Occident ou de l'Orient; en une seule année, il obtint la liberté de plus de 248.000 captifs.

Les legs pieux qu'il fit aux deux nobles sanctuaires, ainsi que les livres de science dont il leur fit don, existent encore aujourd'hui.

Il s'occupa beaucoup des bateaux corsaires : sous son règne, il y eut jusqu'à 20 grands vaisseaux d'escadre et 30 frégates et galiotes; les *réïs* étaient au nombre de 60, ayant tous leurs bateaux et leurs marins; comme marins, il y avait 2.000 Orientaux et 3.000 Maġribins, et, de plus, 2.000 artilleurs.

Son infanterie comprenait 15.000 'Abîds et 7.000 hommes de condition libre : l'infanterie fournie par les tribus et qui participait aux expéditions avec les réguliers comprenait 8.000 hommes du Ḥoûz et 7.000 du Ġarb.

Il déployait, s'il se rendait au Mechouar, ou lorsqu'il sortait avec son cortège, une splendeur immense dont tout le monde parlait.

Les rois et les despotes européens le craignaient. Leurs envoyés lui apportèrent leurs cadeaux et leurs présents pour obtenir de vivre en paix avec lui sur mer. Il était arrivé à ce résultat par son habile politique et son prestige. Il accorda la paix à toutes les nations chrétiennes, sauf aux Moscovites, parce qu'ils faisaient la guerre au Sultan ottoman. Quand ils lui envoyèrent leurs ambassadeurs et leurs présents à Tanger, il les repoussa et refusa d'accorder la paix.

Il imposa aux nations chrétiennes des tributs qu'elles s'engagèrent à lui payer, et qu'elles payaient réellement.

chaque année. Cet état de choses se prolongea après lui, mais il a cessé dans ces dernières années. Les nations chrétiennes cherchaient à lui être agréables par des cadeaux, des services et par tous les moyens en leur pouvoir. Dès qu'il écrivait pour lui demander quoi que ce fût à un despote, celui-ci s'empressait de le faire, même si c'était défendu par sa religion. Il obtenait satisfaction d'eux de toutes les façons, bon gré mal gré. Ainsi les deux plus grands despotes chrétiens, qui étaient le despote d'Angleterre et le despote de France, refusaient de lui payer ouvertement le tribut comme les autres princes étrangers ; il leur faisait, cependant, payer beaucoup plus par une politique amicale.

Il eut un grand nombre d'enfants, qui furent : Aboûlḥasan 'Ali, qui était l'aîné, Elmâmoûn, Hichâm, 'Abdeselâm, issus de la maîtresse du palais, Lalla Fâṭma, fille de son oncle Slîmân ben Ismâ'îl ; 'Abderraḥmân, fils d'une femme libre Howâriya des Howâra du Saïs ; Yazîd et Moslama, issus d'une captive espagnole convertie ; Elḥasan et 'Omar, issus d'une femme libre des Aḥlâf ; 'Abdelouâḥéd, issu d'une femme libre de Rabâṭ Elfetḥ ; Slîmân, Eṭṭayyéb et Moûsa, fils d'une autre femme libre des Aḥlâf ; Elḥasan et 'Abdelqâder, issus d'une autre femme des Aḥlâf ; 'Abdallâh, issu d'une femme libre des 'Arabs Beni Ḥsen, et Brâhîm, fils d'une Européenne convertie.

Parmi les panégyriques en vers composés en l'honneur du sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !), il y a l'*Ardjoûza* du fin et éloquent Aboûl-'abbâs Aḥmed Elounnân, intitulée *Echchemaqmaqiya*, qui débute ainsi :

« N'envoie pas encore le chamelier qui doit faire marcher devant lui les chamelles, et ne leur fait pas faire plus qu'elles ne peuvent. »

Cette *Ardjoûza* est célèbre : elle est en vers excellents et est composée avec beaucoup d'habileté. Elle témoigne,

de la part de son auteur, d'une grande puissance et d'une profonde connaissance de l'histoire des Arabes, de leur époque, de leur sagesse et de leurs proverbes. Celui qui l'apprendrait par cœur et la comprendrait à fond pourrait se passer de tout autre ouvrage de littérature. A l'époque où je me livrais à l'étude, j'ai soigneusement travaillé à vocaliser les mots de ce poème, à étudier à fond les récits et les proverbes qu'il contient, et à disséquer les allusions et les métonymies qu'on y rencontre, et que j'étais arrivé à reconstituer entièrement. Je me mis ensuite à rédiger sur ce poème un commentaire embrassant tous les sens cachés et rapportant toutes les sources auxquelles l'auteur a puisé. J'avais écrit environ quatre cahiers, quand les circonstances m'empêchèrent de terminer mon ouvrage. Je demande à Dieu d'éloigner de moi les entraves qui me retiennent, afin que je puisse travailler pour le bien de notre religion et de nos affaires humaines, et de me secourir de la félicité en ce bas monde et en l'autre, dans mes pérégrinations et dans mon repos (1). Lui seul le peut.

Parmi les vizirs du sultan Sîdi Moḥammed ben 'Abdallâh (Dieu lui fasse miséricorde !), il y eut le ministre célèbre, Aboû 'Abdallâh Moḥammed El'arabi Qâdoûs, surnommé Efendi. C'était un des familiers du Sultan : il jouissait de sa faveur et était un des grands de son gouvernement. Il descendait d'un Espagnol converti. Cet homme était une véritable étincelle d'intelligence et de vivacité ; par son esprit d'organisation et son énergie, il était un des soutiens du gouvernement de Sîdi Moḥammed ; pas une seule affaire de la Cour ne lui échappait. Aussi il avait acquis une influence et une autorité sans égales à cette époque : les plus hauts personnages de l'Empire attendaient à sa porte deux, trois jours, sans pouvoir être reçus par lui.

(1) Dieu a bien voulu me permettre de terminer cet ouvrage, qui, Dieu soit loué, est parfait dans son genre (*Note de l'auteur*).

Après la mort du sultan Sîdi Moḥammed (Dieu lui fasse miséricorde !), ce vizir fut maltraité par Moûlay Yazîd en même temps que d'autres gens de Morrâkch, comme nous le verrons plus loin.

Règne du Prince des Croyants Moûlay Yazîd ben Moḥammed : ses premières années ; son développement (Dieu lui fasse miséricorde !) [1].

Moûlay Yazîd était l'objet de la sollicitude de son père (Dieu lui fasse miséricorde !), qui lui témoignait une très grande estime. Tous les habitants du Magrib, quels qu'ils fussent, administrés et soldats, étaient pleins d'affection pour lui et mettaient en lui leurs espérances. Son nom leur était sympathique et ils aimaient à entendre parler de lui. En effet, ce prince était généreux, brave ; il était attaché fermement aux devoirs de la noblesse ; il était pieux ; il tenait à se montrer bienfaisant envers les descendants du Prophète ; il aimait les gens de bien et leur faisait des dons ; il exécutait les prières quand le moment en venait, en voyage ou en séjour, et rien ne pouvait l'en détourner. Il était considéré comme un prince parfait. Mais peu à peu, il s'était laissé entourer d'ignorants qui étaient à son service, et qui, à la faveur de leurs assiduités, lui vantèrent les charmes de l'indépendance et de la révolte contre son père. Leurs intrigues ouvertes et cachées avaient fini par faire impression sur lui, et il avait suivi leurs conseils. Ce fut le fait de sa jeunesse, véritablement, qui le domina, car, quoique n'ayant pas des aspirations exagérées, mais, il devança le moment de l'action en se révoltant contre

1. Texte arabe, IVe partie, p. 129.

son père, soutenu par le *guéïch* des 'Abîds, comme nous l'avons vu. On eût pu lui appliquer ces vers : « Si 'Âmér dit que c'est par ignorance, celle-ci peut être mise sur le compte de la jeunesse. »

Il perdit aussitôt, auprès de son père, l'influence qu'il possédait. Celui-ci, en effet, le destinait au khalifat et le faisait passer avant ses frères aînés, à cause de son habileté, de la bravoure qu'il avait manifestée à chaque occasion, de son penchant pour la guerre sainte et de sa passion pour l'art du tir au mortier. Il lui avait confié la direction des artilleurs et des marins, et l'envoyait chaque année, avec des notables et des artilleurs, dans les divers ports, pour inspecter les gens préposés aux forts et aux batteries et leur enseigner ce qu'ils avaient besoin d'apprendre. Voyant avec quelle passion il s'occupait de ce service, et la façon dont il réussissait, son père lui fit de grands cadeaux ; il le chargea ensuite des relations avec les consuls étrangers résidant dans les ports, en lui donnant mandat de le représenter dans cette œuvre. En 1182, le Sultan le nomma gouverneur de la tribu de Guerouân, qui était à cette époque la tribu berbère la plus puissante en cavaliers et en fantassins. Il lui confia le soin de les commander et lui donna pour instruction de mettre un terme à leur inimitié avec les Aït Idrâsén. Il se rendit auprès de cette tribu et sut se faire aimer par ces gens. Il se mit à les aimer lui aussi : les fils des notables allaient à la chasse avec lui, il les aveuglait de cadeaux, leur donnait des chevaux, des armes et des vêtements. Ils ne le quittaient plus, et finirent par corrompre son cœur, en lui conseillant de s'emparer du pouvoir. « Ce trésor qui est à Qoubbat Elkhayyâṭîn, lui disaient-ils, est à ta disposition : personne ne t'empêche de t'en emparer ; tu t'en serviras pour établir ton autorité. Quand tu voudras appeler nos frères les Aït Ou Mâlou, ils n'hésiteront pas un seul instant à venir auprès de toi, et il n'y a pas d'armée, ni per-

sonne, qui puisse leur résister. » Ils tournaient continuellement autour de lui pour l'entraîner dans cette voie, si bien qu'il finit par convoiter le pouvoir et ne parla plus que de ce sujet.

C'est ainsi qu'il informa de ses projets le qâïd des Oûdêya, Aboû Moḥammed 'Abdelqâder ben Elkhaḍir, mais celui-ci, qui était dévoué au Sultan et le servait avec fidélité et loyauté, le prévint aussitôt des rapports de son fils avec les Guerouân, qui se rendaient chez lui par centaines à la fois et passaient la nuit avec lui dans la qaṣba : « Je crains, ajoutait-il, que votre fils ne fasse parler de lui, et que vous m'en punissiez ; je vous fais donc part de ce qui se passe. » Dès qu'il reçut sa lettre, le Sultan envoya son qâïd El'abbâs Elbokhâri avec cent cavaliers pour s'emparer de Moûlay Yazîd. Nous avons dit que l'armée et tous les administrés avaient de la sympathie pour ce prince. Aussi, à peine arrivé à Salé, le qâïd El'abbâs fit secrètement prévenir Moûlay Yazîd qu'il allait être arrêté et qu'il n'avait qu'à se sauver. Moûlay Yazîd quitta Méknès, à la faveur de la nuit, avec ses intimes et ses amis les Guerouân, et se rendit chez les Aït Ou Mâlou ; aussi, quand le qâïd El'abbâs arriva, Moûlay Yazîd et ses partisans ne se trouvaient déjà plus dans la ville. Il s'y installa et fit part de ce qui se passait au Sultan, qui envoya, auprès de Moûlay Yazîd, son secrétaire Aboû 'Otsmân Sa'îd Echchlîḥ. Celui-ci alla trouver le prince à la Zâouya des Aït Isḥaq, où il s'était rendu, n'ayant été accueilli, chez les Aït Ou Mâlou, que par les Aït Mhâouch et les Aït Chqîrèn. Quand ce secrétaire lui eut présenté la lettre du Sultan qui lui pardonnait, il partit avec lui pour Morrâkch. A son arrivée dans cette ville, il alla se réfugier au mausolée de Bel'abbâs Essebti. Le Sultan lui ayant ensuite accordé sa grâce, il s'entretint avec lui et se disculpa des accusations portées contre lui, rejetant toute la faute sur ces grossiers Guerouân et déclarant qu'il n'avait pas approuvé leurs projets.

Le Sultan décida dans son for intérieur de les châtier, et à son retour de Morrâkch, en 1184, il marcha contre eux jusqu'à Gourîgra, tomba sur eux et leur tua près de 500 hommes, comme nous l'avons rapporté.

Quant à Moûlay Yazîd, il le fit résider à Fès El'ouliâ, avec ses frères Moûlay 'Ali et Moulay 'Abderraḥmân. Au bout d'un certain temps, un combat eut lieu entre lui et Moûlay 'Abderraḥmân, en plein Fès Eljedîd ; des deux côtés un certain nombre de gens périrent. Aussitôt qu'il sut cela, le Sultan se rendit à Méknès, d'où il envoya quelqu'un pour arrêter ses deux fils. Moûlay 'Abderraḥmân et ses gens furent seuls pris : Moûlay Yazîd s'enfuit au tombeau de Moûlay Idrîs l'aîné, dans le Zerhoûn, puis fut ramené par les chérîfs auprès de son père, qui lui pardonna et rendit également la liberté à Moûlay 'Abderraḥmân. Le Sultan fit ensuite une enquête sur les serviteurs de ses deux fils, et quand il connut ceux d'entre eux qui étaient honnêtes et ceux qui ne l'étaient pas, il les fit tous sortir de prison. Aux premiers, il donna la liberté, et aux seconds, qui étaient au nombre de trente, il fit couper un pied et une main alternés. Moûlay 'Abderraḥmân fut envoyé à Méknès, et Moûlay Yazîd à Fès. Peu de temps après, en faisant une course sur l'hippodrome et en jouant à la poudre, Moûlay 'Abderraḥmân tua un homme des Beni Mṭîr. Les contribules de la victime étant venus se plaindre à leur qâïd Moḥammed ben Moḥammed Ou 'Azîz, celui-ci paya de sa poche le prix du sang, et, après avoir obtenu qu'ils renonçassent à leur réclamation, il fit dresser un acte constatant ce renoncement. Le calme fut aussitôt rétabli. Sur ces entrefaites, le Sultan envoya son qâïd El'abbâs à Méknès, pour mettre à mort divers individus qui étaient dans la prison de cette ville. Moûlay 'Abderraḥmân, qui croyait que son père avait eu connaissance du meurtre du Mṭîri, et que ce qâïd venait pour cette affaire, s'enfuit de Méknès pendant la nuit et gagna Oujda et de

là Tlemsên. Quand le Sultan fut avisé de sa fuite, il demanda quelle en était la raison : dès qu'il sut par le qâïd El'abbâs ce qui s'était passé, il envoya l'*amân* à son fils, qui, méfiant, quitta Tlemsên et alla à Sijilmâsa. Le Sultan dépêcha quelqu'un auprès de lui, pour l'assurer de son pardon et le ramener, mais il n'eut pas confiance et s'enfuit dans le Soûs. Puis, le Sultan lui ayant encore envoyé l'amân dans le Soûs, il partit pour le Sud, et parcourut cette région de tribu en tribu jusqu'à la mort de son père (Dieu lui fasse miséricorde !). A ce moment-là, il revint à Târoûdânt, où il demeura, cherchant à obtenir le pouvoir, mais sans succès, puis il mourut (Dieu lui fasse miséricorde !).

De son côté, Moûlay Yazîd resta à Fès jusqu'au jour où il se rendit à Morrâkch, appelé par son père. Sur ces entrefaites, était survenue la révolte des 'Abîds contre le Sultan, provoquée par la question de la garnison qu'il leur avait ordonné d'envoyer à Tanger, comme nous l'avons rapporté. Moûlay Yazîd fut envoyé pour calmer cette sédition et les ramener dans le droit chemin. Mais quand il fut rendu auprès d'eux, ils l'excitèrent par leurs propos, et remuant chez lui ce qui était en repos, ils firent apparaître ce qui était caché ; ils le proclamèrent et prononcèrent la *khoṭba* en son nom, ainsi que nous l'avons déjà raconté en détail. Qaddoûr ben Elkhaḍir et les Oûdêya se séparèrent de lui, et repoussèrent les dons considérables qu'il leur envoya, quand, ayant ouvert le Trésor, il voulut se les concilier. Moḥammed Ou 'Azîz et ses Berbers ayant fait cause commune avec les Oûdêya, Moûlay Yazîd vint attaquer ses adversaires. La rencontre eut lieu à Elmouchtecha, à Méknès ; le prince fut battu et plus de cinq cents 'Abîds furent tués. Le Sultan arriva alors avec ses soldats et les contingents des tribus. Moûlay Yazîd s'enfuit au Zerhoûn, où son père le poursuivit. Celui-ci, après avoir visité Moûlay Idrîs (Dieu soit satisfait de lui !), accéda

aux prières des chérîfs Drîsis en faveur de son fils et lui pardonna. Il l'envoya alors en Orient, où il commit à la Mekke, vis-à-vis du *Chéïkh Errekb*, l'acte que nous connaissons, et qui constituait une véritable désobéissance. Cette conduite amena le Sultan à le renier. Il revint d'Orient en 1203 et se réfugia au mausolée du chéîkh 'Abdesselâm ben Mechîch. Il y demeura jusqu'à la mort de son père, ainsi que nous l'avons raconté. Dieu est le protecteur !

Prestation de serment au Prince des Croyants Moûlay Yazîd ben Moḥammed (Dieu lui fasse miséricorde !) [1].

Moûlay Yazîd était dans le sanctuaire *Mechîchi*, quand il reçut la nouvelle de la mort du sulṭan Sîdi Moḥammed (Dieu lui fasse miséricorde !) qui survint à la date précitée. Les chérîfs de l'endroit et tous les gens du Djebel le proclamèrent, ainsi que les hommes de l'armée qui l'assiégeaient, et dont nous avons parlé. Voyant que le succès commençait, il se rendit à Tétouan, qui était la ville la plus proche, et reçut le serment de fidélité des habitants et des tribus voisines. Il déchaîna les soldats sur les Juifs de Tétouan, les livra au pillage et s'empara de leurs biens Il reçut ensuite des délégations de Tanger, d'El'arêîch et d'Aṣéîla, auxquelles il fit l'accueil nécessaire. Puis il se mit en route pour Tanger; les soldats de cette ville se portèrent à sa rencontre : il leur témoigna sa joie de leur venue et leur fit des cadeaux. Arrivé dans cette ville, il reçut des gens de Fès une députation composée de 'oulamâ, de chérîfs et de notables ; il traita généreusement ces députés et leur donna comme gouverneur Aboû 'Abdallâh Moḥammed El'arabi Eddîb. De là il se rendit à El'arêîch;

1. Texte arabe, IVe partie, p. 124.

il y trouva l'entourage de son père, ses serviteurs et les grands de son empire, qui avaient entre les mains ce qu'il avait laissé, ses tentes, ses chevaux, ses mules et tous ses autres bagages. Il fut généreux envers eux; ils firent escorte à son étrier jusqu'au Zerhoûn. Là, il fut salué par son frère, Moûlay Slîmân, qui venait de Tâfilêlt, escorté des tribus arabes et berbères du Ṣaḥâra, apportant la *béï'a* des gens de Sijilmâsa. Avec lui était arrivé Moḥammed Ou 'Azîz, qui lui avait demandé protection, dans la crainte où il était que Moûlay Yazîd ne voulût se venger de ce qu'il s'était écarté de lui du temps de son père, et qui amenait toutes ses tribus; mais le Sultan, en le recevant, lui pardonna et lui confirma son commandement. Arrivé à Méknès, le Sultan reçut toutes les tribus arabes et berbères du Ġarb. Les révoltés Aït Ou Mâlou eux-mêmes vinrent, conduits par leur *dejjâl* Mhâouch: il donna, à ce dernier seul, 10.000 douros et 100.000 à ceux qui étaient venus avec lui. Puis ce fut le tour des tribus du Ḥoûz, arabes et berbères; personne ne manqua d'apporter sa *béï'a*. Enfin, les gens de Morrâkch et des environs vinrent présenter leur serment de fidélité, dont voici le texte :

« Louange à Dieu, qui, seul, possède la royauté, le pouvoir de créer et d'administrer, qui a créé toutes choses par sa sagesse et en a tiré le grand et le petit, qui n'a pas besoin d'auxiliaire, ni de guide ni de ministre. Il connaît ses créatures, le Clément qui sait tout. Il donne le pouvoir à qui bon lui semble, et il élève qui il veut; il gouverne tout et il peut tout. Il établit les rois pour comprimer les oppresseurs; il les nomme pour leur laisser conduire ces serviteurs à l'ombre de la paix et de la tranquillité, et il leur fait prêter serment de fidélité pour garantir contre les troubles et les révolutions, et punir les méchants et les rebelles. Les rois sont l'ombre de Dieu sur les hommes, une forteresse puissante pour les grands et les humbles, ainsi que l'a déclaré le Seigneur des Créatures, sur lui soit

la prière la plus noble et le salut le plus pur. Qu'il soit béni, notre Dieu qui a anobli cette terre et orné ce bas monde de ces khalifes bénis, de ces imâms *ḥasanis*, *hâchmis*, et *'alaouis*, cette famille de Qoréïch issue de Moḥammed, vers laquelle se tournent tous les visages, et qui fait apparaître la vérité, dès qu'on lui proclame fidélité et qu'on invoque son nom obéi. Nous le louons de nous avoir gratifié de ces imâms fortunés, et nous lui adressons (qu'il soit glorifié !) des remerciements qui soient pour nous le gage d'une paix croissante et complète.

« Nous attestons qu'il est le Dieu tel qu'il n'y a pas d'autre Dieu que lui, qu'il n'a pas d'associé, que tout ce qui existe est son œuvre, et qu'il dirige les événements suivant les décisions de sa sagesse et de sa justice.

« Nous attestons que notre Seigneur, notre Prophète, notre Maître Moḥammed est son serviteur et son envoyé, l'élu qu'il a choisi parmi ses créatures et son ami, le seigneur de toutes les créatures, hommes et génies, issu de la noble famille de Mou'add, fils de 'Adnân, le fondateur de la Loi pure sur laquelle deux personnes seulement ne sont pas en désaccord, de la religion solide qui est la meilleure des religions, celui à qui Dieu a donné la faveur d'être le premier et le chef des prophètes, celui au peuple brillant duquel ont été prescrits la prière et le salut, lui dont il a fait l'éloge, et quel noble éloge ! dans son livre sage, en disant : « Ses qualités et ses noms sont sanc-« tifiés : tu es certes une glorieuse et sublime créature. »

« Que Dieu prie sur lui d'une prière éternelle, qui continue avec la succession des nuits et des jours; qu'il prie sur sa famille généreuse et pure, sur ses compagnons nobles, illustres et bons qui nous ont dévoilé clairement la vérité, et qui ont établi les bases et les piliers de cette religion généreuse, et sur ceux qui ont suivi leurs traces solides et marché dans la voie droite qu'ils ont tracée, jusqu'au jour du jugement dernier.

« Ensuite :

« Dieu Très-Haut a voulu que la prospérité de ce monde et de ses diverses contrées habitées par les descendants d'Adam dépendît des imâms savants et fût assurée par les rois qui sont l'ombre de Dieu sur les créatures. Leur obéir, tant qu'ils sont dans la vérité, et qu'ils respectent Dieu est un bonheur, et c'est alors un devoir et une façon de servir Dieu que de s'appuyer sur leur autorité. Le glorieux qui parle a dit : « O vous qui avez la foi, obéissez à « Dieu, obéissez au Prophète et à ceux d'entre vous qui « ont le pouvoir. » Il a dit (sur lui soit le salut !) : « Si je « vous mettais sous les ordres d'un esclave noir mutilé, et « qu'il vous administrât conformément au Livre de Dieu, « vous devriez l'écouter et lui obéir. » Il a dit aussi (sur lui soit le salut !) : « L'homme musulman doit écouter et obéir « bon gré mal gré, sauf s'il reçoit l'ordre de faire un acte « de révolte contre Dieu; dans ce cas, il ne doit plus y « avoir de soumission ou d'obéissance. » Il a dit aussi (sur lui soit le salut !) : « Quiconque désobéira et se séparera de « la communauté, s'il meurt, mourra d'une mort païenne. « Quiconque combattant sous l'étendard général se fâchera « contre une minorité, ou fera des vœux pour une mino- « rité, ou secourra une minorité, s'il est tué, sera tué en « païen. Quiconque ayant à lutter contre mon peuple s'atta- « quera aussi bien au bon qu'au mauvais, ne respectera « pas les croyants et ne tiendra pas les engagements pris « envers eux, ne m'appartient pas, et je ne lui appartiens « pas. » Ces *ḥadîts* ont été tous rapportés par Moslim. Il a dit aussi (sur lui soit le salut !) : « Le Sultan est l'ombre de « Dieu sur la terre pour que le faible se réfugie auprès de « lui et que l'opprimé lui demande son abri. Quiconque « aura honoré le Sultan de Dieu sur la terre, Dieu l'hono- « rera au jour du jugement dernier. » Il a dit aussi (sur lui soit le salut !) : « Le Sultan juste et qui se fait humble « est l'ombre de Dieu et sa gloire sur la terre : Dieu le fera

« profiter des bonnes œuvres de soixante-dix justes. »

« Les membres de la famille du Seigneur des Envoyés étant ceux de Qoreïch, qui tiennent la plus grande place dans le cœur des croyants, et qui ont le rang le plus élevé auprès du Maître des mondes, le Très-Haut leur a assigné un mérite considérable parmi ses créatures, et leur a accordé la gloire, l'élévation, la splendeur et la magnificence. Dieu Très-Haut a dit : « Pour vous laver de la souil-« lure du péché et vous purifier, Dieu ne veut pour vous « que les gens de la famille du Prophète. » Le Prophète a dit (sur lui soient les prières et le salut!) : « Les étoiles « sont la sécurité pour les habitants du ciel; les gens de « ma famille sont la sécurité pour mon peuple. » Parmi les membres de cette noble famille dont Dieu nous a gratifiés est celui à qui Dieu a confié la plus noble magnificence et la plus magnifique noblesse, qu'il a chargé de sa puissance glorieuse, qu'il a élevé au premier rang, la colonne de gloire dont l'illustration n'est pas contestée, l'unique en mérite dont la situation et la dignité doivent être glorifiés, l'imâm auquel ont été confiées les rênes du pouvoir, auquel l'ont appelé les hommes de mérite à cause de son mérite, celui auprès duquel le khalifat est venu en étendant son manteau, et qui l'a pris à l'exclusion de ses frères, car il ne convient qu'à lui et lui seul en est digne, celui qu'aiment tous les cœurs des créatures, et qui, sur cette terre, a réuni l'agrément de tous par sa gloire et ses hautes aspirations, le Sultan fortuné, qui met sa confiance dans son Maître qui le soutient et le dirige, notre Seigneur et notre Maître Yazîd, fils de notre Maître l'Imâm, le Sultan, le héros dans la miséricorde de Dieu, Sîdi Moḥammed, fils de notre Seigneur le Prince des Croyants Moûlay ʿAbdallâh, fils du Sultan noble, le Prince des Croyants Moûlay Ismâʿîl, fils de nos maîtres et seigneurs les chérîfs pleins de mérite, de générosité et de justice, que Dieu sanctifie leurs âmes au plus haut point du Paradis, et

veuille bien leur accorder sa satisfaction et son agrément! Dieu fortifie la religion par le maintien de ce prince, harcèle par son épée les hérétiques, range les ennemis sous son étendard, lui décrète son secours jusqu'au jour de la résurrection, l'établisse le protecteur de la terre contre ceux qui ne professent pas de religion, fasse revivre, par sa justice, l'époque de ses ancêtres les khalifes orthodoxes, fasse régner dans les cœurs la confiance en lui et le respect pour lui, lui donne le pouvoir sur la terre et l'autorité sur les régions de son empire! Certes, il mérite l'héritage de ses ancêtres savants, de ses pères généreux; tout le monde proclame qu'à cette époque il est le seul entre tous, et que, sur la terre, il est l'imâm qui s'élève dans le ciel matinal de ce faîte glorieux, le seul successeur des imâms passés. Béni soit cet imâm! béni soit ce khalife, rejeton de la famille bienfaisante, représentant en lui seul les fils du Prophète, de l'Élu. Que Dieu glorifie son Empire chérifien et éclaire la surface du globe des lumières de son royaume illustre et élevé!

« Une réunion a été tenue des habitants de cette capitale de Morrâkch (Dieu le protège!), des gens du Soûs, de tous les Rḥâmna et des nombreuses tribus qui l'entourent, comme en témoignent les signatures apposées au bas des présents par ceux qui savent écrire, ou celles des *'adoul* dignes de foi pour ceux qui ne savent pas écrire et qui les ont autorisés à signer à leur place, et il a été procédé à la rédaction de la *béï'a*, qui a pu être complétée par la volonté de Dieu, et dont les nuages ont répandu une pluie abondante. Cette *béï'a* est fortunée, de bon augure, noble, certainement parfaite au point de vue religieux et terrestre, valable et légale, respectée et honorée, obligatoire et perpétuelle, nécessaire et décisive, sincère et claire, faite en vue de la paix et de la sécurité, de la morale et de la piété, et conforme au serment prêté à notre Maître le Prophète de Dieu (Dieu prie pour lui et lui donne le salut!

par les khalifes orthodoxes qui lui ont succédé et par les imâms bien dirigés et qui ont accompli leurs engagements envers lui. Elle comporte la soumission et l'obéissance; elle porte obligation conformément à la *Sounna* et à la doctrine orthodoxe. Les soussignés s'en réjouissent et témoignent de ce qui précède en toute sincérité intérieure et extérieure. Ils se sont engagés solennellement à l'observer et l'ont rendu exécutoire d'une façon qui les engage secrètement et publiquement, dans la joie comme dans la peine, dans l'aisance comme dans la gêne.

« Ce serment a réuni l'unanimité des arbitres de toutes les affaires, de ceux dont les avis sont écoutés dans les grandes et les petites questions, de ceux qui se distinguent par la science et les fonctions de juge, et de ceux à qui il appartient de défendre et d'ordonner. Tous sont d'accord à ce sujet, les imâms des mosquées, les *khaṭîbs*, les *muftis* qu'on consulte et qui répondent, ceux qui étudient une opinion et sont susceptibles d'erreur ou de vérité, les gens réputés pour leur piété et leur vertu, les cavaliers qui combattent et attaquent, ceux qui savent donner des coups de lance ou frapper avec le sabre, les fonctionnaires et les magistrats, les savants doctes, ceux qui emploient le sabre ou la plume, les notables chérifs, les grands docteurs, et ceux dont le rang est humble ou élevé. Ce serment constitue un bienfait du Dieu unique. Ils disent tous : « Dieu « soit loué qui nous a conduits à cette décision. Si Dieu « ne nous avait pas conduits dans la bonne direction, nous « ne nous y serions pas engagés. Ceux qui te prêtent serment de fidélité prêtent serment à Dieu. »

« Tous les présents, grands et petits, ont fait dresser témoignage du contenu du présent engagement, dont ils s'obligent à observer tous les devoirs généraux et particuliers qui en découlent. Ils disent : « O mon Dieu! de même « que tu as appelé, avec plus grands honneurs, notre Maître « le Prince des Croyants, que tu l'as agréé pour remplir la

« charge d'imâm, que tu l'as choisi parmi les plus nobles, « et que, par lui, tu nous as tous préservés du malheur, « donne-lui ton appui robuste, attribue-lui une part glo- « rieuse et abondante de ta protection et de ton soutien, « fais-lui obtenir dans tous ses désirs un succès évident, un « triomphe qui l'appuie et le secoure ! O mon Dieu ! rends- « nous heureux par son règne, protège-le de ta protection « dans ses voyages et ses séjours, fais que la *béï'a* que nous « lui apportons éternise ses œuvres, fortifie sa grandeur et « sa puissance ! O mon Dieu ! aide-le dans la charge que « tu lui as confiée des affaires de tes serviteurs, pacifie pour « lui les contrées de ton Empire, fortifie-le pour qu'il puisse « te satisfaire et qu'il soit par toi un saint et un Sultan vic- « torieux ! Exauce nos prières, car c'est toi qui en es digne, « toi qui le peux ! Quel bon maître, quel bon protecteur tu « es ! c'est toi seul qui peux répondre à nos vœux !

« Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu le sublime, « le grand.

« Dieu prie pour notre Seigneur et notre Maître Moḥam- « med, pour sa famille et ses compagnons, et leur donne « le salut !

« Notre dernière invocation est : Louange à Dieu, le « Maître des mondes !

« Le 18 cha'bân de l'année 1204. »

Transfert des Oûdêya de Méknès à Fès, et des 'Abids des ports à Méknès[1].

Le sultan Moûlay Yazîd (Dieu lui fasse miséricorde !), pendant son séjour à Méknès, ordonna aux Oûdêya de quitter cette ville et de retourner à Fès Eljedîd, leur lieu d'origine et le point de départ de leur puissance et de

1. Texte arabe, IVe partie, p. 127.

leur force. Il alloua à chacun d'eux 50 douros, à titre de secours pour leurs frais de déplacement. Ils retournèrent donc à Fès Eljedîd, après trente années d'absence à Méknès, dans les conditions que nous avons rapportées. Après cela, il ordonna aux 'Abîds des ports de revenir à Méknès et de s'y réunir tous, et leur fit don des sommes qui se trouvaient dans les caisses publiques des villes où ils résidaient. Après s'être partagé cet argent, ils se mirent en route pour Méknès, remplis de joie.

Rupture de la paix avec les Espagnols; siège de Ceuta[1].

Manuel le Castillan dit, dans son livre d'histoire du Maroc : « En arrivant au pouvoir, Moûlay Yazîd ben Moḥammed (Dieu lui fasse miséricorde !) manifesta son hostilité contre les Espagnols et résolut de leur déclarer la guerre. Leur despote employa tous les moyens possibles pour échapper à cette menace ; il envoya même un ambassadeur à Tanger auprès du Sultan, pour le féliciter de son avènement et pour obtenir ses bonnes grâces. Mais Moûlay Yazîd repoussa ses avances, fit peu de cas de cet ambassadeur et des présents qu'il apporta, et prit des mesures contre tous les Espagnols, négociants, frères et autres, qui étaient dans ses ports. Il les fit arrêter et conduire enchaînés à Tanger, où il les mit en prison. Les corsaires de guerre des Musulmans, ajoute Manuel, étaient à cette époque au nombre de 16 et armés de 306 canons. » Nous avons déjà rapporté, cependant, qu'il y en avait un bien plus grand nombre. « Les prisonniers chrétiens étaient toujours en prison quand il arriva qu'un corsaire espagnol qui croisait sur les côtes d'El'arêïch captura un navire et s'empara d'une partie de l'équipage. Le Sultan, qui se trouvait

1. Texte arabe, IVe partie, p. 127.

alors à El'arêïch, observait cette capture, avec une lorgnette, de la terrasse de son palais. Il envoya porter des secours au navire capturé, mais les Espagnols purent s'échapper. Plus tard, le Sultan et le despote d'Espagne échangèrent ces captifs contre les prisonniers de Tanger. »

Le sultan Moûlay Yazîd (Dieu lui fasse miséricorde !) marcha ensuite contre Ceuta, et appela les populations à la guerre sainte pour venir faire le siège de cette place. Il emmena avec lui des canons et des mortiers, et fit construire devant la ville sept redoutes, qui furent presque toutes occupées par les Fennîchs de Salé. Des gens des villes et des campagnes allèrent volontairement se joindre à lui de toutes les vallées et de toutes les montagnes. Après avoir assiégé Ceuta pendant quelque temps, le Sultan s'éloigna et partit pour Morrâkch, appelé par une affaire. Mais arrivé à la ville d'Ânfa, l'idée lui vint de retourner sur ses pas, et il revint camper devant Ceuta, où il recommença avec opiniâtreté les opérations du siège. Il convoqua à la guerre sainte et à la croisade les tribus du Ḥoûz, mais elles ne répondirent pas à son appel. Il était alors sur le point de prendre la ville. Il arriva donc ce que nous allons raconter.

Les gens du Ḥoûz abandonnent le sultan Moûlay Yazîd ben Moaḥmmed et proclament son frère Moûlay Hichâm (Dieu leur fasse miséricorde à tous deux !)[1].

Lorsque les tribus du Ḥoûz s'étaient rendues à Méknès auprès du sultan Moûlay Yazîd, elles avaient remarqué de la part du souverain certaine froideur à leur égard. Il ne leur avait pas fait de cadeau, tandis qu'il en avait dis-

1. Texte arabe, IVe partie, p. 128.

tribué notamment au Berbers et aux Oûdêya. Elles avaient conçu de lui une mauvaise opinion, et leurs cœurs s'étaient remplis d'amertume contre lui. A leur retour dans leur pays, les chefs de ces tribus se rendirent les uns chez les autres. Les Rḥâmna furent ceux qui s'agitèrent le plus. Enfin, les gens de Morrâkch, de 'Abda et les autres tribus du Ḥoûz se mirent d'accord pour confier à Moûlay Hichâm le soin de les gouverner, et lui apportèrent leur serment de fidélité et d'obéissance. Apprenant cela, Moûlay Yazîd abandonna le siège de Ceuta, partit pour le Ḥoûz, dispersa les tribus et arriva à Morrâkch, qu'il prit de vive force. Son entrée dans la ville eut lieu, dit-on, par la porte appelée Bâb Yaġlâ. Il mit la ville au pillage, tua et arracha les yeux de plusieurs des habitants. Ce fut un terrible événement. Moûlay Hichâm réunit pour le combattre les tribus de Doûkkâla et de 'Abda, et marcha sur Morrâkch. Moûlay Yazîd se porta contre lui ; une bataille eut lieu à l'endroit appelé Tâzkoûrt ; les troupes de Moûlay Hichâm furent battues et poursuivies par Moûlay Yazîd, qui fut atteint d'une balle à la joue. Il rentra à Morrâkch pour soigner sa blessure et en mourut (Dieu lui fasse miséricorde !) dans les derniers jours de djoumâda II de l'année 1206. Il fut enterré dans le cimetière des Chérîfs, du côté méridional de la mosquée d'Elmanṣoûr, dans la qaṣba de Morrâkch.

Ce prince (Dieu lui fasse miséricorde !) était vraiment un des braves, des généreux et des héros de la famille de 'Ali : son degré d'intelligence et ses capacités atteignaient à un degré bien connu, et il avait à cet égard cette avance qu'on ne peut pas rattraper. Les tentatives des envieux (Dieu leur pardonne ainsi qu'à nous !) ne pouvaient pas l'atteindre, car ils étaient loin de le valoir, et la noblesse de son esprit le mettait au-dessus de leurs machinations. (Que Dieu les enveloppe tous de son pardon et de miséricorde : ainsi soit-il !)

Racontons maintenant les événements qui se passèrent durant cette période.

En 1142, durant le mois de cha'bân, mourut le *fqîh* très docte, Aboû 'Abdallâh Moḥammed Essoûsi Elmanṣoûri, qâḍi de Salé, qui fut enterré à la Ṭâl'a de cette ville dans le voisinage du saint vertueux Sîdi Mġéïts. Il est l'auteur d'un commentaire sur le *Mokhtaṣar* d'Essenoûsi qui traite du Manṭiq, et d'un second commentaire sur l'ouvrage de cet auteur.

Le samedi matin, 28 moḥarrem 1143, mourut le *fqîh*, le *mrâbeṭ* béni, Sîdi Elḥâddj Elġezouâni ben Elbaġdâdi, descendant de l'illustre saint Sîdi Moḥammed Echcharqi (Dieu soit satisfait de lui !). Il fut enterré dans sa maison voisine de Sîdi Mġéïts.

Le mercredi 28 ṣafar 1144, mourut le *fqîh* très docte, l'imâm Aboû 'Abdallâh Sîdi Moḥammed ben 'Abderraḥmân ben Zekri Elfèsi, auteur d'ouvrages utiles et de réponses bien présentées (Dieu lui fasse miséricorde et soit satisfait de lui !).

Le vendredi 4 rejeb 1146, fut terminée la construction de la coupole de « l'ami de Dieu » Aboûl'abbâs Sîdi Elḥâddj Aḥmed ben 'Âcher (Dieu soit satisfait de lui !) qui fut élevée par les soins du qâïd Aboû 'Abdallâh Elḥawouât. Le même mois, trépassa dans la Zâouya du Zerhoûn, le *fqîh*, le *qâḍi* le casuiste, Aboûl'abbâs Sîdi Aḥmed Echcheddâdi.

En 1150, naquit le chéïkh Aboûl'abbâs Aḥmed Ettijjâni, fondateur de la confrérie *Tijjâniya*, dont nous parlerons bientôt, s'il plaît à Dieu. La même année, eurent lieu dans le Maġrib une grande famine, des révoltes, des vols nocturnes à Fès et dans les autres villes. Tout le monde devenait voleur, et les gens riches devaient veiller la nuit pour garder leurs maisons et leurs biens. Un nombre incalculable de gens moururent de faim. Le gardien du *Mâristân* raconte qu'il avait mis dans le linceul, pendant

les mois des rejeb, cha'bân et ramaḍân, plus de 80.000 morts. Dans ce chiffre ne sont pas comptés ceux qui furent enveloppés de leur linceul dans leur maison. Ceci eut lieu à Fès : on peut juger par là du nombre de gens qui moururent dans les autres villes.

Le mercredi 22 chouwâl 1158, à midi, mourut le fqîh docte, Si Aboû 'Amar 'Otsmân Ettouâti, qâḍi de Salé, qui fut enterré dans le cimetière de Sîdi Elḥâddj Aḥmed ben 'Âchér (Dieu soit satisfait de lui !).

En 1163, la peste se déclara dans le Maġrib. Il y eut aussi la sécheresse. Toute la population se trouva en détresse. Dieu, dans sa clémence, améliora ensuite la situation.

En 1169, il y eut un grand tremblement de terre au Maġrib. Presque tout Méknès et les habitations du Zerhoûn furent détruites. Un grand nombre de gens périrent : parmi les 'Abîds seulement, il mourut près de 5.000 personnes. Luiz Maria parle de ce tremblement de terre. Il dit qu'il dura un quart d'heure, que la terre s'entr'ouvrit et que la mer fut très agitée. Les eaux de l'Océan s'élevèrent au-dessus de la muraille de Eljedîda et se répandirent dans la ville : un grand nombre de poissons restèrent dans la ville, quand la mer fut rentrée dans ses limites habituelles. Elle déborda aussi sur les terrains de pâture et de culture des habitants, ainsi que sur les redoutes, qu'elle rasa complètement. Les bateaux et les canots du port furent presque tous brisés ; les chrétiens de la ville s'enfuirent dans l'église, laissant leurs maisons ouvertes. Malgré cela, rien ne fut volé, tout le monde étant préoccupé de se sauver. L'auteur du *Nachr Elmatsâni* dit aussi, au sujet de ce tremblement de terre : « Le samedi 26 moḥarrem 1169, à l'aube, la terre trembla et s'inclina à l'est et à l'ouest pendant cinq minutes. L'eau des vasques et des bassins entra dans les maisons. Les sources se troublèrent. Les rivières cessèrent de couler. Les maisons furent démolies, les murs se fendirent, et

on dut les abattre complètement de peur qu'ils ne tombassent. Les gens furent pris de panique et abandonnèrent leurs boutiques et leurs marchandises. A Salé, la mer se retira sur une très grande étendue. Des gens étaient allés voir ce phénomène, quand tout d'un coup la mer revint du côté du rivage, et dépassa de beaucoup sa limite habituelle. Tous ceux qui étaient en dehors de la ville de ce côté-là furent engloutis. Une caravane qui se rendait à Morrâkch, et qui contenait un grand nombre d'animaux et de gens, périt entièrement. La mer repoussa jusqu'à une très grande distance dans l'intérieur les allèges et les canots qui se trouvaient sur le fleuve. Environ vingt-six jours après, il se produisit un nouveau tremblement de terre, plus violent que le premier, après la prière du 'achâ; ce fut celui-là qui causa tant de dégâts à Méknès, que près de 10.000 personnes périrent sous les ruines, ainsi qu'à Fès, où il fit beaucoup de mal. » Voyez ce que cet auteur dit à ce sujet, car il décrit l'événement avec beaucoup de développements.

Le dimanche 28 rabî' II 1177, il y eut une éclipse de soleil, pendant laquelle le soleil apparut comme un croissant, puis se remit à briller presque aussitôt.

Le dimanche 28 rabî' II 1181, mourut le chérîf *baraka* Moûlay Eṭṭayyêb ben Moḥammed Elouâzzâni, à l'âge de plus de quatre-vingts ans.

Le mercredi 28 djoumâda I[er] 1192, après la prière du '*aṣar*, il y eut une éclipse de soleil; l'obscurité fut si complète qu'on vit les étoiles. Au bout d'une demi-heure environ, le soleil reparut.

Dans les années qui suivirent l'année 1190, eut lieu une grande famine dans le Magrib ; il n'y eut pas de pluie, la sécheresse se produisit et il y eut des désordres dans le pays : cette situation dura près de sept ans.

Dans les derniers jours de rabî' II 1194, mourut le chéïkh très docte, l'imâm, le scrutateur éminent Aboû

'Abdallâh Moḥammed ben Elḥasan Bennâni Elfèsi, le *fqîh* bien connu. Il est l'auteur de beaux ouvrages, comme sa remarquable *Ḥâchia* sur le commentaire du *Mokhtaṣar* de Khelîl par le chéïkh 'Abdelbâqi Ezzerqâni. Dans sa *Ḥâchia*, le très docte Errhoûni dit qu'à la nouvelle de la mort de ce personnage, le chéïkh Ettâoudi ben Soûda se mit à pleurer. Quelqu'un l'ayant rencontré lui dit : « Que Dieu envoie sur vous sa bénédiction ! — Il ne reste plus de bénédiction maintenant que cet homme a disparu », répondit le chéïkh qui connaissait la valeur du défunt.

Le samedi 18 ṣafar 1196, au matin, mourut le chérîf *baraka* Moûlay Aḥmed ben Eṭṭayyêb Elouâzzâni (Dieu lui fasse miséricorde et nous le rende utile, lui et ses ancêtres : ainsi soit-il !).

Révolution au Magrib : apparition des trois rois, fils de Sidi Moḥammed ben 'Abdallâh ; résultats de cette situation [1].

Après le meurtre de Moûlay Yazîd (Dieu lui fasse miséricorde !) à Morrâkch, la division éclata dans le Magrib. Les gens du Ḥoûz et de Morrâkch restèrent fidèles au parti de Moûlay Ḥichâm, qui fut vivement soutenu par le qâïd Aboû Zéïd 'Abderraḥmân ben Nâṣer El'abîdi, gouverneur de Safi et des territoires circonvoisins, par le qâïd Aboû 'Abdallâh Moḥammed Elhâchmi ben 'Ali ben El'aroûsi Eddoûkkâli Elboûzirâri. D'un autre côté, Moûlay Moslama ben Moḥammed, frère utérin de Moûlay Yazîd, qui était son khalîfa pour les pays d'Elhabṭ et du Djebel, et qui administrait les ports de cette région, dont il surveillait les affaires, se mit, dès qu'il apprit la mort de son frère, à appeler sous son autorité les habitants de ces contrées qui le proclamèrent d'un commun accord. Enfin, dès qu'ar-

1. Texte arabe, IVe partie, p. 129.

riva à Fès et dans la région avoisinante la nouvelle de la mort de Moûlay Yazîd, les populations prêtèrent serment de fidélité à Moûlay Slîmân ben Moḥammed (Dieu lui fasse miséricorde !), dont nous allons rapporter l'histoire.

Règne du Prince des Croyants Aboûrrabî' Moûlay ben Moḥammed (Dieu lui fasse miséricorde !)[1].

Moûlay Slîmân ben Moḥammed (Dieu lui fasse miséricorde !) tenait dans le cœur de son père une plus grande place que ses autres frères. Ce prince ne cherchait, disait-on, qu'à mériter la satisfaction de Dieu et de son Prophète, et celle de son père. Il se livrait à l'étude de la science avec ardeur, notamment à Sijilmâsa. Jamais il n'avait eu de goût pour les plaisirs favoris de ses frères aînés et cadets, comme la chasse, la musique, les plaisanteries des courtisans et tout ce qui porte atteinte à la dignité : de son enfance à la vieillesse, il ne commit pas une seule action immorale. Son père l'en récompensait par des cadeaux considérables, des dons magnifiques et des immeubles importants produisant de gros revenus. Il ne manquait pas de faire son éloge dans toutes les cérémonies, et lui envoyait à Sijilmâsa les gens les plus savants et les plus cultivés, pour lui donner leurs leçons et le faire participer à leur savoir. En toute circonstance, il faisait des vœux pour lui en public : « Mon fils Slîmân, disait-il (que Dieu soit satisfait de lui !) ne m'a jamais donné le moindre sujet de mécontentement. Je vous prends à témoins que je suis satisfait de lui. » Il grandit ainsi d'une façon remarquable et excellente, témoignant des qualités requises pour le pouvoir, jusqu'au jour où Dieu l'y appela.

Nous avons rapporté que Moûlay Slîmân avait amené les

1. Texte arabe, IV[e] partie, p. 129.

tribus du Ṣaḥâra à son frère Moûlay Yazîd, qui avait célébré son arrivée et généreusement traité ses compagnons. Il resta ensuite à Fès jusqu'à la mort de Moûlay Yazîd, qui eut lieu à la date précitée. Dès qu'ils reçurent la nouvelle, les habitants de Fès s'accordèrent avec les 'Abîds, les Oûdéya et les Berbers pour lui prêter serment de fidélité, à cause de sa science, de sa piété, de son mérite et de toutes les glorieuses qualités qui le distinguaient spécialement. Les 'Abîds et les Berbers de Méknès vinrent après cela à Fès se joindre aux notables des Oûdéya et aux habitants de la ville, et acclamèrent Moûlay Slîmân Prince des Croyants dans le mausolée de Moûlay Idrîs (Dieu soit satisfait de lui !) le lundi 17 rejeb 1206. Une fois en possession de la *bêï'a*, il se rendit à Fès Eljedîd et s'y installa, au Palais impérial. Il y reçut successivement les députations des tribus arabes et berbères apportant leurs présents, puis celles des tribus de Beni Ḥsen et du Ġarb, ensuite les délégués d'El'odoûatéîn, Salé et Rabâṭ Elfetḥ, à l'exception toutefois d'une partie des habitants de cette ville qui ne voulurent pas lui prêter serment, comme nous le verrons plus tard, puis les envoyés des ports d'Elhabṭ, qui tardèrent pendant quelque temps à lui prêter serment, parce que Moûlay Moslama y avait été proclamé, ainsi que nous l'avons rapporté.

Voici le texte de la *bêï'a* des habitants de Fès :

« Louange à Dieu seul !

« Dieu prie pour notre Seigneur Moḥammed, pour sa famille et ses compagnons !

« Louange à Dieu qui a fait du Khalifat le trait d'union entre la religion et les affaires de ce monde, qui lui a donné le rang le plus élevé, qui a fait resplendir son soleil sur les mondes, qui a éclairé de sa lumière les routes de la terre, qui, grâce à lui, constitue la vie terrestre et la vie future, qui a établi par lui l'unité des cœurs de ses serviteurs, citadins ou campagnards, qui l'a assigné comme

protecteur des vies, des biens et de l'honneur, qui, par lui, enchaîne les bras des oppresseurs et les empêche de réaliser leurs projets corrupteurs, qui, par lui, veille aux affaires des créatures et à l'exécution des lois sacrées, des défenses et des jugements, qui a élevé son flambeau pour servir de guide dans la voie droite et appeler à la vérité, si bien qu'à son ombre spacieuse viennent s'abriter le fort et le faible, le vilain et le noble. Béni donc soit celui qui a décrété et conduit dans la bonne voie, qui n'a pas abandonné l'homme livré à lui-même, mais, au contraire, lui a dicté des ordres et des défenses, l'a mis en garde contre les passions, et lui a fourni les moyens d'accomplir les œuvres obligatoires et surérogatoires, c'est le plus équitable des juges ! Si Dieu n'avait pas soutenu les hommes les uns par les autres, l'univers eût été livré à la corruption. Mais Dieu est plein de bonté pour le monde. Une des marques de sa miséricorde est la création des rois et l'établissement des routes, car s'il livrait les hommes à l'anarchie, ceux-ci s'entredévoreraient et ce serait la ruine ; sans le Khalifat, nous n'aurions point de sécurité sur les chemins, et le fort dévaliserait le faible.

« Les prières et le salut soient sur celui qui a été envoyé par compassion pour les créatures, qui est l'origine et le principe de tout ce qui existe, la perfection complète, le seigneur des amis de Dieu, l'imâm des prophètes et le chef de tous les purs, — sur sa famille qui a droit à la gloire universelle au rang suprême — et sur ses compagnons les khalifes orthodoxes, les guides dans la voie droite qui ont établi les bases de la religion, fixé ses règles et appris que le Prophète (Dieu prie pour lui et lui donne le salut !) a dit : « Dieu a attribué le privilège de la « royauté à la tribu de Qoreïch, et a fait descendre sur « elle la révélation : Dieu donne le pouvoir à qui lui « plaît. »

« Dieu (qu'il soit glorifié, lui qui seul dure et est éter-

nel !) ayant décidé que le trépas inéluctable devait atteindre celui qui avait la charge du pouvoir immense, et le transporter dans la demeure où il pardonne et agrée (Dieu le place dans le vaste paradis, et répande sur son tombeau les ondées de sa miséricorde et de son pardon !) la population a dû faire choix d'un imâm, en raison de ces paroles du Prophète (sur lui soient les prières et le salut !) : « Celui qui meurt sans qu'à son cou soit suspendue une « *béï'a*, meurt d'une mort païenne. » Préoccupées de savoir qui elles appelleraient à ces hautes fonctions et suivrait envers elles la voie droite, leurs pensées et leurs imaginations se sont livrées à la réflexion. La bonne direction et la protection divine leur ont indiqué celui qui a grandi dans la piété, la vertu, le respect de lui-même, la dévotion, l'étude assidue de la noble science, la recherche zélée de l'ornement des œuvres louables, qui s'est signalé par son intelligence, son esprit éveillé, sa finesse, sa pureté, sa noblesse de caractère, son esprit de décision, son habileté politique, sa connaissance des affaires et son expérience, un jeune homme en qui Dieu a réuni la fermeté et la douceur, qu'il a revêtu de considération et de respect, et à qui il a fait gravir les degrés de la puissance et de la gloire, le héros intrépide, le chef courageux aux qualités pures et sans tache, aux œuvres glorieuses et évidentes, au rang élevé, l'unique de son siècle, le seul des temps, Aboûrrâbî' Moûlâna Slîmân, fils du Prince des Croyants Moûlâna Moḥammed, fils du Prince des Croyants Moûlâna 'Abdallâh, fils du Prince des Croyants Moûlâna Ismâ'îl, fils de Moûlâna Echchérîf. Les habitants de cette capitale idrisienne et des terres qui l'entourent sont tombés d'accord pour le prendre comme chef et comme imâm : il considèrent son élévation à l'Émirat et au Khalifat comme de bon augure, et s'empressent de le désigner et de lui adresser leur *béï'a* contractée sur les étendards de la victoire, et dont la félicité s'élève dans les régions de la paix.

A cette *béï'a* participent tous les grands et les notables, les principaux personnages de l'époque, les arbitres des destinées du pays, et tous ceux qui acceptent ou repoussent, *'oûlamâ* et savants, *muftis* et magistrats, chérîfs respectés et généreux, combattants, fonctionnaires, chefs de troupes, citadins et Arabes qui sont au premier rang en toute circonstance, armées des 'Abîds et des Berbers. Elle a été conclue, Dieu soit loué ! sur les bases de la piété, et doit servir à renforcer et raffermir le bras de l'Islâm. C'est une *béï'a* parfaite, remplissant les conditions voulues, conforme aux règles de la tradition et de la communauté, exempte de toute violence, difficulté ou pression. Tous l'agréent et l'acceptent, et s'engagent à en respecter la teneur par leur soumission et leur obéissance. Les comparants en ont donné témoignage contre eux-mêmes volontairement et ont rempli à cet égard les prescriptions sacrées de Dieu.

« Puisse Dieu faire que cette *béï'a* soit une source de miséricordes pour les créatures, et qu'elle amène le règne de la justice et de la vérité ! Qu'il fortifie de son secours, de sa force, de sa protection et de sa direction, celui qui l'accepte ! Puisse-t-il par lui faire revivre la Tradition de notre Seigneur et Maître Moḥammed (Dieu prie pour lui, lui donne le salut, l'anoblisse et le sanctifie !)

« Que ce pays soit félicité d'avoir remis ses destinées entre les mains de celui qui le protégera, épargnera son sang, terrassera ses ennemis, repoussera ses agresseurs, soutiendra la loi sainte et restaurera ses fondements, annoncera la vérité et en précisera le sens ! Dieu le secoure et secoure par lui ! Qu'il le fasse triompher de l'hérésie et de l'erreur et disperser le parti de l'oppression et de la corruption, et qu'il maintienne le Khalifat dans sa famille jusqu'au jour du jugement dernier.

« Dieu prie pour notre Seigneur Moḥammed le Sceau des Prophètes, pour sa famille et tous ses compagnons,

pour ceux qui rapportent leurs paroles et reçoivent leurs enseignements. Ainsi soit-il!

« Le 18 du mois sacré de rejeb l'unique de l'année 1206, de l'hégire de l'Elu, sur lui soient les meilleures prières et le salut le plus pur ! »

« Le plus pauvre des serviteurs du Très-Haut, le serviteur de Dieu, Moḥammed Ettâoudi ben Eṭṭâleb Ben Soûda Elmourri (Dieu le protège et l'entoure d'égards !) ; Aḥmed ben Ettâoudi (Dieu le prenne par la main, le soutienne en toutes choses, et lui fasse obtenir la récompense et la rémunération !) ; le serviteur du Très-Haut, Moḥammed ben 'Abdesselâm Elfèsi (Dieu le favorise ! Ainsi soit-il !) ; 'Abdelqâder ben Aḥmed ben El'arbi Ben Cheqroûn (Dieu le protège de sa grâce ! Ainsi soit-il !) ; Moḥammed ben Aḥmed Bennîs (Dieu le protège et le secoure ! Ainsi soit-il !) ; l'esclave de son maître et celui de ses esclaves qui a le plus besoin de lui, Moḥammed ben 'Abdelméjîd Elfèsi (Dieu le favorise !) ; l'esclave de son maître, Yaḥyâ ben Elmedi Echchefchâouni Elḥasani (Dieu le favorise !) ; l'esclave de son maître, 'Ali ben Drîs (Dieu le protège et le favorise ! Ainsi soit-il !) ; l'esclave de son maître, Moḥammed ben Brâhîm (Dieu le favorise !) ; l'esclave de son maître, Moḥammed ben Mes'oûd Eṭṭrenbâṭi (Dieu le soutienne de sa grâce ! Ainsi soit-il !) ; l'esclave de son maître, Slîmân ben Aḥmed connu sous le nom d'Elfichtâli (Dieu le protège et l'améliore !) ; l'esclave de son maître, Moḥammed Elhâdi ben Zéïn El'âbidîn El'irâqi Elḥouséïni (Dieu le soutienne !) ; l'esclave de son maître, Moḥammed Ettahâmi Tâhar Elḥasani (Dieu le soutienne ! Ainsi soit-il !) ; 'Abdelmâlék ben Elḥasan Elfḍîli Elḥasani (Dieu le favorise ! Ainsi soit-il !) ; l'esclave de son maître, Drîs ben Hâchém Elḥasani Eljoûṭi (Dieu le favorise ! Ainsi soit-il !). »

Le sultan Moûlay Slîmân combat son frère Moûlay Moslama et le repousse dans le pays de l'Est[1].

Tandis que finissait à Fès la prestation de serment de fidélité au sultan Moûlay Slîman ben Moḥammed (Dieu lui fasse miséricorde !) à l'adhésion unanime des grands personnages de l'armée, des 'oulamâ, des chérîfs et de tous les notables, les affaires de Moûlay Moslama s'aggravaient. Le Sultan avait à peine été proclamé que ce prince envoya à Rabâṭ Elfetḥ un corps de troupes commandé par le qâïd Aboû 'Abdallâh Moḥammed Ezza'ri, sur la demande du moḥtaseb de cette ville, Aboûlfaḍl El'abbâs Merîno, et de Aboû'Abdallâh Moḥammed Elmekki ben El'arbi Fréj ; ces deux personnages appartenaient au groupe de la population de Rabâṭ qui ne voulait pas reconnaître Moûlay Slîman, et restaient fidèles à Moûlay Moslama. Les gens de Rabâṭ Elfetḥ étaient, en effet, séparés, à cette époque, en deux camps : les uns avaient fait leur soumission à Moûlay Slîmân, et les autres persistaient dans leur serment de fidélité à Moûlay Moslama.

A la nouvelle de la marche sur Rabâṭ Elfetḥ d'Ezza'ri, Moûlay Slîmân donna à son frère Moûlay Eṭṭayyèb le gouvernement des Beni Ḥsen et l'envoya contre le qâïd. Les deux corps de troupes arrivèrent ensemble à Rabâṭ Elfetḥ. A la suite d'un combat, Ezza'ri et ses comparses furent mis en déroute. El'abbâs Merîno fut tué et Elmekki Fréj alla se réfugier dans la Zâouya des Tahamiyîn. Moûlay Eṭṭayyèb arrêta Ezza'ri et quelques-uns de ses gens, puis le remit ensuite en liberté, sur l'ordre du sultan Moûlay Slîmân, sous l'autorité duquel se rangèrent les habitants d'El'odoûatéïn.

C'est ainsi que ces faits sont rapportés par l'auteur du

1. Texte arabe, IVe partie, p. 131.

Boustân. Cette version est corroborée par celle de la famille Fréj, qui attribue à cette affaire l'origine suivante. La famille Merino, qui jouissait d'une grande influence du temps de Moûlay Yazîd (Dieu lui fasse miséricorde !), en avait profité pour intriguer auprès de lui contre la famille Fréj, en prétendant que celle-ci s'était emparée d'un dépôt d'argent que lui avait confié le vizir Aboû 'Abdallâh Moḥammed El'arbi Qâdoûs. Moûlay Yazîd avait emprisonné les membres de cette famille et les avait forcés à rendre cet argent. L'inimitié avait éclaté entre les deux familles, et, à la mort de Moûlay Yazîd, les Merino et leurs partisans s'étaient empressés de proclamer Moûlay Moslama, tandis que leurs antagonistes avaient prêté serment à Moûlay Slîmân.

Quand El'abbâs Merîno fut mort, les mauvais sujets de Rabâṭ Elfetḥ s'emparèrent de son cadavre, lui attachèrent une corde au pied et le traînèrent dans les marchés de la ville, s'arrêtant successivement devant toutes les boutiques, car, pendant sa vie, El'abbâs avait été moḥtaseb (Dieu lui fasse miséricorde !)

Pendant ce temps, le sultan Moûlay Slîmân demeurait à Fès et n'en sortait pas, mais bientôt Moûlay Moslama, possesseur des pays d'Elhabṭ, envoya son fils chez les Aït Yimmoûr, pour leur ordonner d'attaquer les gens de Zerhoûn qui obéissaient au Sultan. Cet ordre fut exécuté et les gens de cette tribu se livrèrent au brigandage. Le sultan Moûlay Slîmân se rendit alors à Méknès. Il convoqua le guéïch des 'Abîds et les tribus berbères, puis, rejoint par les Oûdéya, les gens de Fès et les Chrâga, il attaqua les Aït Yimmoûr, qu'il rencontra près du fleuve Sbou, à l'endroit appelé Elḥejar Elouâqéf. Les soldats tombèrent sur eux et leur infligèrent une terrible défaite. Le fils de Moûlay Moslama prit la fuite et se rendit auprès de son père, tandis que les Aït Yimmoûr allaient se réfugier au Djebel Selfât, abandonnant leurs campements et leurs

effets entre les mains du Sultan, qui les laissa piller par les 'Abîds, les Oûdêya et les Berbers de son armée. Le Sultan passa la nuit là. Dès le lendemain matin, les femmes et les enfants des Aït Yimmoûr vinrent intercéder auprès de lui et lui demander grâce. Le Sultan leur ayant pardonné, ils revinrent auprès de lui et lui jurèrent fidélité ; il leur accorda la restitution de leurs troupeaux et de leurs effets, puis rentra à Fès.

Ayant appris ensuite que Moûlay Moslama battait la campagne chez les Ḥayâïna, il quitta Fès pour marcher contre lui et vint l'attaquer. Moûlay Moslama et son armée furent mis en déroute, tandis que celle du Sultan livrait au pillage les campements des Ḥayâïna. Ceux-ci vinrent exprimer leur repentir et reçurent leur pardon, à condition qu'ils se rangeraient dans les rangs de la communauté. De leur côté, les 'Arabs Elkhloṭ et les habitants du Djebel qui étaient pour Moûlay Moslama, se séparèrent de ce prince, qui, n'ayant plus avec lui que les gens de son entourage, ses deux fils et son neveu, Moûlay Ḥasan ben Yazîd, partit pour le Djebel Ezzebîb ; mais les habitants de cette montagne le repoussèrent. De là il se rendit au Rif, où on ne fit pas attention à lui, puis dans la montagne des Beni Yznâsén, qui le chassèrent, ensuite à Nedroûma, dont le gouverneur, sur l'ordre qu'il en avait reçu, l'empêcha d'aller chez le bey possesseur d'Alger. Enfin il arriva à Tlemsên, où il séjourna pendant quelque temps. « Je le rencontrai dans cette ville, dit l'auteur du *Boustân*, dans le mausolée du chéïkh Boû Medien, à El'obbâd. » C'était au moment où cet auteur, qui avait abandonné le sultan Moûlay Slîmân, était allé aussi se réfugier à Tlemsên. Il prétend que lorsqu'il retrouva ce prince, celui-ci lui reprocha d'avoir détourné les gens de lui prêter serment et de les avoir engagés à reconnaître son frère Moûlay Slîmân. « Je lui fis comprendre, dit cet auteur, la situation de Moûlay Slîmân qui continuait les tra-

ditions de son père par son équité et sa bienveillance pour ses sujets, ce qui lui avait concilié l'affection de tout le monde. En entendant mes paroles, il se mit à pleurer : il reconnut que j'avais raison et récita cette parole de Dieu : « Si j'avais connu les choses cachées, j'aurais fait plus de bien qu'il n'en faut. »

Dans la suite, Moûlay Moslama demanda au prince d'Alger l'autorisation de se rendre en Orient, en passant par sa principauté. Celui-ci refusa et envoya, au contraire, un émissaire pour lui faire quitter Tlemsên et se rendre à Sijilmâsa.

Dès qu'il fut prévenu de son retour à Sijilmâsa, le sultan Moûlay Slîmân lui envoya de l'argent et des vêtements, et lui désigna la qaṣba qu'il devait habiter, et lui servit une pension mensuelle suffisante comme à ses autres frères. Mais le séjour de Sijilmâsa ne lui plaisant pas, ce prince partit pour l'Orient, en s'arrêtant chez l'émir de Tunis, Ḥammoûda Bâcha, fils de 'Ali Bey.

Suivant l'auteur d'*Elkhoulâṣat Ennaqiya*, « Moûlay Moslama ben Moḥammed, qui venait de prendre la fuite après s'être vu enlever le royaume de Fès, arriva auprès de l'émir Ḥammoûda Bâcha, qui lui donna une brillante hospitalité, lui fit des cadeaux royaux et lui témoigna les plus grands égards. » De là, Moûlay Moslama partit pour l'Orient et, après s'être arrêté quelque temps au Caire, se rendit à la Mekke, où il fut l'hôte du sultan de cette ville, son beau-frère. Après avoir reçu de lui une généreuse hospitalité et de l'argent, il revint au Caire, où cette fois sa situation fut misérable et où il se trouva dans la gêne après avoir connu l'opulence. Il passa de nouveau par Tunis, où Ḥammoûda Bâcha le traita encore avec générosité et écrivit, sur sa demande, à son frère Moûlay Slîmân pour intercéder en sa faveur. Muni de sa lettre, il partit pour Oran et demanda au prince de cette ville, qui le lui accorda, une lettre de recommandation. Il fit porter les lettres de

ces deux princes au sultan Moûlay Slîmân, qui reçut son émissaire et lui envoya l'ordre de se rendre à Sijilmâsa, où il devrait résider dans la maison de son père, recevrait les sommes nécessaires pour sa nourriture et ses vêtements, et d'autres cadeaux qui lui étaient promis, mais il devait rester à l'écart des fauteurs de troubles qui ne trouvaient aucun moyen d'allumer le flambeau de la révolte. Cette réponse de son frère ne le satisfit pas : il retourna en Orient, où il ne cessa d'aller et venir jusqu'au moment où la mort vint le prendre, le débarrassant des peines de ce bas monde (Dieu lui fasse miséricorde !).

Pillage par les 'Arabs Angâd de la caravane du pèlerinage magribin et ses conséquences[1].

Le sultan Moûlay Slîmân (Dieu lui fasse miséricorde !) apprit, peu de temps après, que les 'Arabs Angâd avaient attaqué et pillé sur leur territoire une troupe de négociants et de pèlerins, qui venaient d'Orient et avaient quitté Oujda pour se rendre à Fès. Le Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) convoqua aussitôt le secrétaire Belqâsém Ezzayâni, et lui donna l'ordre de partir pour Oujda et d'y prendre le commandement de cette ville, afin de rétablir le calme dans la région environnante. Cette décision déplut à Ezzayâni qui chercha à en obtenir le retrait, mais le Sultan ne l'écouta pas et l'invita à rejoindre son poste, en le faisant accompagner par cent cavaliers. Il dut obéir malgré lui, mais résolut, s'il quittait le Sultan, de se rendre dans l'un des nobles sanctuaires et d'y passer le reste de ses jours. Il réunit donc tout l'argent qu'il avait sous la main et partit. Une caravane de négociants qui était retenue à Fès, profita de son départ pour se mettre

1. Texte arabe, IVe partie, p. 132.

en route avec lui. Mais les 'Arabs Angâd les attendaient, et quand ils se trouvèrent sur leur territoire, fondirent sur eux et leur livrèrent combat. Les cavaliers du Sultan commencèrent par en saisir quelques-uns, mais les 'Arabs étaient plus nombreux et les taillèrent en pièces. De ces cavaliers il ne resta plus que le qâïd et dix de ses hommes. Les 'Arabs pillèrent tous les effets et marchandises des négociants de la caravane ; ceux d'entre eux qui s'échappèrent ne sauvèrent que leur personne. « Nous nous réfugiâmes, dit Ezzayâni, à Qaṣbat El'oyoûn : notre troupe s'était dispersée, sept d'entre nous avaient été tués et les autres blessés. Je fis apporter les morts, et quand nous les eûmes enterrés, j'envoyai le qâïd à Oujda avec quelques 'Arabs de l'endroit, tandis que je me rendis moi-même dans la montagne des Beni Yznâsén, accompagné de Berbers de cette tribu, n'ayant plus avec moi que ma bête de selle et un autre cheval qui avait servi de monture à mon esclave tué dans le combat. Je finis par arriver à Oran, où je descendis chez le bey Moḥammed Bâcha. Celui-ci me témoigna ses regrets et sa douleur, et insista pour me faire rester auprès de lui, mais je refusai. » Ezzayâni raconte qu'après cela il alla à Tlemsén, où il retrouva Moûlay Moslama ; ils s'adressèrent des reproches réciproques, ainsi que nous l'avons déjà raconté. Ceci se passait à la fin l'année 1206.

Le sultan Moûlay Slimân envoie des troupes dans le Ḥoûz ; il part après elles pour Rabâṭ Elfetḥ, puis revient à Fès. [1]

Ainsi que nous l'avons précédemment rapporté, les habitants de Morrâkch et les tribus du Ḥoûz avaient déjà embrassé le parti de Moûlay Hichâm ben Moḥammed, sous le

1. Texte arabe, IVe partie, p. 182.

règne de Moûlay Yazîd (Dieu lui fasse miséricorde !) Dès qu'il eut obtenu la soumission des pays du Ġarb, le sultan Moûlay Slîmân (Dieu lui fasse miséricorde !) se préoccupa de régler les affaires du Ḥoûz et de s'emparer de cette région. Il donna à son frère Moûlay Eṭṭayyêb le commandement de 10.000 cavaliers, et l'envoya, avec un certain nombre de qâïds du guéïch, auprès des tribus des Châouya (fin de l'année 1207.) Le Sultan partit lui-même après eux pour Rabâṭ Elfetḥ, où il effaça les dernières traces de la révolution qui avait éclaté dans cette ville, et attendit les résultats des opérations de son frère. Le 6 chouwâl de cette année-là, il fit la prière du vendredi à la mosquée de la qaṣba : il officia lui-même comme imâm et prononça un prône éloquent, dont le sujet était la pratique du bien et l'abstention du mal, la crainte des choses illicites et la mise en garde contre le péché. Sa prédication se terminait ainsi : « O mon Dieu ! secoure les armées des Musulmans et leurs combattants ! » puis il fit des vœux pour toute la nation. Dans le premier *rik'a*, il récita la sourate du vendredi et, dans le second, la sourate Elġâchia, etc.

Quand Moûlay Eṭṭayyêb arriva dans la région des Châouya, des rivalités éclatèrent entre les qâïds du guéïch qui étaient avec lui et qui se disputaient le commandement. Chacun se croyait appelé à commander. Le plus audacieux de tous était le qâïd Elġenîmi, qui avait été un des qâïds de Moûlay Yazîd (Dieu lui fasse miséricorde !) Moulay Slîmân le maintint à la première place pour se le concilier, de telle sorte qu'il fût seul à donner son avis, étant l'auxiliaire du khalîfa Moûlay Eṭṭayyêb et son Qâïd Elmechouâr. Aussi, à la première rencontre, les autres qâïds l'abandonnèrent et le firent battre : ils laissèrent leurs tentes et leurs bagages au pouvoir de l'ennemi et revinrent en désordre à Rabâṭ Elfetḥ auprès du Sultan : ils étaient, cependant, 10.000 cavaliers, comme nous l'avons rapporté. Dans ces conditions, le Sultan dut revenir à Fès,

pour renouveler son matériel de voyage et d'expédition, et remplacer les tentes, les armes et les bagages qui avaient été perdus, ainsi que nous allons le raconter dans la suite, s'il plaît à Dieu.

Révolte de Moḥammed ben 'Abdesselâm Elkhomsi, surnommé Zéïṭân, dans le Djebel [1].

En 1208, un ṭâléb nommé Moḥammed ben 'Abdesselâm et surnommé Zéïṭân souleva la tribu d'Elkhmâs, dans les montagnes de Ġomâra. Les fauteurs de désordres de toutes les tribus vinrent se joindre à lui, et bientôt le nombre de ses partisans devint considérable. Voici quelle fut la cause de cette révolte. Le qâïd Qâsém Eṣṣerîdi était gouverneur de cette région pendant le règne de Moûlay Yazîd (Dieu lui fasse miséricorde !) A son avènement, Moûlay Slîmân avait nommé à sa place le qâïd Elġentmi dont nous venons de parler, et qui était, dit-on, un véritable tyran. Il emprisonna le qâïd Qâsém, s'empara de tous ses biens, et le tortura si cruellement pour le forcer à révéler ce qui lui restait, qu'il en mourut. C'est alors que tous les mauvais sujets de la province se réunirent à l'appel de Zéïṭân pour se révolter. Voyant que l'insurrection gagnait du terrain, le Sultan envoya une armée au qâïd Elġentmi, et lui ordonna de marcher contre Zéïṭan et ses partisans. Ce qâïd se mit en route et, arrivé dans le pays de Ġzâoua, près de Ouâzzân, voulut pénétrer dans la montagne pour le poursuivre. Les chefs du *guéïch* qui étaient avec lui le dissuadèrent d'exposer ainsi des hommes dans ces montagnes et ces ravins, mais il ne voulut rien entendre et poussa plus avant avec ses cavaliers et ses fantassins. A peine était-il en pleine montagne, que de tous les

1. Texte arabe, IVe partie, p. 183.

ravins des hommes à pied s'élancèrent dans toutes les directions et, cernant l'armée, la livrèrent au carnage et au pillage à merci, et lui firent rebrousser chemin en déroute. La nouvelle de cette défaite irrita vivement le Sultan, qui arrêta Elgenîmi et le livra aux enfants d'Eṣṣerîdi, qui le tuèrent de leurs propres mains pour venger la mort de leur père. Il donna le commandement des tribus du Djebel à son frère Moûlay Eṭṭayyêb, lui laissant pleins pouvoirs en ce qui concerne les ports, et lui assigna Tanger comme résidence. Moûlay Eṭṭayyêb se mit à administrer les tribus du Djebel et les ports de Tétouan, Tanger et El'arêîch, bouchant à leur début toutes les crevasses et saisissant toutes les bonnes occasions.

Il commença par lutter contre les tribus du Faḥṣ, qui rentrèrent dans le calme et se soumirent, puis il combattit les habitants des environs de Tanger et d'Aṣêîla, comme les Beni Ider et Elkhmâs, partisans de Zéîṭân. La guerre ne cessait pas.

En 1209, Moûlay Eṭṭayyêb, ayant reçu du Sultan son frère une colonne de renfort, qui vint se joindre à lui à Tanger, partit avec les soldats de cette ville et ceux d'El'arêîch pour attaquer les Beni Gorfoṭ qui étaient le repaire des révoltés. Il s'établit chez eux, les combattit jusqu'au cœur de leurs maisons, brûla leurs villages, pilla leurs biens, et les mit en pièces, si bien qu'ils vinrent humblement lui exprimer leur repentir et qu'il leur pardonna. Après cela, il se rendit chez les Beni Ḥarchan, fraction des Beni Ider, mais Zéîṭân s'enfuit chez les Khmâs, sa tribu, abandonné par les tribus qui s'étaient jointes à lui. Moûlay Eṭṭayyêb le fit venir sous le couvert de l'*amân* et, s'en étant emparé, l'envoya au Sultan, qui lui confirma sa sécurité et le nomma gouverneur de sa tribu. Depuis lors, il fut un des serviteurs du gouvernement et un de ses fidèles conseillers. Quand il eut apaisé cette tribu, un autre gouverneur fut nommé, et Zéîṭân, relevé de ses fonc-

tions, fut transporté à Tétouan par le Sultan, qui lui donna une pension suffisante. Il demeura dans cette ville jusqu'à la fin du règne de Moûlay Slîmân. Quand, dans la suite, Moûlay Brâhîm ben Yazîd se révolta contre lui et entra à Tétouan, Zéïtân fut un des plus chauds partisans du Sultan, et s'employa avec dévouement à retenir et calmer les tribus.

Plus tard, en 1236, il se rendit, malgré son grand âge, auprès du Sultan à Tanger, et reçut de lui de nombreux cadeaux. Les gens d'Elkhmâs invoquent jusqu'à ce jour la protection de ses descendants et ont en eux la même confiance que les Aït Ou Mâlou dans la famille Mhâouch. Dieu hérite seul de la terre et de ceux qui l'habitent : il est le meilleur des héritiers.

Au mois de doûlḥeddja de cette année (1209) mourut le très docte imâm Sîdi Ettâoudi ben Soûda Elmorri Elfèsi, auteur de la glose marginale sur *Elboukhâri*, de la glose marginale sur le commentaire du *Mokhtaṣar* par le chéïkh 'Abdelbâqi Ezzerqâni, du commentaire de la *'Aṣmiya* et de la *Zeqâqiya*, et d'autres ouvrages précieux. Il était le dernier des chéïkhs de Fès, où ses hauts faits sont célèbres.

FIN DU TOME PREMIER

22-10-06. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie.